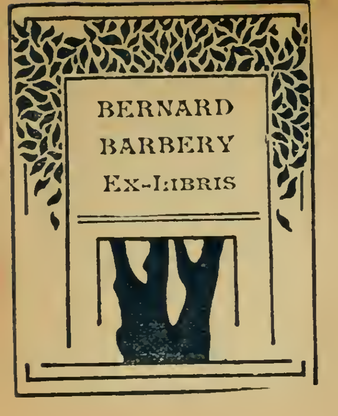



BERNARD
BARBERY
EX-LIBRIS

LETTRES DE G. FLAUBERT

A

SA NIÈCE CAROLINE

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR, 11, RUE DE GRENELLE

Extrait du Catalogue de la BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

A 3 FR. 50 LE VOLUME

ŒUVRES DE GUSTAVE FLAUBERT

Madame Bovary, mœurs de province. — ÉDITION DÉFINITIVE, suivie des Réquisitoire, Plaidoirie et Jugement du PROCÈS INTENTÉ A L'AUTEUR devant le Tribunal correctionnel de Paris (Audiences des 31 janvier et 7 février 1857)........... 1 vol.

Salammbô. — ÉDITION DÉFINITIVE avec documents nouveaux.. 1 vol.

La Tentation de saint Antoine. — ÉDITION DÉFINITIVE.. 1 vol.

Trois Contes (Un cœur simple. — La Légende de saint Julien l'Hospitalier. — Hérodias.) (ÉDITION DÉFINITIVE)........ 1 vol.

L'Éducation sentimentale. — Histoire d'un jeune homme (ÉDITION DÉFINITIVE)................................ 1 vol.

Par les Champs et par les Grèves (Voyage en Bretagne), suivi de mélanges inédits. (6e mille.).................. 1 vol.

Bouvard et Pécuchet (Œuvre posthume, nouvelle édition).. 1 vol.

Correspondance (8e mille.)........................... 4 vol.

158. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7, Paris.

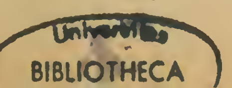
GUSTAVE FLAUBERT

LETTRES

A SA NIÈCE CAROLINE

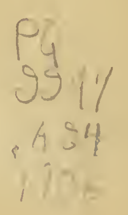
PARIS
BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, RUE DE GRENELLE, 11

1906



IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Vingt-cinq exemplaires numérotés à la presse
sur papier de Hollande
et
Vingt-cinq exemplaires numérotés à la presse
sur papier du Japon



Les lettres de mon oncle que je publie dans ce volume m'ont été adressées de 1856 à 1880.

Si j'ai cru devoir les annoter, c'est que, plus tard, bien des personnes et des événements dont il est question dans cette correspondance seront oubliés, et pour le lecteur étranger, elles peuvent être intéressantes, dès maintenant.

Ces éclaircissements m'ont paru nécessaires, bien que l'on puisse leur reprocher trop de détails puérils; mais ne font-ils pas pénétrer davantage dans l'intimité de la vie?

Peut-être aussi trouvera-t-on une certaine vanité de ma part, à publier des éloges sur mon esprit, ma figure, etc.; cependant leur exagération me justifie, car il est facile de les expliquer par la tendresse paternelle de mon oncle pour moi: « Ma nièce que j'aime comme ma fille », écrivait-il à George Sand.

CAROLINE FRANKLIN GROUT.

Villa Tanit, Antibes, 15 janvier 1906.

LETTRES

DE

GUSTAVE FLAUBERT

A SA NIÈCE CAROLINE

I

Paris, vendredi, 25 avril 1856.

Ma chère Lilinne,

Je te remercie bien de m'avoir écrit une si gentille lettre. L'orthographe est meilleure que dans celles que tu m'envoyais aux précédents voyages, et le style est également bon. A force de t'asseoir dans mon fauteuil. de poser les coudes sur ma table et de te prendre la tête dans les deux mains, tu finiras peut-être par devenir un écrivain.

J'ai une dame chez moi que j'ai rencontrée sur le boulevard et qui loge dans mon cabinet, où elle est couchée mollement sur une planchette de ma bibliothèque. Son costume est fort léger, car il consiste en une feuille de papier qui l'enveloppe du haut en bas. La pauvre jeune fille n'a seulement que sa chevelure. sa chemise, des bas et des souliers. Elle attend mon

départ avec impatience, parce qu'elle sait qu'elle trouvera à Croisset[1] des vêtements plus conformes à la pudeur que son sexe exige. Remercie de ma part Mme Robert[2] qui a bien voulu se rappeler de moi. Présente-lui mes respects et conseille-lui un régime fortifiant, car elle me paraît un peu pâle, et je ne suis pas sans inquiétude sur sa santé.

J'ai été hier à l'Exposition des tableaux, et j'ai beaucoup pensé à toi, pauvre chérie. Il y a beaucoup de sujets de tableaux que tu aurais reconnus, grâce à ton érudition, et quelques portraits de grands hommes que tu connais aussi. J'y ai même vu plusieurs portraits de lapins, et j'ai cherché dans le catalogue si je ne trouverais pas le nom de Rabbit[3], propriétaire à Croisset. Mais il n'y était pas.

Adieu, mon pauvre loulou; embrasse bien ta grand'mère pour moi.

Ton oncle qui t'aime.

II

Paris, vendredi, 25 avril 1857.

Je ne me suis pas trop bien conduit avec toi, mon pauvre bibi, en ne répondant pas à la gentille lettre que tu m'as écrite il y a déjà longtemps. Reçois mes excuses, j'ai été fort occupé.

Mais ce n'était pas une raison pour cesser la correspondance. Tu aurais bien pu m'écrire tout de même. Tu m'aurais dit si tu t'amusais bien, et tu m'aurais donné

1. Rentré à Croisset dans les premiers jours de la semaine suivante, mon oncle terminait, le mois d'après, *Madame Bovary*.
2. Une de mes poupées.
3. Rabbit, lapin en anglais, mon lapin favori.

des nouvelles de ta bonne maman qui a été souffrante. L'as-tu bien soignée? As-tu été bien gentille pour elle? Il faut que tu remplaces ta pauvre mère qui était si bonne, si intelligente et si belle. Fais tous tes efforts pour contenter ta bonne maman et lui faire oublier ses chagrins. L'année prochaine, tu feras ta première communion : c'est la fin de l'enfance. Tu vas devenir une jeune personne. Songes-y! C'est le moment d'avoir toutes les vertus.

Le curé de Canteleu a-t-il trouvé que tu étais forte en catéchisme?

Comment se porte ton lapin?

Ton chapeau de paille a-t-il eu du succès?

Écris-moi une lettre la semaine prochaine. Mon intention est toujours de revenir samedi, et dès le lundi suivant, nous reprendrons nos leçons; j'espère que ta petite caboche est bien reposée, et que nous ferons de grands progrès; il faut d'ailleurs que nous finissions l'histoire romaine cet été.

Adieu, mon pauvre chat, embrasse bien ta bonne maman pour moi et continue à aimer

Ton Vieux.

III

Croisset, mardi soir, 25 novembre 1857.

Ma chère petite Caroline,

J'ai beaucoup de compliments à t'adresser. Il n'y avait pas dans ta dernière lettre une seule faute d'orthographe, et je l'ai trouvée *rédigée* comme par un notaire. Écris-m'en toujours de pareilles, tu me feras grand plaisir.

Comment vas-tu, mon pauvre loulou? Qu'il y a longtemps que nous ne nous sommes vus! Mes joues, depuis que tu n'es plus là, augmentent et durcissent, car elles n'ont plus personne pour les pétrir et les amollir à force de bécots.

Je ne manquerais pourtant pas d'occasion si je voulais, car M. Huault[1] est, depuis que vous êtes parties, venu deux fois. La dernière était hier, il est arrivé à 11 heures du matin, dans l'intention de passer toute la journée; il venait exprès « pour me distraire ». On lui a dit que j'étais à Paris, alors il s'est rabattu sur Baptiste[2] qui ne lui a pas même offert un verre de cidre. Il est parti à jeun et, je crois, peu content de l'hospitalité.

Il s'est beaucoup informé de toi.

Je n'ai vu aucune de tes amies, ni ces demoiselles Raymond, ni Palmyre, ni Hortense[3]. Mais je sais qu'elles vont bien.

Mme Phipharo[4], qui s'obstine à rester sous les arbres, est un peu enrhumée à cause des feuilles jaunes qui lui tombent sur la tête : elle toussotte, je crains pour sa poitrine. On n'a pas retiré les inscriptions sur papier bleu que tu avais mises au coin des allées, et, quand je me promène après mon déjeuner, je vois la rue Verte sous le figuier et les Champs-Élysées contre le mur du père Defodon[5].

Le père Jean[6] a demandé à Narcisse de lui donner un

1. M. Huault, un vieux commensal de la famille, devenu fort indiscret et dont nous redoutions les visites.

2. Baptiste, notre fermier.

3. Petites villageoises dont je faisais mes camarades de jeu.

4. Mme Phipharo, personnage imaginaire : j'avais ainsi peuplé tout le jardin de Croisset d'êtres fictifs. — Mme Henry, une de mes poupées.

5. Defodon, un voisin.

6. Le père Jean, conducteur d'une petite voiture qu'on nommait la *Gondole* et qui faisait le service entre Croisset et Rouen.

bouquet de fleurs pour en faire cadeau aux commis de la barrière, afin de s'attirer leur bienveillance. Narcisse, qui déteste l'autorité, a refusé.

Il prétend que Julie[1] *lui fait perdre la tête :* elle se fait tant servir qu'il en deviendra fou. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'autre jour, pour partir par le bateau à 9 heures, elle l'avait réveillé dès 5 pour lui faire son café au lait et surveiller le passage de la vapeur...

Tu diras à ta bonne maman que dans ma prochaine lettre je lui parlerai du ménage.

Te conduis-tu bien? es-tu bonne et obéissante?

Adieu. mon pauvre Carolo, embrasse bien ta grand'-mère pour moi et embrasse-toi toi-même de ma part.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

IV

Croisset, samedi soir, 1858.

Mon pauvre chat,

Je m'ennuie beaucoup de ta petite personne. Aussi ta lettre m'a fait grand plaisir; écris-moi le plus souvent que tu pourras, et le plus longuement possible.

Dis-moi si l'Anglaise qui te donne des leçons te plaît : fais-moi son portrait. Je compte que l'on me régalera à mon arrivée d'un trio piano, violon et cor de chasse. J'aimerais à te voir te débattant entre deux musiciens.

Maman t'a-t-elle conduite à une gymnastique?

1. La vieille servante qui avait élevé mon oncle et ma mère. Voyez *Souvenirs*, pages II, XL.

Je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre, car je ne vois pas un chat. On a découvert, dans le jardin, un lapin sauvage qui s'est réfugié là. J'ai empêché qu'on ne le tuât.

Voilà quatre jours que Narcisse et Édouard s'occupent à abattre et à fendre du bois : aussi vais-je avoir un bûcher bien garni.

Au milieu de ma solitude, j'ai eu ce matin un événement bien agréable, à savoir la visite de l'horloger[1]. Il m'a encore parlé du temps (qu'il trouve toujours beau), mais comme je dormais encore à moitié, je crois avoir perdu deux ou trois rognonnements de la fin. Quel dommage! en voilà maintenant pour quinze jours ! C'est long à attendre.

Je suis bien aise que les *Récits mérovingiens*[2] t'amusent; relis-les quand tu auras fini; *apprends des dates*, tu as tes programmes, et passe tous les jours quelque temps à regarder une carte de géographie.

Ma lettre t'arrivera demain soir au moment où vous vous mettrez à table; je boirai, de mon côté, tout seul, à votre santé.

Adieu, mon pauvre Karo. Sois bien gentille et pense à

Ton Vieux qui t'embrasse.

1. L'horloger, dont la visite se renouvelait tous les quinze jours, était un sujet de gaîté pour mon oncle et moi. Il avait une perruque jaune, trop petite sur une figure de poupard, entrait souvent pendant notre déjeuner, prenait avec des précautions infinies une chaise pour remonter la grande pendule Louis XIV, et ne cessait de faire entendre un « rognonnement » dans lequel on percevait les mots d' « huile grasse... échappement ». Il quittait l'appartement en faisant force saluts et sourires.

2. *Récits des temps mérovingiens,* par Augustin Thierry.

V

Tunis, 1858.

Ma chère petite Lilinne,

Tu es bien gentille de m'écrire régulièrement et de me donner des nouvelles de ta bonne maman : elles m'ont fait le plus grand plaisir. As-tu été contente de revoir Croisset? et Mmes Phipharo et Henry? A propos d'Anglaises, si tu étais ici avec moi, tu me serais d'un grand secours parce que je suis obligé *de parler anglais*, et je le parle tant bien que mal. Il y a à Carthage un ministre anglais qui fait des fouilles. J'ai été chez lui plusieurs fois. Ni lui ni personne de sa famille ne dit un mot de français, ce qui n'empêche pas que nous nous entendions très bien. Ils m'avaient invité pour aujourd'hui à dîner et à coucher chez eux, mais j'ai une autre excursion plus intéressante à faire.

Je n'ai pas encore tiré un seul coup de fusil ni de pistolet, mais un de mes compagnons a tiré trois grands flamants sur le lac de Tunis. Ce sont des oiseaux semblables à des cygnes et qui ont les ailes roses et noires. Il y en a ici par *milliers*, et rien n'est plus joli que de les voir s'envoler au soleil quand on tire un coup de fusil sur eux.

Dans un mois, je serai de retour auprès de vous et nous causerons de tout cela.

Ta bonne maman m'écrit que tu ne fais pas grand'-chose. Tâche cependant d'avoir recopié sur un beau cahier tes rédactions d'histoire du moyen âge et d'avoir un peu appris des dates.

Avec quel plaisir je reverrai ta bonne petite mine, dont je m'ennuie beaucoup, quoique mon voyage m'amuse extrêmement[1].

Embrasse ta bonne maman pour moi et soigne-la bien.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

Surveille le *ménage*.

Ordonne que l'on nettoie bien mon cabinet. A-t-on retourné le tapis et arrangé mes portières?

Fais mes amitiés à Narcisse[2].

Dis à ta bonne maman qu'elle m'écrive maintenant à Philippeville, car sa réponse à cette présente lettre ne peut pas partir de Marseille avant le 21; elle arriverait à Tunis le 27, et il est probable que je n'y serai plus.

VI

Croisset, mardi midi, 23 août 1859.

Mon bichon,

Je vois avec plaisir que vous vous amusez et je regrette bien de n'être pas avec vous, mais il faut être raisonnable!

J'ai reçu hier un mot du jeune Baudry[3] pour vous inviter à venir passer dimanche prochain à la Neuville : il viendrait dès le matin vous chercher en fiacre et vous ramènerait. Je ne lui ai point donné de réponse définitive, car si

1. Ce voyage était en vue de *Salammbo*, que mon oncle se mit à écrire à cette époque.

2. Narcisse, valet de chambre de mon oncle. (Voir *Mes Souvenirs intimes*, t. I, page XXVII.)

3. Frère de Frédéric Baudry, bibliothécaire de l'Arsenal.

ta bonne maman se porte bien au bord de la mer, pourquoi ne pas y rester plus longtemps? Qu'elle suive l'avis de ton oncle. La soignes-tu bien? es-tu gentille?

Autre histoire : il m'est arrivé ce matin un billet d'Hamilton Aïdé[1], qui est au Havre, à l'hôtel Frascati avec sa mère. Il se propose de faire un petit voyage en Normandie et de venir me voir à Croisset. Comme c'est un très aimable garçon, je tiendrais à le bien recevoir : il faudra que ta bonne maman les invite à dîner. Ça me fera plaisir; ils sont vos voisins et vous les avez peut-être rencontrés. Allez leur faire une visite, je vais me mettre incontinent à lire son roman.

Voilà, je crois, toutes les nouvelles. Embrasse pour moi tes parents grands et surtout ta vieille compagne.

Ton oncle

Tom, bon nègre.

VII

Croisset, samedi matin, 17 décembre 1859.

Ma chère Carolo,

Je compte revoir et baiser ta gentille petite *trombine* vendredi prochain, si d'ici là je ne péris pas enseveli sous la neige, comme un cratère des Alpes. Tu n'as pas l'idée du temps qu'il fait! et *de l'horreur de la nature!* Si ta grand'mère était à Croisset, elle périrait de mélancolie. Rien n'est plus sauvage, cette tristesse a sa beauté, je préfère celle du soleil néanmoins.

Ton chat a été aujourd'hui porté chez Mme Sénard, la femme du menuisier. Le boucher lui apportera toutes

1. Poète et romancier anglais.

les semaines pour 4 sols de *mou :* c'est la quantité qu'il faut; mais il ne paraissait pas disposé à vouloir quitter sa maison. Ça l'ennuyait, évidemment.

J'ai reçu dimanche dernier une lettre qui était à mon adresse, mais écrite à ta bonne maman, lettre fort aimable de Mme Tennant[1], pour la prier de lui envoyer une bonne d'enfant française. Je vous l'apporterai, et comme j'ai pensé qu'à Paris vous ne connaissiez guère de bonnes d'enfant, j'ai donné la commission à Narcisse et à Julie qui ont découvert la fille d'un douanier. Cette jeune personne joint à ses talents celui de savoir faire la barbe; mais, à ce qu'il paraît, c'est un très bon sujet. Je verrai demain les parents et j'écrirai à Gertrude leurs conditions.

Probablement que ta tante Achille[2] arrivera à Paris demain dimanche, c'était du moins son projet mercredi dernier. Je dois dîner chez eux tantôt, mais je serai peut-être le soir fort embarrassé pour revenir, à cause de la neige ?

As-tu bien travaillé pour moi ? Je me présenterai avec une quantité de programme effrayante. J'aurai ce soir fini tout le cours du moyen âge : voilà deux jours entiers que j'y travaille sans discontinuer. Je partirai d'ici probablement jeudi et je coucherai à Mantes, chez Bouilhet[3].

Adieu, mon aimable nièce,

A bientôt. Ton scheik.

1. Gertrude Collier, une amie de ma mère et de mon oncle, femme d'un rare esprit, belle-mère de Stanley l'explorateur. (Voir *Mes Souvenirs intimes*, p. XIV et XV.)

2. Julie Lormier, femme du chirurgien Achille Flaubert, frère aîné de mon oncle.

3. Louis Bouilhet, au moment où il fit représenter sa première pièce, *Madame de Montarcy*, à l'Odéon, vint habiter Mantes où il séjourna quelques années.

VIII

Croisset, mercredi soir, 1er mars 1861.

Ma chère petite Caro,

Tu peux dire à ta bonne maman que j'espère la voir à la fin de la semaine prochaine. Je lui écrirai encore dimanche comme d'habitude et vous saurez mardi le jour positif de mon arrivée. Je resterai deux jours chez Bouilhet. Narcisse arrivera avant moi.

J'ai demain à dîner Juliette[1] et son mari, avec leurs père et mère.

Je suis *indigné* contre ton cousin Bonenfant[2], qui vous lisait du Scribe et du Casimir Delavigne. Voilà de belles lectures ! et un joli style !

Sérieusement, j'ai envie de lui écrire une lettre d'injures.

Tu me dis que tu oublies ton histoire. Mais je vous avais recommandé, jeune fille, de repasser vos cahiers ; il me semble que tu te lâches un peu. Au fait, M. Scribe est plus amusant. Très bien ! Ah ! c'est une jolie conduite.

Malgré les gros yeux que je te fais, j'ai bien envie de t'embrasser, mon pauvre Carolo. Je suis sûr que je vais te trouver grandie.

Comment va le clou de ta bonne maman. Il me tarde d'être à demain matin pour avoir des nouvelles de votre voyage.

Quant à moi, je jouis dans ce moment-ci d'un rhuma-

1. Juliette Flaubert, fille du Dr Flaubert, frère de Gustave ; mariée à Adolphe Roquigny.

2. Un parent du côté de mon grand-père Flaubert, dans la famille duquel nous étions allées passer quelque temps, à Nogent-sur-Seine.

tisme dans l'épaule qui n'est pas mince. Ça me gêne même pour écrire.

Adieu, mon pauvre loulou.

Ton vieux ganachon d'oncle.

Soigne bien ta bonne maman, tâche d'être l'ange du foyer.

IX

Paris, 11 mai 1861.

Mon Carolo,

Le photographe a *soutenu* à Narcisse que vous n'aviez payé que quatre photographies; je viens d'en envoyer une à Jane et voici les deux qui me restent.

J'ai été moi-même, hier, chez Mme Chansac. Vos robes, m'a-t-elle dit, ont été adressées à l'Hôtel-Dieu avant-hier matin. C'est aujourd'hui que Bouilhet va finir sa pièce[1]. Il se cache de ses amis et, depuis qu'il est ici, n'a pas mis une fois les pieds dehors. Je saurai demain soir ou lundi le jour de sa lecture aux Français. D'ici là, je ne peux fixer mon départ. Ce sera dès le lendemain de sa lecture.

Mme Feydeau[2] t'enverra sa carte. Je viens de voir son mari tout à l'heure.

Suis-je obéissant? J'ai été hier faire une visite à Mme Delporte[3]!!! Travailles-tu ton histoire? Songe que je vais revenir féroce.

Adieu, vieux bibi, à bientôt.

Embrasse bien ta bonne maman pour moi.

Ton vieux ganachon.

1. *Dolorès*.

2. La première femme d'Ernest Feydeau, Mlle Blanqui, nièce de Louis-Auguste Blanqui, homme politique.

3. La baronne Dupont-Delporte, veuve du préfet de Rouen sous Louis-Philippe.

X

Croisset, 4 décembre 1861.

Ce ne sera pas pour ce soir, mon Caro, que je t'écrirai une longue lettre, parce qu'il est une heure du matin, et depuis hier 2 heures d'après-midi, heure où Monseigneur[1] est arrivé, nous nous sommes reposés en tout quatre heures. Nous nous sommes couchés à 3 heures et à 9 heures du matin nous étions à la besogne. Aussi ce soir ai-je besoin de dormir.

Je crois que mon chapitre ira assez rondement. Mais j'ai des corrections importantes à faire à celui que je viens de finir et je vais les expédier pendant l'auguste présence de Monseigneur.

Tu ne m'as pas dit ce que Maisiat[2] avait trouvé de tes portraits?

Mme Lebret[3] est venue aujourd'hui me faire une visite. Elle n'a aucune nouvelle de son neveu. L'avez-vous vu?

Avez-vous été chez Mme Cloquet[4]?

1. Surnom donné à Louis Bouilhet, à cause de sa belle prestance et de ses manières un peu bénisseuses.

Ce surnom engendra la création d'un archevêché idéal. Il y eut le grand vicaire, qui était mon oncle; l'abbé Bougon, curé du quartier pauvre; un missionnaire, l'abbé Serpet; Zéphyrin, neveu de Mlle Placidie, la lingère; Onuphre, valet de chambre de Monseigneur, et bien d'autres.

Pendant plusieurs années, cette plaisanterie humoristique fut pour mon oncle, qui aimait beaucoup ce genre de farces, une source de gaîté; les initiés s'en amusaient comme lui.

2. Johanny Maisiat, peintre de fleurs, mon professeur de dessin.

3. Une voisine, tante d'Édouard Lebarbier, élève de l'École d'Athènes et qui collabora à la *Vie de César*, de Napoléon III.

4. La baronne Jules Cloquet, femme du professeur à l'Ecole de médecine, vieil et excellent ami de ma grand'mère.

Comment avez-vous trouvé mon logement?

Tu peux dire à ta bonne maman qu'elle n'a plus d'autres ouvriers dans la maison que les élagueurs.

Avez-vous reçu la boîte mise au chemin de fer par moi samedi dernier?

Soigne bien ta vieille compagne, mon pauvre Caro. Songe qu'elle n'a que toi pour l'entourer d'attentions et de douceurs, et que tu dois être son *bâton de vieillesse*.

Adieu. Embrasse-la pour moi qui te bécote sur tes bonnes joues fraîches.

Ton vieil oncle.

XI

Croisset, dimanche, 16 décembre 1861.

Mon bibi,

Si je ne t'écris pas des lettres bien longues, c'est que je suis harassé d'écrire; voilà mon excuse. Mon moral est cependant un peu remonté, mais le départ de Monseigneur *m'avait porté un coup*.

Je suis bien content de savoir que Maisiat a été content de tes travaux. Il me tarde de te voir avec la boîte à couleurs; mais j'ai peur qu'il ne cède trop tôt à cette envie.

Édouard m'a écrit qu'il s'était présenté deux fois chez vous sans rencontrer personne. Il a carillonné à la porte, vainement, et le concierge n'était pas dans sa loge.

Je ne comprends rien à la disparition de Feydeau? Il est malade sans doute?

Je passe aujourd'hui mon dimanche complètement

seul. Mme Achille m'a écrit qu'ils allaient dîner en ville, mais je suis invité pour mardi prochain. « Il y aura du monde » : je ne sais qui. Le jeune Ernest[1] a maintenant sept dents. Tu devrais bien, en te promenant cette semaine, me découvrir un beau joujou pour lui, quelque chose qui puisse l'amuser et qu'on ne trouve point à Rouen.

Donne-moi des nouvelles détaillées de ta bonne maman et soigne-la bien.

Embrasse-la pour moi et qu'elle te rende la pareille.

Ton vieil oncle qui t'aime.

XII

Croisset, mercredi soir, 1861.

Ta lettre m'a fait bien plaisir, mon bichet; je trouve seulement qu'elle était trop courte; tu aurais dû réjouir ton pauvre vieil oncle par quelque chose de plus abondant. J'ai vu avec plaisir que ton ami Maisiat n'a pas trouvé que tu aies trop reculé pendant les vacances. Étudie bien la bosse afin de faire plus tard mon portrait; et la musique, comment ça va-t-il avec le père Coret ? Ton chat ne me tient pas compagnie dans mon cabinet parce qu'il pousse trop de miaulements; je crois qu'il te cherche toujours. Mais chaque matin il assiste à mon déjeuner et en prend sa part. Si tu veux que Bouilhet s'en charge. il est temps de lui écrire.

Tes lapins font un ravage affreux dans le jardin et le père Bellami n'en est pas du tout content.

1. Ernest Roquigny, petit-fils d'Achille Flaubert, petit-neveu de mon oncle par conséquent.

La mère Lebret va bien. Voilà toutes les nouvelles de Croisset.

Quant à moi, je travaille sans désemparer toute la journée; je me couche et me lève à des heures indues; je ne vois personne et n'entends aucun bruit. Depuis trois jours la pluie ne cesse de tomber. Dès quatre heures il faut allumer la lampe. Il y a une boue atroce devant la grille...

A propos de lampe vous feriez bien d'essayer la mienne pour voir si elle va bien.

Avez-vous été chez Duplan[1]? Il doit être dans tout le feu du jour de l'an? Tu me dis que Feydeau a l'air très triste dans ses visites; il ne me semble pas plus gai dans ses lettres.

Es-tu bien gentille? Ne forces-tu pas trop ta grand'-mère à sortir? Soigne-la bien, tâche d'être l'*ange du foyer,* ce qui est un joli titre de romance, et surtout, ne prends pas la maladie des Parisiens qui ont la rage *de faire un tour* tous les jours...

Adieu, mon pauvre Caro. Dans trois semaines j'espère bien baiser ta gentille mine. Tâche par tes vertus et amabilités d'avoir un K...[2] tout particulier.

Encore un bécot.

Adieu. Ton Vieux.

Embrasse ta bonne maman pour moi ou plutôt embrassez-vous toutes les deux en pensant au pontife de Moloch qui est là-bas.

1. Jules Duplan, un ami qui, bien que n'appartenant pas au monde des lettres, avait un jugement sûr, et souvent mon oncle faisait appel à sa critique.

2. Lettre voulant dire « cachet », expression dont mon oncle se moquait.

XIII

Croisset, jour de l'an, 1er janvier 1862.

Que faut-il te souhaiter pour ta bonne année, mon bibi? Imagine tout ce que tu pourras de meilleur et de plus extravagant et sois sûre que je le désire pour toi.

Donc je te souhaite :

Bonne santé,

Bonne humeur,

Des progrès miraculeux dans tous les arts que tu cultives avec distinction,

Un trésor que tu trouveras et qu'il ne faudra pas rendre,

De *beaux* sermons pendant le Carême,

Soixante-douze mille mètres de moire antique,

Un camée pour mettre en bague,

Quinze milliards de paires de gants beurre frais, etc.

Moi aussi, mon pauvre loulou, je m'ennuie de ta gentille personne et il me tarde de vous revoir toutes les deux. Mais dans cinq ou six semaines, je ne serai pas loin de mon départ. *Salammbô* sera terminée et je pousserai un grand *ouf!...*

Je mets sur le compte des lettres que tu avais à écrire pour le jour de l'an le peu de détails que tu me donnes. Ta lettre était bien aimable, mais bien courte.

Ton ami le père Calame[1] est mieux portant que jamais. Je lui ai fait cadeau ce matin de 50 centimes. Il porte avec lui dans son panier une bouteille d'eau-de-vie, non qu'il en boive, mais tous les petits verres qu'on lui offre, il les verse dans ladite bouteille, qu'il compte vider

1. Un mendiant qui me servait de modèle.

quand il sera tout à fait rétabli. Je trouve cela d'un bon sens extrêmement comique...

Je devais aller, aujourd'hui, dîner chez le père Lormier ; mais Julie m'a écrit que le repas aurait lieu à l'Hôtel-Dieu[1]. Je vais donc à 6 heures vêtir ma pelisse et m'embarquer sur l'*Union* qui ne naviguera pas demain, sans doute, car la Seine est à moitié gelée.

Comment allez-vous passer votre soirée? Je voudrais bien vous voir. Je pense à vous et je vous embrasse.

Ton vieil oncle qui est sans doute ton meilleur ami.

XIV

Croisset, vendredi 24 janvier 1862.

Pourquoi ta bonne maman ne m'a-t-elle pas écrit aujourd'hui, mon Carolo? Est-elle malade? S'il fait à Paris le temps qu'il fait à Croisset, je n'en serais pas surpris. Tu n'imagines pas l'humidité dans laquelle nous sommes *plongés*. La maison est dans un état pitoyable : depuis que l'on répare la salle à manger, surtout, on a l'air d'habiter au milieu des ruines. J'ai pour distraction la conversation des ouvriers, le père Senart qui ne me paraît pas fort du tout, et l'illustre Migraine qui sort de mon cabinet à l'instant. Il me tarde bien de m'en aller, et de bécoter tes bonnes joues.

Je vais aujourd'hui à Rouen, dîner chez le petit Baudry, avec des Persans. Je passerai à l'Hôtel-Dieu et je profiterai de l'occasion pour prendre un bain de vapeur. Ça me délassera. La fin de Carthage est lourde.

La lettre du couvent que je viens d'ouvrir *par ton*

1. Où habitait le chirurgien Achille Flaubert.

ordre est pour t'inviter à assister au tirage de la loterie qui a eu lieu hier.

Je suis content que tu études un peu plus ton piano. Tâche d'acquérir le *plus de talents* possible. Ça fait passer le temps agréablement, et ça peut servir.

Continue à lire l'*Histoire de la conquête*[1]. Ne t'habitue pas à commencer des lectures et à les planter là pour quelque temps. Quand on a pris un livre, il faut l'avaler d'un seul coup : c'est le seul moyen de voir l'ensemble et d'en tirer du profit. Accoutume-toi à poursuivre une idée. Puisque tu es mon élève, je ne veux pas que tu aies *ce décousu* dans les pensées, ce peu d'esprit de suite, qui est l'*apanage* des personnes de ton sexe. Voila des conseils bien rébarbatifs (ou rébarbaratifs), mon bibi, et qui sentent le scheik ; mais ta lettre de ce matin est si gentille et bien troussée, que l'on peut te parler comme à un jeune homme raisonnable, ce qui est le plus grand éloge que je puisse te faire.

A propos de lettres, je ne comprends goutte à celles que m'écrit the Young Edward. Je me perds dans toutes ses histoires. Il passe sa vie à se monter et à se démonter alternativement le bourrichon.

Est-ce bientôt fini le cours de danse? J'ai reçu une lettre de Mme Sandeau[2], qui me charge de l'excuser près de ta grand'mère ; mais elle a eu une grippe abominable. Adieu, ma chère Caroline.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle.

1. *L'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands*, d'Augustin Thierry.
2. Femme de Jules Sandeau, romancier.

XV

Paris, mai 1862.

A lire tout haut, la main gauche sur le cœur et la droite levée en l'air, pour punir la jeune personne :

Mon bibi,

Je te renvoie une lettre adressée à Jane. Sans doute que tu lui en as envoyée une qui m'était destinée. « Nous sommes bien légers! bien légers! »

Pour réparer ton étourderie tu devrais m'envoyer une longue lettre, me donnant des nouvelles de ta bonne maman, de ta personne et de Croisset.

Je deviens décidément *scheik* et *bedolle*. Croirais-tu que je m'ennuie de la campagne et que j'ai envie de voir de la verdure et des fleurs. J'en rougis de honte. Voilà la première fois de ma vie que ce sentiment épicier surgit de mon âme.

Il m'est *impossible* de continuer mes corrections de *Salammbô*. Le cœur me saute de dégoût à la vue de mon écriture. J'attends Monseigneur avec impatience. Il sera ici avant huit jours. Je lui écris d'avancer son voyage si cela se peut.

Duplan m'a payé hier à dîner et m'a ensuite régalé du spectacle. Je dîne demain chez Mme Cornu[1].

1. Femme du peintre Sébastien Cornu, filleule de la reine Hortense, amie d'enfance de l'empereur Napoléon III. Elle recevait beaucoup d'artistes et d'hommes de lettres; elle avait son franc-parler avec l'empereur, osait le critiquer; pendant quelque temps elle cessa de le voir, blâmant le coup d'État. Il envoya rechercher Hortense. Son influence sur son impérial ami était d'autant plus grande qu'elle ne lui demanda jamais rien pour elle-même et qu'elle désira toujours rester dans l'ombre.

Je vais me mettre à te faire du programme.

Adieu, ma chère petite Caro. Embrasse ta bonne maman pour moi et soigne-la bien.

Ton vieil oncle.

XVI

Paris, 19 mai 1862.

Ma chère Lilinne,

Merci de ta gentille lettre. Je devrais y répondre par une fort longue, mais, sérieusement, je suis fort occupé. Ma copiste me met en fureur. Je devais tout avoir demain et je n'ai encore que quatre-vingts pages. Ce sera bien heureux si le manuscrit entier est recopié à la fin de la semaine. Je vais ou j'envoie tous les jours dans son établissement. Bref, j'espère que le galop de ce matin ayant produit quelque effet, dans huit jours je baiserai à mon aise tes bonnes joues.

Monseigneur lit sa pièce demain à Fournier, à 8 heures du matin. Mais on prétend que ledit Fournier[1] va faire faillite.

Je suis en train de lire le dernier des quatre volumes des *Misérables* nouvellement parus. Je vous les apporterai.

Nous avons hier dîné chez Mme Cornu, et mercredi nous dînons avec les Bichons[2].

1. Marc Fournier, directeur de la Porte Saint-Martin.
2. Surnom donné par mon oncle à Edmond et à Jules de Goncourt.

Maisiat est venu hier me faire ses adieux. Il part pour la campagne. Embrasse ta bonne maman pour moi, bien tendrement.

Ton vieux ganachon d'oncle.

XVII

Paris, jeudi 1 heure, 4 septembre 1862.

Ma chère Caro,

Je suis maintenant dans tout le feu de *la vie brûlante*. C'est samedi matin que je remets à Lévy[1] mon manuscrit[2]. Nous avons, Monseigneur et moi, encore deux séances de cinq heures chacune avant d'en avoir fini. *Dolorès*[3] sera jouée au milieu de la semaine prochaine, au commencement peut-être? Tu dois penser si nous sommes occupés! Ton ami Bardoux[4] est parti à la campagne pour jusqu'à mardi prochain; il a assisté à trois de nos séances correctives.

L'idiot d'Amsterdam[5] a, hier, paru à ma porte, tenant deux lièvres qu'il avait tués la veille. Jamais je ne l'avais vu si sale et si spirituel. Dès les premiers jours d'octobre, nous nous mettrons résolument à la recherche d'une féerie[6].

1. Michel Lévy, l'éditeur.
2. Il s'agit de *Salammbo*.
3. Drame de L. Bouilhet, représenté aux Français, en 1862.
4. Ministre de l'instruction publique en 1877.
5. Surnom donné au comte d'Osmoy, qui était tout le contraire d'un idiot.
6. Ce fut *le Château des cœurs*. — Féerie écrite en collaboration avec le comte d'Osmoy et Louis Bouilhet; elle ne fut jamais jouée, mais imprimée en 1880 dans la *Vie Moderne*.

Fournier a reçu le manuscrit de *Faustine*[1], et paraît être pour son auteur dans les meilleures dispositions. Tout cela dépendra, du reste, du succès de *Dolorès*.

Pourquoi Édouard[2] ne m'a-t-il pas averti de son départ pour l'Espagne? Je suis aise de savoir que ta grand'mère ne s'ennuie pas trop à Croisset; tâche d'être bien gentille pour elle. Pensez à moi et embrassez-vous en souvenir de

Vieux, qui bécote tes bonnes joues.

L'époque de votre retour est-elle fixée? Je m'ennuie de vous deux comme un âne.

XVIII

Vendredi, 2 heures, septembre 1862.

Ne me demande aucun détail, cher bibi. Je suis *accablé* de fatigue, quoique extrêmement bien portant. La pièce de Bouilhet fera du bruit, et je serais bien surpris si le feuilleton de lundi n'était, en général, excellent. J'ai trop de choses à vous dire pour vous en dire aucune. J'enverrai demain chez Maisiat.

Embrasse bien ta bonne maman pour moi.

Ton vieil oncle, moins tranquille qu'au puits Lardy[3].

On dit partout que c'est *un succès*.

1. Drame de L. Bouilhet, représenté à la Porte-Saint-Martin en 1864.
2. Édouard Lebarbier.
3. Une des buvettes de Vichy. Endroit où nous allions souvent nous asseoir, mon oncle et moi, l'été précédent, pendant une saison que ma grand'mère fit aux Eaux.

XIX

Paris, lundi matin, 6 octobre 1862.

J'ai reçu une lettre de Maisiat, timbrée de Vouvray, dans laquelle il me charge de vous faire ses excuses. Il est encore retenu à la campagne pour une quinzaine, après quoi il se propose d'aller à Croisset, ce qui ne fait pas mon affaire, ni la vôtre sans doute, car j'ai bien envie de vous voir et le temps sera mauvais.

Tu n'imagines pas combien je suis fatigué, irrité, excédé par la correction de mes épreuves. Je découvre à chaque phrase des fautes, et il faut que je me dépêche. Lévy va très vite. J'aurai quatre chapitres d'imprimés à la fin de la semaine. Je vous enverrai *Dolorès*.

Adieu, pauvre bibi. Embrassez-vous bien l'une et l'autre en souvenir de moi.

XX

Paris, lundi soir, 9 heures, 13 octobre 1862.

Mon aimable nièce,
Mon bibi,

Oui!!!

Tu peux prendre les fragments de rideaux qui te conviennent et en orner ton appartement.

Je te prie en même temps de rétablir mon trophée et de raccrocher mes cadres : cela rentre dans ta spécialité. Fais de même arranger mon tapis dans ma chambre à coucher. Je pense que Lallemant ne se refusera pas à

poser dans mon cabinet des rideaux et un tapis fournis par un autre?

Quand tu iras à Rouen, fais-moi aussi le plaisir de me commander chez la mère Plichon une paire de pantoufles que vous m'apporterez.

Tu te plains, mon pauvre loulou, de la brièveté de mes lettres. Mais loin de mener la vie brûlante et de voir beaucoup de monde, je vis présentement fort retiré. J'ai passé toute la semaine dernière dans mon lit. J'ai un clou qui a un peu frisé l'anthrax; celui-là est parti, mais d'autres me sont survenus. Je me suis encore *purgé* aujourd'hui, et j'ai de la bouillie autour du cou. Ma seule distraction a été de corriger des épreuves, et comme Monseigneur était à Mantes (je l'attends demain), je me trouvais parfaitement isolé. Voilà pourquoi j'ai fort peu de choses à te narrer.

J'ai eu hier la visite d'Hamilton Aïdé; il est pour peu de jours à Paris. Ton analyse[1] m'a été d'un grand secours.

Pendant qu'il était là, est survenu le sieur Cordier[2] (de Rouen), qui m'a donné des nouvelles de l'Hôtel-Dieu.

Les affaires de Duplan se calment, mais il se retirera du commerce sans un sou. Mme Cornu tâchera de lui faire avoir quelque place; il s'est habitué à son désastre, et le porte avec philosophie.

Je sais au moins maintenant à quelle époque vous viendrez; ne la reculez pas. *Salammbô* ne sera pas encore parue. Tu m'aideras à faire les dédicaces et à coller les bandes sur les volumes. Il faut que je retire quelque fruit de l'éducation que je t'ai donnée.

1. J'avais analysé, pour mon oncle, un roman anglais d'Hamilton Aïdé.
2. Sénateur de la Seine-Inférieure.

Tu t'ennuies donc de pauvre Vieux, quoiqu'il soit « drôle! » et « pas aimable »; moi aussi, pauvre Caro, je m'ennuie de toi beaucoup, et j'ai bien envie de bécoter ta gentille et fraîche mine.

J'ai reçu une lettre de l'honnête Bardoux qui me charge de vous dire mille choses.

Embrasse bien ta bonne maman pour moi.

Ton vieux ganachon.

XXI

Paris, dimanche soir, 7 heures, 27 octobre 1862.

Ma chère Carolo,

Je ne me suis point encore acquitté de votre commission relativement à un maître de clavecin, par la bonne raison que depuis bientôt un mois j'ai pris l'air deux fois, une pour aller prendre un bain et une autre pour aller à l'imprimerie; car j'ai été non pas bien malade, mais bien embêté par tous mes maux, qui ont été nombreux et variés : j'ai passé toute la semaine dernière dans mon lit, tellement abîmé de rhumatismes que je ne pouvais faire un mouvement sans crier. C'est, Dieu merci, passé, mais Godard[1] m'a défendu de sortir par le temps pluvieux qu'il fait. Après demain il faut pourtant, coûte que coûte, que je me fasse voiturer à l'imprimerie. N'ayant plus de clous, je souffrirai moins (il m'en reste un cependant à la joue qui me défigure), sans compter des démangeaisons intolérables à certains endroits du corps. Bref, je n'ai pas été gai depuis un mois.

1. Le docteur Godard.

Ajoute à cela les épreuves et les discussions sur la féerie !

Il y a une malédiction sur elle (sur cette pauvre féerie), car la femme de d'Osmoy est revenue à Paris fort souffrante d'une maladie de foie, de sorte que le trio est maintenant rompu. A l'heure qu'il est, Monseigneur dîne avec Duplan chez Mme Cornu ; Monseigneur déjeune et dîne demain en ville ; Monseigneur, après demain, signe un contrat de mariage et redîne en ville ; Monseigneur va bien ; Monseigneur seul est beau ! Monseigneur a un tempérament si peu nerveux ! Monseigneur est un hippopotame si bien cuirassé ! Il s'en va de Paris mercredi pour revenir deux jours au commencement de l'autre semaine et repartir définitivement.

De tout cela, il résulte que j'ai la plus grande envie et la plus extrême impatience de vous voir. Vous seriez bien gentilles si vous m'arriviez au milieu de l'autre semaine, vers le 3 ou le 4 novembre. Il faudrait, pour cela, vous priver du voyage de Verneuil[1]. De plus, sous la pluie qui tombe et le froid qui pince, il est *insensé* à ta bonne maman de se trimbaler dans une carriole. Je te prie de réfléchir un peu aux remords que tu aurais si elle devenait par la suite malade ! Je suis sûr qu'elle ne fait ce voyage que par complaisance pour toi. Donc, je te prie, chère Caro, pour moi et pour elle, d'être la première à l'en dissuader. Vous irez au printemps à votre retour, il fera plus beau. Assez parlé de cette affaire : j'en laisse la décision, ma petite Caro, à ta sagesse et à *ton cœur*.

J'ai eu, avant-hier et aujourd'hui, la visite d'Ernest Chevalier[2], qui vient d'être nommé procureur impérial

1. C'était à Verneuil qu'habitaient nos amies Vasse Saint-Ouen.
2. Le plus ancien ami d'enfance de mon oncle. Voir *Mes Souvenirs*, *Corresp. générale*, t. Ier, page VI.

à Lyon. Je l'ai trouvé très bon enfant et très gentil. Feydeau est venu me voir deux fois, ainsi que Saint Victor[1], et mes Bichons; il n'est pas jusqu'à l'aimable Claudin[2] qui n'ait comparu au pied de mon lit. Je crois que je touche à la fin. N'importe! Ç'a été une drôle de manière de passer *mon temps* de Paris.

Lévy, qui est venu me voir aujourd'hui, m'affirme que mon livre peut paraître dans quinze jours, et même avant. J'aurais besoin de toi pour mes dédicaces et mes bandes.

Adieu, mes pauvres compagnes; prenez garde au froid, il fait un temps terrible.

Adieu, chère Caro.

Ton vieux scheik.

XXII

Paris, nuit de jeudi à vendredi, 20 novembre 1863.

Tu es bien gentille de me donner des nouvelles de ta bonne maman avec tant de régularité, mon bibi. Continue, je te serai fort obligé.

La lettre de ce soir me rassure un peu, puisque je vois que notre pauvre vieille a pu m'écrire. C'est qu'elle souffre moins. Soigne-la bien et tâche de lui faire prendre courage; persuade-lui que *ça la purge*.

Dis-lui de se rassurer quant à ses clefs : toutes resteront enfermées soigneusement.

Nous avons passé toute la journée à travailler, Monseigneur et moi; mais, franchement, je suis dégoûté de la féerie, j'en tombe sur les bottes. Cependant, je

1. Paul de Saint-Victor.
2. Auguste Claudin, journaliste.

doute du succès de moins en moins; mais rien de ce que j'aime dans la littérature ne s'y trouvera. Il me tarde de faire autre chose, et au lieu de passer une partie de mon hiver à intriguer pour la faire recevoir, j'aimerais mieux être enthousiasmé par un roman et demeurer à Croisset, seul, comme un ours, s'il le fallait. Je finis par avoir l'opinion de tout le monde et trouver que je déchois. Quoi qu'il en soit, j'irai jusqu'au bout: c'est l'affaire de trois belles semaines de travail, encore!

Adieu, ma chère Carolo. Je vais me coucher; je me lève demain dès 7 heures et demie pour aller à Neuilly, chez Gautier [1].

Je vous embrasse toutes les deux bien tendrement.

Ton vieil oncle.

XXIII

23 novembre 1863.

Mon bibi,

Je compte avoir ce soir ou demain matin une lettre me disant que ta bonne maman continue à moins souffrir. Soigne-la bien, ma chère Caro, et tâche de lui faire prendre patience et d'en prendre un peu toi-même. Pour vous égayer, tu pourras faire venir les Aztèques [2], les inviter à passer une quinzaine avec vous, seuls, à la campagne.

Ta tante Achille ne me dit pas quel jour elle viendra à Paris avec son époux. J'ai reçu hier douze bouteilles de vin de Vouvray : c'est un cadeau de ce brave Maisiat

1. Théophile Gautier.
2. Il y avait, à ce moment-là, à la Foire Saint-Romain, trois misérables individus de cette race.

auquel je suis très sensible. J'ai eu hier dix personnes à la fois dans mes salons, et j'ai été le soir chez la princesse Mathilde, qui est toujours fort aimable. J'attends Monseigneur; nous allons travailler cet après-midi ensemble, après quoi j'irai au dîner de Magny[1]. Je n'ai aucun projet ni engagement pour le reste de la semaine.

Théo m'a dit qu'il allait se mettre à l'opéra de *Salammbo*, chose que je crois fort peu. Voilà toutes les nouvelles. Tu me reproches, mon bibi, de ne pas t'écrire de longues lettres; mais que veux-tu que je te dise, vous écrivant tous les jours? J'ai bien envie de voir ta bonne petite mine fraîche et de la bécoter.

Ton Vieux.

Les Bichons, que j'ai vus hier pour la première fois, se sont beaucoup informés de ta peinture.

XXIV

Paris, samedi, 9 h. 1/2 du matin, 5 décembre 1863.

Oui, mon Caro, 9 heures et demie du matin. Monsieur est levé, bottiné, vêtu et prêt à se mettre en course. Hier matin j'ai fini, tout à fait fini la Féerie. Ma table est brossée et il y a un gros caillou sur les pages du *Château des cœurs*. Je vais dès maintenant commencer les affaires! Je suis sûr que la fin de notre pièce est maintenant excellente.

J'ai, hier, dîné avec un ami des dames Vasse, qui connaissait leur naufrage par Mme Jacques. C'est le

1. Dîner bimensuel, fondé l'année précédente par Gavarni et Sainte-Beuve.

docteur Cabarus[1]. A ce dîner chez Mme de Tourbey[2], nous étions très peu de monde : Sainte-Beuve, Girardin, Darimont le député, Cabarus et le préfet de la Corse, lequel n'était pas à *la hauteur*. Le Prince[3] m'appelle maintenant « son cher ami ». La bienveillance qu'il me témoigne a pour cause, je crois (ainsi que celle de sa sœur), la certitude où il est que je ne lui demanderai rien, ni une croix, ni un bureau de tabac.

J'ai vu, avant d'aller là, la petite mère Cloquet, qui s'est, comme son mari, beaucoup informée de ta grand'-mère : ils me semblent, cette année, plus amicaux que jamais.

Ce matin, je vais aller chez l'idiot, puis chez Pagnerre, puis déjeuner chez Taine avec Renan. Mercredi prochain, à 1 heure, chez moi, lecture solennelle de la Féerie, « devant un aéropage » dont je te dirai la constitution...

Voilà, je crois, toutes les nouvelles. Monseigneur est toujours dans des transes et des angoisses continuelles ! Quel incroyable bonhomme ! — A propos d'ecclésiastiques, t'ai-je dit qu'il y a huit jours je m'étais trouvé en chemin de fer avec deux évêques et une grande quantité d'Onuphres[4]. J'espère qu'à la fin de la semaine prochaine vous prévoirez l'époque de votre départ.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Mme Touzan doit t'écrire pour te demander des explications relatives à la tapisserie. Vous voyez, Mademoiselle, qu'on fait vos commissions.

1. Fils de Mme Tallien.
2. Très connue par ses relations dans le monde littéraire et politique.
3. Le prince Napoléon.
4. Onuphre, voir lettre X, note 1.

XXV

Paris, mercredi matin, 10 heures, 10 décembre 1863.

Mon loulou,

J'attends Pagnerre à déjeuner et j'ai encore ma toilette à faire. La Féerie est annoncée et *attendue* au Châtelet. Demain matin je donne la copie. Quand elle sera copiée et pendant que notre sort se décidera, j'irai vous faire une visite, c'est-à-dire, je pense, dans huit à dix jours. A 1 heure précise je vais tantôt la lire à MM. Durandeau, l'auteur du *Petit Léon*, qui doit faire les dessins des décors et des costumes, Duplan, de Beaulieu (un ami de d'Osmoy), le frère du dit d'Osmoy, Lemoine, un ami de Bouilhet, Alfred Guérard, Rohaut, un ami de Monseigneur qui écrit dans les petits journaux. Nous avons voulu avoir un public de bourgeois pour juger de l'effet naïf de l'œuvre. Monseigneur n'arrivera qu'à la fin, il sera à la répétition, puis à la Censure qui lui cherche chicane. Voilà. Je vous ai dit sans doute que mon ami Pagnerre était un des actionnaires de la nouvelle société qui possède les théâtres du boulevard. C'est un des créateurs du *Garçon*[1]. Cela fait une franc-maçonnerie qu'on n'oublie point. Aussi l'ai-je trouvé très ardent à nous servir, jusqu'à présent.

J'ai hier dîné chez Mme d'Osmoy qui désire beaucoup vous connaître ; c'est une bonne et aimable jeune femme,

1. Le « garçon », type créé dans leur jeunesse par G. Flaubert, Alfred Lepoittevin et sa sœur Laure (plus tard, Mme de Maupassant). C'était une sorte de Gargantua moderne, aux exploits homériques, dans la peau d'un commis-voyageur. Le *garçon* avait un rire particulier et bruyant qui était une sorte de ralliement entre les initiés.

très enfant encore, et pas du tout poseuse. Nous étions servis à table par une femme de chambre qui avait un petit bonnet d'opéra-comique très coquet. Avant d'aller chez l'idiot j'avais vu le professeur [1] qui s'est beaucoup informé de ta grand'mère.

Soigne-la bien, ma chère Caro, fais en sorte qu'elle ne s'aperçoive pas trop de mon absence [2] ! Tu ne dois pas trop t'amuser, mon pauvre bibi? Mais elle s'amuse sans doute encore moins que toi. Ayez un peu de patience toutes les deux, le mois prochain sera plus gai.

J'ai vu lundi Mme Laurent [3] en très bon état, ainsi que son petit époux. Le père Laurent était avec eux, dans leur salle à manger et en train de filtrer du vin. C'était un spectacle peu luxueux.

Je venais de voir le père Michelet [4] qui m'a l'air très touché, ainsi que sa femme, des lettres que je lui écris.

Ce soir et demain je dîne chez moi, vendredi, chez Charles Edmond : telles sont les nouvelles, mon bibi.

La semaine prochaine je me remets à travailler.

Adieu, pauvre chat, j'embrasse ta bonne mine fraîche.

Caresse un peu ta grand'mère pour moi et tâchez de passer votre semaine le moins maussadement possible.

Ton oncle le scheik qui t'aime.

1. Le baron Jules Cloquet, professeur à l'École de médecine.
2. Nous étions retenus à Croisset cette année-là, pendant l'hiver, à cause de l'état de santé de ma grand'mère qui souffrait d'un anthrax.
3. Une cousine.
4. L'historien.

XXVI

Paris, mercredi, 3 heures, décembre 1863.

Mon bibi,

Mlle Virginie[1] sort d'ici. Elle m'a appris que Mlle Ozenne[2] devait arriver ce soir à Croisset. Vous allez donc avoir de la compagnie et ne pas vous ennuyer si fort. Je plains moins ta grand'mère d'être dans son lit par le froid horrible qu'il fait. Avez-vous reçu l'édredon? Je n'ai aucune nouvelle de la Féerie. Voilà deux jours que Pagnerre (d'après une lettre de lui) doit venir me voir, et je l'attends en ce moment même. Saint-Victor m'a dit que le directeur des Variétés en avait envie : il n'y a donc rien de fait, comme tu le vois. Maintenant causons de la grande affaire.

Eh bien, ma pauvre Caro, tu es toujours dans la même incertitude, et peut-être que maintenant, après une troisième entrevue, tu n'en es pas plus avancée? C'est une décision si grave à prendre que je serais exactement dans le même état si j'étais dans ta jolie peau. Vois, réfléchis, tâte bien ta personne tout entière (cœur et âme), pour voir si le monsieur comporte en lui des chances de bonheur. La vie humaine se nourrit d'autre chose que d'idées pratiques et de sentiments exaltés; mais, d'autre part, si l'existence bourgeoise vous fait crever d'ennui, à quoi se résoudre? Ta pauvre grand'mère désire te marier, par la peur où elle est de te laisser toute seule, et moi aussi, ma chère Caro, je vou-

1. Virginie Niel, cousine de ma grand'mère.

2. Mlle Ozenne que mon oncle avait surnommée « la Divine », une femme bas-bleu de nos amies.

drais te voir unie à un honnête garçon qui te rendrait aussi heureuse que possible! Quand je t'ai vue, l'autre soir, pleurer si abondamment, ta désolation me fendait le cœur. Nous t'aimons bien, mon bibi, et le jour de ton mariage ne sera pas un jour gai pour tes deux vieux compagnons. Bien que je sois naturellement peu jaloux, le coco qui deviendra ton époux, quel qu'il soit, me déplaira tout d'abord; mais là n'est pas la question, je lui pardonnerai plus tard et je l'aimerai, je le chérirai s'il te rend heureuse.

Je n'ai donc pas même l'apparence d'un conseil à te donner. Ce qui plaide pour M. C..., c'est la façon dont il s'y est pris; de plus, on connaît son caractère, ses origines et ses attaches, choses presque impossibles à savoir dans un milieu parisien. Tu pourrais peut-être, ici, trouver des gens plus brillants? mais l'esprit. l'*agrément* est le partage presque exclusif des bohêmes. Or ma pauvre nièce mariée à un homme pauvre est une idée tellement atroce que je ne m'y arrête pas une minute. Oui, ma chérie, je déclare que j'aimerais mieux te voir épouser un épicier millionnaire qu'un grand homme indigent: car le grand homme aurait, outre sa misère, des brutalités et des tyrannies à te rendre folle ou idiote de souffrances. Il y a à considérer ce gredin de séjour à Rouen, je le sais, mais il vaut mieux habiter Rouen avec de l'argent que vivre à Paris sans le sou, et puis pourquoi, plus tard, la *maison de commerce* allant bien, ne viendriez-vous pas habiter Paris?

Je suis comme toi; tu vois bien, je perds la boule, je dis alternativement blanc et noir. On y voit très mal dans les questions qui vous intéressent trop: tu auras du mal à trouver un mari qui soit au-dessus de toi par l'esprit et l'éducation; si j'en connaissais un rentrant dans cette condition et ayant en outre tout ce qu'il faut,

j'irais te le chercher bien vite. Tu es donc forcée à prendre un brave garçon inférieur. Mais pourras-tu aimer un homme que tu jugeras de haut? Pourras-tu vivre heureuse avec lui? Voilà toute la question. Sans doute que l'on va te talonner pour donner une réponse prompte. Ne fais rien à la hâte et quoi qu'il advienne, mon loulou, compte sur la tendresse de ton vieil oncle qui t'embrasse.

Écris moi de longues lettres avec beaucoup de détails.

XXVII

Lundi matin, 19 janvier 1864.

Oui, ma chère Caro, j'obéis à ton désir : je serai à Croisset le mercredi. J'avais ce jour-là un dîner, je l'ai remis; je vais donc te voir dans le véritable état d'une jeune personne ayant un jeune homme! très bien! très bien!

Embrasse bien pour moi notre pauvre vieille.

Ton ganachon d'oncle.

XXVIII

Lundi, 1 heure, 1864.

Je suis bien aise, mon Caro, de voir que tu es rétablie dans ton *assiette*. Espérons que toutes nos agitations sont terminées et que le calme va succéder à la tempête; ta bonne maman m'a l'air d'aller mieux et de ne plus tant se désespérer : tout a une fin, et « des jours tranquilles vont luire », comme dirait la Divine.

Pour te raconter toute l'histoire de *Faustine* il me faudrait un volume. Apprends seulement que c'est maintenant, grâce à moi, *une affaire impériale;* elle sera jouée du 10 au 15 février avec un luxe inouï, toute la Cour y assistera, etc., etc.; la Porte-Saint-Martin est maintenant *aux pieds* de Monseigneur. Quant à la Censure, ayant en tête Camille Doucet, elle est furieuse et tremble dans sa peau, ne sachant d'où lui est venu ce terrible coup de bas. Bref, tout va admirablement et ton vieux ganachon d'oncle est content : j'étais né, peut-être, pour les intrigues politiques, car toutes les fois que je m'en suis mêlé j'ai réussi. Au milieu de tout cela je pense sans cesse à mon roman[1]; je me suis même trouvé samedi dans une des situations de mon héros. Je rapporte à cette œuvre (suivant mon habitude) tout ce que je vois et ressens. Pour te donner une idée de mes occupations la semaine dernière et de la manière dont moi et mes fidèles trimions sur le pavé, sache que le jeune Duplan n'a fait dans la journée de jeudi que *six* fois le trajet du boulevard du Temple[2] aux Invalides. Samedi dernier j'ai eu deux rendez-vous, un à minuit et un autre à 1 heure du matin. J'ai été très content de Florimont[3] dans cette affaire : il s'est conduit en brave.

J'étais invité à dîner aujourd'hui chez Mme Cloquet et demain chez Dumont[4]. J'ai refusé l'un et l'autre, n'ayant pas le temps d'y aller.

J'attends maintenant l'idiot d'Amsterdam (devenu exact !!!). Nous allons aller à la répétition de *Faustine;* de là aux Variétés pour notre traité; puis j'irai chez Flori-

1. L'*Éducation sentimentale.*
2. Où mon oncle habitait alors.
3. Ami d'Achille Flaubert, ayant d'importantes relations dans le gouvernement.
4. Le Dr Dumont, camarade de collège de G. Flaubert.

mont, puis chez la mère Sand[1] qui est malade, et de là au dîner de Magny. Demain je m'enferme ainsi qu'après-demain; jeudi soir je vais chez Michelet avec les de Goncourt.

J'ai fait cette nuit une nuit de quatorze heures, m'étant couché à 10 et levé à midi. Je voudrais bien vous voir, d'abord pour vous voir, et puis pour vous conter un tas de choses farces. J'ai dîné samedi chez la princesse Mathilde, et la nuit d'hier (du samedi au dimanche) j'ai été au bal de l'Opéra jusqu'à 5 heures du matin avec le prince Napoléon et l'ambassadeur de Turin, en grande loge impériale. Voilà, ceci doit être lu en scheik : « Ah ! comme il y a loin de tout cela à notre bonne petite vie de province ».

Si quelque Rouennais t'interroge sur *Faustine, je te supplie*, mon loulou, de ne rien dire du tout : il faut être modeste dans la victoire et, quand on fréquente les grands, *discret*.

Tu t'imagines bien que je n'ai guère pensé à ton Homère. La meilleure traduction que je connaisse est celle de Bareste; patiente un peu, je te la trouverai...

M. et Mme d'Osmoy demeurent rue Duphot, 8. Comme je leur ai dit que nous devions, ta grand'mère et moi, aller à Trouville cet été, ils se proposent d'y venir en même temps que nous pour jouir de notre compagnie.

Si tu n'assistes pas à la première de *Faustine*, tu pourras voir celle du *Château des cœurs*...

Adieu, pauvre bibi. Embrasse bien ta bonne maman et soigne-la de ton mieux.

Reçois-tu toujours de beaux bouquets?

Suis-je gentil de t'écrire une si longue lettre, hein?

Je baise tes bonnes joues fraîches.

Ton oncle le timoré.

1. George Sand.

XXIX

Jeudi, 1 heure, 4 février 1864.

Qu'est-ce que ça veut dire, mon Caro? Avec qui viendras-tu à Paris? Ce ne peut être avec ta grand'mère ni avec ta tante Achille? C'est donc avec cette bonne Virginie? Mais alors tu laisserais la pauvre vieille toute seule? Quelles personnes énigmatiques vous faites pour me donner toujours des nouvelles incomplètes; celle-là heureusement ne me tourmente pas!

La première de *Faustine* aura lieu dans dix à douze jours. Ça va bien. J'assiste à toutes les répétitions. Ce qui m'amuse et me tourmente tout à la fois; c'est non seulement Bouilhet, *mais Fournier* qui m'a prié de venir à trois reprises différentes. Je ne crois pas leur être inutile, soit dit sans vanité. On commence à beaucoup parler de *Faustine:* la mise en scène sera splendide. Comme je suis content de savoir que ta bonne maman va mieux. Peut-être que si elle eût employé la pierre infernale plus tôt, la guérison serait plus avancée?

Adieu, mon pauvre loulou. Je n'ai absolument rien à te dire, si ce n'est que je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle.

XXX

Paris, lundi, 3 heures, 1864.

Ma chère Caro,

Je n'oublie pas du tout *la Divine*, mais je n'ai pas eu jusqu'à présent de places à lui donner. Ce sera pour

cette semaine. *Faustine* commence à *faire de l'argent* : les recettes de ces jours derniers étaient très bonnes. Le feuilleton d'aujourd'hui est en somme très favorable, et ça va aller, je crois. Leurs Majestés ont paru très contentes l'autre jour, ce qui attire du monde. Bref, je suis payé de mes peines qui n'ont pas été médiocres. Je vais ce soir à la première[1] de la mère Sand, dans la loge du Prince. Demain j'assiste au contrat de Guérard. Jeudi je vais chez Michelet. Voilà le programme de la semaine. Le service des billets de *Faustine* commençant à se calmer, je suis un peu plus tranquille. Comme je dors! comme je dors!

Tu devrais bien me donner de vos nouvelles un peu plus longuement. Quand pensez-vous pouvoir venir à Paris? Meubles-tu ta maison? Je serais content si vous preniez Touzan pour tapissier; il est « de bon goût » et pas cher.

L'idiot d'Amsterdam nous quitte à la fin de la semaine, la Féerie une fois réglée.

Adieu, pauvre loulou. Embrasse bien ta grand'mère pour moi. Je suis fatigué d'écrire des billets. Quand j'ai un moment de repos, je dors sur mon divan en songeant à mon roman que j'ai grande envie d'écrire.

Ton vieux ganachon d'oncle.

Amitiés à M. mon futur neveu ainsi qu'à cette bonne Virginie.

1. Première représentation du *Marquis de Villemer.*

XXXI

Paris, jeudi, 5 heures, 4 mars 1861.

Ma chère Caro,

Je suis bien content de penser que dans huit jours nous revivrons enfin ensemble! Les douleurs de genou de ta grand'mère seront dissipées, espérons-le ! et nous passerons encore avant ton mariage quelques moments comme autrefois.

Il fait un temps horrible, bien défavorable aux gens enrhumés. Je tousse et suis sur le bord d'une grippe. Heureusement que le dîner de Bouilhet pour ce soir est manqué. Il devait nous payer un festival à moi, à l'idiot et à Fournier ; mais ce dernier étant malade par suite des fatigues de *Faustine*, la partie est remise.

Nous nous bornerons à aller chez le père Michelet en soirée. Et puis demain et après-demain je me prive complètement de bottines et reste chez moi, si ce n'est demain soir où je vais chez la Tourbey. Mais ce qu'il y a de pire, ce sont les courses de jour. Heureusement elles sont finies, *Faustine* marchant toute seule.

Je vais employer le temps qui me reste, d'ici à mon départ définitif de Paris, à préparer mon terrible roman.

Adieu, ma chère Carolo. Embrasse ta bonne maman bien fort et dis-lui qu'elle touche à la fin de ses maux. Notre pauvre vieille a été bien éprouvée cet hiver.

Un bon baiser de

Ton ganachon d'oncle.

XXXII

Croisset, lundi soir, 12 avril 1864.

Eh bien, mon pauvre loulou, ma chère Caroline, comment vas-tu? es-tu contente de ton voyage[1], de ton mari et du mariage? Comme je m'ennuie de toi! et comme j'ai envie de te revoir et de causer avec ta gentille personne. Bouilhet est parti avant-hier, les dames Vasse aujourd'hui; Mme Laurent s'en ira samedi et Virginie en même temps qu'elle, je crois! Mme Desvilles doit arriver samedi ou dimanche. Telles sont les nouvelles.

Nous ne savons pas où vous adresser nos lettres. Vous devriez bien nous faire part de votre itinéraire et de vos projets de retour dès que vous serez arrivés soit à Gênes, soit à Venise.

Nous avons bu ce soir à votre santé et j'ai écrit les dernières adresses des billets de faire part. Le temps est redevenu beau et le jardin verdit. Votre intention estelle de rester à Paris quelques jours, avant de revenir à Rouen ?

J'ai tant de choses à te dire que je ne t'en dis aucune, ou plutôt non, j'ai simplement bien envie de baiser tes bonnes joues, de te regarder en face et de faire une longue causette.

Adieu donc, mon pauvre Carolo, embrasse pour moi M. mon neveu et pense à ton Vieux.

Écris-nous le plus souvent que tu pourras. Ta grand'-mère compte les jours qui la séparent de ton retour : il lui semble que tu es partie depuis un siècle.

1. Je m'étais mariée le 6 avril à Croisset, et j'étais partie le jour même pour l'Italie.

XXXIII

Croisset, jeudi, 3 heures, 14 avril 1864.

Il était temps que ta lettre arrivât, ma chère Caro, car ta bonne maman commençait à perdre la boule. Nous avions beau lui expliquer qu'il fallait du temps à la poste pour apporter de tes nouvelles, rien n'y faisait, et si nous n'en avions pas eu aujourd'hui, je ne sais comment la journée de demain se serait passée. Je t'ai écrit à Milan lundi dernier.

Tu as l'air de bien t'amuser, mon pauvre loulou? J'aurais bien voulu te voir en traîneau et sur un mulet! Je m'imagine que tu ne dois pas être très brave et penser « à la sécurité de MM. les voyageurs »; je me figure ta bonne mine fraîche au milieu des montagnes... Mais ce qui m'intéresse plus que ton voyage, c'est ton P.-S., à savoir que tu te plais beaucoup avec ton compagnon et que vous vous entendez très bien. Continuez comme cela une cinquantaine d'années encore et vous aurez accompli votre devoir.

. . . .

Je voudrais bien être avec vous à Venise! QUEL CACHET! comme c'est beau, hein? Profitez de votre liberté, mes chers petits. Nous vous embrassons tous et moi particulièrement qui suis

Ton vieux ganachon d'oncle.

Je me suis remis à travailler, mais ça ne va pas du tout! j'ai peur de n'avoir plus aucun talent et d'être devenu un pur crétin, un goitreux des Alpes.

XXXIV

Croisset, lundi, 5 heures soir, 18 avril 1864.

J'espère que ceci vous arrivera avant votre départ, mon pauvre Caro. car dans mes prévisions vous ne devez partir de Venise que samedi? Ta grand'mère attend avec bien de l'impatience l'annonce positive de votre retour. Quant à moi, je vois *que* tu t'amuses si bien, *que* je regrette *que* ton voyage ne se prolonge pas. Vous promenez-vous bien en gondole? Te repais-tu de Véronèse, de Titien et de Tintoret? Je vous approuve fort d'avoir passé légèrement sur tout le reste afin d'avoir plus de temps pour Venise. Il y a peu de choses aussi belles au monde, j'en suis sûr. Ouvre bien tes yeux pour t'en souvenir toute ta vie.

Tu as dû être bien longtemps sans avoir de nos nouvelles, mais c'est de votre faute, mes cocos.

Ta grand'mère, quand elle en a des tiennes, est assez raisonnable; mais au bout de deux jours elle trouve que tu l'oublies ou s'imagine que tu es malade. Donnez-nous votre itinéraire du retour, si la chose n'est déjà faite dans une de vos lettres qui va croiser celle-ci.

Je n'ai plus pour compagnie que la mère Desvilles et maman; elles viennent le soir dans mon cabinet : la première ne dit rien et la seconde dort, ce qui fait des petites réunions fort animées. Heureusement que maintenant je travaille beaucoup au plan de mon grand roman parisien[1]. Je commence à le comprendre, mais jamais je n'ai autant tiré sur ma pauvre cervelle. Ah!

1. L'*Éducation sentimentale*.

que j'aimerais mieux me promener sur le Grand Canal ou au Lido!

On nous fait beaucoup de visites. Toute la famille, sauf Achille, est venue aujourd'hui ici et va y dîner. Le jeune Roquigny crie maintenant dans le jardin, avec son chien. Le temps est superbe et tous les arbres sont en fleur. N'importe, moi, qui *déteste la nature*, je préférerais une longue station devant la Magdeleine du Giorgione. Et les Jean Belin, hein? est-ce farce? Adieu, mon pauvre loulou. Revenez, qu'on vous embrasse tous les deux : vous serez bien reçus.

Ton vieux bonhomme d'oncle qui te chérit.

Je voudrais savoir si vous resterez à Paris quelques jours et le jour que vous y arriverez, parce que ta grand'-mère s'y transporterait avec moi. Dans le cas contraire, je vous attendrai ici et ne m'en irai que quelques jours après, quand je t'aurai usé un peu les joues. J'ai besoin de passer à Paris un bon mois, au moins, à consulter des collections de journaux.

XXXV

Croisset, vendredi, 4 heures soir, 22 avril 1864.

Ma chère Caro,

Ta réponse *à la présente* nous arrivera peu de temps avant toi, probablement.

Ta lettre de Venise, datée de mardi, nous a fait bien plaisir. Ta grand'mère a eu le temps de la lire, sur le quai, avant de prendre le bateau de 2 heures. Elle est à faire des courses avec Mme Desvilles; elle m'a chargé de

t'embrasser et de te remercier de ton exactitude, pauvre chérie.

J'imagine qu'étant à Milan, vous avez été aux îles Borromées, ou tout au moins au lac de Côme; cela en vaut la peine.

De Milan à Paris, vous ne vous arrêterez guère, probablement. Nous vous attendons vers le milieu de la semaine (si vous ne vous arrêtez pas à Paris). Aucune nouvelle à vous apprendre. La famille vient très souvent ici, et tout le monde s'informe de vous avec empressement. Il fait chaud comme au mois de juin, et j'ai cuydé crever de chaleur, hier, à Rouen (J'ai rencontré dans les rues l'avocat Nion qui m'a assommé avec les *potins* locaux ! Quel être ! quelle portière !), en allant voir ce malheureux Ernest Lemarié [1] retenu chez son père par la goutte. Si la pudeur ne m'en avait empêché, je me serais assis sur une borne.

Ta grand'mère a reçu ce matin une lettre de Mme Lepoittevin [2], pour la prier de venir la voir à Étretat. C'est ce qu'elle fera cet été quand tu seras à Dieppe.

Adieu, ma chère Carolo; amusez-vous bien et aimez-vous fort, c'est de votre âge et il n'y a que cela de bon dans la vie.

Regrettez-vous déjà Venise ?

Encore un baiser (uno baccio) sur chacune de tes bonnes joues.

Ton vieil oncle qui te chérit.

1. Ami d'enfance de mon oncle.
2. Grand'mère de Guy de Maupassant.

XXXVI

Paris, mercredi, 2 heures, 5 mai 1864.

Mon cher Caro,

Ça ne va pas mieux, ton petit oncle est cloué chez lui et n'en bouge. Je ne pourrai demain aller dîner à Neuilly chez Théo, ni après-demain chez Mme de Tourbey. Malgré l'onguent de la Mère et les cataplasmes, ma ridicule infirmité ne se guérit pas ; tout cela prolonge mon séjour à Paris où j'ai tant à faire, et que je voudrais cependant quitter pour jouir de ta gentille compagnie à Croisset. Il faudra que vous y refassiez un séjour à l'automne, car voilà longtemps que nous ne nous sommes vus tranquillement.

J'ai, hier, travaillé toute la journée avec Monseigneur au plan de mon livre. Nous en étions, le soir, plus brisés l'un et l'autre que si nous eussions cassé du caillou; mais nous avons fait, je crois, d'*excellente besogne?* L'idée principale s'est dégagée et maintenant c'est clair. Mon intention est de commencer à écrire, pas avant le mois de septembre.

Je n'ai aucune nouvelle à te donner, car je ne vois personne, ne sortant pas et ayant fait défendre ma porte pour travailler plus librement avec l'archevêque. Hier cependant, j'ai eu la visite du sieur R... L... qui est un *idiot;* il est resté chez moi trois quarts d'heure et pour le mettre à la porte il m'en a coûté dix francs.

Adieu, pauvre bibi.

XXXVII

Paris, dimanche, 6 heures du soir, 23 mai 1864.

Mon loulou,

Il me semble *qu'il* y a longtemps *que* je n'ai reçu de nouvelles de ta grand'mère. Dis-lui *de* ne pas oublier *de* me répondre relativement à la chambre *de* la rue *de* Vendôme.

Quand venez-vous à Paris? Retardez votre voyage tant que vous pourrez, afin de ne pas laisser seule la pauvre maman qui s'ennuierait trop dans la solitude. Mon séjour ici sera bien encore de quinze bons jours (mais pas plus); il me faut bien cela pour en finir (momentanément du moins) avec mes ennuyeuses recherches. Mes séances à la Bibliothèque Impériale ne sont pas douces, d'autant plus que je me prive à peu près de déjeuner afin d'y arriver de meilleure heure, et quelle compagnie? J'étais hier, à côté d'un véritable La Pommerais, un bourgeois qui empoisonnait.

J'ai vu Mme Cloquet, qui désire beaucoup faire la connaissance de M. mon neveu et Mlle Bosquet [1] qui m'a dit avoir reçu une lettre de toi.

A propos d'amies, as-tu des nouvelles de cette pauvre Flavie [2]? Où est-elle, maintenant?

Je vous envie beaucoup de vous promener le soir en canot, au clair de lune, s'il ne fait pas froid toutefois; depuis avant-hier, la température a baissé et le fond de l'air, etc.

1. Amélie Bosquet, femme de lettres.
2. Flavie Vasse Saint-Ouen, amie de la famille.

Mon dimanche a été des plus solitaires, et je n'ai pas même eu mon petit Duplan (il est chez Du Camp[1] qui part pour l'Italie dans cinq ou six jours). Aussi en ai-je profité pour expédier des livres que l'on m'a prêtés. Ce soir, je vais aller, pour la première fois, chez la princesse Mathilde.

Adieu, ma chère Carolo.

Ton vieil oncle.

XXXVIII

Paris, lundi matin, 9 heures, 30 mai 1864.

Mon Carolo,

J'apprends ce matin, par une lettre de ta grand'mère, que vous vous disposez à venir samedi prochain à Paris. Je serai de retour à Croisset au plus tard le mercredi suivant. Vous devriez bien retarder votre voyage jusque-là, afin de ne pas laisser la pauvre bonne femme toute seule ; elle va s'ennuyer à périr, n'ayant autour d'elle ni sa petite, ni son grand petit.

Je laisserai Eugène pour vous servir si vous voulez.

Quand entrez-vous dans votre maison de Rouen, c'est-à-dire quand quittez-vous Croisset? J'espère que je vais t'y voir pendant quelque temps encore. Comme il y a longtemps que je n'ai contemplé et bécoté à l'aise mon pauvre loulou !

Tu ne m'as donné aucune nouvelle de cette pauvre Flavie.

Je suis invité à aller aujourd'hui chez ton préfet, le

1. Maxime Du Camp.

sieur Janvier[1], me livrer à un bal suivi d'un gueuleton épique ; mais je me prive de ce plaisir.

Te voilà donc devenue une canotière. La voile fait une peur abominable à ta grand'mère : j'ai été obligé, autrefois, de renoncer à ce plaisir pour lui laisser la tranquillité. C'est un sacrifice qui m'a coûté, je l'avoue, mais on en fait tant dans cette gueuse d'existence !

Sur ce, je t'embrasse et vais passer mes baûttes pour aller à la Bibliothèque, lire des choses ineptes et prendre des notes sur icelles.

Adieu, ma chère Caroline.

Ton vieil oncle.

XXXIX

Croisset, lundi matin, 10 heures, 18 juillet 1864.

Mon bibi,

Maxime Du Camp m'écrit ce matin qu'il a trouvé pour Fovard[2] une merveille, 200 francs : c'est le biscuit de Sèvres représentant la *Baigneuse* de Falconnet, absolument intact, provenant de la succession du roi de Wurtemberg; 38 centimètres de hauteur. Ça vaut à Paris de 700 à 800 francs.

Frédéric sera ravi. Il m'envoie en même temps la facture du marchand et me demande où il faut qu'il l'expédie.

Sans attendre ta réponse qui ne peut être douteuse, j'envoie immédiatement à Baden 200 francs et j'écris à

1. Janvier de la Motte, préfet de l'Eure.

2. Notaire ami de mon oncle, qui nous avait rendu quelques services.

Max. d'expédier la chose à Rouen. Ce sera plus gentil qu'elle parte de Rouen pour Paris, avec une aimable lettre de ta personne pour ce bon Fovard.

Ta grand'mère va porter elle-même tout à l'heure au chemin de fer tes dentelles pour Gagelin[1]. J'ai cacheté l'adresse moi-même. Tu vois que l'on s'occupe de toi, mon loulou.

Mais voici ce que nous pensons ici. Puisque tu dois venir lundi, tâchez de venir dimanche ou plutôt samedi soir (les ouvriers de Commanville ne travaillant pas le dimanche). Vous resteriez jusqu'à mercredi. On se verrait un peu. De cette façon-là, ta grand'mère n'ira pas à Dieppe jeudi. Ce serait une petite économie pour ta grand'mère, qui te verrait deux jours plus tôt et plus longuement. Tout cela me semble sage. Réponds-nous *illico*.

Adieu, mon pauvre Caro; je t'embrasse bien tendrement.

Ton Vieux.

Ta grand'mère a passé son après-midi dans les *honneurs* de la Société d'horticulture. Mme Morin et le père Labrousse viennent demain dîner à Croisset, et Mme Achille aussi. Voilà. Tire les favoris à ton époux, de ma part.

1. Couturier.

XL

17 novembre 1864.

Mon bibi,

Je n'écris pas à ta maman, parce qu'elle ne m'a pas donné son adresse. J'irai demain au Palais-Royal, pour *Coralie*.

Il est 4 heures, et je ne fais que m'éveiller, car les *pompes de la Cour* m'ont éreinté.

Je reviendrai mardi. J'ai bien des choses à faire d'ici là.

Les bourgeois de Rouen seraient encore plus épatés qu'ils ne le sont, s'ils savaient mes succès à Compiègne[1]. Je parle sans aucune exagération. Bref, au lieu de m'ennuyer, je me suis beaucoup amusé. Mais ce qu'il y a de dur, c'est le changement de costume et l'exactitude des heures. Enfin je vous raconterai tout cela. Je dors encore et vais prendre un bain.

A toi.

Ton vieil oncle qui t'embrasse.

XLI

Dimanche soir, 6 février 1865.

Mon Caro,

J'irai chez Perrin dès que mon rhume de cerveau m'en donnera la permission, mais tranquillisez-vous,

1. Au château de Compiègne où mon oncle avait été invité par Napoléon III.

l'Africaine[1] ne sera pas jouée avant le mois de mars ou le mois d'avril. On ne répète pas encore sur la scène, m'a-t-on dit. Si je ne puis avoir des places pour la première représentation, j'en demanderai pour la répétition générale, ce qui sera peut-être plus facile à obtenir.

Je vois, mon bibi, que tu te lances dans la société rouennaise. Ma lettre t'arrivera demain, au milieu de tes préparatifs pour aller au bal de M. le préfet[2]. Madame aime le monde. Madame sait qu'elle est jolie. Madame aime à se l'entendre dire.

Quant à moi, je ne suis jamais moins sorti. J'ai refusé pour demain une place dans une très belle loge à l'Opéra, où l'on joue *Roland*[3]. J'ai, de même, refusé pour mardi un dîner chez Charles Edmond, où l'on s'amuse beaucoup d'habitude. Je reste le soir chez moi, tranquillement, et je recommence à travailler. Mon bouquin m'assomme un peu moins, et depuis mon séjour ici, j'ai écrit près de dix pages, assez faibles, il est vrai. Tu es bien gentille, pauvre chérie, de m'envoyer des encouragements et des consolations. J'ai besoin des uns et des autres. *Le fond de l'air* n'est pas gai en moi.

Tu me dis de penser quelquefois à toi, ma chère Caroline. J'y pense bien souvent, va! Mon existence a beaucoup changé depuis que nous ne vivons plus sous le même toit et il faut que ton mari soit un aussi bon garçon qu'il est pour que je lui pardonne de m'avoir pris ton charmant individu.

Redonne-moi le numéro du régiment de La Chaussée. Je ne veux pas en avoir le démenti. J'ai eu aujourd'hui, chez moi, l'artiste Feydeau que je n'avais pas encore vu Son journal paraît le 25 de ce mois.

1. Je désirais des places pour la première représentation.
2. Le baron Ernest Le Roy.
3. *Roland à Roncevaux*, de Mermet.

Monseigneur viendra coucher sur mon divan, vendredi et samedi. Il est invité samedi prochain au bal du prince Napoléon. C'est une concession que le Prince fait à l'Église. Un peu d'ecclésiastique siéra dans cette petite fête de famille, composée de trois mille personnes.

Le livre des Bichons[1] excite un dégoût universel, dont ils paraissent être très fiers. En quoi je les approuve.

M. Horsin Déon ne m'a servi à rien du tout. Il me faut une masse de renseignements, que je ne sais où prendre. J'arriverai à en trouver, cependant. Adieu, pauvre bibi. Voilà, il me semble, une longue lettre. Soigne ta grand'maman et embrasse-la pour moi. Je bécote ta mine, sur les deux joues.

Ton vieil oncle, dégradé, avachi, spleenétique.

Et Diane[2]? Comment se porte-t-elle?

A quand le mariage de Valentine[3]?

XLII

Mercredi, 1865.

Ma chère Caro,

Ta grand'mère m'écrit aujourd'hui que vous viendrez à Paris vers le 10 du mois prochain. Ainsi dans une quinzaine je verrai donc ta bonne et gentille mine que je n'ai pas bécotée depuis si longtemps!

Continues-tu à faire les délices des salons de Rouen en général et de celui de M. le préfet en particulier?

1. *Germinie Lacerteux.*
2. Nom d'une chienne.
3. Une de mes amies.

Ledit préfet m'a l'air ravi de ta personne. Il me semble que tu te dégrades un peu à tant fréquenter mes immondes compatriotes? Et les lectures sérieuses, et Montaigne, les fortes études et le dessin, que devient tout cela au milieu d'une vie si folâtre?

Je te remercie des beaux détails que tu m'as envoyés sur la noce de Valentine qui m'a l'air un peu enfoncée dans la galuchetterie[1]. Je ne puis te rendre la pareille, ne sachant aucune facétie. Le commerce des arts m'occupe exclusivement. Je suis perdu au milieu des vieux journaux et des marchands de tableaux. Demain et les jours suivants, j'ai rendez-vous avec plusieurs d'entre eux, rien n'est plus difficile que les renseignements dont j'ai besoin. J'étudie en même temps l'histoire de la gravure. La copie est interrompue par ces occupations, j'espère la reprendre dans une huitaine de jours. Aujourd'hui, je dîne chez Mme Hasson[2] avec Tourgueneff, Taine et Du Camp. Je ménage mes courses pour ménager les voitures; quant à sortir à pied par le temps qu'il fait, c'est impossible. Je suis exaspéré contre l'hiver, j'engueule le temps qui au lieu d'une faulx devrait avoir une scie.

Pas du tout, ma belle dame, je n'admire point le roman de Mlle Bosquet (*Une Femme bien élevée*) qui est un livre absolument raté comme j'ai eu l'honneur de le dire à son auteur. Elle va trop vite. Je l'ai trouvée rayonnante. Elle rajeunit et flamboie.

Quelle narration veux-tu que je te fasse du bal du

1. Galuchetterie. Substantif fait du surnom de « Mme Galuchet » que me donnait mon oncle. Mme Galuchet était le type de la bourgeoise capable, qui aide son mari dans les affaires, et qui s'attire ainsi l'estime des commerçants.

2. Amie de Maxime Du Camp, surnommée par ses intimes « le Mouton »; elle avait une maison agréable où mon oncle allait volontiers.

Prince? C'était très nombreux et très luxueux comme décorations d'appartements. Ce qui m'a surpris le plus, c'est la quantité de salons : vingt-trois au bout les uns des autres, sans compter les petits appartements de dégagement. Monseigneur était étonné de la quantité de monde que je connaissais. J'ai bien parlé à deux cents personnes. Au milieu de cette « brillante société », que vis-je? des trombines de Rouen! le père L..., le père C.... le père B... et le père T..., tous les quatre ensemble. Je me suis écarté de ce groupe avec horreur, et j'ai été m'asseoir sur les *marches du trône*, à côté de la princesse Primoli[1]. Ladite princesse m'a envoyé samedi son album pour que j'y mette des pensées fortes. J'y ai mis une pensée, mais qui n'était pas forte. La moitié des dames qui ont assisté au bal du Prince sont dans leur lit, malades d'avoir eu froid en sortant. Le désordre des paletots et des voitures était à *son comble*. J'ai admiré sur la tête de ma Souveraine le Régent (15 millions), cela est assez joli. Quant à elle, j'en ai été toujours très loin. Mais son petit époux a passé si près de moi que si j'avais voulu le saluer je serais tombé sur son nez. La princesse Clotilde, me voyant au bras de Mme Sandeau, a demandé à sa cousine Mathilde si c'était ma femme; là-dessus plaisanteries des deux princesses sur mon compte. Tels sont les spirituels cancans que j'ai à te narrer.

Tu ne me dis pas quand est-ce que Flavie revient et tu ne m'as pas donné le numéro du régiment de ce malheureux La Chaussée. Au reste, l'armée doit revenir du Mexique.

Je me réoccuperai de *l'Africaine*, mais je ne sais pas si on la jouera cet hiver. *Les Vieux Garçons*[2], *la Sœur*

1. La comtesse Primoli, née princesse Charlotte Bonaparte.
2. Comédie de Victorien Sardou, représentée au Gymnase.

de Jocrisse au Palais-Royal et *Thérésa* sont les succès du jour. Je n'ai pas encore été au spectacle et n'irai point, n'ayant pas le temps. Adieu, mon vieux loulou. Amitiés à ton mari, je t'embrasse bien fort.

Ton ganachon.

XLIII

Paris, vendredi, 2 heures, 11 mars 1865.

Mon loulou,

Ta grand'mère m'écrit ce matin que vous partez définitivement mardi prochain, et qu'elle viendra avec vous, en quoi je l'approuve.

Vous arriverez probablement par le train de 4 heures 20. *Dites-le moi* afin que j'aille à votre rencontre.

Ma soirée de mardi et celle de mercredi sont prises, mais ça ne m'empêchera pas de dîner avec vous.

Consolez-vous, *l'Africaine* sera jouée au commencement d'avril ; vous pourrez voir également la première du jeune Feydeau, et *la Flûte enchantée* au Lyrique. Quant à moi, je n'ai pas encore été au spectacle. C'est bien assez que de sortir, une ou deux fois le soir, chaque semaine pour aller dans le monde.

On vient de m'apprendre la mort du sieur Morny[1]. Voilà une nouvelle fraîche.

Comme il y a longtemps que je n'ai baisé à mon aise ta bonne mine, mon Caro !

Adieu, à mardi, donc !

Ton Vieux.

Où descendez-vous? Que faites-vous en arrivant? etc.

1. Le duc de Morny, qui, sous le pseudonyme de Saint-Rémy, écrivit pour le théâtre.

XLIV

Paris, mercredi matin, 1865.

Mon bibi,

C'est demain soir à 6 heures que j'ai rendez-vous chez Perrin pour savoir si j'aurai des billets[1]; donc demain soir ou vendredi matin, terme de rigueur, vous recevrez une dépêche qui vous apprendra si j'aurai oui ou non des places.

Si l'on ne m'en donne *qu'une* et pour moi. Que faire ? J'y suis retourné (à l'Opéra) hier. Les stalles d'orchestre sont à des prix fabuleux.

Quelle chaleur !

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux ganachon d'oncle.

XLV

Paris, jeudi, 10 h. 1/2, 1865.

Vous êtes de singuliers pistolets !!! Vous me faites aller dix fois à l'Opéra, et puis, au dernier moment, vous me dites que c'était inutile.

Quelle rocambole me contez-vous avec la fin du mois ?

Si j'ai ce soir des billets, je vous écris par le télégraphe immédiatement. Vous aurez la nuit et demain jusqu'à 1 heure pour vous décider. Si demain à 3 heures je n'ai pas de vos nouvelles, j'en dispose. Réfléchissez bien avant de prendre votre parti.

1. Pour *l'Africaine*.

Si ton mari ne peut réellement pas venir, prends ta vieille avec toi, ta mère-grand, et accourez ensemble. Allons, une petite débauche, saprelotte !

Mais peut-être n'aurai-je pas de billets?

Ton vieil oncle t'embrasse.

XLVI

Paris, lundi, 5 heures, 1865.

Mon bibi,

La répétition de *l'Africaine* a eu lieu hier; j'ai appris cela à 5 heures du soir.

La première a lieu mercredi; on m'a dit ce matin de repasser à 6 heures demain. Votre sort sera décidé. Si tu n'as pas de dépêche demain soir, il y faut renoncer.

Je t'embrasse.

Ainsi tenez-vous prêts pour mercredi, peut-être ?

XLVII

Vendredi, 1 heure, 5 mai 1865.

Ma chère Caro,

J'arriverai à Croisset pour déjeuner mercredi prochain, sans faute, à moins d'empêchements imprévus. Je voulais partir mardi matin; mais d'ici à lundi soir, tous mes moments sont pris, et je n'ai que mardi pour voir l'exposition et faire mes visites d'adieu. Alors je recule jusqu'à mercredi.

J'attends en ce moment Monseigneur, qui va passer toute la journée et la soirée avec moi. Nous avons à travailler ensemble, ainsi que demain. Dimanche a lieu ma dernière *réception;* lundi je fais mes paquets, et le soir dîner chez Magny où l'on portera des toasts au père Sainte-Beuve, sénateur. Voilà mon programme.

Hier, nous avons dîné chez Théo, où nous étions vingt personnes à table, y compris un Chinois, avec lequel Monseigneur a causé en chinois.

J'ai reçu une lettre de reproches de la jeune Bosquet, qui prétend que je l'oublie. Cela est parfaitement vrai; mais s'il fallait fréquenter tous ses amis, on ne rentrerait pas chez soi.

Tu serais bien gentille de t'arranger pour prolonger ton séjour à Croisset, mon bibi, afin que je jouisse un peu de ta compagnie. Réponds-moi et embrasse pour moi tes deux compagnons.

Je te prends par les oreilles et je dépose sur chacune de tes joues un gros bécot de nourrice.

Ton vieux ganachon d'oncle.

XLVIII

Croisset, lundi, 6 heures, 1865.

Ma chère Caro,

Ta grand'mère passe maintenant d'assez bonnes nuits; en somme, elle va mieux, bien qu'elle souffre toujours dans le dos. On l'a mise au vin de quinquina, au malaga et aux viandes rouges pour lui redonner des forces. Mais elle s'ennuie! elle s'ennuie! elle s'ennuie!

Fortin[1] lui conseille, si elle se trouve un peu mieux à

1. Médecin à Croisset.

la fin de cette semaine, d'aller passer quelques jours à Dieppe; et c'est ce qu'elle fera probablement : elle a grand besoin de distraction, pour ne pas tomber dans l'hypocondrie.

Quant à moi, je crois que je suis en re-train de travailler. Je me suis couché cette nuit à 4 heures et je recommence à regueuler dans le silence du cabinet d'une façon congrue. Ça me fait du bien.

On a tantôt savonné à outrance Mlle Diane.

J'ai fait ta commission au jardinier relativement aux géraniums.

Adieu, mon pauvre bibi. Écris-moi. Amitiés à ton mari.

Ton Vieux.

Ça va-t-il un peu mieux, ma pauvre petite Mérotte?

XLIX

Paris, 3 février 1866.

Mon bibi,

. . . .

Je mène comme toi une vie agitée, mais non dans le grand monde; je suis perdu dans les fabriques de porcelaine. J'ai passé hier tout mon après-midi avec des ouvriers du faubourg Saint-Antoine et de la barrière du Trône; j'avais eu, le matin, la visite d'un conducteur de diligence. Je vais aller aujourd'hui à la gare d'Ivry. Rentré chez moi, je lis des traités sur les faïences. Je n'ai pas été au bal des Tuileries ni à celui de l'Hôtel de Ville; les *Pots* m'occupent trop.

Hier, j'ai dîné chez le père Cloquet; mardi, je dîne avec le Prince et, mercredi, j'aurai Monseigneur. Voilà toutes les nouvelles.

Comme je comprends que tu sois *tannée* de Rouen, en général ! Tout cela vous énerve et vous abrutit : il est sain pour l'esprit de s'en *esbigner* quand on peut.

Dès que tu seras à Paris, je t'engage à aller voir Batty, le dompteur de lions. C'est le seul spectacle où j'aie été, et où, probablement, j'irai.

Je te fais une prédiction : c'est que, si vous restez à Paris un mois, ta grand'mère ne résistera pas à son ennui et viendra vous retrouver ; elle ferait mieux de s'arranger pour venir avec vous tout de suite.

Adieu, pauvre bibi. Continue à t'amuser, pendant que tu es jeune ; il faut prendre du bon temps quand on le peut, va ! Quant à moi, j'avoue que j'ai revu Paris et mes amis avec grand plaisir. J'ai l'esprit assez perverti et le cœur assez dur pour ne pas regretter la campagne et ne pas sentir le besoin d'aller à la chasse chez Saint-André ; mais ce que je regrette, c'est ta bonne mine à bécoter. Si les adorations de M. le Préfet te laissent quelque loisir, écris à

Ton vieux ganachon qui t'aime tendrement.

Embrasse pour moi ton *oiseau* qui est bien gentil.

L

Paris, 1866.

Chère Caro,

Ta grand'mère a l'intention de descendre chez moi ; mais je n'avais pas songé que je n'ai pas de place pour Joséphine ; elle va sans doute te montrer ma lettre où tu verras mes explications. Je n'ai pas de place pour mettre un troisième lit chez moi, puisque mon domestique

couche dans la cuisine; de plus, il me manque des matelas et des couvertures.

Tu connais assez ta grand'mère pour comprendre qu'elle va croire que je ne veux pas la recevoir et que tout cela est un prétexte; tâche de lui faire entendre raison. Je ne demande pas mieux que de la loger, mais, franchement, Joséphine me gênerait, outre que je ne vois pas moyen de nous tasser tous dans mon domicile; il faut donc : 1° ou qu'elle se résigne à se passer de femme de chambre; 2° ou que j'envoie chaque soir mon domestique coucher à l'hôtel, ou 3° que ta grand'mère descende au Helder, — ce qui franchement serait plus simple et plus commode pour elle et pour moi; — mais je me pendrais plutôt que de le lui dire moi-même, et je te prie, ma chère Carolo, de ne pas lui dire que je t'ai écrit à ce sujet. *Je compte sur ta discrétion*

Et t'embrasse.

Ton vieil oncle.

Réponds-moi tout de suite, de manière à ce que j'aie une lettre dimanche matin.

Dimanche soir, je passerai au Helder si mon rhume a diminué; je ne fais que tousser, cracher et moucher.

LI

Paris, 15 février 1866.

Chère Caro,

Je ne sais pas si je pourrai aller te voir rue du Helder lundi matin, parce que ce jour-là j'aurai à faire ranger mon logement pour ta grand'mère; je dîne chez Sainte-Beuve et je dois prendre en route Mme Sand. Aussi est-il

peu probable que j'irai au chemin de fer au-devant de ma mère.

Si tu ne me vois pas dimanche soir à ton hôtel, entre 11 heures et minuit, tu serais bien aimable de venir chez moi le lundi dans la matinée: je voudrais te parler.

J'espère que tu vas te reposer un peu, car si tu continuais la *Vie brûlante*, tu te ferais crever, mon bibi.

Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus! J'ai bien envie de te bécoter.

Tu vois que *moi*, je suis un homme exact, et que je réponds de suite aux lettres.

Le Lion amoureux est une infection, et Ponsard, un idiot. Tu peux le dire sans crainte; mais il est *convenu* que c'est beau.

Adieu. Je t'embrasse bien fort.

Ton Vieux.

Embrasse Ernest pour moi.

P.-S. — Êtes-vous heureux de quitter momentanément votre infecte patrie ?

2e *P.-S.* — Je te dispense de faire, de ma part, le moindre compliment à mes amis et connaissances.

LII

Paris, vendredi, midi, 16 mars 1866.

Pauvre loulou ! tu m'as l'air de t'ennuyer bien fort dans ta noble patrie? C'est, quant à moi, l'invariable effet qu'elle me produit depuis mes plus tendres années. L'aspect de Rouen a quelque chose de *mastoc* qui vous écrase ! Convenons-en ! Mais, en revanche, les habitants sont très gentils, on ne peut plus bienveillants et déme-

surément spirituels. Je te conseille de te précipiter dans les Beaux-Arts et de reprendre Montaigne. Ça te consolera.

J'ai présentement un clou à la joue droite, un autre sur la rotule du genou gauche et un troisième au milieu de la cuisse droite, lequel est gros comme un petit œuf de poule. Je ne puis, non seulement marcher, mais me tenir debout, et je suis enharnaché de bandes et enfoui sous des cataplasmes. Cela va me tenir ainsi cinq à six jours, au moins. Je vais en profiter pour ne pas sortir et travailler. Je suis privé dimanche prochain d'entendre une comédie du divin Feuillet chez la Princesse.

Je ne sais encore si c'est demain ou de demain en huit que je verrai Monseigneur.

Je ne vois pas d'autre chose à narrer, mon Caro, si ce n'est que je regrette tes visites, bien qu'elles fussent rares et courtes, et je t'embrasse ainsi que ton époux.

Ton vieux ganachon d'oncle.

P.-S. — Si tu t'ennuies trop, en faisant beaucoup de bassesses tu pourrais arriver à te faire inviter chez X... ! ! !

Ou bien, va un peu à la campagne. Rien n'est charmant comme la Famille à la Campagne.

La Famille et la Campagne

« *Horrid, horrid, most horrid ! !* »

(Shakspeare.)

LIII

Paris, jeudi, midi, 29 mars 1886.

Mon pauvre bibi,

Ta grand'mère m'a écrit que tu étais pâlie, maigrie et fatiguée. C'est le résultat d'un hiver trop échevelé et de la vie brûlante de Paris. Tâche de te reposer et de reprendre ta bonne mine. Quant à moi, voilà quinze jours que je suis dans l'impossibilité de marcher et même de me tenir debout, ce qui, joint à mes trois semaines, fait que, depuis deux mois, j'en ai passé plus d'un chez moi. Telles sont mes folichonneries dans la capitale. J'ai voulu, dimanche, aller dîner chez Mme Husson et m'en suis très mal trouvé. Aujourd'hui, pour la première fois, je n'ai plus de cataplasmes; j'en profite pour me purger, si l'on peut s'exprimer *rainsi*. Je profite de mes arrêts forcés pour travailler, et quand je reviendrai à Croisset, au milieu de mai, j'aurai probablement fini le premier chapitre de ma seconde partie. Le deuxième et le troisième me demanderont plus d'un an! C'est pire que les clous, cela!

Monseigneur est parti hier matin pour s'embêter dans sa famille, pendant les fêtes de Pâques!

Je ne pense pas que *Spirite* [1] t'amuse. Dis-moi ce que tu en trouves. Écris-moi une lettre littéraire comme pour la Divine, ça flattera ma vanité. Son auteur (l'auteur de *Spirite*), va bientôt marier sa fille, ce qui ne l'amuse pas du tout. Je serai probablement témoin du

1. *Spirite*, de Th. Gautier.

mariage. Ce sont des histoires à la fois comiques et lamentables.

Recommences-tu à faire de la musique ?

As-tu repris ce brave Montaigne ?

Je devais demain dîner avec Grimaux. La chose me sera impossible. Je n'ai pas été lundi à Magny, ni hier chez la Princesse. Ma seule distraction consiste à regarder de ma table les voitures sur le boulevard. On vient me voir et j'ai d'ailleurs mes dimanches.

Vous ne me donnez jamais de nouvelles de mon ami Fortin ?

Adieu, pauvre loulou. Embrasse pour moi ta grand'-mère et ton époux. Deux gros baisers de nourrice sur tes bonnes joues.

Ton vieil oncle qui t'aime.

LIV

Paris, mardi soir, 12 avril 1866.

Mon pauvre loulou,

Il me semble que je suis en retard dans ma correspondance ; je t'en fais mes excuses. Comment vas-tu ? As-tu retrouvé tout à fait ta bonne mine, et repris tes petites habitudes ? Comment se portent la gravure, la musique et le père Montaigne ? Donnes-tu toujours des soirées du grand monde ?

Quant à moi, je suis repris par les clous. Depuis hier j'ai un cataplasme sur la main gauche (je ne sais pas comment je ferai pour aller dîner demain chez le père

Cloquet), j'en souffre même, assez fortement, ce soir. Ce n'est pas faute, cependant, de me soigner ! Je prends beaucoup de bains et m'abreuve de boissons amères. C'est samedi que je serai témoin du mariage de Judith Gautier. Triste histoire.

J'ai reçu une lettre de Mme de la Chaussée, pour me prier de faire nommer son époux chef de bataillon. C'est un mystère. Quand je lui répondrai, je dois écrire à Mme Vasse. Tu peux lui dire, de ma part, qu'elle demande là une chose *très* difficile. Mme Cornu a été deux ans avant de faire nommer un chef de bataillon. L'Empereur renvoie la demande dans les bureaux, et c'est comme si on n'avait rien fait du tout. Je tiens beaucoup, cependant, à obliger Cora ; mais franchement, je doute du succès !

Mme Morin est venue hier pour que je lui fasse gagner son procès. Tout cela m'honore infiniment, mais on me prête une puissance que je n'ai pas.

Malgré mes infirmités, je ne prolongerai pas mon séjour à Paris au delà du milieu de mai. Donc, dans six semaines, je serai revenu. Vous seriez bien gentils de choisir ce moment-là pour séjourner un peu à Croisset, afin que je te voie et que je te bécote à mon aise, mon pauvre Caro.

On a donné aux Bouffes une *Didon* où une Salammbô figure. Mais je me prive de ce spectacle. MM. les auteurs ne m'ont pas envoyé de billet, ce que je trouve d'une grossièreté insigne. Tel est le genre des gens de théâtre, d'ailleurs.

As-tu lu *les Travailleurs de la mer ?* Nous causerons de *Spirite,* livre en main.

C'est vendredi que paraît l'histoire des *Apôtres* de Renan.

Adieu, pauvre chérie.

Ton vieux ganachon.

LV

Mardi soir, 25 avril 1866.

Mon loulou,

T'es-tu bien amusée à Verneuil ? Ce petit voyage a dû faire passer les remords de ta vertu? Tu n'es guère « comme il faut » : *on doit* haïr Paris et raffoler de la campagne.

Ton époux m'a fait part du fameux secret [1], et j'ai tout de suite deviné que la petite chapelle t'avait profondément séduite. Je souhaite que la chose s'arrange, puisque cela vous fait plaisir, mes chers enfants.

Quelle mère Galuchet tu es! acheter un château et ne pas acheter un livre dont tu as envie !... Me recevras-tu bien, au moins ? Me donneras-tu des Fêtes !

Quant à moi, étant délivré des clous pour le moment, je passe tous mes après-midi aux bibliothèques publiques à lire des journaux de l'année 1847. J'en ai encore pour une quinzaine de jours. Rien n'est plus ennuyeux ni plus pénible, que de travailler dans ces grandes halles. On y a froid, on y est mal assis, on y fait du bruit. C'est abominable.

As-tu lu *les Apôtres*, de Renan? Je trouve cela superbe. C'est là seule nouveauté intéressante. Les Bichons vont publier après-demain un nouveau livre.

Le *Louis XV* du père Michelet va paraître dans une huitaine. Telles sont les nouvelles des Arts.

Viendras-tu voir l'Exposition ?

1. Il s'agissait du château de Miromesnil, que mon mari songeait à acheter. C'est là qu'en 1850 naquit Guy de Maupassant.

Adieu, mon pauvre bibi. Ma lettre est stupide, mais c'est que je n'ai vraiment rien à te dire, sinon que je t'aime et t'embrasse très fort.

Ton vieux ganachon d'oncle.

LVI

Paris, dimanche matin, 14 mai 1866.

Je suis bien content de savoir qu'à mon retour je te trouverai à Croisset, ma chère Caro. Cela adoucira les commencements de ma solitude.

Je n'ai pas grand'chose de bien intéressant à te narrer. Voilà à peu près un mois que je n'ai écrit une ligne, étant tout occupé par la lecture des journaux de l'année 1847. J'en ai avalé, avant-hier, pendant sept heures et demie! Il n'y a pas de travail plus abrutissant et plus irritant que celui-là! Je touche à la fin, Dieu merci!

Je voulais aller entendre *Don Juan* au Lyrique, mais je n'en aurai pas le temps probablement, et je reviendrai sans avoir, de tout l'hiver, mis le pied dans une salle de spectacle. J'ai passé une heure à l'Exposition; j'y retournerai avec Monseigneur, mardi, pour l'acquit de ma conscience, car il n'y a rien de bien remarquable. Ledit Monseigneur est maintenant couché dans mon *lit* et *lit* le *Louis XV* du père Michelet que je t'apporterai. J'attends mes visiteurs du dimanche, et il est 9 heures du matin! Depuis quelque temps, je me mets à la besogne dès cette heure-là! bref, je mène la « vie brûlante »; j'ai eu hier pour 19 fr. 50 de voitures. Nous avons hier dîné chez Charles Edmond; aujourd'hui, nous dînons chez Mme Husson, et jeudi prochain, chez le philosophe Baudry. Nous travaillerons toute la journée et

toute la soirée demain et mercredi. Voilà mon existence dans les plus grands détails, mon cher bibi.

J'ai bien envie de faire la connaissance de M. Joujou[1]. Embrasse-le pour moi ainsi que le reste de la famille, et garde les meilleurs bécots pour toi.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

LVII

Samedi, 10 h. 1/2, 19 mai 1866.

Mon bibi.

Tu me demandes ce que je pense de la situation politique et ce qu'on en dit. J'ai toujours pensé qu'il *n'y aurait pas la guerre*, et on dit maintenant que tout va peut-être s'arranger?

La quantité de bêtises qui se débite est incroyable, car fort peu de gens sont en état de pouvoir examiner froidement les choses pratiques, parce que : 1° presque tout le monde y a ses intérêts engagés; 2° on aborde le spectacle avec des idées préconçues, des opinions faites d'avance, et un défaut d'études complet. J'ai bien ri, il y a quinze jours, de voir, après le discours d'Auxerre, les impérialistes furieux contre leur idole! Ces bons bourgeois qui ont nommé Isidore[2] pour défendre l'ordre et la propriété n'y comprennent plus rien, et ils admirent M. Thiers qui a les idées d'un commis de M. de Choiseul!!! Eh bien, moi, je crois l'Empereur plus fort que jamais. Depuis son entrevue avec M. de Bismark à

1. Un petit chien havanais.
2. Isidore, sobriquet de Napoléon III.

Biarritz. il était évident qu'il se brassait quelque chose (mais de tout cela il ne résultera rien que de bon pour la France, momentanément, du moins). L'Italie est tellement exaspérée, que si Emmanuel ne se battait pas, il sauterait. Les bons Italiens vont donc se flanquer une tournée avec l'Autriche, mais la France *mettra vite le holà*. On prendra la Vénétie, on donnera à l'Autriche les provinces danubiennes comme compensation. Nos troupes reviendront du Mexique et tout sera fini, *momentanément*.

Si nous faisions la guerre, nous nous en retirerions avec le Rhin. Mais je ne crois pas à une guerre où la France s'engagerait très avant, et je n'y crois pas, *parce que personne n'en veut*.

Quant à la question d'argent, c'est, selon moi, une idée arriérée, que de voir dans la dette publique une banqueroute future. Tous les États européens sont dans une situation pire encore que la nôtre. On ne fait plus de banqueroute, maintenant. « Vieux jeu !!! »

L'Angleterre et la Russie sont actuellement avec nous. L'Empereur tient l'Autriche sous son genou, et jusqu'à présent. dans cette question de politique extérieure, je le trouve démesurément fort, quoi qu'on dise. Rien n'est sot comme de répondre de l'avenir. Cependant je serais, moi, dans les affaires, que j'irais très crânement, maintenant (et j'achèterais de l'Italien).

L'emprunt Ottoman donne 25 p. 100. Voilà tout ce que je sais, mon bibi!

A propos de M. de Bismarck, ce qu'on a dit de la mort de son assassin *est une blague*. Il l'a arrêté lui-même et l'a étranglé avec les deux mains, ce que je trouve assez chic.

Sais-tu ce qui me fait croire qu'on donnera les provinces danubiennes à l'Autriche? c'est que personne n'a succédé à Couza — indice — peu remarqué.

En résumé, je crois que si la guerre a lieu, nous y participerons très peu et qu'elle se finira vite. La France ne peut pas laisser détruire son œuvre, à savoir l'unité italienne, et elle ne peut pas elle-même détruire l'Autriche, car ce serait livrer l'Europe à la Russie. Donc, nous nous tiendrons au milieu, en empêchant qu'on ne se batte trop fort. Mais l'Autriche perdra quelques plumes de son aile, et La Chaussée ne sera pas maréchal de France. Tu sais bien que j'ai fait beaucoup de démarches pour lui.

Adieu, mon bibi. J'espère que tu vas rester un peu plus lonptemps à Croisset pour que j'aie le temps de t'embrasser à mon aise.

LVIII

Croisset, mercredi, 8 heures du matin, 21 juillet 1866.

Mon Carolo,

Ta bonne maman est tellement occupée et dérangée, que c'est moi qui suis chargé de t'écrire.

Le père Cloquet est arrivé hier à 3 heures, seul. Mme Cloquet vient demain et ils ne repartiront que samedi. Nous ne savons trop que faire pour les occuper. et tant qu'à moi, ça dérange tous mes petits projets. Je suis obligé de contremander mes rendez-vous. Je partirai de Croisset samedi avec M. et Mme Cloquet.

Ta bonne maman ne pourra pas être à Dieppe dimanche. Il lui faudra, au moins, un jour ou deux pour resserrer tout son bataclan.

C'est bien fâcheux que tu n'aies pas pu venir pour *embellir* notre foyer par ta présence.

Adieu, pauvre loulou. Amitiés à ton mari. Je t'embrasse bien fort.

Est-ce que tu n'auras pas Flavie? (Sa mère nous l'a dépeinte comme paralysée. Nous n'y comprenons rien.)

Quand tu la verras, n'oublie pas mes questions sur le tiers-ordre.

Réponds-moi avant mon départ.

LIX

Londres, mardi, 8 heures du soir, 1866.

Ma chère Caro,

Je ne veux pas m'en aller de Londres avant de t'avoir écrit un petit mot. Maman me dit que tu seras revenue à Rouen mercredi; donc, j'espère que ceci t'arrivera bientôt.

Je pars demain à 6 heures 1/2 du soir, et au lieu de me trimbaler pendant trente-six heures par les chemins belges qui ne me feraient arriver à Bade que dans la nuit de vendredi, je prends tout bonnement le chemin de fer de Paris. Je resterai à Paris une heure, le temps d'aller à la gare de Strasbourg, et je serai à Baden le même jour, à 10 heures du soir. Si j'avais été plus en fonds, *j'aurais pris plaisir* à voir les bords du Rhin; mais ce voyage me demanderait cinq à six jours.

Je serai revenu à Croisset dans une quinzaine de jours certainement, et y resterai jusqu'au mois de février. probablement.

Je suis bien content de savoir que les dames Vasse arrivent la semaine prochaine. Ça va faire une compagnie à ta pauvre grand'mère.

J'ai vu à Londres beaucoup de choses très curieuses et plusieurs qui me seront fort utiles pour mon roman.

Je suis en train de faire ma cantine, voilà pourquoi ma lettre n'est pas plus longue. Écris-moi chez M. Du Camp, allée Hauss Baden-Baden (Grand-Duché).

Adieu, mon vieux bibi.

Ton vieux ganachon d'oncle.

LX

Paris, lundi matin, 5 août 1866.

Ma chère Caro,

Es-tu disposée à me recevoir dimanche prochain. Tu m'as écrit à Londres une lettre bien gentille, et si je ne t'ai pas répondu plus tôt, c'est que je voulais te dire le jour positif de mon arrivée. Je ne couche pas à Saint-Gratien, mais j'y vais dîner tous les jours. Jeudi cependant je resterai à Paris pour assister à la première représentation du *Don Juan de village* de Mme Sand. Je passerai la soiree de vendredi et la matinée de samedi chez Monseigneur. Puis j'irai coucher à Croisset pour me débarrasser de mes nombreux colis. Et dimanche enfin je bécoterai ta jolie mine. Telle est mon intention. Dis-moi si elle te convient; ne te gêne pas du tout avec moi, bibi. Si tu avais du monde chez toi, je pourrais très bien reculer mon voyage.

Je profiterai de l'occasion pour aller faire une visite à Ouville [1]. Mais il va sans dire que je resterai plus long-

1. Propriété de ma cousine, Mme Roquigny (Juliette Flaubert).

temps chez mon Caro. Je compte être revenu définitivement à Croisset l'autre dimanche, le 19, comme je l'avais projeté. La Princesse voulait m'emmener avec sa bande passer tout le mois de septembre sur les bords du lac Majeur; mais le roman! (le roman qu'il me tarde de reprendre) que serait-il devenu, ô mon Dieu!

Adieu, pauvre chérie. Embrasse ton mari pour moi.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Je brûle de voir le fameux *Château*.

Si tu as Flavie près de toi, n'oublie pas de lui demander en quoi consiste le *tiers-ordre*.

LXI

Croisset, 15 août 1866.

Mon bibi,

La stricte politesse exigeait que je vous écrivisse pour vous remercier de votre gentille hospitalité; mais ce n'est pas cela qui me « fait mettre la plume à la main ». Voici ce qui arrive :

Je reçois à l'instant une lettre de Mme Sand qui m'annonce sa visite à Croisset pour mardi prochain (en revenant de Saint-Valery où elle va voir Dumas); elle me dit qu'elle couchera à Rouen si je ne peux lui donner à coucher, qu'elle en repartira le mercredi.

Veux-tu la voir? et, au lieu d'arriver ici mercredi soir, nous présenter ta ravissante binette dès mardi? Réponse immédiate, mon loulou, car, ne sachant où loger Mme Sand, on prépare ta chambre à son intention.

Si tu viens coucher ici mardi, je lui donnerai la

mienne et j'irai dormir dans celle du second. Voilà la question.

Ta grand'mère a voulu que je t'avertisse de cela, de peur que tu ne sois ensuite fâchée — fâchée bien entendu de ne pas avoir vu Mme Sand.

Adieu, chérie. Tire de ma part les favoris de mon neveu. Vous étiez très beaux tous les deux, il y a huit jours, dans votre équipage ; mais en revanche, dimanche matin, vous aviez l'air passablement *vaches*.

Je bécote tes deux joues.

Ton vieil oncle,
BOURG-ACHARD, légionnaire.

LXII

Croisset, mercredi soir, 12 septembre 1866.

Ma chère Carolo,

Tu m'as écrit de Saint-*** une lettre qui m'a fait rire, dans le silence du cabinet, tant tu dépeins gentiment un ennui des plus cossus. Pauvre loulou ! Ça ne m'a pas, du reste, bien étonné. Rien n'est plus embêtant comme la campagne, si ce n'est les bourgeois, et quand on réunit l'une avec les autres, l'emm... (si j'ose m'exprimer ainsi) est complet. Enfin te revoilà rétablie dans ton petit intérieur avec tes petites habitudes, tes petits domestiques et ta petite voiture. Tu dois te trouver mieux.

Quant à l'histoire de la lecture manquée, c'est bien simple.

Un des directeurs de la Gaîté (Dumaine) a exprimé devant Carjat le désir d'avoir une féerie en dehors des

conditions ordinaires. Là-dessus Carjat s'est enflammé pour la nôtre et le rendez-vous a été donné.

Mais une fois arrivés à Paris pour exhiber notre marchandise, les histoires comiques ont commencé : 1° l'associé de Dumaine, Bonvel, était à la chasse ; 2° Dumaine a été appelé à la Préfecture et a commencé par nous manquer de parole deux fois dans la même journée. Bref, j'ai parfaitement vu qu'il *avait peur* de ma littérature et ne se souciait guère de l'entendre, quoiqu'un autre rendez-vous soit donné pour plus tard, pour cet hiver.

Le résultat de mon voyage a donc été nul. J'ai dîné deux fois avec Monseigneur, avec les Bichons et avec Duplan qui va partir pour l'Égypte et, en somme, ne me suis nullement ennuyé.

Mme Sand m'a envoyé la collection complète de ses œuvres : 75 volumes !

Ton vieux ganachon, ta vieille momie, ton vieux bonhomme en baudruche, ton petit oncle Croûtonneau, ton Bourgachard en pain d'épice,

Ton oncle qui t'aime.

LXIII

Croisset, 1866.

Chère Caro,

N'oublie pas de me rapporter : 1° un gros paquet de journaux que l'on a dû remettre à mon portier peu de jours avant votre arrivée; 2° le volume du père Michelet (il m'en a fait cadeau avant votre départ); 3° enfin toutes lettres et brochures qui peuvent être chez moi depuis mon dernier voyage.

Je me réjouis de savoir que mon « humble réduit » vous plaît. Par l'affreux temps qu'il fait, vous êtes mieux chez le ganachon qu'à l'hôtel. Tu vas pouvoir faire des courses, mais tu n'as pas la Divine pour te trimbaler avec elle dans les musées.

Quand revenez-vous?

Je me garderai bien de dire à Ed. de Goncourt[1] la rencontre qu'il a faite et sa méprise, afin d'éviter un suicide.

Nous avons aujourd'hui à dîner la mère Lebret. Quelle fête!

Adieu, mon pauvre loulou. Je t'embrasse très fort. Amitiés à ton mari.

Ton vieil oncle.

LXIV

Croisset, samedi soir 7 octobre 1866.

Je trouve que ma belle nièce oublie un peu son Bourgachard et prétends par cette épître me rappeler à sa tendresse. Oui, mon pauvre loulou, je m'ennuie de toi. Je n'ai pas autre chose à te dire: il me tarde de revoir ta bonne mine. Ta compagnie me sera aussi agréable que celle de mon petit-neveu et de ma petite-nièce, lesquels ont fait, trois dîners consécutifs, tant de vacarme à table, que le cœur m'en battait de malaise nerveux. Je deviens scheik, le bruit m'incommode.

Sais-tu de qui j'ai reçu tantôt la visite? de M. et Mme Cloquet. Ils revenaient du Tréport, et n'ont pas voulu, malgré mes instances, coucher à Croisset ni même

1. Ed. de Goncourt m'avait rencontrée et ne m'avait pas reconnue.

y dîner. Nous aurons demain à dîner Fortin et son épouse avec Laporte, et peut-être Bataille[1], le conseiller d'État.

Voilà toutes les nouvelles d'ici.

La pièce[2] de Monseigneur passera dans les derniers jours de novembre.

Le petit Duplan a dû s'embarquer hier matin pour Alexandrie.

Il continue à travailler comme un bœuf.

J'ai recopié cette semaine tout ce que j'ai écrit depuis mon retour de Dieppe. Cela fait vingt-trois pages; mon roman en est à la cent soixante-dixième : il doit en avoir cinq cents! Quelle perspective! Aussi il y a des moments où je tombe sur les bottes!

Quand reviens-tu? Est-ce mercredi ou jeudi? Ta grand'mère se porte bien, mais elle devient bien sourde.

Adieu, pauvre chérie. Amitiés à Ernest, je t'embrasse.

LXV

Croisset, 1866.

Mon bibi,

Est-ce que ta grand'mère est vraiment malade, qu'elle redemande Julie? Arrange-toi pour que j'aie *ce soir* des nouvelles un peu explicites de sa santé. J'ai reçu ce matin une lettre de la Princesse qui me dit ce que tu verras.

Je te prie de *te* transporter aux deux gares et de faire faire des recherches immédiates. Cela devient drôle! D'après le billet de la Princesse, je suis sûr qu'elle en a

1. Ami de Napoléon III qu'il avait accompagné en Angleterre, ayant pris part au débarquement de Boulogne.
2. *La Conjuration d'Amboise*.

fait faire à Paris, comme me l'avaient dit les Bichons.

Veux-tu que je leur écrive (aux Bichons) pour leur dire, en cas qu'ils ne puissent te donner de places, de vous faire inscrire au contrôle?

Envoie-moi demain une citadine à 3 h. 1/2 pour que j'aille faire ma visite au général Valazé. Je passerai d'abord chez ta bonne maman.

Embrasse-la pour moi et *ne perds pas la lettre de la Princesse.*

Ton vieux.

LXVI

Croisset, samedi, 1 heure, 1866.

A la belle dame Commanville.

Ainsi non seulement *on* refuse mes invitations et *on* ne vient pas me voir à Croisset, mais *on* évite ma présence en se réfugiant jusqu'aux bords de l'Océan, les jours où l'*on* sait que je dois paraître.

Ah! Ah! Ah!

Enfin, madame, j'ai à vous déclarer que si vous ne venez pas lundi ou mardi déjeuner chez moi, *seule* avec votre mère-grand, je vous déshonorerai samedi prochain, en affichant par devers vos nobles hôtes la tenue la plus inconvenante.

Adieu. Toujours ulcéré.

Fichtre.

LXVII

Paris, mercredi matin, 1866.

Mon loulou,

Ma lettre va t'arriver au milieu des préparatifs de ta soirée. Car je sais que demain jeudi Madame donne une fête du grand monde. Auras-tu seulement le temps de lire les baisers du pauvre oncle.

Demain je ferai des courses du matin au soir. c'est-à-dire que je me repasserai six ou sept heures de voiture, ce qui n'est ni économique ni amusant. Après quoi je dînerai chez Mme Husson. Ce soir je vais dîner chez ma Princesse.

Et toi. pauvre chérie, ton mal de gorge est-il enfin passé? Quand pensez-vous venir « dans la capitale ». Comme je m'ennuie de ne pas voir ta bonne mine fraîche!

Je suis peu sorti depuis quelque temps. Je tâche d'arranger le plan de ma troisième partie et je lis un tas de choses ineptes. De sorte qu'au fond, Monsieur est assez bougon et rébarbaratif.

J'ai des remords à l'endroit des dames Vasse! mon intention est d'aller chez elles demain. Mais vraiment, à Paris. on n'a le temps de rien faire. Tu n'imagines pas la quantité de blagues que j'invente pour refuser des invitations. Autrement je ne resterais pas un jour chez moi, et adieu la littérature.

Quand tu m'écriras, n'entrecroise plus tes lignes. Ça m'agace. Donne-moi des nouvelles de ta bonne maman et envoie-moi de longues lettres. Bavarde un peu avec

Ton pauvre vieux ganachon qui t'aime.

Embrasse pour moi ton mari et ta grand'mère, — pas n'est besoin de le dire. Monseigneur m'écrit que Lagier[1] est à Rouen.

Quel dommage que je n'y sois pas. Je l'aurais amenée chez toi pour embellir ta soirée!!!

LXVIII

Paris, jeudi, 11 heures, 28 février 1867.

Mais, mon pauvre loulou, il me semble *que* la décence exigeait *que* ce fût la nièce *qui* écrivît d'abord à son oncle. Il est vrai que ton vieux ganachon ne tient pas beaucoup à la décence! C'est là ce qui te justifie à mes yeux des reproches *amers* que tu m'envoies.

Je savais le voyage peu agréable de ton époux. L'important, c'est que la ferme est vendue, et qu'on sera délivré des lamentations du gérant et du fermier.

Quant à ta grand'mère, ne crois pas qu'elle en sera plus tranquille. Il est dans sa nature de se tourmenter toujours. Quand les sujets d'inquiétude lui manquent, elle en invente : elle ne sait que *s'ingénier* pour se rendre malheureuse.

En fait de nouvelles « du théâtre et des Arts », je ne puis t'en donner aucune. Je n'ai pas encore été à aucun spectacle et n'irai probablement de tout l'hiver que pour la première de Ponsard et la première de Dumas. Je m'occupe exclusivement de l'histoire de 48. Cela remplace les faïences. Mes courses principales sont finies, et j'aurai écrit à la fin de cette semaine deux pages. Ce qui est beau. Il est probable que j'irai voir samedi pro-

1. Suzanne Lagier, chanteuse-actrice.

chain ce pauvre Bouilhet. Je partirai le matin et reviendrai le soir.

Pourquoi donc ces névralgies dans ta caboche, mon mimi? Ce sont des migraines, n'est-ce pas?

Tu ne me dis pas si j'aurai l'honneur et le plaisir de votre visite le mois prochain?

Adieu, mon Caro. Écris-moi le plus souvent que tu pourras, au lieu de rêvasser au coin de ton feu, comme tu dis.

Ton vieil oncle qui t'aime.

LXIX

Paris, 15 mars 1867.

. . . .

Mon impression sur *Galilée*[1] est que : c'est pitoyable. On ne peut pas se figurer une œuvre dramatique plus piètre, plus veule, plus ennuyeuse.

Puisque tu tiens à savoir des nouvelles des théâtres, je t'apprendrai aussi que *Don Carlos*[2] a paru lamentable aux connaissseurs et a fortement embêté le public.

J'assisterai samedi prochain à la première d'Alexandre Dumas fils au Gymnase. Mais, en fait de spectacle, j'en vois un presque tous les soirs qui me divertit parfois extrêmement : je veux dire les noces qui se passent chez Bonvalet. Dans la grande salle vitrée faisant face à ma fenêtre, j'aperçois des bourgeois et des bourgeoises gambadant comme des singes. Tous les messieurs sont en habits noirs, toutes les demoiselles en robes blanches.

1. Drame en vers de Ponsard.
2. *Don Carlos*, opéra de Verdi.

L'ensemble de tous ces gens qui se remuent (sans que j'entende rien de la musique) me paraît étrange et fou. Tout à l'heure la lune brillait dans le ciel, un peu à droite, à côté de la maison, et cette grandeur et cette petitesse faisaient un contraste qui *avait du cachet.*

M. René de Maricourt[1] n'a rien d'attrayant à première vue, mais je le crois un excellent garçon, et très malheureux, très à plaindre; il m'a dit que son frère était un fou fieffé, le gaillard aimait beaucoup les cocottes et le vin, particulièrement celui d'Asti; dix bouteilles de ce crû ne l'effrayaient pas. Avant de servir le pape, il avait été soldat de Garibaldi et avait fait toutes sortes d'extravagances.

Adieu, mon bibi. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux ganachon qui t'aime.

P.-S. — Dis à ta bonne maman de m'écrire. Nos deux dernières lettres se sont croisées, et franchement elle doit être moins fatiguée d'écrire que moi.

Je n'ai pas bougé de mon domicile depuis dimanche soir. Mais demain je me lève à 9 heures et me mets en courses. J'en ai quatorze d'inscrites sur ma liste. Forte journée de voiture! hélas!

J'ai eu hier à déjeuner Ernest Chevalier.

Ton mari a pu te dire qu'il m'avait surpris buvant le champagne dans des seaux et dansant le cancan avec des demoiselles de l'Opéra. B*** n'est pas très éloigné de se figurer de cette façon *la vie que je mène à Paris*. Pourquoi sa lettre m'a-t-elle révolté? C'est bête, de ma part, n'importe! sa lettre m'a choqué.

1. Littérateur, auteur de plusieurs romans.

LXX

Paris, lundi matin, 8 avril 1867.

Mon pauvre loulou, comment vas-tu? Causons un peu.

J'ai eu, hier, de vos nouvelles par Mme Brainne, ta voisine. Je sais, en conséquence, que tu continues à embellir les soirées de M. le Préfet, chose qui ne me paraît pas difficile si toutes ses réceptions ressemblent à celles que j'ai vues.

Celle que tu vas avoir ce soir, chez toi, sera probablement plus amusante, car c'est aujourd'hui, n'est-ce pas, qu'a lieu le fameux quintette? Je voudrais y être, pauvre chérie!

Je vais tantôt aller à notre dîner de Magny, où j'apprendrai comment s'est passée réellement la fameuse séance du Sénat où Sainte-Beuve a pris la défense de Renan. Demain je fais mon expédition de Creil, et samedi prochain je dîne chez Baudry : tel est le programme de ma semaine.

« L'horizon politique se rembrunit. » Personne ne pourrait dire pourquoi? mais il se rembrunit, il se noircit même. Les bourgeois ont peur de tout! peur de la guerre, peur des grèves d'ouvriers, peur de la mort (probable) du Prince impérial; c'est une panique universelle. Pour trouver un tel degré de stupidité, il faut remonter jusqu'en 1848! Je lis présentement beaucoup de choses sur cette époque : l'impression de bêtise que j'en retire s'ajoute à celle que me prouve l'état contemporain des esprits, de sorte que j'ai sur les épaules des montagnes de crétinisme. Il y a eu des époques où la France a été prise de la danse de Saint-Guy. Je la crois, maintenant, un peu paralysée du cerveau. Tout cela, chère Madame, « n'est pas rassurant

pour les affaires ». Ce que tu me dis de ton amie ne me surprend nullement. Voici des lignes que je lisais hier au soir dans un fort bouquin et qui m'ont fait penser à elle :

« La vraie manière de souffrir, c'est de quitter le chemin de sa destinée. Des punitions immédiates et qui sortent elles-mêmes de l'ordre des choses atteignent tout homme qui s'écarte de cette voie, et proportionnellement au degré dont il s'en écarte. » (Jouffroy, *Cours de droit naturel.*) Pensée forte, pour être mise dans un album.

Je n'ai pas été à l'Exposition, ayant d'autres choses à faire ; il y a des vitrines très amusantes quoi qu'on dise.

A toi.

Ton vieil oncle.

J'attends Monseigneur dimanche ; il restera chez moi jusqu'au mercredi suivant.

LXXI

Paris, 1867.

Ma chère Caro,

Je me suis occupé de toi, relativement à Couture[1].

La conduite inqualifiable qu'il a tenue avec l'Impératrice et ce que m'avait dit de lui, dernièrement, la Princesse m'ont engagé à prendre de plus amples informations. J'ai écrit à Mme Sand ; ce matin elle m'a envoyé une lettre que je te montrerai et d'où il résulte : que tu aurais tort d'entrer en relations avec un pareil monsieur.

Je vais aujourd'hui me trouver avec des amis intimes

1. Thomas Couture, peintre auquel mon mari voulait demander de faire mon portrait.

d'Amaury Duval[1], que je connais d'ailleurs, et qui est un homme charmant. J'ai vu de lui des portraits au crayon, exquis ; je demanderai ce qu'il en coûterait.

Ta bonne maman t'aura, sans doute, raconté *ma scène* avec la baronne ; je te la narrerai plus au long. C'était beau de bêtise, je t'assure.

Quel est le fameux violoncelliste avec qui tu as si bien joué dimanche ?

Moi, dimanche prochain, j'entendrai pour la seconde fois la fameuse Suédoise qui pince le violon d'une manière si distinguée.

Feydeau, l'autre jour, devant un « aéropage » de gens de lettres, a encore parlé avec exaltation des critiques que Mme Commanville lui avait faites sur ses livres ! Je me suis rengorgé, bien entendu.

Comme il m'ennuie de ne pas voir ta bonne fraîche mine que je bécote.

Ton vieux oncle en baudruche.

LXXII

Paris, jeudi matin, 1867.

Mon Carolo,

Je viens de recevoir les 350 francs inclus dans ta gentille lettre. Merci des uns (dont le besoin se faisait sentir) et de l'autre qui m'a été fort agréable.

Je me suis très peu trimbalé dans le monde depuis ton départ, car je n'ai pas été dimanche chez la Princesse, ni lundi au Magny de la quinzaine, ni hier chez M. Cloquet où j'étais invité à dîner. Je vais aujourd'hui aller à l'Expo-

1. Amaury Duval, peintre.

sition avec la princesse Mathilde. Je dînerai chez Mme Husson, mais demain et après-demain je ne sors pas de chez moi, afin de piocher pour finir mon chapitre avant mon retour dans ma patrie.

Voilà des nouvelles peu intéressantes, mais je n'en ai pas d'autres à te donner. Quant à la politique, les bourgeois ont toujours une extrême venette de la guerre. Je ne crois pas, quoi qu'on dise, qu'elle ait lieu maintenant. Beaucoup de personnes de ma connaissance sont déjà parties pour la campagne. « Tout part. » Je n'ai pas envie de faire comme tout : le plus grand charme de la campagne est pour moi le voisinage et la société de ma belle nièce.

Ton vieil oncle.

LXXIII

Mardi, 1867.

Chère Caro,

Je suis revenu hier au soir mourant de faim et de froid, et, après un somme de dix heures, mon premier soin est de t'écrire. Il paraît que je ne vais pas être longtemps sans te voir, mon pauvre loulou. Tant mieux, car je m'ennuie beaucoup de ton aimable personne; il me semble qu'il y a fort longtemps que je ne t'ai vue.

Tu serais bien gentille de m'écrire un petit mot pour me dire quand est-ce que tu viendras. Ta bonne maman repassera sans doute par Dieppe jeudi; tu peux la garder encore, car elle s'amuse et se plaît beaucoup plus chez toi que chez elle. Le temps est *magnifique*. Qu'elle en profite!

Julie est retombée malade le jour même de mon départ. Elle est couchée et Fortin vient la voir tous les jours; mais elle va mieux. Pas n'est besoin de te dire que ton hospitalité l'a ravie.

Je te quitte, mon pauvre loulou, pour écrire au père Michelet qui m'a envoyé son *Louis XVI*.

Adieu. A bientôt j'espère.

Ton vieux ganachon d'oncle qui t'aime.

LXXIV

Croisset, mardi matin, 1867.

Je viens de lire avec bien du plaisir ta gentille lettre, mon Carolo. Tant mieux que vous soyez contents de mon logement! c'est dans cet espoir-là qu'il était offert. Il me serait impossible de vous suivre dans vos promenades, car au mal de dents a succédé un rhumatisme du pied qui m'empêche de me tenir debout; aussi, je n'irai pas voir demain *les Bohémiens*. Monseigneur viendra dîner ici et passera la journée de jeudi.

. . . .

Je n'ai aucune nouvelle à t'apprendre, je n'ai pas vu un chat depuis votre départ; ma plus grande distraction a été l'orage dans la nuit de dimanche. Le temps s'est rafraîchi.

Ton vieux ganachon qui t'aime.

Tu diras à Ernest que j'ai retrouvé le paquet de lettres dont j'étais inquiet; embrasse-le de ma part (pas le paquet de lettres, mais l'homme).

Mon propriétaire, ou plutôt *le séquestre*, m'avait promis de mettre des persiennes neuves aux deux fenêtres qui sont sur le boulevard. Rappelle cette promesse au

portier : j'aimerais à ce que ce travail se fît pendant que vous êtes là, n'aimant point à ce que les ouvriers batifolent dans mon logement quand il n'y a personne. Le séquestre s'appelle M. *Brûlé*, mais son activité n'est pas brûlante!

LXXV

Croisset, vendredi, 4 heures, 1867.

Ma chère Caro,

Les Souverains désirant me voir comme une des plus splendides curiosités de la France, je suis invité à passer la soirée avec eux lundi prochain.

Mon intention est d'arriver à Paris dimanche, à 4 heures 20.

N'y aurait-il pas moyen de loger dans mon logement? pour deux nuits seulement? car je repartirai mardi matin. Après quoi je vous rendrai ma propriété.

Je me contenterai du divan qui est dans mon cabinet, mais il faudra que tu me prêtes ma table de toilette.

Tu me prêteras également « *your little Tiger Anselme* » pour aller aux Tuileries le lundi soir.

Si vous n'avez pas d'invitation dimanche, il me serait plus commode ce jour-là (comme le suivant, du reste) de dîner chez vous. Ta grand'mère arrive à l'instant d'Ouville. Elle va *très bien*.

Je t'embrasse, mon loulou.

Ton vieux *Dérangeur* d'oncle.

LXXVI

Croisset, mardi, 2 heures, 1867.

Mon loulou,

J'ai les boutons de manchettes de ton époux attenant à une chemise.

Tâche de me retrouver : 1° mon écrin et ma croix ; 2° mon passe-partout ; 3° la clef de ma cantine.

Le père Cloquet arrivera *seul* ici jeudi.

Dans quelle exaspération j'étais ce matin[1] !!

Je vous embrasse, en exceptant de mes tendresses votre bon petit domestique de voyage.

Ton Vieux.

Ce à quoi je tiens le moins, c'est à mon paletot, quoique je serais content de le retrouver.

Ta mère va très bien.

Nous vous attendons toujours demain par le train express du soir.

1. Le paletot avait été égaré au bal des Tuileries, par la faute de mon domestique, « le petit *Tiger* » ; puis, au moment de refaire la caisse, plusieurs objets ne s'étaient pas retrouvés. Ce qui avait exaspéré mon oncle, c'est qu'à 5 heures du matin, mon domestique, très correct, avait cru devoir remettre un tablier de service pour aider aux préparatifs du départ. Alors mon oncle était entré dans une fureur « homérique », comme il appelait lui-même ces accès d'exaspération.

LXXVII

Mercredi, 4 heures, juillet 1867.

Mon pauvre loulou,

Tes deux pauvres vieux n'ont pas été d'une gaîté folle après ton départ. Enfin! il faut bien se résigner. Ta grand'maman a eu une petite attaque de nerfs qui n'a pas eu de suites; cela lui est venu à propos de ses comptes de cuisine; mais, depuis lors, elle est beaucoup mieux. En fait de nouvelles, Monseigneur est venu dîner avec nous samedi et est reparti lundi matin. Croirais-tu que les Achille s'en vont aujourd'hui à Paris, voir l'Exposition?

M. et Mme Fortin nous ont donné sur ton ami le père Calame les détails les plus déplorables : il paraît que c'est un vieux pochard, et pas trop honnête.

Nous attendons toujours Juliette avec ses mioches samedi prochain, et notre intention est de partir jeudi (de demain en huit). Je crois que les dames Vasse viendront ici vers le milieu d'août.

Nous avons maintenant des couvreurs sur le toit; le tapotement a succédé à l'infection. Combien je te plains d'être au milieu de la peinture! Tes maux de cœur ne m'étonnent nullement : je regarde comme insensé d'habiter dans une maison pareille! Je n'ai pas dit à ta grand'mère ce que tu m'avais recommandé de lui cacher; mais à l'avenir, quand tu voudras m'écrire quelque chose de particulier, mets-le sur un petit bout de papier spécial, car il faut, bien entendu, que je lui lise tout haut tes lettres; autrement la bonne femme se blesserait.

N'oublie pas de m'envoyer très prochainement des bouffettes pour mes pantoufles.

N'as-tu pas le premier volume du *Châteaubriand* de Sainte-Beuve ?

Adieu, ma chère Caro, et tout à toi.

LXXVIII

Croisset, mardi, 5 heures, 1867.

Ma chère Caro,

Je n'ai rien du tout à te dire, si ce n'est que je baise ta gentille mine. Tu m'as écrit une lettre qui mériterait pourtant une longue réponse, si j'en juge par le plaisir qu'elle m'a fait.

Aujourd'hui, j'ai eu tout l'après-midi A. Baudry. J'irai dîner chez lui vendredi prochain, puis un des jours de la semaine prochaine chez Monseigneur [1], afin d'aller le soir à la foire Saint-Romain.

Je travaille beaucoup et redoute le monde,
Ce n'est pas dans les bals que l'avenir se fonde.
(Camille Doucet.)

Cependant, des renseignements dont j'ai absolument besoin, et que j'ai demandés plusieurs fois, ne m'arrivent pas, ce qui fait que je suis indigné. J'aurai fini mon chapitre (le second de la troisième partie) dans une quinzaine de jours.

Si ta grand'mère était encore chez toi à cette époque, je serais homme à aller la chercher. Comme son séjour

1. Louis Bouilhet avait été nommé bibliothécaire à Rouen.

dans ta « délicieuse villa » lui fait grand bien, retiens-la le plus que tu pourras.

Va-t-elle à Ouville ?

Et la peinture? Et tes promenades romantiques au bord de la mer?

Il fait beau, mais froid. Le fond de l'air n'est pas chaud, et sa surface peu bouillante.

Adieu, pauvre loulou. Comme il m'ennuie de toi, et que je voudrais te voir plus souvent !

LXXIX

Paris, 1868.

Mon loulou,

Je n'ai rien à te dire, si ce n'est que je m'ennuie de toi beaucoup et que j'ai fort envie de te voir.

N. B. — Fais-moi le plaisir de demander à ton époux combien j'ai à attendre de lui, le 1er avril ? Car, depuis le 1er janvier, mes vastes capitaux déposés en ses mains se sont accrus par l'apport nouveau de... est-ce mille ou deux mille francs ? je ne sais plus.

Oui, ma belle nièce, j'admire beaucoup les *Châtiments*. et je trouve ces vers-là HÉNAURMES ! bien que le fond du livre soit bête, car c'était la France, le peuple, qu'il fallait engueuler.

Je ne connais pas l'ouvrage de Büchner dont tu me parles; mais je vois avec plaisir que mon ancienne élève se livre à des lectures sérieuses. Quant à mon avis sur ces choses, le voici en un mot : je ne sais pas ce que veulent dire ces deux substantifs *Matière* et *Esprit ;* on

ne connaît pas plus l'une que l'autre. Ce ne sont peut-être que deux abstractions de notre intelligence? Bref, je trouve le Matérialisme et le Spiritualime *deux impertinences égales*.

Demande à Monseigneur de te prêter *le Banquet* et le *Phédon* de Platon (dans la traduction de Cousin). Puisque tu aimes l'idéal, mon loulou, tu le boiras, dans ces livres, à la source même. Comme art, c'est merveilleux.

J'ai dîné hier chez Bataille, avec le duc et la duchesse de Persigny, le terrible Jollibois et l'ancienne sous-préfète de Mantes, Mme de Marcilly. Ce brave Bataille a encore reparlé du bon diner que ta grand'mère lui a donné l'année dernière; il a l'estomac reconnaissant. (C'est, du reste, un bon père de famille; la façon dont il bécotait sa petite fille m'a attendri.) Il s'est aussi étendu sur la beauté de Mme Fortin. Après quoi, j'ai été chez la Princesse, où j'ai vu plusieurs anges. Quelles plumes, nom de D... !

As-tu lu *Thérèse Raquin?*

Jeudi, probablement, je dinerai avec mon chéri Tourgueneff[1], qui vient de publier un nouveau roman que je t'engage à lire : *Fumée*.

Je me suis livré cette semaine à des recherches dans les vieux *Tintamares*, ce qui fait que mon répertoire de calembours s'est accru : je pourrai *briller* à la noce d'Émilie[2].

Adieu, ma chère Caro, je t'embrasse tendrement.

1. Ivan Tourgueneff, célèbre romancier russe.
2. Une de nos cousines.

LXXX

Lundi, 1 heure, 1868.

Ma chère Carolo,

Je croyais vraiment que tu avais oublié ton pauvre vieux, quand ta gentille lettre a calmé ma fureur. Amuse-toi pendant que tu es jeune, mon loulou, mais pense quelquefois à envoyer un peu de ton écriture à ton oncle ganachon.

La « saison des bals » doit être finie, et tu vas avoir un peu plus de temps.

Le mien a été fort occupé par des courses à l'hôpital Sainte-Eugénie pour voir des enfants qui avaient le croup. (C'est abominable et j'en sortais navré; mais l'art avant tout.) Je n'y ai été hier que deux fois en cinq heures; heureusement que c'est fini; je puis maintenant faire ma description. Je me livre aussi à pas mal de courses pour avoir des renseignements sur 48, et j'ai bien du mal à emboîter mes personnages dans les événements politiques; les fonds emportent les premiers plans.

J'étais, hier soir, si éreinté que j'ai lâché ma Princesse; aussi, croyant que j'étais malade, vient-elle tout à l'heure de m'envoyer un estafier avec un billet (qui m'invite à dîner pour mercredi). Ledit commissionnaire est surchargé de médailles militaires et très grand, ce qui me donne près de mon portier beaucoup de considération; ce soir, je vais au concert chez son cousin l'Empereur.

Tout à l'heure on vient de m'apporter un billet de faire-part, m'annonçant la mort de Mme Valazé mère.

Je ne puis faire autrement que d'aller à son enterrement.

As-tu lu *Thérèse Raquin?* Je trouve ce livre-là très remarquable, quoi qu'on dise. Quant à *la Comtesse de Chalis*[1], on n'en parle plus, mais plus du tout. Donne-moi donc des détails sur les *femmes* de ta bonne maman ! Est-ce que, *sérieusement*, elle renvoie Julie de chez elle? Pourquoi? Cette mesure me paraît bien rigoureuse.

Quand venez-vous à Paris? il m'ennuie de ta fraîche trombine. L' « horizon politique » continue à s'assombrir et tout le monde déblatère contre le gouvernement, ce qui ne m'empêche pas, moi, de croire à sa solidité par la raison suivante : il n'y a pas un mot de ralliement, une idée commune, un drapeau quelconque autour duquel on puisse se grouper. Je défie qui que ce soit de réunir vingt personnes ayant la même opinion *active*. La question, d'ailleurs, n'est plus politique, et un changement de gouvernement ne la résoudrait pas. La seule chose importante, Madame, c'est la religion. Or, il se pourrait que la France fît comme la Belgique, c'est-à-dire se divisât en deux partis tranchés, les catholiques d'un côté et les philosophes de l'autre. Mais y a-t-il encore de vrais catholiques? et où sont les philosophes?

Quant à la guerre? avec qui? avec la Prusse? La Prusse n'est pas si bête.

Là-dessus, ma petite dame, je vous bécote sur les deux joues et suis

Ton vieux bonhomme d'oncle en baudruche.

Rends à ton époux le baiser qu'il m'envoie et donnes-en d'autres à ta mère-grand.

1. *La Comtesse de Chalis*, œuvre de Feydeau.

LXXXI

Paris, mardi matin, 1868.

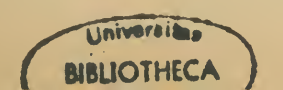
Mon loulou,

Je te suppose rétablie de ton indisposition, car une lettre que je reçois ce matin de ta grand'mère ne m'en parle pas. Tu vas donc pouvoir embellir de ta présence « nos dernières fêtes ». Je te félicite cependant de préférer la peinture au cotillon.

J'ai vu hier au soir Monseigneur (nous avons dîné ensemble chez Magny), et *je lui ai fait des excuses*, car le pauvre garçon était resté navré de la façon dont je l'avais traité. « Monseigneur est si bon ! » N'avais-je pas eu la mine du grand vicaire qui secoue son évêque ! Il paraît que toi ou ta grand'mère vous avez raconté la scène aux Achille, car Mme Achille l'a redite à Bouilhet lui-même. Bref, j'ai eu des remords et lui ai demandé pardon, car tu sais que je n'aime pas à affliger ceux que j'aime. Bon nègre, au fond.

Jane Robinet m'a envoyé deux billets pour son concert avec une lettre *très bien* troussée où elle me prie d'y venir. Mais, franchement, je suis si indigné contre moi-même de sortir le soir trop souvent, que je balance un peu à perdre encore cinq à six heures de travail C'est pour lundi prochain. J'ai vu hier Mme Sand qui m'a demandé de vos nouvelles à tous. Elle est de plus en plus aimable.

Dernière nouvelle : on a vuidé cette nuit les lieux de mon domicile, et messieurs les vidangeurs ont fait tant de bruit que je n'ai pu fermer l'œil. Dans l'espèce de



cauchemar qu'ils m'ont donné, j'ai rêvé, — l'Empereur et ma nièce : toutes les sommités.

Adieu, pauvre loulou.

Ton vieux ganachon.

LXXXII

Croisset, jeudi, 2 heures, 1868.

Mon loulou,

Ta bonne maman me charge de t'écrire, — commission dont je m'acquitte avec empressement.

Elle a eu, hier, la visite de ton bel oncle Achille Dupont, qui est resté *trois* heures ; puis, à dîner, Mme de Maupassant.

La voiture de sa « fameuse fille » va la remmener à Rouen *dîner chez Mme Lebret*. Quelle partie de plaisir !

Le seul événement de mon existence a été, mardi, l'apparition du sieur Raoul Duval[1], qui s'est pris pour moi de passion (ou de curiosité ?), et puis j'ai un rhume inimaginable ! Je tousse et je mouche, dans le silence du cabinet, d'une façon incessante. Mon pauvre nez va rester au fond d'un de mes mouchoirs, et j'ai peur de lancer mes poumons sur les cendres.

Amuse-toi bien, dans la nouvelle Athènes.

Ton vieux Ganachard.

1. Magistrat et député.

LXXXIII

Croisset, mardi, 3 heures, 1er juillet 1868.

Mon loulou,

Ta grand'mère me charge de te dire que : jeudi prochain (après-demain), elle compte partir de Rouen à 11 h. 45 et espère te voir à la gare.

J'aurais bien du plaisir à l'accompagner, pour bécoter ta fraîche mine, mais le sacerdoce me retient!

Quand je reviendrai de Paris, je pousserai tout droit jusqu'à Dieppe, afin d'aller jouir un peu de ton « hospitalité dans ta délicieuse villa ». Ce ne sera pas, je crois, avant le milieu du mois d'août?

Tu sais que nous avons eu hier, à dîner, Censier[1] et le ménage Lapierre[2]. Eh bien! cette petite fête de famille a été réellement charmante. On n'était pas stupide comme la dernière fois. Au contraire! et ce bon Didier n'a même dit de mal de personne. De qui a-t-on dit du bien? De ma belle nièce! Les oreilles ont dû t'en corner, mon loulou. Je n'ai encore aucun détail sur la représentation dramatique de dimanche dernier, chez ton ami Pinel. Fortin m'a l'air perdu par le théâtre. Sérieusement, il a le bourrichon très monté.

Je viens de voir ton ancien modèle, Valentine, passer en canot sous ma fenêtre. Elle pêchait avec son papa. Voilà toutes les nouvelles.

Et quel beau temps! Je pense à toi, ma Caro, et je te regrette.

1. Conseiller à la cour de Rouen.
2. Ch. Lapierre, directeur du *Nouvelliste* de Rouen, et sa femme.

Je trouve que ta grand'mère va beaucoup mieux, physiquement et moralement surtout.

Tu me donneras de ses nouvelles fréquemment. Je compte sur toi pour cela.

LXXXIV

Paris, 22 juillet 1868.

Mon Caro,

Qué chaleur! qué chaleur! qué chaleur! Nonobstant ton vieux Cruchard[1] se porte très bien. Je vois avec plaisir qu'il en est de même de vous tous. Garde ta bonne maman le plus longtemps possible, puisqu'elle se trouve si bien dans ton logis. Je ne le crois pas assez grand pour contenir quatre personnes à la fois et peut-être ferai-je mieux de ne venir chez toi qu'une fois les dames Vasse parties? Ce n'est pas l'envie de venir chez toi qui me manque, je t'assure!

Je compte être chez la Princesse mardi prochain. J'y resterai une huitaine. Après quoi je retournerai à Fontainebleau, resterai encore un jour à Paris, et *revolerai* vers la Normandie.

Arrange-toi pour garder ton monde jusqu'à mon arrivée, si tu veux de moi en même temps que lui. (Voilà une phrase!)

1. Cruchard, type créé par mon oncle, d'un père directeur de belles dames. Il écrivit, pour George Sand que cette facétie avait beaucoup divertie, la biographie du R. P. Cruchard sous le titre de « *Vie et travaux du R. P. C.* par le R. P. Cerpet de la S. de J. », dédié à la baronne Dudevant.

Je regrette de ne pas te donner *les leçons de char*. Tu sais que j'ai là-dessus des prétentions et des principes. Ça me serait agréable aussi de prendre des bains de mer.

Quelle gentille lettre tu m'as écrite hier, mon loulou.

LXXXV

Saint-Gratien, mercredi, 4 heures, 6 août 1868.

Réponds-moi tout de suite pour me dire si mes projets te conviennent. Je partirai d'ici demain, vendredi je retournerai à Fontainebleau, et dimanche soir tu m'auras pour dîner « dans ta délicieuse villa ».

J'avoue que je me trouve si bien chez la Princesse, que j'en pars à regret. Mais il faut s'en retourner travailler.

Si Mme de la Chaussée est près de toi, tu peux lui dire que la Princesse m'a promis de s'occuper de son affaire.

Je ne resterai pas bien longtemps chez toi, ma chère Caro : 1° parce que ta grand'mère me semble avoir envie de retourner chez elle, et que 2° d'Osmoy doit venir me faire une visite avant le 15.

Je viens de faire un somme sur mon lit et je dors encore tout en t'écrivant. Adieu, pauvre chérie. Je vais donc bientôt revoir ta gentille mine.

Ton vieux Cruchard qui t'aime.

LXXXVI

Croisset, vendredi matin, 21 août 1868.

Ma chère Caro,

Je n'avais pas besoin de ton petit rappel à l'ordre, car mon intention était de t'écrire aujourd'hui : 1° pour

vous remercier, Madame, de la gracieuse hospitalité, etc., et puis pour causer un peu avec toi.

Nous en causons (de toi !). C'est là le fond de notre conversation entre ta grand'mère et moi. Son séjour à Dieppe lui a fait beaucoup de bien et je la trouve infiniment mieux moralement et physiquement qu'elle n'était cet été.

Nous avons eu depuis dimanche soir jusqu'à mardi matin la visite du brave d'Osmoy. Monseigneur est venu lundi soir.

J'ai lu à l'idiot d'Amsterdam trois cent soixante-dix pages de mon roman (tout ce qu'il y a d'écrit). Cette petite lecture m'a demandé douze heures! Aussi étais-je fatigué mardi. Mon auditeur a paru enchanté.

Je prépare maintenant la fin de mon chapitre. J'arrange le château et la forêt de Fontainebleau! Quel travail! Et songer que j'en ai encore pour une grande année! C'est quand je me remets à la besogne que je me sens fatigué !

Hier nous avons été en citadine faire une visite à M. et Mme Bataille. Monsieur *présidait* les prix de Sahurs et Madame allait le rejoindre. Leur domicile m'a eu l'air splendide.

Tourgueneff m'a écrit qu'il était retenu par la goutte. Il ne sait pas encore quand il viendra. Mais il viendra.

Telles sont, je crois, toutes les nouvelles.

Penses-tu *que* c'est à la fin de la semaine prochaine *qu*'aura lieu : l'Ouverture !

Fais inviter ta grand'mère par ton bel oncle.

Adieu, pauvre loulou. J'ai bien envie de bécoter ta bonne mine fraîche.

Ton Vieux.

Tu diras de ma part tout ce que tu pourras trouver de plus gentil à Mme Winter[1]; embrasse Ernest pour moi.

1. Une de mes amies, Maria du Paty, parente de Chateaubriand.

LXXXVII

Croisset, 13 septembre 1868.

Ma chère Caro,

Je viens d'écrire à mon concierge pour lui donner des ordres relatifs à mon local, en cas qu'Ernest veuille s'en servir.

Je n'aurai pas besoin de mon logement avant le milieu d'octobre, époque où j'irai à Paris pour la première représentation de *Cadio*. Mme Sand m'a écrit hier pour me prier de ne pas manquer à cela. Mais je ne resterai à Paris que trois ou quatre jours.

Ta grand'mère a été *marrie* de n'être pas invitée à Saint-Martin!

Tu lui dis dans une de tes dernières lettres que tu serais contente de savoir ton Vieux s'ennuyant de ta personne.

Sois archi-contente : je m'embête beaucoup de ne pas te voir. Cela tient sans doute à ce que j'ai eu ta compagnie plus souvent cette année que les autres.

C'est une mauvaise habitude qu'il faudra tâcher de reprendre.

Quant à ta bonne maman, elle ne *rêve* que toi; sa santé d'ailleurs est excellente, mais la solitude lui pèse.

Nous attendons les dames Vasse dimanche ou lundi prochain.

Je travaille beaucoup, mais n'avance pas vite. Ce qui me reste encore à écrire m'épouvante. Enfin!

Adieu, pauvre loulou, ou plutôt à bientôt, n'est-ce pas?

Je t'embrasse très fort.

Ton vieux oncle.

LXXXVIII

Croisset, lundi, 1 heure, 27 octobre 1868.

Mon loulou,

Vraiment? Tu penses à revenir « sur nos bords ». Ce serait bien bon de se revoir et, s'il faut pour cela du mauvais temps, je souhaite des déluges. Il ne pouvait pas, ces jours-ci, être pire à Dieppe qu'à Croisset. La pluie claquait dans les feuilles du tulipier, sans discontinuer. Le vent soufflait dans les arbres, les nuages se roulaient. C'était superbe.

Tu as parfaitement raison de garder ta grand'mère. Elle est beaucoup mieux chez toi que chez elle. Si elle reste chez toi encore une dizaine de jours, et qu'elle veuille alors s'en revenir ici, je suis homme à aller la chercher, bien que ça me dérange, je te l'avoue; mais je ne résisterai pas à l'occasion de bécoter un peu ta bonne mine. Ce qui serait mieux, ce serait de vous en retourner tous ensemble.

Puisque tu aimes les beaux vers, connais-tu ceux-ci :

Notre ami possesseur d'une papeterie
A fait avec succès appel à l'industrie.

PONSARD.

Faites, faites, mon Dieu, que mon cœur se rappelle
Qu'Octave fut sauvé par Monsieur Dufournelle!

C. DOUCET.

Du même :

Il fera son chemin, ce jeune homme! il me plaît.
Je viens de l'amener dans mon cabriolet.

Tout cela est à méditer, mon pauvre loulou!

Mais voici un chef-d'œuvre découvert par moi dans les mémoires de l'Académie de Saint-Quentin :

Un soir, attendu par Hortense,
Sur la pendule ayant les yeux fixés
Et sentant son cœur battre à mouvements pressés,
Le jeune Alfred séchait d'impatience.

Avec laquelle j'ai l'honneur d'être

Ton vieil oncle en baudruche qui t'aime.

LXXXIX

Croisset, samedi, 5 heures, 1868.

Oui, mon bibi, je viens de finir mon chapitre. Il est même recopié et lundi j'espère commencer le suivant.

Ta bonne maman réclame Mlle Julie et désire qu'elle soit rentrée à Croisset lundi soir, parce qu'elle a besoin d'elle mardi.

Elle attend le moment de te revoir avec une certaine impatience, et serait très dupe si ton mari ne venait pas mercredi.

Je ne demanderais pas mieux que de l'accompagner. Mais il faut être raisonnable et rester à son sacerdoce.

Mme Cloquet m'a écrit hier pour me dire que M. de Montblanc m'attendait afin de partir ensemble vers Toulon. Le beau temps qu'il fait présentement ajoute à mes regrets. J'aimerais fort à batifoler sur les rivages de la Méditerranée! mais mon cinquième chapitre que deviendrait-il? Un dérangement de quinze jours me ferait perdre tout mon hiver.

J'irai samedi prochain à la foire Saint-Romain avec

Monseigneur. C'est moins loin, moins long et moins cher.

Mon fameux tricot est fini. Il me va admirablement et ne manque pas de *cachet*.

Nous avons hier dîné à l'Hôtel-Dieu sans aucune compagnie que les maîtres de la maison.

Voilà, mon pauvre loulou, toutes les nouvelles. Il me reste maintenant à te remercier pour ta charmante lettre de ce matin, laquelle m'a donné envie de te couvrir de bécots. Pourquoi ne lis-tu plus de choses sérieuses? C'est ainsi que peu à peu on s'enfonce dans l'abjection! Tu as cependant assez emporté de livres. Mets-toi à ce bon Froissart, ça t'amusera.

J'oubliais deux choses : 1° Mme Fortin a disposé de son toutou; 2° Monseigneur m'a dit que Don Dick d'Arrah était devenu d'une moralité suspecte. Il est un peu filou. Quelle désillusion!

3° Fait important. L'amour d'horloger a comparu jeudi, à Croisset, avec le bras en écharpe. Le pauvre chéri a cuydé se casser la gueule en tombant d'un escabeau sur lequel il était juché pour remonter une pendule: il y a eu échappement de sa personne par terre.

Adieu, chère Caro. Embrasse ton mari pour moi.

Ton pauvre Vieux qui t'aime.

XC

Croisset, vendredi 1868.

Mon bibi,

Je suis HHHHINDIGNÉ!!! contre toi!

Comment, le jour où ton oiseau va à Dieppe, tu ne viens pas déjeuner chez ton Vieux?

Lui bon oncle pourtant. Lui bon nègre. Lui aimer petite nièce. Mais petite nièce oublier lui. Elle pas gentille! Elle cacatte. Lui presque pleurer!

Lui faire bécots tout de même.

Achète-moi des joujoux pour Ernest et pour Jenny. Je me fie à ton *goût artistique*.

XCI

Paris, mercredi matin, 5 mai 1869.

Mon loulou,

Le père Cloquet pense que ton voyage en Norvège te fera grand bien; que ne puis-je vous accompagner! Moi aussi, j'aurais bien besoin d'un petit voyage! mais...

J'espère dans quinze jours ou trois semaines avoir enfin terminé mon roman! c'est-à-dire donné au copiste les premières pages vers le 20 ou le 25 de ce mois. Quel soulagement! Quant à une lecture entre nous deux, la partie me semble manquée, irrévocablement; il faut attendre le livre imprimé. Toi et ton mari, vous ne devez pas manquer de sujets de conversation : 1° le voyage; 2° l'ameublement de l'hôtel! Penses-tu à la manière dont ton oncle Achille Dupont en parlera? Tu vas marcher dans son estime, immédiatement après la baronne, puisque : ayant déjà une « délicieuse villa » à Dieppe, tu auras « un charmant hôtel » à Paris.

Mais comment faire passer la chose à notre pauvre vieille? Pourvu qu'elle ne l'apprenne pas avant votre retour!

Tu as, sans doute, lu dans les feuilles le détail de la

fête qu'a donnée jeudi dernier la princesse Mathilde à son cousin? J'ai contemplé de près, pendant longtemps, celui qui nous a sauvés. Son épouse paraît m'avoir oublié? En revanche, j'ai beaucoup causé avec Mme de Metternich. Je suis invité à aller demain entendre chanter, chez Mme Espinasse[1], une dame de Bordeaux que j'ai entendue déjà il y a deux ans et qui est fort curieuse. Je n'irai probablement pas, car j'ai envie de me *cloîtrer* pendant quelques jours pour avoir fini plus vite.

En fait de bêtise parisienne, que dis-tu de ceci? Hier, pendant que la pluie tombait le plus fort, les bourgeois qui habitent en face de moi *dînaient sur leur terrasse*, à l'abri d'une tente, et il faisait un froid de chien! J'avais du feu!

Adieu, pauvre loulou. Écris-moi longuement et aime toujours

Ton vieil oncle en pain d'épice qui t'embrasse.

XCII

Dimanche matin, 23 mai 1869.

Je suis si exténué que j'ai à peine la force de t'écrire. Maintenant que j'ai fini mon roman, je m'aperçois de ma fatigue. J'ai passé la semaine à recaler mon manuscrit que je donne demain à recopier[2]; ce sera l'affaire de huit à dix jours. Il faudra que je le relise, puis je m'en retournerai à Croisset.

Si vous pouvez différer votre départ jusqu'au 8 ou 10 juin, ta grand'mère de cette façon ne resterait pas seule.

1. Femme du général Espinasse.
2. L'*Éducation sentimentale*.

Est-ce que tu as toujours l'intention d'aller aux Pyrénées au mois d'août? Je ne te cache pas, mon loulou, que si vous pouvez vous priver de ce voyage, vous m'obligerez infiniment. Autrement, je n'aurais aucune vacance puisqu'il faut que je sois à Paris dès le 1er septembre pour imprimer mon livre, et franchement j'ai besoin de prendre l'air.

Je suis bien perplexe quant à la question de déménagement : mon pauvre petit logis me fait peine à quitter. D'autre part, je ne peux le garder; il est trop cher, me coûte trop de voitures et sera trop loin du vôtre. Mais le déménagement va me coûter « les yeux de la tête », ma chère dame! et puis, je n'ai pas le temps de me chercher un logement puisque j'ai à peine le temps de faire recopier mon manuscrit. Cependant... perplexité, embarras.

Autre sujet de fatigue.

La princesse Mathilde m'a demandé par deux fois à ce que je lui lise des fragments de mon roman. A la troisième requête, j'ai cédé, et hier je me suis mis à lire les trois premiers chapitres. Là-dessus, enthousiasme de l'aréopage impossible à décrire, et il *faut* que tout y passe, ce qui va me demander (au milieu de mes autres occupations) quatre séances de quatre heures chacune.

Elle a le temps de m'entendre, *elle!* elle ne repousse pas Vieux au dernier plan.

Pauvre loulou, nous allons être bien longtemps sans nous voir. Et l'hiver prochain, nous nous verrons bien peu. Tu seras à Paris, et moi, tout seul là-bas, à rebûcher. Voilà la vie.

Présente mes respects à mon beau neveu et prie-le de m'envoyer *mille francs*. Je suis sans le sol. Embrasse-le de ma part pour le remercier, et dis-lui pour le rassurer sur mon sort que je compte tirer à Lévy un supplément

de 5 à 6,000 francs. C'est à la mère Sand que je devrai cela.

Je bécote tes deux bonnes joues.

Ton vieil oncle.

Ta bonne maman me paraît aller mieux décidément. Mais pendant ton absence?

XCIII

Mercredi soir, juin 1869.

Mon loulou,

Flavie m'avait paru tellement inquiète de n'avoir pas reçu de Hambourg[1] une dépêche télégraphique que j'étais moi-même un peu troublé, dimanche. Lundi matin elle n'avait encore rien reçu et je tremblais d'arriver à Croisset. Mais heureusement que ta grand'mère avait, de toi, une dépêche et une lettre.

Elle va bien, sauf un rhume. La compagnie de cette bonne Cora et de sa petite fille lui fait du bien. Néanmoins elle compte les jours et s'ennuie de toi beaucoup.

Quant à Vieux, il est revenu de Paris brisé de fatigue et affecté d'une grippe abominable. Je ne fais que tousser et cracher. J'ai les membres moulus comme si on m'avait donné des coups de bâton. Je me sens la tête vide et bourdonnante. J'ai trop travaillé depuis six mois et j'ai besoin d'un long repos. Ce qui ne m'empêche pas d'avoir repris les notes de *Saint Antoine* et d'y rêvasser tout doucement. A la fin de la semaine prochaine, Monseigneur

1. Nous allions en Suède et Norvège pour les affaires de mon mari.

sera revenu de Paris et nous nous mettrons à corriger l'*Éducation sentimentale*, phrase par phrase. Ce sera l'affaire d'une quinzaine au moins. Ma dernière lecture chez la Princesse a atteint les suprêmes limites de l'enthousiasme (Textuel). Une bonne partie de ce succès doit revenir à la manière dont j'ai lu. Je ne sais pas ce que j'avais ce jour-là, mais j'ai débité le dernier chapitre d'une façon qui m'en a ébloui moi-même. J'ai signé mon bail de la rue Murillo et choisi les étoffes pour tendre. Je crois qu'à peu de frais je peux m'organiser là un gentil réduit, « une délicieuse bonbonnière », comme dirait M. Achille Dupont.

Ta grand'mère tient à la voir, quand elle sera prête (ce qui aura lieu, je pense, vers le milieu de septembre). Elle veut faire le voyage de Paris, tout exprès. Ce sera le moment de lui montrer sa chambre dans votre hôtel. Cette manière de lui apprendre votre changement de domicile est, je crois, la plus douce?

L'*agitation électorale* est finie. Ce bon Pouyer-Quertier est enfoncé ainsi que papa Ledier; en y ajoutant le père Barbet, ça fait un joli trio. Je suis revenu de Paris lundi matin avec ce dernier (M. Barbet); il m'a eu l'air de supporter sa déconfiture stoïquement. Mais il laisse pousser sa barbe, ce que je trouve énorme.

Après trois jours de chaleur atroce, le temps s'est rafraîchi, et ce soir j'ai fait du feu. Nous attendons Mme Vasse et Flavie vers la fin de cette semaine. Voilà toutes les nouvelles, ma chère Caro. Et toi? et vous? il me tarde d'avoir quelques détails sur votre voyage. Vous amusez-vous bien? Avez-vous vu de beaux paysages? Oui, n'est-ce pas? Je ne vous cache pas que je vous envie profondément, et voudrais vous accompagner. Te rappelles-tu la dame qu'on a arrêtée sous les fenêtres du Café Riche, le jour que nous y dînions ensemble? C'était

une dame du monde qui venait de flanquer des gifles à son époux qu'elle avait rencontré au bras d'une cocotte. L'histoire en était le lendemain dans tous les journaux.

La Princesse m'a dit que « notre consul de Prusse » ne serait pas nommé sans difficulté. Son rival (je ne sais lequel) est protégé par Mme Pourtalès. Elle espère néanmoins remporter la victoire. Dans ma prochaine lettre, je lui recommanderai, derechef, M. mon neveu.

Adieu, mon bibi. Portez-vous bien et amusez-vous. Je clorai ma lettre demain matin.

Et je t'embrasse.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Jeudi.

J'ai reçu ce matin ta lettre de Copenhague (dimanche 6 juin). Comme je suis content de te savoir en si bonne humeur.

La nomination de M. *de* Commanville (*sic*), comme vice-consul de Turquie à Dieppe, était hier dans le *Journal de Rouen*.

XCIV

Samedi soir, 19 juin 1869.

Oui, ma chère Carolo, tu es bien gentille pour les lettres; seulement tu as eu tort, en partant de Paris, de promettre à Flavie de nous envoyer une dépêche télégraphique, dès ton arrivée à Hambourg. Voilà tout; je n'ai rien à t'apprendre. Les plus grands événements de notre vie sont l'arrivée des lettres de la « fameuse fille ». Ta bonne maman va bien et son moral se remonte. Elle a eu ces jours-ci un rhume, qui est maintenant à peu

près passé. Coralie est partie hier; sa sœur et sa mère sont arrivées mercredi. Cette bonne compagnie fait le plus grand bien à ta grand'mère. Mais quand elle ne l'aura plus, que deviendra-t-elle? et moi, que deviendrai-je? Ce ne sera pas gai !

Je ne me rappelle pas ce que je t'ai dit à la porte du Café Riche; n'était-ce pas de prendre des notes? Celles que tu peux écrire sont sans doute plus pittoresques que les miennes, présentement; car je suis perdu dans les Pères de l'Église. Ma fatigue est passée et je médite un *Saint Antoine* nouveau; tout mon ancien ne me servira que comme fragments.

Dans une huitaine de jours, je me mettrai aux corrections de mon roman.

Quant à l'extérieur, la politique est au calme plat. A Saint-Étienne, près Lyon, il y a eu révolte des ouvriers mineurs et on a cassé quelques prolétaires.

J'oubliais de te dire que, jeudi, ton oncle Achille Dupont est venu déjeuner; il m'a raconté l'histoire de Mlle de T..., que j'ignorais; puis des détails sur la sœur cadette qui sont HÉNAURMES! Tout cela jette un jour bien défavorable sur « nos campagnes ».

Pauvre loulou, je voudrais bien traverser avec toi celles qui t'entourent! Je t'avoue que je vous jalouse bassement. Tu n'imagines pas comme je suis content de voir que les voyages te plaisent! N'est-ce pas que c'est une sorte de vie nouvelle qui vous est révélée? Comme on respire bien dans les pays inconnus! et comme *on aime tout!*

Je suis flatté des belles connaissances que vous faites. Les personnes de la famille royale de Suède sont, à ce qu'on m'a dit, les meilleures gens du monde. Ceux qui les entourent doivent leur ressembler.

Du point où vous êtes maintenant, votre itinéraire est

fixé, n'est-ce pas? Allez-vous dans le Nord, plus loin que Drontheim? Prenez garde de vous casser la margoulette dans les montagnes. Rapportez-nous vos personnes en bon état.

J'embrasse vos deux mines, et la tienne particulièrement.

Ton vieil oncle.

Il continue à faire très froid dans notre belle Normandie. Mais vous, n'avez-vous pas trop chaud? et les montagnes?

Ernest a-t-il tiré quelque bon coup de fusil? Vous devez voir des oiseaux farces?

XCV

Croisset, 1869.

Mon loulou,

Aie soin de bien nous indiquer ton itinéraire et de multiplier autant que possible tes épîtres. Ta lettre écrite de Stockholm le vendredi n'est arrivée ici que ce matin. N'est-ce pas Drontheim qui est le point le plus éloigné de votre voyage? Prends-tu beaucoup de croquis et de notes? Cela est dur, en route, mais on est si content, ensuite, que je t'engage à avoir cette énergie.

L'agitation politique de Paris est complètement calmée. L'Empereur a eu sur les boulevards une véritable « ovation », comme on dit dans les journaux. Ce qui a mis fin à ces manifestations, c'est que les bourgeois se sont rangés du côté des agents de police et tombaient à coups de canne sur les braillards. Monseigneur a dû

revenir aujourd'hui de Paris où il a été lire à Chilly[1] son *Aïssé*[2]. Sa pièce passera à la fin de janvier, après celle de George Sand. Je l'ai trouvé, il y a huit jours, malingre et triste.

La mère Séréville *dévisse son billard* et les Censier se sont établis dans sa maison de campagne, à Hautot. Il y a eu l'été dernier querelle de voisins entre le père Séréville et mon ami Bataille. De là, calomnies dudit Séréville à l'endroit de Bataille, qu'il a tâché de faire passer pour ruiné, pour vouloir vendre son castel, etc.

J'ai été hier, à Rouen, acheter un tapis turc à ta bonne maman. Ainsi tu verras dans sa chambre un tapis neuf, et dans le salon des rideaux neufs.

J'ai repris mes vieilles notes de *Saint Antoine*, car je rêvasse une refonte générale de cette ancienne toquade. Je lis des bouquins ecclésiastiques, et je viens de finir le *Saint Paul* de Renan, paru il y a quatre ou cinq jours.

Personne ne se doute de votre futur établissement à Paris. Achète des costumes (surtout des coiffures) pour appendre aux murs de ton atelier.

Je ne vous défends pas de me rapporter une pelisse de fourrure.

Les Achille ne démarrent pas d'Ouville. Ton oncle viendra, cependant, dîner ici vendredi.

Dans une huitaine de jours, je me mettrai à corriger mon roman avec Monseigneur. Après quoi, je vous attendrai pour décamper vers la capitale et prendre des petites vacances dont j'ai grand besoin.

Ta bonne maman compte les semaines. Mais, pendant que vous êtes là-bas, ne négligez rien, et voyez bien tout ce qu'il y a à voir.

1. Directeur de l'Odéon.
2. *Mademoiselle Aïssé*, drame en vers, représenté à l'Odéon après la mort de l'auteur, en 1872.

Ton ancien professeur, le père Bréviaire[1], est mort à Hyères. Pas de nouvelles de Baudry. Nous avons un temps abominable: de la pluie, du froid! On fait du feu comme en hiver et nous mangeons dans la petite salle.

Adieu, mon pauvre loulou. Continue à te tenir en bonne santé et en bonne humeur. Soignez-vous l'un l'autre et revenez en bon état vers ton vieux ganachard qui t'aime et t'embrasse.

Je suis revenu de Rouen, hier, sur le bateau de Bouille, au milieu de l'*Éluite*. J'ai fait la conversation, j'ai été charmant. C'était infect.

XCVI

Mercredi, 7 juillet 1869.

Quelle bonne lettre tu m'as écrite, mon pauvre loulou! (je parle de celle du 27 juin). Nous avons, hier, reçu votre dépêche de Drontheim. J'y ai répondu, une heure après, en revenant de conduire au chemin de fer ta bonne maman et les dames Vasse. Il me semble que vous n'allez pas tarder à revenir? Savez-vous maintenant l'époque à peu près certaine de votre retour?

Monseigneur est parti pour Vichy il y a huit jours; il ira ensuite au Mont-d'Or. On ne sait pas au juste ce qu'il a. Sa terrible hypocondrie doit avoir une cause organique? Mais peut-être que non! Il m'a *narré* les deux dernières fois que je l'ai vu. Sa maladie, outre qu'elle m'afflige beaucoup, pour lui, me gêne dans mes petites affaires personnelles, car nous devions ensemble revoir mon roman. Quand sera-t-il en état de s'occuper de cette

1. Bréviaire, graveur au burin.

besogne? S'il ne revient pas dès le commencement d'août, je serai obligé de revenir ici dans le mois de septembre. Tout cela détraque mes vacances; mais il faut avoir de la philosophie!

Croirais-tu que je ne pense pas du tout à mon roman. *Saint Antoine* m'occupe entièrement, d'une part; et de l'autre, je *brûle* de m'installer dans mon logement de la rue Murillo.

Cette lettre a été interrompue deux fois: la première, par la visite de Mme Heuzey et de sa fille qui sont venues m'inviter à dîner pour aujourd'hui; et la seconde, par la visite du citoyen Raoul Duval, accompagné de son épouse. J'ai donc dîné aujourd'hui à Rouen (j'y retourne demain, pour dîner chez Lapierre). Tu vois que je me vautre, que je me dégrade; cependant, j'ai refusé d'aller aux courses, dimanche dernier, et on m'avait offert une place dans la « Loge des autorités »! Le festin chez la mère Heuzey a été des plus gais; j'étais à côté de Mme Chauchart, mais les lumières lui vont mieux que le grand jour. En revanche, Mme Mazeline m'a semblé plus jolie que jamais. Enfin, j'étais si bien disposé que D... ne m'a pas agacé. Quel miracle!

Comme tu as l'air de t'amuser, mon Carolo. N'est-ce pas que c'est bon, les voyages! Je comprends parfaitement ton envie de voir la Grèce et l'Italie. *Je dirai plus,* je t'engage à y céder. Tu m'as fais rire avec ta description des Lions suédois; j'aurais voulu voir Ernest étaler ses grâces dans des polkas échevelées! Vous allez rester dans la tête de ces braves gens-là comme le type du chic parisien. Ils vous ont trouvé un « cachet plein de distinction », j'en suis sûr.

Je ne vois aucune nouvelle à vous narrer. La politique est au calme. On s'attend cependant à des changements ministériels, à des réformes libérales. Il faudra bien que

l'Empereur en passe par là. Quant à de l'agitation, il n'y en a aucune.

Hier, sur le bateau de Bouille j'ai vu une chose gigantesque, à savoir *deux plats montés* pour le repas de noces de Mlle Hardel! Quelle architecture! Le pâtissier se tenait debout auprès, et l'*Éluite* venait les examiner. Ces deux pâtisseries hautes d'un pied et demi étaient terminées par une sylphide ou ange portant des couronnes. Le reste demanderait une page de description.

Je suis bien content de savoir qu'Ernest fait de bonnes affaires; car je vous souhaite une montagne d'or, mes chers enfants.

Tu serais bien aimable de m'écrire comment s'est passé votre voyage de Suède en Norvège.

Je vous embrasse.

XCVII

Paris, dimanche matin, 1er août 1869.

Ma chère Caro.

Mon intention était de t'écrire longuement, uniquement pour le plaisir de causer avec toi; mais *je tombe sur les bottes* tant j'ai d'occupation; je veux te dire que je m'ennuie de toi beaucoup et que j'ai bien envie de t'embrasser.

Penses-tu un peu moins à la Norvège? As-tu repris ton petit train-train?

J'ai été voir votre hôtel, mais il était si encombré par les meubles *qu'on* apportait, *que* j'ai pu, à peine, distinguer les murailles. Le salon m'a paru très beau.

Ton mari devait venir pour s'entendre avec M. de Fla-

haut. Le portier a dû même lui écrire à ce sujet? Dis à Ernest que, s'il veut venir me donner de vos nouvelles, il se présente au boulevard du Temple de très grand matin. Pendant une quinzaine, je vais sortir tous les jours dès 9 heures.

Après-demain. je recevrai la première épreuve de mon roman, et *Aïssé* va entrer en répétition tout de suite, sans doute?

Je ne sais pas quand j'irai passer quelques jours à Saint-Gratien, mais mon intention est d'aller vous faire une visite à Dieppe dans les premiers jours de septembre.

Adieu, pauvre Caro chérie. Je t'embrasse bien fort.

XCVIII

Paris, lundi matin, août 1869.

Oui, mon loulou, je trouvais que tu oubliais un peu ton Vieux, ton pauvre ganachon d'oncle qui t'aime tant! mais je ne t'en voulais pas et ne m'en plaignais pas, n'ayant point l'affection tyrannique. Je t'excusais, d'ailleurs, rejetant tout sur les embarras de ton installation.

Il me tarde de te voir dans ton atelier.

Tu n'imagines pas comme ta grand'mère a été de bonne humeur et en bonne santé, pendant son séjour ici; on aurait dit qu'elle avait quinze ans de moins, et ce qu'il y a d'étrange, c'est qu'elle était moins sourde. Il ne faut pas qu'elle soit un instant seule, aussi a-t-elle dû s'ennuyer effroyablement dimanche; mais j'espère que les dames Vasse lui tiennent maintenant compagnie.

Si elle n'avait pas eu peur d'être indiscrète, elle aurait, samedi, poussé jusqu'à Dieppe avec Mlle Ozenne. Mais tu sais qu'il faut toujours l'inviter, plutôt trois fois

qu'une. Quand tu seras prête à la recevoir et elle à aller chez toi (c'est-à-dire après le départ des dames Vasse et avant la venue de Bonenfant), je crois qu'une invitation venant de la part d'Ernest la toucherait beaucoup? Quant à moi. mon loulou, je m'en vais demain passer une douzaine de jours à Londres, puis j'irai à Nogent, et peut-être chez la Princesse, si toutefois elle n'est pas à Dieppe à ce moment-là. En tout cas, je compte être revenu à Croisset vers le 1er ou le 2 septembre.

Ton vieil oncle.

XCIX

Croisset, lundi soir, 1869.

J'ai à te dire, mon loulou, que je serais indigné si tu ne profitais pas de l'*ouverture* pour venir me faire une visite. Combien de temps resterez-vous dans le délicieux Pissy[1]? Vous pouvez bien nous donner un jour de plus, afin que l'on voie vos aimables binettes. A propos d'indignation, tu diras à Flavie que je ne trouve pas du tout gentil à elle de s'être en allée justement le jour où j'arrivais. Je regrette beaucoup de n'avoir pu jouir de sa charmante compagnie.

Les Farmer nous ont quittés ce matin. Je ne suis pas fâché d'être revenu ici et de me remettre à la besogne. La chaleur de Paris m'a accablé. Chose qui m'humilie, je deviens scheik et bedolle au physique comme au moral! ma parole d'honneur.

T'es-tu bien amusée aux courses de Dieppe, dimanche

1. Pissy-Pôville, propriété de mon grand-oncle Achille Dupont.

dernier? M. le sénateur Préfet a-t-il été bien aimable? As-tu *brillé?*

Mme Heuzey (que j'ai rencontrée mercredi à l'Exposition et à qui j'ai payé des petits verres) est enchantée de votre installation.

As-tu vu la princesse Mathilde à Dieppe? Elle n'y est pas restée longtemps, s'ennuyant de voir « tant d'imbéciles sur le galet », m'écrit-elle ce matin. C'est qu'elle ne t'a pas rencontrée, mon mimi.

Allons, adieu. J'espère te voir bientôt. Rapporte-moi les livres que tu ne lis plus.

Je t'embrasse très fort.

Ton vieil oncle.

C

Paris, mercredi matin, 19 août 1869.

Quelle bonne lettre gentille et charmante, ma chère Caro! Sais-tu que tu me *flattes* en me disant tant de bien de mon roman.

Quant à notre pauvre vieille, elle est si contente de vivre avec toi que je t'engage à ne pas lui faire remarquer l'exiguïté de sa chambre. Arrangez votre hôtel, puis, quand tout sera prêt, tu lui montreras sa chambre. Elle la trouvera bien, *quand même.* D'ailleurs, elle s'y tiendra seule fort peu. L'idée que ton atelier est contigu à cette pièce la charmera; si tu lui faisais là-dessus quelque observation, sa tête se remettrait à travailler : vous lui offrez ce que vous avez, vous ne pouvez rien de plus.

Je vais passer mon après-midi au ministère d'État pour *Aïssé,* et ce soir j'aurai ma première épreuve.

Mes ouvriers de la rue Murillo m'embêtent, il m'a fallu du génie pour l'arrangement de mes meubles.

Vous finirez par vous tuer en voiture. Prenez garde, *vous êtes sur une pente*. Tu ne saurais croire, mon Carolo, comme je m'ennuie de toi. Depuis que je n'ai plus mon pauvre Bouilhet[1], dont l'image m'obsède, je crois que je t'aime encore plus qu'auparavant.

Dès que j'aurai un peu de liberté, j'irai à Neuville tout bonnement pour te voir et te bécoter.

Ton Vieux.

CI

Paris, lundi soir, 1869.

Mon bibi,

Tu commenceras par remercier ton mari de la démarche qu'il a faite près de ma mère. Je lui en suis très reconnaissant. La pauvre bonne femme a maintenant si peu de bonheur dans le monde, que la plus petite marque d'attention à son endroit est un véritable acte de charité. Elle est, d'ailleurs, très sensible aux bons procédés (et aux mauvais aussi!) Enfin vous l'avez rendue bien heureuse, elle me l'a écrit tout de suite.

Quant à moi, ma chère Caro, je n'ai pas été en Angleterre parce que, *entre nous*, j'ai eu d'assez fortes coliques qui ne me permettaient pas de me mettre en

1. Il était mort un mois avant, le 19 juillet; à son retour de Vichy il s'alita et ne se releva pas. J'appris cette nouvelle à Gottembourg, comme je revenais en France : ici manquent plusieurs lettres qui se sont trouvées égarées, dans lesquelles mon oncle me parlait longuement de la mort de celui qui avait été son meilleur ami.

voyage; *mais n'en dis rien à ta grand'mère*, je t'en prie, elle s'inquiéterait. Ma maladie grotesque est enfin passée, ou à peu près : c'est, je crois, l'effet de la chaleur. Je la supporte moins bien qu'autrefois, preuve que je vieillis; je tourne au scheik.

Je compte être revenu à Croisset dimanche ou lundi prochain. Là, je vais me livrer à un travail acharné jusqu'au mois de février.

Croirais-tu que je m'ennuie de ne pas écrire.

Tu dois t'amuser, maintenant, avec tes deux bonnes amies. Dis-leur de ma part (à une surtout) tout ce que tu pourras trouver de plus aimable. Qué chaleur! j'en tombe sur les bottes! je sue comme une éponge! Écris-moi quand ça ne t'ennuiera pas, mon pauvre loulou.

Je baise tes deux bonnes joues tendrement.

Ton vieux ganachon d'oncle qui t'aime.

CII

Paris, mardi, 10 heures, 31 août 1869.

Mon loulou,

J'irai demain dîner à Saint-Gratien et je parlerai du consulat[1] derechef. On dit que l'Empereur a la même maladie que Sainte-Beuve. Je ne sais si c'est vrai? Ma prochaine lettre te renseignera là-dessus, positivement. Tu feras des reproches, de ma part, à ta bonne maman. Elle ne m'écrit pas. Pourquoi? Il m'est, jusqu'à présent, impossible de te dire l'époque de ma petite excursion à

1. Mon oncle faisait de nouvelles démarches pour la nomination de mon mari au consulat de Prusse, à Dieppe.

Dieppe. Je voudrais bien ne pas m'absenter de Paris avant d'avoir déménagé complètement. Les peintres auront fini cette semaine, puis j'aurai les tapissiers, puis il faudra transférer mes meubles. Bref, ne compte pas sur ton vieux Cruchard avant quinze jours ou trois semaines, du 15 au 20 septembre.

Je corrige tous les jours trois épreuves. Tous mes projets de voyage, sauf celui de Dieppe, sont abandonnés.

Je ne suis pas sorti hier, de toute la journée. Mais je recommence mes trimbalages aujourd'hui.

Je m'ennuie *énormément* de toi, mon pauvre Carolo, et je voudrais être à Croisset tout bonnement, dans ta charmante compagnie, à travailler *Saint Antoine*. Voilà le fond de mon cœur.

Parle-moi un peu de tes lectures sérieuses et de tout ce que tu voudras. Je tiens, dans ta correspondance, à la quantité, étant sûr du reste. Adieu, chérie.

Vieux.

CIII

Paris, mercredi, 11 heures, 1869.

Mon cher Carolo,

Je ne pourrai pas aller à Dieppe avant le 20 ou le 25 du mois. D'ici là, fais donc tout ce que tu voudras. J'espère que mes peintres auront fini, complètement, cette semaine. Toute la semaine prochaine sera prise par mon tapissier, puis il faudra déménager et emménager!

Je n'ai presque plus de meubles. Tu ne saurais croire le mouvement de tristesse qui m'a pris, lundi, quand j'ai vu partir mon grand fauteuil de cuir et mon divan.

Cela me fait de la peine de quitter le boulevard du Temple, où je laisse des souvenirs très doux. Tu y es mêlée, ou plutôt tu y tiens une grande place, pauvre chérie. Enfin, il faut être philosophe pour cela comme pour tout le reste.

J'ai, hier, dîné chez le père Cloquet, avec ton ami le baron Larrey[1]. Petit repas fort bon et fort aimable. Vendredi je dîne avec la mère Sand et samedi je vais à la première représentation de la *Petite Fadette*, un opéra-comique que l'on a fait sur son roman. J'ai eu, dimanche, toute la journée, la visite de ce bon Bardoux (de Clermont).

Le roman de ton Vieux est attendu très impatiemment. Les petites feuilles s'occupent beaucoup de moi, et disent pas mal de bêtises sur mon compte. Rien que *quatre* articles sur la Boîte qui contenait mon manuscrit!

Quant à *Aïssé*, j'ai le plus grand espoir. Comme ta maman va s'ennuyer à Croisset, arrange-toi pour qu'elle n'y reste pas longtemps. Dans toutes ses lettres, elle me talonne pour revenir, sans songer que j'ai des affaires qui me retiennent à Paris. Ainsi, depuis que je suis levé, j'ai corrigé *trois* épreuves, et après mon déjeuner je vais aller à l'imprimerie. J'espère toujours paraître vers la fin d'octobre. Mais il ne faut pas perdre de temps.

Adieu, mon pauvre Caro chéri.

Je t'embrasse fort et très tendrement.

Ton vieux bonhomme en baudruche.

1. Docteur Larrey, fils du célèbre chirurgien du Premier Empire.

CIV

Croisset, 1869.

Mon bibi,

Je n'ai rien du tout à te dire si ce n'est que je m'ennuie de toi et que j'ai envie de t'embrasser! D'ailleurs,

Madame,

Je dois vous remercier de la gracieuse hospitalité que j'ai reçue dans votre délicieuse villa, etc.

J'avoue que je me suis considérablement embêté, hier. Toutes les fois que je me remets au travail il en est ainsi. Mais dans deux ou trois jours j'aurai repris goût à l'encre.

J'ai été, ce matin, réveillé par un bruit de tambours et de clairons; messieurs les pompiers n'ont cessé *pendant trois heures* de s'exercer à cette jolie musique, en face de moi, dans l'île. Je les aurais étranglés avec délices.

La pluie tombe. Il fait froid et j'ai du feu comme en hiver. On a dû recevoir aujourd'hui même à Ouville deux cartes photographiques de moi. Tu verras demain ta grand'mère. Elle a donc des nouvelles de moi tous les jours.

Adieu, mon pauvre loulou.

Ta vieille bedolle d'oncle.

CV

Mercredi, 6 h. 1/2, 7 septembre 1869.

Mon loulou,

Ta grand'mère va très bien depuis ton départ. Lundi et hier elle a fait avec moi un bon tour de jardin, et bien qu'elle te regrette beaucoup et parle de toi sans cesse, elle est moins triste que pendant ta présence. La raison en est qu'elle se désole moins de sa surdité pendant les repas. Tout est là !

J'ai été aujourd'hui à Rouen déjeuner chez Mme Perrot[1] et faire une visite au général Valazé. Devine quel est le personnage qui est entré dans son cabinet pendant notre dialogue ? L'horloger ! Le général ne comprenait pas ce qu'il venait faire, et il n'a pas compris davantage mon hilarité.

J'attends une lettre de toi me narrant le dîner d'Ouville. Je vais ce soir me mettre à faire gueuler *Isis* dans les ténèbres. Toutes mes notes sont relevées et mes mouvements préparés.

Tourgueneff me fait faux bond. Je viens de recevoir de lui le télégramme suivant : « Obligé de partir demain pour Bade. Viens m'établir dès octobre à Paris. Verrons souvent alors ». Si bien que mon désappointement est adouci par cette seconde phrase.

Je ne suis pas fâché de me retrouver au frais dans mon cabinet. Et je vais me remettre au travail.

Adieu, mon bon petit critique, mon auditeur enthousiaste, ou mieux ma chère fille.

Ton vieil oncle qui t'embrasse bien fort.

1. Femme de lettres, mère de Janvier de la Motte.

CVI

Paris, jeudi minuit 1869.

Mon loulou,

L'exaspération démesurée que j'ai eue tantôt dans le bureau de ton hôtel, où l'on m'a offert successivement et à de longs intervalles : 1° une feuille de papier; 2° une bougie; 3° une plume, et 4° un encrier où il n'y avait pas d'encre, tout cela, *dis-je* (tournure élégante), m'a empêché de te prévenir que : demain vendredi, entre 5, 6 et 7, je passerai rue du Helder pour te voir.

En tout cas, viendrez-vous déjeuner chez moi dimanche ? Je ne sais pas encore ce que je ferai samedi.

A toi.

Ton vieux ganachon.

CVII

Jeudi, 10 heures, 14 octobre 1869.

Mais, mon pauvre loulou, je ne t'ai pas écrit parce que je ne savais pas si tu étais à Saint-Martin ou à Neuville ? Est-ce que je ne t'ai pas envoyé, de chez la Princesse, une lettre à Saint-Martin ? Crois-tu que je n'aie pas pensé à toi depuis quinze jours, pauvre chérie ? Est-ce supposable ?

Accepte donc mes excuses, et mes remerciements, chère Madame, pour la délicieuse hospitalité, etc.

Je ne suis pas gai ! Sainte-Beuve est mort hier, à

1 heure et demie de l'après-midi. Je suis arrivé chez lui comme il venait d'expirer. Quoique celui-là ne fût pas un intime, sa disparition de ce monde m'afflige profondément. Le cercle des gens avec lesquels je peux causer se rétrécit. La petite bande diminue. Les rares naufragés du radeau de la *Méduse* s'anéantissent. J'avais fait l'*Éducation sentimentale*, en partie pour Sainte-Beuve. Il sera mort sans en connaître une ligne ! Bouilhet n'en a pas entendu les deux derniers chapitres. Voilà nos projets. L'année 1869 aura été dure pour moi ! Je vais donc encore me trimbaler dans les cimetières ! Causons d'autre chose.

Je t'engage, mon Carolo, à faire à Paris un voyage où tu régleras ton emménagement, puis à revenir à Croisset. Autrement tu vas rester un temps infini à l'hôtel où *tu te mangeras le sang.*

MM. les ouvriers de Mulhouse étant en grève, je n'aurai qu dans un mois l'étoffe qu'il me faut pour mes rideaux, mes portières, deux fauteuils et un canapé-lit. Quant au reste, ce sera prêt à la fin de l'autre semaine ! Espérons-le.

Mon roman paraîtra, à ce que dit l'imprimeur, à la fin de ce mois; mais je n'en crois rien. S'il paraît le 10 ou le 12 novembre, on aura le temps de le lire avant l'ouverture de la Chambre. Tu n'imagines pas comme il m'intéresse peu ! Ce que je voudrais, ce serait d'être à Croisset, tranquillement, entre toi et notre pauvre vieille, à travailler *Saint Antoine*. Tel est mon caractère.

Il m'ennuie de ta gentille personne et de ta spirituelle compagnie.

Ton vieil oncle.

N. B. — Fais-moi le plaisir de m'acheter chez Magnier 12 boîtes des fameuses pastilles. Elles ont eu un

tel succès chez la Princesse que je suis contraint, de les avoir, pour en faire des générosités.

P.-S. — Ne pas donner la commission au consul de Turquie, parce qu'il l'oublierait. Embrasser de ma part le dit agent diplomatique.

CVIII

Paris, samedi soir, 6 novembre 1869.

Je n'ai rien de neuf à te dire, depuis ton départ, ma chère Caro. Je travaille toujours la Féerie avec d'Osmoy. Mon roman paraîtra le 17 courant. On me promet mon étoffe pour le milieu de la semaine prochaine. J'ai été ce matin rue de Clichy. L'appartement de ta bonne maman ne sera pas prêt avant vendredi ou samedi. Je ne sais pas comment elle va prendre la chose? Je lui ai écrit tantôt, pour la calmer.

Et vous? le voyage s'est-il bien passé[1]? Je m'attends à une lettre de toi lundi. Mais écris surtout à notre pauvre vieille, qui s'ennuie là-bas démesurément.

Les petites bottes de fourrure ont-elles été utiles? J'imagine que non? car le temps s'est bien radouci.

J'ai été hier à l'Odéon voir Sarah Bernarhdt, dans le quatrième acte de *la Conjuration d'Amboise*. J'étais dans un bel état nerveux! J'en suis encore tout brisé aujourd'hui! Cette représentation (à bénéfice) a été splendide. J'y ai entendu la Patti qui m'a semblé, ce soir-là, merveilleuse. Voilà!

1. J'étais en Prusse où j'avais accompagné mon mari dans un voyage d'affaires.

Embrasse ton mari pour moi, dis de ma part à ta compagne[1] tout ce que tu pourras trouver de plus gentil, et ramène-moi en bon état ma chère nièce que j'aime.

Ton vieux ganachon.

CIX

Paris, mercredi soir, 11 heures, octobre ou novembre 1869.

Mon loulou,

J'ai reçu tantôt ta dépêche télégraphique datée de 11 h. 35 minutes, et presque en même temps ta bonne lettre de lundi 8.

Je les ai montrées l'une et autre à ta grand'mère qui est arrivée à 4 h. 1/2, car elle *ne pouvait plus tenir* à Croisset. Elle est, présentement, à l'hôtel du Helder où elle restera jusqu'à ce que sa chambre, chez toi, soit prête. Les ouvriers n'avancent à rien! ils viennent à 3 heures et s'en vont à 4! Vous trouverez à votre retour bien peu de besogne faite!

Tu apprendras avec plaisir que ta bonne maman va très bien. Il y a peut-être quatre ans que je ne l'ai vue en si bon état. Son moral est *excellent* et pas une fois pendant le dîner je ne me suis aperçu qu'elle était sourde. Elle ne m'a pas fait répéter un seul mot! C'est incompréhensible! Je crois que c'est l'effet de la joie d'avoir quitté sa solitude.

Mme Laurent vient demain dîner avec elle. Elle grille d'envie de voir votre hôtel. Mais je l'ai priée d'attendre que son appartement fût prêt.

Mon roman paraîtra, sans faute, mercredi prochain 17, jour de l'ouverture du canal de Suez.

Ma Princesse est partie ce matin pour Compiègne.

D'Osmoy revient vendredi retravailler à la Féerie.

Voilà toutes les nouvelles.

Moi aussi, pauvre loulou, je voudrais être chez toi. Tu me dis, sur notre petit dîner de l'autre jour, précisément ce que j'ai senti. Nous nous entendons bien, n'est-ce pas, ma chère Carolo?

Quand reviens-tu? Il y a si longtemps qu'on ne s'est vu un peu longuement! Mon intention est de m'en retourner à Croisset vers le 20 décembre et d'y rester jusqu'à la fin de janvier. Puis j'irai passer huit jours chez Mme Sand; je reviendrai à Paris et j'en partirai avec vous au mois de mai pour aller à Croisset travailler à ce brave *Saint Antoine*.

A la fin de cette semaine j'arrangerai la fameuse fourrure! J'espère dans une huitaine posséder le complément de mon mobilier, et mon bouquin paraîtra en même temps! Il ne me manquera (pour compléter mon luxe) que ma fameuse nièce. Deux bons baisers sur ta gentille mine.

Vieux.

CX

Paris, lundi, minuit, 1869.

Rien de nouveau, mon loulou. Ta bonne maman va bien, quoique hier, au dîner que j'ai fait chez toi avec d'Osmoy, je n'aie pas trouvé ses oreilles ni son moral en aussi bon état que mercredi dernier[1]. Cela tenait peut-

1. Ma grand'mère n'avait pas attendu mon retour de Prusse pour s'installer chez moi, 77, rue de Clichy.

être à ce qu'elle nous avait attendus trop longtemps pour dîner? En effet, ton brave homme d'oncle est accablé d'affaires à en perdre la boule.

Non seulement 1° mon livre va paraître, mais 2° il est question de jouer *Aïssé* prochainement (il n'y a rien encore de positif); 3° nous travaillons toujours la Féerie; 4° nous intriguons souverainement pour la faire recevoir, et 5° j'ai eu et j'ai encore une autre histoire (qui ne me regarde pas) et que je te conterai dans le silence du cabinet.

Des fragments de l'*Éducation sentimentale* paraîtront demain dans une trentaine de journaux. La semaine est mal choisie à cause de la politique, qui change d'aspect cependant, car Rochefort est complètement démonétisé et il pourrait bien ne pas être nommé; l'opposition est en baisse dans l'opinion publique.

Tu ne m'as pas l'air de faire un voyage bien pittoresque, et il me semble que sans ta compagne tu t'ennuierais.

Ta bonne maman a dû aller chez Racaut pour obtenir qu'il envoie des ouvriers. Rien. mais absolument rien, n'est fait chez vous : il faudrait *l'œil du maître* et le maître devra même faire les gros yeux.

J'ai reçu une lettre de Mme Sandeau qui s'informe beaucoup de toi.

Demain je dîne chez la Princesse et jeudi chez Du Camp. Voilà toutes les nouvelles.

Ton vieux ganachon qui t'aime.

Je suis curieux de voir le petit chien, quoique je désapprouve ce surcroît de personnel. Ce sont des embarras et des chagrins que tu te prépares, mon Caro.

CXI

Paris, mercredi soir, 27 juin 1870.

Chère Caro,

J'ai encore fait aujourd'hui une longue station chez M. Delestre, qui m'a brûlé et mastiqué deux dents ; mais je crois que ce n'est pas fini, car, en ce moment même, je souffre comme un diable. Je me suis occupé des affaires de Deslandes, et Raoul Duval, grâce à moi, va contribuer probablement à le faire nommer directeur du Vaudeville, ce qui pourra servir aux amis.

Je ne t'ai pas dit que la Commission pour le monument de Bouilhet avait adopté mon idée de fontaine. M. Nétien[1] l'adopte, et il est probable qu'on choisira la place qui se trouve au bas de la rue Verte, en face le pharmacien.

Le *Figaro* m'a fait une belle peur en annonçant que la mère Sand était *très* malade. Il n'en est rien. Elle n'a pas du tout été malade : c'est encore une gentillesse des journaux.

Je vais enfin voir ce soir l'illustre d'Osmoy, ce soir ou demain ; en tout cas, je verrai Bardoux, qui m'a donné rendez-vous à 9 heures et demie, en face Tortoni.

Il paraît qu'on ne découvre rien de grave contre Janvier, et il est probable qu'on ne le mettra pas en jugement. J'en suis content pour sa pauvre mère. Voilà toutes les nouvelles, mon pauvre bibi.

Il pleut à torrents! et il fait froid.

Amitiés à Ernest

Et à toi, pauvre loulou.

1. Nétien, maire de Rouen.

CXII

Croisset, mardi, minuit, 29 juin 1870.

Ma chère Caro,

Comme tu m'as l'air de t'ennuyer à Luchon! Tes lettres sont à la fois comiques et lamentables! Ton *temps d'exil* ne va pas durer au delà de la semaine prochaine; un peu de patience encore! Tu ne nous dis pas si les eaux t'enlèvent tes nombreuses infirmités? Ernest a eu tort de suivre ton régime, il peut se rendre malade.

J'ai fait, il y a huit jours, un triste voyage à Paris! Quel enterrement[1]! J'en ai rarement vu de plus apitoyant! Dans quel état était le pauvre Edmond de Goncourt! Théo, qu'on accuse d'être un homme sans cœur, pleurait à seaux. Moi, de mon côté, je n'étais pas bien crâne : cette cérémonie, jointe à la chaleur qu'il faisait, m'avait brisé, et j'ai été pendant plusieurs jours dans une fatigue incompréhensible. Depuis hier, cependant, je vais mieux, grâce aux bains de Seine, je crois.

De sept que nous étions au début des dîners Magny, nous ne sommes plus que trois : moi, Théo et Edmond de Goncourt! Se sont en allés successivement depuis dix huit mois : Gavarni, Bouilhet, Sainte-Beuve, Jules de Goncourt, et ce n'est pas tout! Mais il est inutile de t'attrister avec mes chagrins. Je tourne au scheik.

Ta grand'mère *va très bien;* elle m'a demandé des détails sur *Saint Antoine* — et les a écoutés avec plaisir. Tu vois qu'il y a une grande amélioration. Elle s'ennuie

1. Celui de Jules de Goncourt.

beaucoup de toi et de Putzel[1], dont tu ne nous donnes aucune nouvelle.

J'espère qu'à la fin de la semaine tu nous annonceras le jour de ton retour : ce sera sans doute de dimanche prochain en huit?

Adieu, chère Caro; embrasse ton mari pour moi, et qu'il te le rende au centuple.

Ton vieux bonhomme d'oncle qui t'aime.

CXIII

Croisset, nuit de vendredi, 1 heure, 1870.

Ma chère Caro,

Je m'étonne de ton manque d'enthousiasme pyrénéen! Tu as dû voir aujourd'hui le cirque de Gavarnie et revenir par le port de la Picade? C'est bien beau, autant que je m'en souviens; mais Madame est gâtée par l'habitude des grands voyages! J'espère, cependant, que ta prochaine lettre témoignera d'un peu plus de joie. Tu parles de tes « mauvaises dispositions » : est-ce que tu es triste, mon pauvre loulou, ma chère fille?

Moi, pour me remonter, j'ai pris des bains froids, et je m'en trouve bien. De plus, tous les soirs, après dîner, je fais un tour de promenade dans le grand potager, seul, et en ruminant une foule de souvenirs... peu folichons. Tu me cites, en manière d'exhortation, quatre vers de Chénier; mais Chénier, quand il les a faits, était plus jeune que moi et, d'ailleurs, il avait la cervelle remplie,

1. Un petit chien rapporté de Prusse. — Putzel, diminutif de Putz, en allemand : élégance.

naturellement, par des images plus gracieuses que la mienne. Ma vie a été bouleversée par la mort de Bouilhet. Je n'ai plus *personne* à qui parler ! C'est dur !

Ta grand'mère va bien. Je lui fais faire tous les jours deux promenades dans le jardin. La mère Heuzey dîne demain avec nous et, dimanche, je vais dîner chez le terrible Raoul Duval. Terrible est le mot, car il s'est battu en duel, lundi dernier, avec un nommé Riduet, rédacteur du *Progrès*. Après la première balle échangée, il a voulu qu'on rechargeât les pistolets; mais son adversaire a déclaré en avoir assez. *De plus*, il a fait caler : 1° le sieur Cord'homme et 2° le citoyen Gallois, rédacteur en chef du *Progrès*, ce qui fait trois duels qu'il avait à la fois sur les bras. Depuis qu'il s'est montré si crâne, ces messieurs le respectent infiniment. C'est dimanche prochain qu'auront lieu les élections : s'il est nommé, on s'en réjouira; s'il échoue, on se consolera.

Je ne vois plus autre chose à te dire, pauvre chérie. Il a fait, ces jours-ci, une chaleur à crever. L'*Horloger*, qui est venu hier, trouve que c'est très fâcheux pour les biens de la terre; mais aujourd'hui le *fond de l'air* est froid. Quelle belle nuit! La lune brille sur la rivière et, par ma fenêtre ouverte, j'entends le cri d'un grillon.

Croirais-tu qu'une sotte inquiétude, hier, m'a traversé l'esprit à propos de vous deux. Le *Journal de Rouen* disait, dans un entrefilet, qu'un petit bateau allant de Bordeaux à la Bastide avait sombré mardi dernier, et que huit personnes étaient noyées, sans plus de détails. Ta grand'mère, heureusement, ne s'est pas arrêtée longtemps à cette idée. Écris-nous souvent. Amitiés à Ernest.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieux bonhomme d'oncle qui t'aime.

CXIV

Croisset, lundi, 5 heures, juillet 1870.

Mais, mon pauvre loulou, j'ai *tout de suite* accédé à ton désir. Ta grand'mère t'a écrit devant moi que j'étais tout disposé à t'aller chercher à Luchon, plutôt que de te laisser revenir seule. Nous ne faisons autre chose que de parler de toi, et tu me dis aujourd'hui que nous n'avons pas l'air de nous inquiéter de ta chère personne. Nous ne savons pas quand tu dois revenir, car tes lettres sont contradictoires : ton avant-dernière lettre annonçait un prolongement de séjour là-bas; celle d'Ernest, votre retour vers le milieu de ce mois, et la tienne d'aujourd'hui nous laisse encore dans l'incertitude. Qu'y a-t-il donc? Je t'assure, ma chérie, que ton épître du 2 juillet est d'un *ton amer*.

Notre vie, à ta grand'mère et à moi, est bien monotone! D'Osmoy me fait droguer depuis huit jours; enfin, hier au soir il m'a annoncé, par un télégramme, son arrivée pour ce soir. Viendra-t-il? J'en doute encore. Dès qu'il sera parti, je me mettrai à écrire *Saint Antoine*. Mais je ne suis pas en train; le cœur n'y est pas : l'enthousiasme, ou tout au moins l'espèce de gaieté qu'il me faut, me manque.

Potinez-vous bien avec les M***? Sans doute qu'ils déchirent les dames B*** et L*** ? Fais mes amitiés à Ernest Chevalier; tâch de ne pas t'ennuyer trop et de croire, mon loulou, que je prends intérêt à tes infirmités; mais il faudrait d'abord que je les connusse. Peut-on supposer qu'une personne de si belle apparence, qu'une jeune femme « qui a un port de reine » (oh! tu l'as) soit affectée de la moindre tare?

Il me tarde bien de te revoir et de te bécoter!

Es-tu bien sûre que les Eaux ne te fassent pas plus de mal que de bien?

Si Ernest est obligé de te quitter avant la fin de ta cure et qu'il ne puisse aller te reprendre, je te répète, mon loulou, que je suis à tes ordres; seulement, j'aimerais à être prévenu d'avance. Mais j'espère que tu reviendras bientôt, et en bel état.

Ton vieil oncle qui t'aime.

Ce mot d'oncle me fait penser à *Mardochée*, l'oncle d'Esther; mais tu ressembles plutôt (dans ta lettre d'aujourd'hui) à l'altière Vasthi.

Cette comparaison m'est venue, parce que je suis en plein dans la Bible.

CXV

Vendredi soir, minuit, 8 juillet 1870.

Ma chère Caro,

Nous avons été tantôt un peu « marrys » d'apprendre que nous ne te verrons pas avant la fin du mois! Tu es donc malade, mon pauvre loulou? Reste à Luchon, puisqu'il le faut et reviens-nous plus robuste. Je ne quitterai pas ta bonne maman avant ton retour. Ainsi ne te gêne pas.

Puisqu'Ernest te tient compagnie et que tu n'as pas besoin de moi, je t'avouerai *maintenant* que ce voyage m'eût beaucoup dérangé, car, demain, sans faute (oui, demain soir, 9 juillet), je me mets définitivement à

écrire *Saint Antoine!* J'ai besoin de quelque chose d'extravagant pour remonter mon pauvre bourrichon.

J'ai cependant bien travaillé avec d'Osmoy qui est arrivé ici lundi et en est reparti tantôt, étant trop inquiet de sa femme qui, en effet, est malade. Nous avons rarrangé ensemble une comédie de mon pauvre Bouilhet[1], c'est-à-dire que nous avons amélioré (je crois) la conduite de la pièce. C'est, pour moi, un travail de deux mois encore. J'espère m'y livrer pendant les répétitions d'*Aïssé?* D'ailleurs, rien ne presse. *Saint Antoine* avant tout!

Quelle chaleur! On tombe sur les bottes! L'eau de la Seine a vingt degrés.

En fait de nouvelles, nous avons eu, avant-hier, la visite de Mme Raoul Duval, et aujourd'hui celle de la tante Achille. Voilà tout. C'est peu. Ta grand'mère va bien, mais elle s'ennuie de toi énormément, et moi aussi.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

Je suppose qu'Ernest a commandé à l'inéluctable Grimbert de payer le loyer de la rue de Clichy? Prie-le de dire au même citoyen de payer celui de la rue Murillo, et embrasse-le de ma part. Il est bien gentil et il me semble qu'il aime fortement sa petite femme pour laisser ainsi « les affaires ».

1. Cette comédie est *le Sexe faible*, pièce qui n'a jamais été jouée.

CXVI

Nuit de jeudi, 2 heures, 15 juillet 1870.

Chère Caro,

Tu es bien gentille de nous écrire aussi souvent, mais tu *devrais* nous dire le jour exact de ton retour. Il ne doit pas être fort éloigné? Ce sera, d'après mes calculs, du 25 au 28? Nous aurions une grande déception si tu le retardais! et je ne sais pas ce que je ferais de ta grand'-mère; elle va bien, cependant. et son moral est bon, quoiqu'elle s'ennuie de toi considérablement.

Je suis tout à *Saint Antoine* et j'espère à la fin de cette semaine en avoir écrit quatre pages.

En fait de nouvelles, je n'ai rien de curieux à te dire. Avant-hier soir visite du citoyen Raoul Duval, avec trois chevaux, quatre chiens et deux jeunes filles. Cela faisait un joli embarras dans le jardin, mais ta bonne maman s'en est amusée. Pour rester avec elle, j'ai refusé d'aller aujourd'hui dîner chez Lapierre. Dimanche prochain nous aurons le sieur Desprez (d'Honfleur) et sa petite famille.

Je suis encore terrifié par la laideur de la mère X... Je l'ai regardée hier au crépuscule comme elle était assise sur le banc, devant le salon. Un jour verdâtre l'éclairait. Elle m'apparut épouvantable et, en plus, d'une stupidité mirifique. Mais ce matin, apparition et rognonnements de l'Horloger! Je ne m'en lasse pas.

J'ai rarement vu une aussi belle nuit que celle qu'il

fait maintenant! La lune brille à travers le tulipier; les bateaux qui passent font des ombres noires sur la Seine endormie. les arbres se mirent dans son eau, un bruit d'avirons coupe le silence, à temps égaux : c'est d'une douceur sans pareille; il serait temps de se coucher, néanmoins.

Ah! pauvre loulou, tu ne trouves pas les bourgeois qui t'entourent ruisselants de poésie. Je crois bien! Plus tu iras et plus tu seras convaincue qu'on ne peut causer qu'avec très peu de monde? Le nombre des imbéciles me paraît, à moi, augmenter de jour en jour. Presque tous les gens qu'on connaît sont intolérables de lourdeur et d'ignorance? On va et revient du Mastoc au Futile.

Et cette santé, pauvre chat? Tu ne vas pas, j'espère, commencer une troisième saison de bains.

Allons, adieu. Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

CXVII

Mercredi soir, 6 heures, 1870.

Mon loulou,

Nous avons eu à 5 heures un désappointement, en ne recevant pas de lettre de toi.

« Notre pauvre fille » ne nous a pas écrit depuis samedi.

Ta grand'mère allait très bien, depuis dimanche surtout, le dîner de jeunes gens l'ayant divertie. Mais aujourd'hui la privation de ta correspondance l'assombrit.

Je viens d'avoir la visite du général Valazé en uniforme.

Tableau dans Croisset.

Rien de neuf d'ailleurs. Ah! j'oubliais! D'Osmoy m'écrit qu'il viendra me voir dans quinze jours. Tiendra-t-il parole?

Si la Princesse vient déjeuner et dîner un de ces jours à Croisset, *je compte sur toi*, absolument, pour faire les honneurs et *briller*.

Adieu, pauvre chérie.

CXVIII

Croisset, mercredi, 3 heures, 1870.

Si je m'ennuie de toi, mon pauvre loulou? Je crois bien! Oui, je m'en ennuie, et beaucoup, énormément! n'ayant, depuis ton départ, personne à qui parler. Il est vrai que je ne deviens pas un monsieur facile. Mes pauvres nerfs ont été mis à de trop rudes épreuves, et ce qu'il me faudrait pour les calmer est hors de ma portée. Si je t'avais près de moi, ma chère Carolo, si je pouvais causer, chaque jour, pendant quelques heures avec ta gentille personne, comme ce serait bon! Quel dommage que Neuville ne soit pas Croisset!

Aucune nouvelle, sauf la mort *de* la femme *de* chambre *de* Mme Husson, enlevée en trois jours par la variole. Hier, vue de Censier; voilà tout. C'est peu.

Ta grand'mère va bien; elle est partie à Rouen faire des courses, en fiacre.

Je suis au milieu de mon travail[1]; j'en ai encore pour un mois. Outre qu'il m'est pénible sous le côté du cœur, il est difficile en soi : j'ai peur de trop dire, ou pas assez.

1. La préface aux *Dernières chansons* de L. Bouilhet.

Tu fais bien de te livrer au bon Plutarque : la fréquentation de ces bonshommes-là est tout ce qu'il y a de plus sain. Cela tonifie et élève. Moi, je relis les conversations de Gœthe et d'Eckermann, le soir, dans mon lit, et, comme comique (un comique très froid), toutes les professions de foi de MM. les candidats démocratiques au conseil d'arrondissement. La platitude de ces idiots vaniteux me charme.

Je voudrais bien voir ton étude de poissons, et encore plus l'artiste.

A bientôt, pauvre chérie. Malheureusement, notre entrevue ne sera pas longue.

Mes amitiés à Ernest.

Mes respects à Putzel.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle, qui continue à n'être pas gai.

CXIX

Nuit de jeudi, 29 juillet 1870.

Mon pauvre loulou,

Je voulais t'écrire, tantôt, avant le dîner; mais j'ai reçu à ce moment-là la visite de Bataille et de son épouse accompagnée de ses deux enfants. Nous n'avons parlé que de la guerre, bien entendu. Je vois que tout le monde est inquiet. Moi-même je me sens le cœur tout serré. L'angoisse publique me gagne, et s'ajoutant à mes motifs personnels d'embêtement, ça ne laisse pas que de faire un joli petit total. Toi aussi, ma chère Caro, tu me parais un peu sombre? Est-ce que ton mari a de

sérieuses inquiétudes relativement à ses affaires? Ou bien est-ce toi seulement qui te préoccupes outre mesure? Je crois que de toutes façons j'ai mangé (comme on dit) mon pain blanc le premier. L'avenir ne m'apparaît point sous des couleurs de rose. Si je te savais absolument heureuse, au moins ! ce serait une consolation, car tu es bien la personne de la terre que j'aime le mieux, ma chère Caro. Comme je regrette ta gentille compagnie! Songe donc que je n'en ai plus maintenant *aucune!* Voilà que je vais m'attendrir comme une bête! Causons d'autre chose!

De quoi? du bon *Saint Antoine*. Eh bien, il va doucettement.

J'espère en avoir écrit quatorze ou quinze pages au milieu de la semaine prochaine. Alors j'irai te faire une petite visite.

Tâche de secouer ta grand'mère. Il faut ne pas la plaindre, et l'empêcher de penser à elle-même continuellement.

J'ai reçu une lettre lamentable de Mme Sand. Il y a une telle misère dans son pays qu'elle redoute une *jacquerie*. Les loups viennent la nuit jusque sous ses fenêtres, poussés par la soif. Et elle leur fait la chasse avec son fils.

Il y a des tableaux plus gais, tels que la vue de l'*Horloger* dont j'ai joui ce matin.

Je m'aperçois que cet imbécile-là occupe une place dans mon existence; car il est certain que je suis joyeux quand je l'aperçois. O puissance de la Bêtise!

Je pense qu'Ernest a envoyé quelque argent à Duplan, le marchand d'étoffes.

Embrasse ta grand'mère pour moi.

Deux bécots sur tes bonnes joues.

Ton vieil oncle.

CXX

Croisset, lundi, 5 heures soir, 16 août 1870.

Merci de tes conseils, ma chère Caro, mais Dieu merci, je les crois inutiles. Il y a cependant dans ta lettre, apportée par le frère de Daviron[1], deux ou trois expressions qui me mettent la puce à l'oreille?

Comme ton mari doit être en courses continuellement, tu serais bien aimable de venir nous faire une visite, ne serait-elle que de quelques heures. La semaine ne passera pas sans qu'on te voie, n'est-ce pas?

Ta grand'mère va très bien.

Les habitants de Nogent me paraissent en proie à une horrible venette; et l'Automate[2] est dévissé complètement.

Nous avons eu ce matin à déjeuner le petit Baudry et Philippe[3]. Plus j'y songe, plus je trouve que j'ai besoin de te parler, pour convenir ensemble d'un tas de choses.

Ne te presse pas, car tu recevras de moi, mercredi matin, une lettre qui te donnera des nouvelles *de Paris*.

Adieu, pauvre loulou. Bon courage! Je t'embrasse.

Ton vieil oncle qui se ronge de son inaction.

CXXI

Mardi, 6 heures, 17 août 1870.

Rien de neuf *chez moi*. Nous venons d'apprendre la dépêche de Verdun. Mais nous n'osons encore y croire.

1. L'employé principal de mon mari.
2. Surnom donné à un voisin.
3. Philippe, héritier de Louis Bouilhet.

Ce qui me ronge, ma chère Caro, c'est mon inaction forcée. Si elle dure quelque temps encore, je crois que j'éclaterai.

J'ai eu hier un bel accès de fureur, causé par une plaisanterie du jeune Baudry. J'ai même hésité à aller à Rouen tout exprès pour lui flanquer des calottes. Je te conterai cela.

L'impassibilité de ta grand'mère est sublime. Je n'ai que mon voisin Fortin qui me comprenne. Il vient me voir plusieurs fois par jour, car sa femme l'exaspère par son calme. Nous irons ce soir à Rouen ensemble pour avoir des nouvelles.

Donne-nous des tiennes et surtout de celles des affaires d'Ernest. Le père Cottard a des hallucinations. Il croit que les Prussiens se livrent sur son épouse à des actes de la plus complète immoralité; il veut étrangler cette même épouse qu'il prend pour les Prussiens. Le Dr Morel est venu le voir tout à l'heure.

Je trouve cette petite anecdote pleine de charme.

Mais si ça dure comme ça quelque temps, tout le monde perdra la boule!

Adieu, pauvre chérie.

Ton vieil oncle qui t'aime.

CXXII

Croisset, mercredi, 6 heures soir, 18 août 1870.

Rien de nouveau, d'aucun côté, mon pauvre loulou.

Pas de nouvelles de la guerre! J'ai peur qu'elles ne soient mauvaises! Ta cousine Juliette est venue ce matin déjeuner à Croisset. Elle a appris par Gustave Roquigny

qu'Ernest a une commande du gouvernement. Je suis bien content de cela. Il va pouvoir faire travailler ses ouvriers, et, sous le rapport du crédit, c'est bon. Tu serais bien gentille de venir passer avec nous la journée de dimanche?

J'ai été hier soir au chemin de fer pour avoir des nouvelles. Là, j'ai vu Mme M**, qui venait au-devant de son inéluctable gendre. Le beau F** était avec elle, et faisait de petites plaisanteries.

Renard, le chef de gare, indigné contre son cousin Cord'homme, l'a menacé de « le f..... sous un train ».

« Et je suis capable de le faire, monsieur, tant j'ai les nerfs agacés. »

Ah! nous sommes tous dans un bel état!

Ta bonne maman va bien, et s'ennuie de toi énormément.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort.

CXXIII

Vendredi soir, minuit, 28 août 1870.

Mon pauvre Caro,

Sais-tu ce qui rendait ta grand'mère si triste? Depuis huit mois, elle croyait avoir un *cancer au sein!* Et elle a été, avant-hier, consulter ton oncle Achille qui l'a examinée et absolument rassurée, car elle n'a pas plus de cancer que moi; aussi est-elle maintenant tout autre d'humeur et d'esprit.

Elle est même assez raisonnable pour être résignée d'avance à mon départ, car, si le siège de Paris a lieu (ce

que je crois maintenant), je suis très résolu à ficher mon camp avec le fusil sur le dos. Cette idée-là me donne presque de la gaieté. Mieux vaut se battre que de se ronger d'ennui comme je fais.

Je travaille, mais si mal que je n'avance à rien.

Comme c'est drôle de n'avoir pas de nouvelles du *théâtre de la guerre* depuis huit jours! On ne sait pas même où est ce théâtre?

On a amené ce soir à Rouen 400 blessés.

Ce qui me fait croire au siège prochain de Paris, c'est que l'ennemi se refoule (ou est refoulé) vers la Brie, que la Nièvre et le Loiret sont en état de siège, et qu'on s'est mis à refortifier Paris dès le lendemain de nos revers. Mais, avant le siège, il y aura sous les murs de cette bonne Lutèce, une bataille décisive. Souhaitons qu'elle ait lieu plus loin. Aucune révélation des Nogentais.

Adieu, chère Caro. Bon courage! Moi, j'en ai maintenant plus que la semaine dernière.

Je t'embrasse très fort.

Ton vieil oncle.

CXXIV

Croisset, mercredi, 5 heures, 31 août 1870.

Ma chère Caro,

Les Bonenfant m'ont l'air fort heureux d'être loin du « théâtre de la guerre ». Leurs petites filles ne sont pas agaçantes, mais ce pauvre Bonenfant a des crachements continuels! Croirais-tu que, de mon lit, je l'entends dans le jardin. C'est là ce qui me réveille, le

matin, avec les disputes d'Hyacinthe[1] et de ta grand'mère.

Je t'assure, mon Carolo, que je n'en peux plus! Si une vie pareille devait se prolonger, je deviendrais fou ou idiot. J'ai des crampes d'estomac avec un mal de tête permanent. Songe que je n'ai personne, *absolument personne*, avec qui même causer! Ta grand'mère continue à gémir sur la faiblesse de ses jambes et sur sa surdité. C'est désolant!

Parlons de la guerre, pour nous égayer. Fortin a vu ce matin un jeune homme de Stenay échappé des mains des Prussiens et qui lui *a affirmé* que Mac-Mahon et Bazaine étaient dans d'excellentes positions. Il y a cinq jours, Mac-Mahon avait couché chez le père de ce jeune homme-là, deux jours avant qu'il fût fait prisonnier par eux.

Il paraît que Bazaine a noyé dans la Moselle (ou plutôt dans une tranchée où il a amené les eaux de la Moselle), 25,000 Prussiens, et il en a fait bien d'autres!

Le siège de Paris n'est guère probable. On va défendre les stations entre Rouen et Paris. Et on s'occupe aussi de défendre Rouen!!!

La garde nationale de Croisset (chose bien importante) se réunit, enfin, dimanche prochain. J'ai indirectement des nouvelles du prince Napoléon : il s'est très bien *enfui!* Nous avions de jolis cocos pour nous gouverner. Avouons-le!

La Princesse restera à Paris jusqu'au bout.

Je n'ai plus rien en garde. On est venu, hier, reprendre tout[2].

Je ne savais pas que ta grand'mère avait invité

1. Hyacinthe, femme de chambre.

2. La Princesse avait donné à garder à mon oncle des caisses d'argenterie et d'objets précieux.

Mlle Carbonnel[1] à venir ici. Il ne m'aurait plus manqué que ça.

Et toi, pauvre chérie, as-tu un peu de courage? Et ton mari? Si tu as quelque chose de sérieux à me communiquer, écris-moi-le sur une feuille volante[2].

Où est le temps où je te donnais des leçons, quand mon pauvre Bouilhet venait tous les samedis!

Allons, adieu. Tâche de venir la semaine prochaine.

CXXV

Lundi, 6 heures, 12 septembre 1870.

Ma chère Caro,

Ton oncle Achille Flaubert est venu nous voir cet après-midi, avec toute sa famille. Il trouve que tu fais bien de ne pas vouloir te charger de son argenterie. Il a reçu deux lettres de Paris où on lui dit que Paris est très décidé à se battre. Cela est certain. La ville contient maintenant 600,000 hommes, dont 500,000 bien armés. Il y a quantité d'inventions formidables. Seront-elles effectives? Espérons-le. Moi, je ne compte pas sur la paix.

Ta lettre de ce matin à Mme Laurent dénote un grand découragement, pauvre loulou. Je t'avais trouvée si raisonnable, l'autre jour, que tu m'avais remonté. Ne te laisse pas abattre, quand ce ne serait que pour Ernest.

D'Osmoy, vendredi dernier, était à Lagny et marchait

1. Fille du musicien.
2. Pour être lu à part et ne pas inquiéter ma grand'mère.

avec des spahis *sur* les Prussiens! Le reverrai-je?

Le père D..., le beau-père de ton amie D..., *ne pouvant plus parler de peur*, est parti pour la Belgique avec son gendre.

Notre voisin H... a barricadé sa grille avec des planches.

Ce que j'éprouve c'est de l'écœurement. Comme les journées sont longues à s'écouler.

Adieu, pauvre fille.

CXXVI

Jeudi, 4 heures, 16 septembre 1870.

Mon pauvre Caro,

Tu es bien gentille de nous écrire si souvent! Continue.

Sous ta résignation apparente, tu me sembles avoir une grande inquiétude? Épanche-toi avec ton pauvre Vieux, ma chère fille.

Je suis devenu plus calme. Je reste enfermé toute la journée, et seul, je m'abandonne à tout mon chagrin. J'ai essayé plusieurs fois de travailler: impossible! Le pire, c'est l'heure des repas.

Demain matin, nous aurons à déjeuner Bataille, qui m'a l'air très philosophe.

Ernest travaille-t-il encore? Je croyais presque que tu serais partie pour l'Angleterre, hier?

Si au moins nous étions ensemble! La vue de ta bonne mine me ferait du bien.

Paris est décidé à la résistance quand même, et les

Prussiens vont refluer sur la province. Cela me paraît immanquable. C'est une question de temps. Rouen est décidé à céder tout de suite; mais le département se défendra... Comment?

Adieu, pauvre chérie. Bon courage, je t'embrasse bien fort.

Ton Vieux.

Je vais m'équiper pour l'exercice[1].

CXXVII

Croisset, jeudi soir, 11 heures, 23 septembre 1870.

Mon pauvre Caro,

Ça va un peu mieux, aujourd'hui; il nous est venu des nouvelles tellement bonnes qu'elles vous desserrent la poitrine, bien qu'on ne veuille pas y croire (je ne te les envoie pas, pour ne pas te faire une fausse joie), tant nous avons été trompés souvent! Ce qu'il y a de sûr, c'est que partout on fond des canons, on s'arme et on marche sur Paris. Il est passé à Rouen, depuis deux jours, 53,000 hommes de troupes (tous les prisonniers de Sedan s'échappent). On forme des armées: dans quinze jours il y aura peut-être un million d'hommes autour de Paris? Les gardes nationaux de Rouen partent samedi prochain.

Comme on sait qu'il ne faut attendre aucune pitié des Prussiens, et qu'ils *ne veulent* pas faire la paix, les gens les plus timides sont résignés, maintenant, à se battre

1. Il avait été nommé lieutenant de la garde nationale de Croisset.

à outrance. Enfin, il me semble que tout n'est pas perdu?

Je t'assure que moi j'ai cru, plusieurs fois, devenir fou. Ce qui me ronge, c'est l'oisiveté — et les doléances! et les bavardages! Mais, pour le moment, je suis remonté.

Ta grand'mère va bien. Nous avons eu, aujourd'hui, la visite de Mme Brainne et de Mme Lapierre; dimanche dernier, celle de Raoul Duval avec Mme Perrot (la mère de Janvier), Mme Lepic (sa fille), et la femme d'un colonel, Mme de Gantés. Celle-là était dans un joli état! Elle a parcouru le champ de bataille de Sedan, pour découvrir son mari parmi les cadavres; elle ne l'a pas trouvé. Je crois qu'elle mangerait Badinguet et de Failly avec délices!

Lundi, j'ai été déjeuner à Hautot, chez le philosophique Bataille! Quel heureux tempérament d'homme? Voilà toutes les nouvelles, ma pauvre chérie. Et toi, que deviens-tu? Ta seconde lettre (celle d'aujourd'hui) est moins triste que la première; mais j'ai peur que tu ne t'ennuies beaucoup à Londres, dont le climat, d'ailleurs, n'est pas sain. J'y ai toujours été malade. C'est une ville qui me fait peur; et puis, je doute que la nourriture te soit bonne: *pas de pot-au-feu!* ni mille petites choses auxquelles nous sommes habitués. Les bonnes dames chez lesquelles tu manges n'ont pas ton ordinaire, mon bibi. Enfin, je tremble que tu ne tombes malade à Londres [1]. Je crois que tu ferais mieux, dans quelques jours, d'aller habiter Brighton; tu louerais un petit appartement, et Marguerite te ferait la cuisine. Il est peu probable que

1. Mon mari avait tenu à m'éloigner de Dieppe, où les Prussiens étaient redoutés, et j'avais accepté l'hospitalité à Londres, dans la famille de mon ancienne institutrice, pour moi et Marguerite, ma femme de chambre.

les Prussiens viennent à Dieppe? On ne croit même pas qu'ils viennent à Rouen : c'est trop loin de Paris. N'importe, reste en Angleterre jusqu'à nouvel ordre.

Pas de nouvelles de d'Osmoy.

Feydeau, qui est à Boulogne-sur-Mer, m'a écrit aujourd'hui pour me dire qu'il « crevait de faim » et me demander de l'argent. Je vais lui en envoyer.

Nous sommes assaillis de pauvres ! ils commencent à faire des menaces. Les patrouilles de *ma* milice commenceront la semaine prochaine, et je ne me sens pas disposé à l'indulgence.

Ce qu'il y a d'affreux dans cette guerre, c'est qu'elle vous rend *méchant*. — J'ai, maintenant, le cœur sec comme un caillou, et, quoi qu'il advienne, on restera stupide. Nous sommes condamnés à parler des Prussiens jusqu'à la fin de notre vie ! On ne reçoit pas sur la cervelle de pareils coups impunément ! l'intelligence en demeure ébranlée.

Je me regarde, pour ma part, comme un homme fini, vidé. Je ne suis plus qu'une enveloppe, une ombre d'homme. La société qui va sortir de nos ruines sera militaire et républicaine, c'est-à-dire antipathique à tous mes instincts. « Toute gentillesse », comme eût dit Montaigne, y sera impossible : c'est cette conviction-là (bien plus que la guerre) qui fait le fond de ma tristesse. Il n'y aura plus de place pour les Muses.

Mais je suis ingrat envers le ciel, puisque j'aurai encore ma chère Caro.

Ton vieil oncle.

CXXVIII

Croisset, mardi soir, 28 septembre 1870.

Mon pauvre loulou,

Je suis *remonté*, car je suis résigné à tout; je dis à *tout :* depuis dimanche, où nous avons appris les conditions que la Prusse voudrait nous imposer, rien que pour un armistice, il s'est fait un revirement dans l'esprit de tout le monde. C'est maintenant un duel à mort. Il faut, suivant la vieille formule, « vaincre ou mourir ». Les hommes les plus capons sont devenus braves. La garde nationale de Rouen envoie demain son 1er bataillon à Vernon; dans quinze jours toute la France sera soulevée. J'ai vu aujourd'hui à Rouen des mobiles des Pyrénées! Les paysans de Gournay marchent sur l'ennemi. De l'ensemble des nouvelles, il résulte que nous avons eu l'avantage dans toutes les escarmouches qui ont eu lieu aux environs de Paris, malgré la panique des zouaves du général Ducrot. Mais j'oublie que ton mari t'envoie tous les jours le *Nouvelliste.*

Je commence, aujourd'hui, mes patrouilles de nuit. J'ai fait tantôt à « mes hommes » une allocution paternelle, où je leur ai annoncé que je passerais mon épée dans la bedaine du premier qui reculerait, en les engageant à me flanquer à moi-même des coups de fusil s'ils me voyaient fuir. Ton vieux baudruchard d'oncle est *monté* au ton épique! Quelle drôle de chose que les cer-

velles, et surtout que la mienne ! Croirais-tu que, maintenant, je me sens presque gai ! J'ai recommencé hier à travailler, et j'ai retrouvé l'appétit !

Tout s'use, l'angoisse elle-même.

Ton oncle Achille Flaubert me dépasse, car il veut quitter ses malades et prendre un fusil.

P***, qui tremblait, il y a huit jours, a maintenant son sac tout préparé et ne demande qu'à marcher : chacun sent *qu'il le faut;* le temps des plaintes est passé ! A la grâce de Dieu ! Bonsoir !

Peut-être suis-je fou? Mais, à présent, j'ai de l'espoir. Si l'armée de la Loire ou celle de Lyon peut couper les chemins de fer des Prussiens, nous sommes sauvés. Il y a dans Paris 600,000 hommes armés de chassepots et 11,000 artilleurs de la marine, sans compter d'effroyables engins et une rage de cannibale qui anime tout le monde.

Mais, causons de toi, ma pauvre Caro ! Comme je m'ennuie de ne pas te voir ! Te fais-tu à la vie de Londres? Je t'engage à passer de longues séances au British et au National Galery, ainsi qu'à Kensington. As-tu été à Kew et Kensington? N'est-ce pas que les promenades sur la Tamise sont charmantes? L'endroit que j'aime le mieux de Londres, c'est la pelouse de Greenwich. Tu ne m'as pas donné des nouvelles de Putzel ? A-t-elle eu bien du succès ?

Que dis-tu de Julie, qui croit (bien qu'on lui dise) qu'on peut toujours et malgré tout aller à Paris par « la route d'en haut » ?

Les pauvres nous ont laissés, aujourd'hui, plus tranquilles que mardi dernier. Ce qui m'exaspère, c'est le beau temps; le soleil a l'air de se moquer de nous ! Comme tu dois faire des réflexions philosophiques à Londres, mon pauvre Caro ! Il nous serait impossible de

t'y rejoindre, car « les hommes valides » ne peuvent plus sortir de France! On a arrêté l'émigration.

Adieu, ma chère Caro, ma pauvre fille. Je t'embrasse avec toutes les tendresses de mon cœur.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

CXXIX

Mercredi soir, 5 octobre 1870.

Ma chère Caro,

Je n'ai pas de bonnes nouvelles à te donner. Les Prussiens sont d'un côté à Vernon et de l'autre à Gournay. Rouen *ne résistera pas!* (Je ne connais rien de plus ignoble que la Normandie!) Aussi est-il probable que les Prussiens ne s'y livreront pas à de grands excès?

La République me paraît dépasser l'Empire en bêtise! On parle toujours des armées du centre et on ne les voit pas. On promène les soldats d'une province à l'autre; voilà tout. Les gens de cœur qui s'en mêlent rentrent chez eux, désespérés; nous sommes non seulement malheureux, mais ridicules.

Quant à Paris, il résistera quelque temps encore; mais on dit que la viande ne va pas tarder à manquer, alors il faudra bien se rendre. Les élections pour la Constituante auront lieu le 16. Il est impossible que la paix soit faite auparavant et avant que tout soit réglé. Il nous faut donc attendre encore un mois. Dans un mois tout sera fini, c'est-à-dire le premier acte du drame sera fini : le second sera la guerre civile.

Il y a eu du revif après la circulaire de Favre, mais la reddition de Strasbourg (auquel on n'a pas envoyé un homme ni un fusil) nous a replongés dans l'abattement.

C'est le cœur qui nous manque, pas autre chose, car si tout le monde s'entendait, nous pourrions encore avoir le dessus! Pour nous sauver, je ne vois plus maintenant qu'un miracle; mais le temps des miracles est passé.

Tu me parais bien raisonnable et bien stoïque, ma pauvre chère fille. L'es-tu, vraiment, autant que tu le dis! Quant à moi, je me sens *brisé*, car je vois nettement l'abîme. Quoi qu'il advienne, le monde auquel j'appartenais a vécu. Les Latins sont finis! maintenant c'est au tour des Saxons qui seront dévorés par les Slaves. Ainsi de suite.

Nous aurons pour consolation, avant cinq ou six ans, de voir l'Europe en feu; elle sera à nos genoux, nous priant de nous unir avec elle contre la Prusse. La première puissance qui va se repentir de son égoïsme, c'est l'Angleterre. Son influence en Orient est perdue, Alexandre ne fera qu'une bouchée de Constantinople, et cela, prochainement.

Depuis hier, tous les Nogentais et ta grand'mère sont chez toi, à Rouen, pensant être plus en sûreté qu'à Croisset, car ils y seront plus entourés; mais ta grand'mère se propose de revenir très prochainement à Croisset et de les laisser se débrouiller à Rouen comme ils l'entendront.

J'ai écrit à ton mari de venir samedi soir dîner et coucher à Croisset, afin que nous puissions causer un peu tranquillement.

Tu n'as pas l'air enchantée de la famille Farmer? elle est trop bourgeoise.

Mais je crois qu'Ernest te rappellera bientôt? Il est

peu probable que les Prussiens aillent à Dieppe. Quand ils auront rançonné Rouen et le Havre, ce qui ne sera pas long, ils s'en retourneront à Paris.

Voilà tout, mon pauvre loulou. Quel plaisir j'aurai à te revoir! je n'étais pas gai le jour que je t'ai dit adieu à Neuville!

Ta bonne maman est assez raisonnable. La supériorité qu'elle se sent sur ses hôtes lui donne du nerf.

Adieu, ma chère Caro, ma pauvre fille. Je t'embrasse avec toutes les tendresses de mon cœur.

Ton vieil oncle.

CXXX

Croisset, jeudi soir, 14 octobre 1870.

Ma chère fille, ma pauvre Caro,

Les Prussiens ne sont pas encore à Rouen, mais ils sont à Gournay et à Gisors, et peut-être aujourd'hui aux Andelys? Il est probable qu'ils vont entrer dans Amiens; alors la poste d'Angleterre ira par Dieppe.

Ils annoncent tellement l'intention de venir à Rouen que c'est peut-être une feinte, et qu'ils vont se porter tout de suite vers la Basse-Normandie? Il y a beaucoup des nôtres à Fleury, mais j'ai peur que cette lettre ne tombe entre leurs mains, et je ne t'en dis pas plus.

Mon pauvre domestique est parti aujourd'hui dans son pays pour la revision. Si on me l'empoigne, ce sera pour moi un surcroît d'ennui. Nos parents s'en retournent demain vers leur patrie. Leur voyage va leur demander au moins trois jours. J'espère qu'il ne leur arrivera

rien, car le centre de la France est libre. Ta grand'mère revient demain dans son gîte pour tout à fait.

Depuis l'arrivée de Gambetta à Tours, il me semble qu'il y a un peu plus d'ordre et de commandement? Que dis-tu de son voyage en ballon, au milieu des balles? C'est coquet.

Bourbaki a dû passer à Rouen aujourd'hui. On dit que Palikao nous revient : il est capable de nous donner un bon coup d'épaule.

Quel pitoyable citoyen que le philosophe Baudry! Il est revenu à Rouen, où je l'ai vu aujourd'hui. Tu ne le reconnaîtrais pas, tant il a maigri. Il crève de peur, c'est évident! et il n'est pas le seul.

Quant à moi, depuis le commencement de la semaine, je travaille, et pas trop mal! *On se fait à tout*, et puis, je crois que j'ai parcouru le cercle, car j'ai failli en devenir fou, ou mourir de chagrin et de rage.

La pluie qui n'arrête pas me comble de joie et me détend les nerfs. Je crois que nos ennemis commettent une faute grossière en incendiant les villages. Le paysan, qui est plat comme une punaise par amour de son bien, se transforme en bête féroce dès qu'il a perdu sa vache. Les cruautés inutiles amènent des représailles sourdes. Ah! si nous avions : 1° de l'artillerie et 2° un vrai chef!

C'est bien heureux pour toi d'avoir rencontré Frankline[1]. Je t'engage à quitter ton logement afin d'en prendre un où il y ait une chambre à feu. Prends garde de devenir malade, ma pauvre Caro. Tu n'es pas trop robuste, et le climat de Londres est bien mauvais. Si tu te sentais souffrante, il faudrait revenir quand même. Il me semble que si tu étais avec nous, ici, j'aurais la

1. Frankline Grout, une de mes amies, qui plus tard épousa Auguste Sabatier, doyen de la Faculté de théologie protestante.

moitié moins de tourment. Comme j'ai envie de t'embrasser! Comme il y a longtemps que je n'ai vu ta bonne gentille mine!

Et je ne reverrai plus l'*Horloger!* Il s'est réfugié dans son pays, en Basse-Normandie, où il va vivre de ses rentes! Nous n'entendrons plus son rognonnement bimensuel. Va-t-il pouvoir causer du temps tout à son aise!

Nous n'avons eu mardi dernier que trois cents pauvres environ. Que sera-ce cet hiver? Quelle abominable catastrophe! et pourquoi? dans quel but? au profit de qui? Quel sot et méchant animal que l'homme! et comme c'est triste de vivre à des époques pareilles! Nous passons par des situations que nous estimions impossibles, par des angoisses qu'on avait au IVe siècle, quand les Barbares descendaient en Italie. Il n'y a jamais eu, dans l'histoire de France, rien de plus tragique et de plus grand que le siège de Paris! Ce mot-là seul donne le vertige, et comme ça fera rêver les générations futures! N'importe, en dépit de tout, j'ai encore de l'espoir. Voilà le mauvais temps. C'est un rude auxiliaire. Et puis, qui sait? la fortune est changeante.

Bon courage, mon pauvre Caro! Je te baise sur les deux joues.

Ton vieux bonhomme.

Tendresses à Putzel.

Le ton insolent du *Times* me révolte plus que les Prussiens.

CXXXI

Croisset, lundi, 1 heure, 24 octobre 1870.

Mon pauvre Caro, ton mari t'écrira sans doute qu'il me trouve au plus bas degré de la démoralisation, car il ne vient ici que les dimanches, et le dimanche est pour moi un jour atroce! Je me rappelle les visites de Bouilhet et les soirées de la rue de Courcelles[1], alors je roule dans des océans de mélancolie. Et puis le tête-à-tête continuel avec ta grand'mère n'est pas gai! Et quelquefois. je n'en peux plus! puis je me remonte, et je retombe. Ainsi de suite, et les jours s'écoulent, Dieu merci!

Les Prussiens ne sont pas encore à Rouen. Ils y viendront certainement, mais je doute qu'ils viennent à Croisset. Voilà bientôt trois semaines qu'ils se tiennent sur les limites du département. Pourquoi n'avancent-ils pas?

Si Bourbaki rejoint Bazaine et qu'ils arrivent tous les deux sous les murs de Paris en même temps qu'une armée s'y présentera, alors les Parisiens feront une sortie collective et tout peut changer en deux jours. Paris tiendra encore longtemps. La défense y est formidable et l'esprit de la population excellent. Ah! si la Province lui ressemblait, à ce pauvre Paris!

J'ai donné hier ma démission de lieutenant, ainsi que le sous-lieutenant et le capitaine, afin de forcer le maire à établir un conseil de discipline, car nous n'avons aucune autorité sur notre pitoyable milice! Si je n'ai pas

1. Chez la princesse Mathilde.

de réponse d'ici à la fin de la semaine, je me regarderai comme complètement libre, et alors je verrai ce que j'aurai à faire. Quelle pluie! quel temps! quelle tristesse! Mon chagrin ne vient pas tant de la guerre que de ses suites. Nous allons entrer dans une époque de ténèbres. On ne pensera plus qu'à l'art militaire. On sera très pauvre, très pratique et très borné. Les élégances de toute sorte y seront impossibles! Il faudra se confiner chez soi et ne plus rien voir.

Beaucoup de personnes « ne prennent pas ça » comme moi, et je suis un des plus affectés. Pourquoi?

La grande bataille que j'attendais, la semaine dernière, sur les bords de la Loire n'a pas eu lieu. C'est un bien pour nous; les Prussiens semblent maintenant remonter vers le Nord, revenir sur Paris? D'autre part, ils menacent Amiens; mais Bourbaki va venir de Lille. En finirons-nous avec ce système de petites défenses locales? nos armées ne sont pas prêtes. En attendant, Paris résiste et les use. Je ne vois pas ce que les Prussiens y font de bon pour eux. Ils n'ont guère avancé depuis cinq semaines.

Ce matin les journaux parlent d'une intervention diplomatique. Il paraîtrait (mais je n'y crois guère) que l'Angleterre prendrait l'initiative? Le voyage de Thiers en Russie a-t-il servi à quelque chose?

Moi, je ne compte que sur Paris et sur Bazaine surtout. Paris pris, il n'est pas sûr que les Prussiens en sortent. La bataille dans les rues peut être formidable.

J'admire ton énergie de pouvoir apprendre l'allemand. Tu fais bien de t'occuper. Moi, je ne le peux plus. J'ai l'oreille tendue aux roulements de tambours. Le soir, je vais mieux, mais l'après-midi je m'ennuie démesurément. C'est mon oisiveté forcée qui me ronge. Pour se livrer à des travaux d'imagination, il faut avoir l'imagi-

nation libre. C'est la première condition. J'ai reçu ce matin du pauvre Feydeau une seconde lettre. Il est toujours à Boulogne et dans un pitoyable état. Il m'apprend que le père Dumas est tombé en enfance.

Nous avons caché à ta grand'mère la blessure de M. de la Chaussée.

Olympe avec sa famille est arrivée à Nogent sans encombres, au bout de cinq jours de voyage.

En mettant les choses au pire, la guerre ne peut pas durer plus de six semaines encore? Quel poids de moins on aura sur la poitrine quand la paix sera faite! Et comme je t'embrasserai avec plaisir, ma pauvre Caro! Adieu, je t'envoie toutes mes tendresses.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

CXXXII

Croisset, samedi soir, 11 heures, 1870.

Je ne peux pas croire encore à la reddition de Metz! La dépêche de Guillaume est en contradiction avec une autre dépêche prussienne de la veille. Comment se fait-il que cette catastrophe ne soit pas encore officielle en France?

Cependant, comme il ne nous arrive que des malheurs, l'événement doit être sûr.

Les troupes ennemies qui étaient devant Metz vont se porter sur Paris, sur la Loire, ou sur Rouen par le Nord.

La Seine-Inférieure, jusqu'à présent, est bien défendue. Mais elle ne résistera pas au nombre. Ce sera là comme ailleurs, comme partout!

La reddition de Metz va démoraliser toute la province, j'en ai peur, mais enrager Paris. De là, dissension.

Nous sommes dans un bel état! mais il ne peut pas durer longtemps. Le dénouement, quel qu'il soit, doit approcher? J'imagine que Paris va faire des sorties? Avant que les Prussiens n'y entrent, que de sang, quelles horreurs!

Ah! mon pauvre Caro! Comme je suis triste! et las de la vie! Te figures-tu ce que sont mes journées passées en tête à tête avec ta grand'mère? Si cela dure encore quelque temps, j'en mourrai, je n'en peux plus. J'ai tout fait pour me donner du courage! mais je suis à bout! On se garantit contre une averse et non contre une pluie fine. J'ai l'une et l'autre à la fois. A quoi occuper son esprit, mon Dieu!

Ton mari est arrivé ce soir. Je le trouve bien raisonnable, et bien aimable de venir ainsi tous les samedis.

Ta grand'mère change d'avis tous les jours. Elle veut maintenant retourner à Rouen. Elle a eu envie de prendre Pilon[1] pour garder la ferme. Mais ce soir elle trouve que ça lui coûterait trop cher, etc.

Nous avons eu hier, à déjeuner, les Lapierre. Ils étaient pleins de confiance! On en avait encore cette semaine.

Et ces pauvres Nogentais qui ont été bombardés! Quelle peur ils ont dû avoir! Nous n'avons pas reçu de leurs nouvelles.

Si nous avions un vrai succès sur la Loire, un seul, et si Trochu faisait trois ou quatre sorties furieuses, les choses changeraient peut-être; mais je n'ose plus espérer.

Adieu, ma pauvre fille. Quand nous reverrons-nous? Comme je m'ennuie de toi!

1. Concierge de la maison de ma grand'mère à Rouen.

CXXXIII

Vendredi soir, 10 heures, octobre 1870.

Mais, mon pauvre Caro, si je ne t'ai pas écrit cette semaine, ne t'en prends qu'à toi. Avant de partir de Lyndon tu m'as dit que tu m'enverrais ta nouvelle adresse à Londres. Je ne l'ai pas encore (nous n'avons pu, ta grand'mère et moi, *lire* celle qu'elle a reçue de toi avant-hier); aussi je t'envoie cette lettre à tout hasard, chez Mme Herbert.

Rien de neuf! Nous *les* attendons toujours! et chaque jour redouble notre angoisse. Cette longue incertitude nous enlève toute énergie. Ce qui me paraît certain, c'est que Rouen ne sera attaqué qu'après une affaire importante sur la Loire. Elle doit se combiner avec la sortie de Trochu. Le sort de la Normandie (et celui de la France) dépend de cette double action. Si elle n'est pas décisive, la guerre peut durer encore longtemps, car Paris a assez de vivres pour résister jusqu'à la fin de janvier et peut-être au delà? Mais quand le moment sera venu de faire la paix, avec qui la Prusse pourra-t-elle traiter, puisque nous n'avons pas de gouvernement : il faudra en nommer un, ce qui prolongera le séjour de nos ennemis dans notre lamentable pays.

Comme j'ai envie de le quitter définitivement! Je voudrais vivre dans une région où l'on ne fût pas obligé d'entendre le tambour, de voter, de se battre, bien loin de toutes ces horreurs, qui sont encore plus bêtes qu'atroces. Par-dessus le chagrin qui m'accable, j'ai un ennui sans nom, un dégoût de tout, inexprimable.

Je regrette de n'avoir pas envoyé ta grand'mère avec toi, comme j'en avais l'intention, et de n'être pas parti à Paris! Là, au moins, je me serais occupé, j'aurais fait quelque chose et je ne serais pas dans l'état où je suis.

A quoi puis-je employer mon temps? je n'ai pour compagnie que celle de ta grand'mère qui n'est pas gaie et qui s'affaiblit de jour en jour! Pourquoi es-tu partie, mon pauvre Caro! ta gentille société nous soutiendrait. Ce que je dis-là est bien égoïste, car tu es mieux à Londres qu'à Dieppe; mais nous nous ennuyons de toi, tous les trois, bien profondément, je t'assure.

Une fois par semaine, je dîne chez les Lapierre qui sont des gens fort aimables et d'un bon moral. Je lis du Walter Scott (quant à écrire, il n'y faut pas songer); tu vois que je fais ce que je peux. Je me raisonne. Je me fais des sermons, mais je retombe vite, aussi découragé qu'auparavant. Ma vie n'est pas drôle depuis dix-huit mois! Pense à tous ceux que j'ai perdus!

Je suis moins sombre à Rouen qu'à Croisset, parce que j'y ai des souvenirs moins tendres. Et puis, je vais et viens, je me promène sur le port, je vais même au café! Quelle dégradation!

Ne juge pas des autres par moi! Personne assurément n'est gai. Mais beaucoup de gens supportent notre malheur avec philosophie. Il y a des phrases toutes faites au service de la foule et qui la consolent de tout.

Ce qui me navre c'est : 1° l'éternelle férocité des hommes, et 2° la conviction que nous entrons dans un monde hideux, d'où les Latins seront exclus. Toute élégance, même matérielle, est finie pour longtemps. Un mandarin comme moi n'a plus sa place dans le monde.

Et quand même nous finirions par avoir le dessus, la chose n'en serait pas moins telle que je le dis. Si j'avais vingt ans de moins, je ne pleurerais pas, peut-être, pour

tout cela. Et si j'en avais vingt de plus, je me résignerais plus facilement.

Adieu, ma chère enfant. Mon vieux cœur éprouvé se soulève de tendresse en pensant à toi. Et j'y pense presque continuellement : je n'ai pas besoin de te le dire, n'est-ce pas? Quand te reverrai-je?

CXXXIV

Croisset, jeudi, 3 heures, novembre 1870.

Mon pauvre Caro,

Nous sommes toujours dans le même état. Dimanche soir on nous annonçait 80,000 Prussiens se dirigeant sur Rouen à marches forcées. Aujourd'hui, on dit que c'est impossible, parce qu'ils doivent prendre auparavant les places fortes entre Metz et Amiens. Ainsi, nous ne les àurions pas encore tout de suite, pas avant huit ou quinze jours? D'autre part, on dit (toujours les on-dit) que les puissances neutres, l'Angleterre en tête, veulent à toute force s'interposer, mais la Prusse est plus forte qu'elles et peut les envoyer promener. Le moyen de croire qu'ils cèdent étant vainqueurs! Pourquoi s'en iraient-ils puisqu'ils ont le dessus. Ils prendront Paris par la famine. Mais combien de temps Paris peut-il lutter? Quelle angoisse! c'est une agonie continuelle!

Les consolations m'irritent. Le mot *espoir* me semble une ironie. Je suis très malade, moralement; ma tristesse dépasse tout ce qu'on peut imaginer, et elle m'inquiète plus que tout le reste.

Ta grand'mère est chez toi, à Rouen. J'y ai couché

avant-hier, j'irai demain déjeuner; elle reviendra ici samedi et retournera à Rouen lundi. Ces changements de lieu la distraient un peu! Si les Prussiens viennent à Rouen, elle ira loger à l'hôtel de France, ou même à l'Hôtel-Dieu, mais cela à la dernière extrémité et pendant trois ou quatre jours. Je ne veux pas qu'elle reste à Croisset, si nous y avons des garnisaires. Quant à moi (le cas échéant), je suis décidé à m'enfuir n'importe où, plutôt que de les héberger. Ce serait au-dessus de mes forces.

Peut-être la paix sera-elle faite avant cela?

Voilà ton mari devenu soldat. Mais comme il est du troisième ban, il n'est pas près de partir!

Il t'aura dit sans doute qu'on voulait couper les trois cours de Croisset pour faire une route de Croisset à Canteleu. J'en ai été fort tourmenté d'abord; mais le projet est impraticable, à cause de la dépense qu'il entraînerait. Néanmoins je n'ai pas le cœur complètement allégé de ce côté.

Voilà la neige qui tombe! le ciel est gris, et je suis là, tout seul, au coin de mon feu, à rouler dans ma tristesse! Adieu, ma pauvre Caroline, ma chère enfant!

CXXXV

Rouen, dimanche, 18 décembre 1870.

Ma chère Caro,

Comme tu dois être inquiète de nous! Rassure-toi, nous vivons tous, après avoir passé par des émotions terribles et restant plongés dans des ennuis inimaginables! Dieu merci, pour toi, tu ne les as pas eus. J'ai cru par moments en devenir fou. Quelle nuit que celle

qui a précédé notre départ de Croisset! Ta grand'mère a couché à l'Hôtel-Dieu pendant toute une semaine. Moi-même j'y ai passé une nuit. Présentement nous sommes sur le port où nous avons deux soldats à loger. A Croisset il y en a sept, plus trois officiers et six chevaux. Jusqu'à présent nous n'avons pas à nous plaindre de ces messieurs. Mais quelle humiliation, mon pauvre Caro! quelle ruine! quelle tristesse! quelle misère! Tu ne t'attends pas à ce que je te fasse une narration. Elle serait trop longue, et d'ailleurs je n'en serais pas capable. Depuis quinze jours il nous est impossible de recevoir de n'importe où une lettre, un journal et de communiquer avec les environs; tu dois en savoir, grâce aux journaux anglais, plus long que nous. Il nous a été impossible de faire parvenir une lettre à ton mari (et il n'a pu nous écrire?) Espérons que quand les Prussiens se seront établis en Normandie complètement, ils nous permettront de circuler. Le consul d'Angleterre de Rouen m'a dit que le paquebot de New-Haven ne marchait plus. Dès qu'il marchera, dès qu'on pourra aller de Dieppe à Rouen, reviens vers nous, ma chère Caro. Ta grand'mère vieillit tellement! elle a tant envie, ou plutôt tant besoin de toi! Quels mois que ceux que j'ai passés avec elle depuis ton départ! mes douleurs ont été si atroces que je ne les souhaite à personne, pas même à ceux qui les causent! Le temps qui n'est pas employé à faire des courses pour servir MM. les Prussiens (hier, j'ai marché pendant trois heures pour leur avoir du foin et de la paille) on le passe à s'enquérir l'un de l'autre, ou à pleurer dans son coin. Je ne suis pas né d'hier et j'ai fait dans ma vie des pertes considérables, eh bien, tout cela n'était rien auprès de ce que j'endure maintenant. Je dis rien rien. Comment y résister? voilà ce qui m'étonne.

Et nous ne savons pas quand nous en sortirons. Le pauvre Paris tient toujours ! mais enfin, il succombera ! et d'ici là, la France sera complètement saccagée, perdue. Et puis, après, qu'adviendra-t-il ? quel avenir ! Il ne manquera pas de sophistes pour nous démontrer que nous n'en serons que mieux et que le « malheur purifie ». Non ! le malheur rend égoïste et méchant, et bête — cela était inévitable ; — c'est une loi historique. Mais quelle dérision que les mots « humanité, progrès, civilisation » ! Oh ! pauvre chère enfant, si tu savais ce que c'est que d'entendre traîner leurs sabres sur les trottoirs, et de recevoir en plein visage le hennissement de leurs chevaux ! Quelle honte ! quelle honte !

Ma pauvre cervelle est tellement endolorie que je fais de grands efforts pour t'écrire. Comment cette lettre t'arrivera-t-elle ? je n'en sais rien. On m'a fait espérer ce soir que je pourrais te l'envoyer par une voie détournée. Ton oncle Achille Flaubert a eu (et a encore) de grands ennuis au Conseil municipal, qui a délibéré au milieu des coups de fusil tirés par les ouvriers. Moi, j'ai des envies de vomir presque permanentes ; ta grand'mère ne sort plus du tout, et pour marcher dans sa chambre elle est obligée de s'appuyer contre les meubles et les murs. Quand tu pourras revenir sans danger, reviens. Je crois que ton *devoir* t'appelle maintenant près d'elle. Ton pauvre mari était bien triste de ta longue absence. Ce doit être encore pire depuis quinze jours ! On dit que les Prussiens ont été deux fois à Dieppe, mais qu'ils n'y sont pas restés (la première fois c'était pour avoir du tabac ; les gens qui en ont le cachent et il devient de plus en plus rare). Mais nous ne savons rien de positif sur quoi que ce soit, car nous sommes séquestrés comme dans une ville assiégée. L'incertitude s'ajoute à toutes les autres angoisses. Quand je songe au

passé, il m'apparaît comme un rêve! Oh! le boulevard du Temple, quel paradis! Sais-tu qu'à Croisset ils occupent *toutes* les chambres. Nous ne saurions pas comment y loger, si nous voulions y retourner! Il est 11 heures du soir, le vent souffle, la pluie fouette les vitres. Je t'écris dans ton ancienne chambre à coucher et j'entends ronfler les deux soldats qui sont dans ton cabinet de toilette. Je roule et m'enfonce dans le chagrin comme une barque qui sombre dans la mer. Je ne croyais pas que mon cœur pût contenir tant de souffrances sans en mourir.

Je t'embrasse de toutes mes forces. Quand te verrai-je?

Ton vieil oncle qui n'en peut plus.

La famille Grout va bien.

CXXXVI

Lundi, 23 décembre 1870.

Chère Carolo,

J'ai reçu hier soir ta lettre du 15 par M. Berthelot. Nous t'écrivons au moins une fois la semaine, mais le service entre Dieppe et Rouen est si mal fait que la moitié des lettres s'égare, j'en suis sûr! Ainsi, nous n'avons encore reçu aucune nouvelle de ton mari qui nous a quittés mardi dernier. Il avait une lettre de moi pour toi.

Tu me reproches de ne pas te donner de détails. Mais ils sont si navrants que je te les épargne. Et puis, nous

sommes si las, si tristes, ta grand'mère et moi, que nous n'avons pas la force de faire de longues épîtres.

Je me lève très tard. Deux ou trois fois la semaine je sors pendant deux heures pour aller à l'Hôtel-Dieu, chez Baudry ou chez les dames Lapierre. Je lis au hasard et sans suite des livres qu'on me prête. Je dîne au coin du feu, dans la chambre de ta grand'mère. Enfin l'heure de se coucher vient. Mais je ne dors pas toujours! Ta grand'mère n'est pas isolée. On vient lui faire des visites, mais comme elle est triste! Tu la retrouveras bien changée! elle ne peut plus marcher dans sa chambre qu'en se tenant aux meubles. Ton absence prolongée la tue. Elle croit qu'elle ne te reverra pas et elle t'appelle, la nuit, en pleurant. Mme Achille a trouvé bon de lui dire qu'il y avait beaucoup de petite vérole à Londres et elle te voit défigurée. Rassure-la à ce sujet.

Je crois que les Prussiens ne vont pas tarder à prendre le Havre. Alors la Normandie sera peut-être libre et tu pourrais revenir. Lapierre et Raoul Duval sont, la semaine dernière, revenus très facilement de Londres à Rouen. Un chemin de fer existe de Boulogne à Saint-Valery-sur-Somme. Là, une diligence fait le service jusqu'à Dieppe. Ton mari pourrait bien aller te chercher jusqu'à Saint-Valery (15 lieues, pas plus) ou même jusqu'à Boulogne. Je crois que ses craintes sont exagérées sur les dangers que tu peux courir (il ne m'a pas l'air de se soucier que tu reviennes)? Mais ici tout le monde pense le contraire. En tout cas, c'est une malheureuse idée que tu as eue de t'en aller! Mais je m'applaudis bien de n'avoir pas emmené ta grand'mère à Trouville. Elle y serait morte de froid, d'isolement et d'inquiétude, car le bruit a couru que ton oncle Achille était tué, lorsque les voyous de Rouen ont tiré des coups de fusil contre le Conseil municipal. Nous attendons maintenant les

troupes de Mecklembourg qui remplaceront celles de Manteufel. Les hommes qui occupent Croisset vont être remplacés par d'autres qui seront peut-être pires, car ils n'ont commis jusqu'à présent aucun dégât et ils ont respecté mon pauvre cabinet. Mais Croisset a perdu, pour moi, tout son charme, et pour rien au monde je n'y remettrais maintenant les pieds. Si tu savais ce que c'est que de voir des casques prussiens sur son lit! Quelle désolation! Cette affreuse guerre n'en finit pas! Finira-t-elle quand Paris se sera rendu? Mais comment Paris peut-il se rendre? Avec qui la Prusse voudra-t-elle traiter? de quelle façon établir un gouvernement? Quand je considère l'avenir, si prochain qu'il soit, je ne vois qu'un grand trou noir et le vertige me prend. Je ne doute pas, pauvre Caro, que tu ne ressentes toutes nos douleurs; mais il faut être là pour les subir en entier. Pendant deux mois les Prussiens ont été dans le Vexin. C'était bien près de nous et je voyais souvent quelques-unes de leurs victimes. Eh bien, *je n'avais pas l'idée* de ce que c'est que l'invasion. Ajoute à cela que depuis deux mois nous avons eu presque constamment de la neige, avec un froid de 10 à 12 degrés. Les glaçons de la Seine sont à peine fondus.

La vieille Julie est revenue à Rouen. Elle est presque complètement aveugle. Ah! j'ai une belle compagnie, ma pauvre Caro! Au moins si je pouvais occuper mon esprit à quelque chose! mais c'est impossible! Le malheur vous abrutit. J'ai appris que Dumas est dans le même état que moi et qu'il a du mal à écrire une lettre. Je ne sais pas comment j'ai fait pour t'en écrire une si longue. Tâche de nous envoyer des tiennes le plus souvent possible. Quand nous reverrons-nous?

Le seul espoir lointain que je garde est celui de quitter la France définitivement, car elle sera désormais inha-

bitable pour les gens de goût. Dans quelles laideurs morales et matérielles on va tomber.

Adieu, pauvre chérie. Mille baisers sur tes bonnes joues.

CXXXVII

Rouen, samedi 28 décembre 1870.

Nous recevons bien rarement de tes nouvelles, mon pauvre Caro! Ta dernière lettre était celle du 15. Il me semble que tu pourrais nous envoyer une lettre par Dieppe, sous le couvert de ton mari. Il nous dit qu'il reçoit régulièrement les tiennes!

Ta pauvre grand'mère est de plus en plus mal, moralement parlant. Il y a des jours où elle ne parle plus du tout (tant elle souffre de la tête, dit-elle). Elle se plaint de ce qu'on ne vient pas la voir, et quand elle a des visites, elle ne dit mot! Si la guerre dure encore longtemps (ce qui se peut) et que ton absence se prolonge, qu'en adviendra-t-il? Ah! quelle fatale idée tu as eue de t'en aller! nous n'aurions pas (elle et moi) souffert le quart de ce que nous souffrons si tu fusses restée. Je te répète toujours la même chose, parce que je n'ai que cela à te dire. Ton oncle Achille Flaubert va devenir malade par le chagrin et les tracas que lui cause le Conseil municipal! L'arrivée des troupes du prince de Mecklembourg a été pour nous comme une seconde invasion. Leurs exigences sont insensées et ils font des menaces. Je crois, cependant, qu'ils s'adouciront et qu'on s'en tirera encore. J'ai été ce matin à Croisset. Ce qui est dur! 200 nouveaux soldats y sont arrivés hier. Mais M. Poutrel m'a

affirmé que (d'ici à quelque temps du moins) ils resteraient à Dieppedalle. Aurons-nous cette chance-là? Mon pauvre Émile n'en peut plus! Sais-tu qu'ils ont brûlé en quarante-cinq jours pour 420 francs de bois. Tu peux juger du reste.

Avant-hier, nous en avons eu deux à loger ici. Mais ils ne sont pas restés.

Nous ne recevons plus aucun journal et nous ne savons rien. On dit les nouvelles de Paris déplorables. Mais avant que le pauvre Paris ne se rende, il se passera des choses formidables. Et quand il sera rendu, tout ne sera pas fini. Je n'ai plus maintenant qu'une envie, c'est de mourir pour en finir avec un supplice pareil.

Le froid a repris. La neige ne fond pas. J'entends traîner des sabres sur le trottoir et je viens de faire des comptes avec la cuisinière! Car c'est moi qui m'occupe du ménage, jusqu'à desservir la table tous les soirs. Je vis dans le chagrin et dans l'abjection! Quel intérieur! Quelles journées!

Adieu, pauvre loulou. Quand nous reverrons-nous? Nous reverrons-nous?

CXXXVIII

Lundi soir, 1871.

Mon pauvre loulou,

L'arrivée de ton mari, avant-hier soir, nous a fait grand plaisir. Quel homme! Je ne peux pas te dire l'admiration qu'il m'inspire, tant je le trouve fort et courageux; il est tout l'inverse de moi, car personne plus que ton oncle n'est désespéré. Mon état moral, dont rien ne

peut me tirer, commence à m'inquiéter sérieusement. Je me considère comme un homme perdu (et je ne me trompe pas). Chaque jour je sens s'affaiblir mon intelligence et se dessécher mon cœur. Oui, je deviens méchant à force d'abrutissement. C'est comme si toutes les bottes prussiennes m'avaient piétiné sur la cervelle. Je ne suis plus que l'enveloppe de ce que j'ai été jadis. Que veux-tu que je dise de plus ? J'afflige ta pauvre grand'-mère, qui de son côté me fait bien souffrir ! Ah ! nous faisons un joli duo !

Ton mari nous a proposé de nous emmener à Dieppe ; mais 1° ta grand'mère n'y aurait aucune compagnie (et ici elle reçoit des visites tous les jours) ; 2° elle serait inquiète de ton oncle Achille ; 3° le voyage se ferait dans des conditions bien inconfortables. De plus, je ne veux pas m'absenter trop loin de mon pauvre domestique qui reste seul à Croisset, à se débattre au milieu des Prussiens. En quel état retrouverai-je mon pauvre cabinet, mes livres, mes notes, mes manuscrits. Je n'ai pu mettre à l'abri que les papiers relatifs à *Saint Antoine*. Émile a pourtant la clef de mon cabinet, mais ils la demandent et y entrent souvent pour prendre des livres qui traînent dans leurs chambres.

Nous touchons au commencement de la fin ! Au reste, tu sais mieux les nouvelles que nous. Elles sont déplorables. Le pauvre Paris ne pourra pas résister longtemps à l'effroyable bombardement qu'il subit ! Et puis après ? Comment faire la paix ? Avec qui ? Le dénouement me paraît fort obscur. Quelle dérision du droit, de la justice, de l'humanité, de toute morale ! Quel recul ! Il me semble que la fin du monde arrive. Les gens qui me parlent d'espoir, d'avenir et de Providence m'irritent profondément. Pauvre France qui se sera payée de mots jusqu'au bout !

Adieu, ma chère Caro! Quand te reverrai-je? Je t'embrasse bien tendrement.

Ton vieil oncle épuisé.

CXXXIX

1er février 1871.

Chère Caro,

Ton mari m'a écrit hier qu'il t'engageait à revenir dès que le paquebot de New-Haven sera rétabli. Le blocus est donc levé, ce que je ne crois pas. Il ajoute qu'il croit te revoir dans une huitaine. J'ai peur que la huitaine se passe sans ton retour. Ce sera une grande déception pour ta grand'mère qui est à bout de force et de patience. La route de Saint-Valery est toujours là, mais est-elle sûre?

La capitulation de Paris à laquelle on devait s'attendre pourtant nous a plongés dans un état indescriptible! C'est à se pendre de rage! Je suis fâché que Paris n'ait pas brûlé jusqu'à la dernière maison, pour qu'il n'y ait plus qu'une grande place noire. La France est si bas, si déshonorée, si avilie, que je voudrais sa disparition complète. Mais j'espère que la guerre civile va nous tuer beaucoup de monde. Puissé-je être compris dans le nombre. Comme préparation à la chose, on va nommer des députés. Quelle amère ironie! Bien entendu que je m'abstiendrai de voter. Je ne porte plus ma croix d'honneur, car le mot honneur n'est plus français, et je me considère si bien comme n'en étant plus un, que je vais demander à Tourgueneff (dès que je pourrai lui écrire) ce qu'il faut faire pour devenir russe.

Ton oncle Achille Flaubert voulait se jeter par-dessus les ponts et Raoul Duval a eu comme un accès de folie furieuse. Tu as eu beau lire des journaux et t'imaginer ce que pouvait être l'invasion, *tu n'en as pas l'idée*. Les âmes fières sont blessées à mort et, comme Rachel, « ne veulent pas être consolées ».

Depuis dimanche matin nous n'avons plus de Prussiens à Croisset (mais il en revient beaucoup à Rouen). Dès que tout sera un peu nettoyé, j'irai revoir cette pauvre maison, que je n'aime plus et où je tremble de rentrer, car je ne peux pas jeter à l'eau toutes les choses dont ces messieurs se sont servis. Si elle m'appartenait, il est certain que je la démolirais.

Oh! quelle haine! quelle haine! Elle m'étouffe! Moi qui étais né si tendre, j'ai du fiel jusqu'à la gorge.

Adieu. Je t'embrasse.

Ton mari nous invite à venir chez lui, à Neuville. Le voyage ne sera pas commode pour ta grand'mère. Mais elle le fera, malgré tout.

CXL

Jeudi, 4 heures soir, 1871.

Ma chère Caro,

Au lieu de partir ce matin, je ne pars que ce soir[1], Dumas n'étant arrivé qu'à midi. Et au lieu de nous en aller par Amiens, nous allons coucher à Paris, d'où nous

1. Entre cette lettre et la suivante, l'armistice avait été signé avec la Prusse, j'étais rentrée d'Angleterre et mon oncle était venu passer quelque temps chez moi, où il avait recommencé à s'occuper de son *Saint Antoine;* il me quitta pour aller avec Alexandre Dumas fils visiter la princesse Mathilde, alors à Bruxelles.

repartirons à 9 heures du matin demain. La ligne de Rouen à Amiens est occupée par les Prussiens, encombrée de leurs troupes, et nous n'arriverions à Bruxelles qu'après demain soir... peut-être?

Ils se conduisent *abominablement* à Rouen, et je ne vous engage pas à y faire un long séjour, ni surtout à vous promener le soir dans les rues.

Émile a reçu ce matin ta lettre. Écrivez-moi à Bruxelles, à l'hôtel Bellevue. ou chez M. Giraud, rue d'Arlon, 15 (pour remettre à M. G. F.). Je suis impatient de savoir comment vous aurez fait votre voyage et comment se sera passé votre séjour à Rouen, surtout à cause de notre pauvre vieille.

Dumas m'a dit que les Prussiens quittaient Dieppe demain, définitivement. Il est fâcheux que tu ne puisses pas y rester un peu plus longtemps.

Adieu, pauvre chère Caro.

Ton vieux scheik.

En vous écrivant samedi matin de Bruxelles, vous ne pouvez pas avoir la lettre à Rouen avant lundi. Tâche de faire comprendre ça à notre vieille.

CXLI

Bruxelles, dimanche, 3 heures, 1871.

Êtes-vous à Paris? et y êtes-vous tranquilles? Je ne suis pas sans inquiétude, à cause de l'émeute et de notre pauvre vieille mère.

Je voudrais que vous fussiez restés à Dieppe, car Rouen ne m'avait pas l'air non plus bien tranquille.

Écrivez-moi par le télégraphe pour me dire ce que

vous devenez. Il faut que la dépêche passe par l'Angleterre.

Je pars pour Londres mardi, donc répondez-moi tout de suite.

Rue d'Arlon, 15, Bruxelles.

CXLII

Bruxelles, rue d'Arlon, 15, dimanche, 2 heures, 1871.

Ma chère Caro,

Nous apprenons ce matin qu'on se bat à Paris. Est-ce bien vrai? J'ai peur que vous ne vous trouviez pris dans la bagarre. J'ai envoyé hier à Rouen un télégramme vous annonçant mon arrivée, et le soir je vous ai écrit.

Comme je compte partir d'ici pour Londres mardi matin, ou mardi soir, envoie-moi par le télégraphe un mot pour me dire ce que vous devenez. La dépêche doit aller par l'Angleterre.

CXLIII

Bruxelles, lundi 20 mars 1871.
Chez M. Giraud, rue d'Arlon, 15.

J'espère que vous n'avez pas fait la bêtise d'aller à Paris d'où il nous arrive des nouvelles déplorables.

Je ne sais pas ce qui se passe à Rouen. Comment vous en tirez-vous? Tu n'as donc pas reçu un télégramme que je vous ai envoyé avant-hier par la voie d'Angleterre? Je

vous ai écrit plusieurs lettres. J'envoie un télégramme à Lapierre pour avoir de vos nouvelles.

Comme je pense que je reviendrai plus facilement à Rouen par New-Haven que par Paris, je partirai pour Londres mercredi, à moins que d'ici là je n'aie de vous un mot qui me rappelle. Comment se porte notre pauvre vieille?

CXLIV

Bruxelles, mardi soir, 4 heures, 1871.

Chère Caro,

Où êtes-vous? à Dieppe, à Rouen, ou à Paris? J'espère que ton mari n'aura pas fait l'imprudence de vous mener à Paris? J'ai télégraphié deux fois à Rouen (par la voie d'Angleterre qu'on m'a dit être la plus sûre) et n'ai reçu encore aucune nouvelle. Je vous ai écrit tous les jours, et dans tous les endroits où vous pouviez être. Rien!

Je regrette beaucoup d'être parti! Aujourd'hui on ne peut pas rentrer dans Paris, et à la frontière française l'autorité républicaine vous cherche des chicanes. Donc je m'embarque demain à Ostende pour Londres, d'où je compte revenir par New-Haven.

Les Prussiens sont-ils rentrés dans Dieppe et à Croisset? Que faire? et où aller une fois revenu en France?

Comment va notre pauvre vieille?

J'ai reçu hier sa lettre de vendredi, mais à ce moment vous ne saviez rien de Paris.

Tout n' st donc pas fini! On sera éternellement inquiet et embêté! Et les affaires d'Ernest? Comment s'arran-

gent-elles avec l'émeute? Si je n'avais promis positivement d'aller en Angleterre, je reviendrais immédiatement à Dieppe, sans m'arrêter à Londres, tant j'ai envie de savoir ce que vous devenez.

Nous revoilà dans les mêmes tracas que cet hiver.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort ainsi que maman.

Ton vieux scheik.

CXLV

Jeudi, 4 heures, 1871.

Ma chère Caro,

Je suis arrivé ce matin à Londres, non sans difficulté, et là j'y ai appris par ta lettre de mardi que vous vous étiez décidées sagement à retourner à Dieppe. Tu m'y reverras *lundi*, mon intention étant de revenir par New-Haven.

Tâche donc de me répondre tout de suite : Hatchett's hotel, Dover street, London W.

Je voudrais savoir s'il y a des Prussiens à Croisset, car où aller maintenant? Je crois cependant que l'agitation de Paris touche à sa fin? Peut-être pourrons-nous y aller dans quelque temps.

Ton vieux scheik d'oncle.

Je vous ai envoyé force lettres et télégrammes. J'ai reçu une lettre de maman et une de toi.

CXLVI

Londres, samedi soir, 1871.

Ma chère Caro,

J'ai reçu tout à l'heure ta lettre de jeudi qui me rassure beaucoup. Comme je suis content que vous soyez revenues à Dieppe!

Je comptais partir demain soir et être près de vous lundi. Mais le paquebot de New-Haven ne part pas le dimanche. Donc, mon séjour ici est retardé de vingt-quatre heures et je ne compte pas arriver à Dieppe avant mardi matin. Il est inutile que tu m'envoies Anselme, si Mercier promet d'avoir une de ses voitures sur le quai quand je débarquerai.

Il me semble que Paris reste dans le même état? Aujourd'hui on n'a reçu à l'ambassade de France (où je vais tous les jours) aucun journal de Paris. Mais nous savons, par un voyageur parti hier soir à 5 heures des Champs-Élysées, que tout était calme. Je n'y comprends goutte!

J'avais pensé à m'en aller par Calais, Boulogne, Amiens et Clères. Mais je n'arriverais à Dieppe que lundi soir au plus tôt et peut-être serais-je arrêté en route par un convoi de Prussiens? Le plus sûr, je crois, est de prendre le chemin le plus court. Comme il me tarde d'être installé quelque part et travaillant!

Adieu, pauvre chérie, ou plutôt à bientôt. Embrasse ta grand'mère pour moi et tâche de la faire patienter jusqu'à mardi matin.

Mes félicitations à ton époux de ce qu'il a échappé aux balles de « nos frères ».

CXLVII

Croisset, mercredi, 2 heures, 1871

Ma chère Caro,

Contrairement à mon attente, je me trouve *très bien* à Croisset, et je ne pense pas plus aux Prussiens que s'ils n'y étaient pas venus! Il m'a semblé très doux de me retrouver au milieu de mon vieux cabinet et de revoir toutes mes petites affaires! Mes matelas ont été rebattus, et je dors comme un loir. Dès samedi soir, je me suis remis au travail et, si rien ne me dérange, j'aurai fini mes *Hérésies* à la fin de ce mois. Enfin, pauvre chérie, il ne me manque rien — que la présence de ceux, ou plutôt de celles que j'aime, petit groupe où vous occupez le premier rang, ma belle dame.

J'avais la boule complètement perdue, quand nous nous sommes retrouvés au commencement de février; mais, grâce à toi, à ta gentille société et à ton bon intérieur, je me suis remis peu à peu, et maintenant j'attends le jour où tu reviendras ici (pour un mois, j'espère). Le jardin va devenir très beau : les bourgeons poussent; il y a des primevères partout. Quel calme! j'en suis tout étourdi!

J'ai passé la journée de dimanche dans un abrutissement singulier qui était plein de douceur. Je revoyais le temps où mon pauvre Bouilhet entrait, le dimanche matin, avec son cahier de vers sous les bras; quand le

père Parain[1] circulait par la maison, en portant le journal sur sa hanche, et que toi, pauvre loulou, tu courais au milieu du gazon, couverte d'un tablier blanc. Je deviens trop scheik! je m'enfonce à plaisir dans le passé, comme un vieux! Parlons donc du présent!

Ton mari doit être *soulagé?* On vient d'administrer à « nos frères » une raclée sérieuse ! Je serais bien surpris que la Commune prolongeât son existence au delà de la semaine prochaine. L'assassinat de Pasquier[2] m'a ému; je le connaissais beaucoup : c'était un ami intime de Florimont, un camarade de ton oncle Achille, un élève du père Cloquet et un cousin germain de Mme Lepic...

Duval, le pêcheur, m'a apporté, ce matin, cent francs en donnant congé de sa maison pour la Saint-Michel prochain, ou prochaine?

Quoi encore? Il passe beaucoup de bateaux sur la rivière. On dit que les Prussiens quitteront le département le 14 de ce mois; mais j'attends qu'ils soient partis pour tout à fait, avant d'entreprendre aucune réparation dans le logis.

Ton mari m'avait l'air bien tourmenté par ses affaires, quand je suis parti? Par contre-coup, elles m'inquiètent. Je serais bien content de savoir que ses ennuis diminuent. Il me semble que, maintenant, la fin du trouble général n'est pas éloignée.

Comment va ta grand'mère? Le dentiste de Dieppe est-il parvenu à la soulager? Embrasse-la bien fort pour moi.

Mes tendresses à Putzel! Il m'en ennuie, ainsi que de ses parents.

1. Sur l'oncle Parain, voir *Souvenirs intimes*, p. 21, correspondance Gustave Flaubert, tome I.
2. Pasquier, chirurgien militaire fusillé par les insurgés.

Adieu, pauvre Caro; tu ne diras pas que, cette fois, je me borne à écrire un simple billet...

A toi.

Ton vieil oncle en baudruche.

CXLVIII

Mardi soir, 6 heures, 1871.

Trois jours sans lettres! Il me semble que la correspondance entre Neuville et Croisset se ralentit, car je n'ai pas eu de vos nouvelles depuis samedi matin.

Je m'attendais à avoir ce matin un mot de notre vieille, me disant ce qu'elle pense de sa nouvelle femme de chambre, c'est-à-dire comment elle l'a trouvée.

J'ai eu, dimanche, la visite de neuf personnes à la fois : Raoul Duval et ses trois enfants; Mme Perrot avec sa fille et sa petite-fille; Mme Brainne avec son gamin, et le sieur Dubois, du Mont-de-piété. Les enfants ont couru dans les cours et fait des bouquets d'herbes sauvages. *Ma* maison est si peu bien montée que j'ai été obligé, pour leur collation, d'emprunter un pot de confitures au jardinier. Toute la société, néanmoins, a eu l'air très satisfait de sa petite promenade.

La mère Lebret a vendu son mobilier et m'a apporté 225 francs.

C'est bien gentil, mon pauvre loulou, les encouragements que tu me donnes sur *Saint Antoine*. Je commence à croire, en effet, que ça pourra être bon. Quel dommage que nous ne soyons pas toujours ensemble! J'aime tant ta compagnie!

Ton Vieux.

L'issue de l'insurrection parisienne est retardée, parce qu'on emploie des moyens politiques pour éviter l'effusion du sang. Les Prussiens n'y entreront pas (dans Paris) : c'est un épouvantail de Thiers.

CXLIX

Croisset, dimanche de Pâques, 6 heures du soir, 1871.

Mon loulou,

Ta grand'mère m'écrit, *tous les jours*, pour me répéter qu'elle va revenir à Rouen.

Que dois-je croire? et que dois-je faire? Elle pourrait, à la rigueur, coucher dans sa chambre de Croisset, bien qu'il vaudrait mieux y faire remettre, dès maintenant, un papier neuf, si l'on était sûr que les Prussiens ne revinssent pas.

Quant à aller sur le Port, cette perspective me sourit peu, puisque maintenant je suis réinstallé dans mon cabinet et que je recommence, Dieu merci, à travailler. Ta grand'mère ne resterait pas à Rouen pendant que je serais à Croisset! Quelle pauvre bonne femme pour n'être jamais en repos! Elle me dit dans ses lettres qu'elle « a peur de vous déranger ». Si tu crois que ses dents lui font trop de mal, je pourrais bien aller chez Collignon voir s'il voudrait faire le voyage de Dieppe. Ou bien tu pourrais (encore une fois!) l'amener à Rouen.

La future femme de chambre m'a *formellement* promis qu'elle serait libre de demain en huit; ainsi, tranquillise-toi.

Depuis mon retour ici, je n'ai eu qu'une visite — c'est

tout à l'heure, celle de la famille Lapierre au grand complet. Lapierre (qui est revenu de Paris hier au soir) croit que, d'ici à deux jours, on en aura fini avec les Communaux. On doit aujourd'hui tourner Montmartre, et peut-être entrer dans Paris.

Il a assisté au combat de dimanche et a vu, à Versailles, d'Osmoy qui se porte comme un charme. Ledit d'Osmoy est du nombre des députés qui se mêlent aux soldats, sur le champ de bataille, pour les encourager. Du reste, les bons tourlourous sont enragés contre nos frères et ne leur font aucun quartier.

Adieu, pauvre chérie. Es-tu de meilleure humeur? Ta dernière lettre était faite pour me remplir de fatuité...

CL

Dimanche soir, 1871.

Mon pauvre chéri,

Ta grand'mère me semble aller mieux; elle est moins triste depuis deux jours : la consultation que ton oncle Achille lui a donnée jeudi a, je crois, rassuré son moral.

Aujourd'hui, nous avons eu *toute la journée* Julie, Juliette et Ernest (avec qui j'ai fait une partie de bouchon!); puis j'ai été à pied (!!!) à Bapaume, pour déposer mon bulletin de vote, sur lequel j'avais effacé le nom du Pseudo. Si ce coco-là réunissait encore beaucoup de voix, il pourrait devenir notre maire, ce qui serait embêtant!

J'ai choisi, pour la cheminée de la chambre à deux.

lits, des petits pavés blancs, et hier, le philosophe Baudry est venu déjeuner. Voilà toutes les nouvelles.

... Le communal, communiste et commun Cord'homme est *au secret*. Sa femme fait des démarches pour qu'on le relâche, en promettant qu'il émigrera en Amérique. Avant-hier on a également incarcéré d'autres patriotes.

Quant à moi, je suis saoûl de l'insurrection parisienne ! Je n'ai plus le courage de lire le journal. Ces continuelles horreurs me dégoûtent plus encore qu'elles ne m'attristent, et je me plonge de toutes mes forces dans le bon *Saint Antoine*. J'ai commencé ce soir la description d'un petit cimetière chrétien où les fidèles viennent pleurer les martyrs. Ce sera *estrange*.

Pauvre Caro ! Quel dommage que nous ne vivions pas ensemble ! J'aime tant causer avec toi ! Maintenant, d'ailleurs, je n'ai plus personne pour recevoir mes épanchements.

J'ai appris ce matin, par les feuilles, la mort de Mme Viardot. Je plains beaucoup Tourgueneff et vais lui écrire immédiatement.

A propos d'écrire, ta dernière lettre à ta grand'mère était bien gentille. Premier prix de style épistolaire : Caro !

Comme ton époux a dû être éreinté de son voyage ! Je suis content de savoir qu'il a réussi dans ce qu'il voulait près du sylphe Winter [1].

Ton vieux ganachon.

1. Marié à mon amie dont il a été plusieurs fois question, il était lié d'intérêts avec mon mari. Sa corpulence était celle d'un hippopotame.

CLI

Mercredi 10, 1871.

Pauvre cher loulou,

J'espère que tu tiendras l'engagement que tu nous donnes dans ta lettre d'hier ! et que de dimanche en huit, tu viendras nous voir avec Ernest ? Je crois qu'il serait plus sage, pour établir les peintres dans la maison, d'attendre que nous n'y soyons plus ? L'insurrection de Paris aura un terme ! Alors j'irai revoir cette malheureuse ville. Pendant ce temps-là ta grand'mère pourrait bien aller chez toi. Ce sera le moment de faire venir les peintres.

Les nouvelles de ce matin sont bonnes. Je n'ose tout à fait m'en réjouir. Nous avons été si souvent trompés ! Mais il me semble pourtant que nous touchons à la fin ?...

En fait de nouvelles, le citoyen Eugène Crepet a loué, pour six mois, la maison de la mère Lebret. Jeudi, j'ai eu à déjeuner le philosophe Baudry, que j'avais fait venir exprès, afin qu'il m'expliquât un point de philosophie indienne que je croyais ne pas comprendre. Je le comprenais très bien, mais j'allais faire une balourdise de botanique énorme, car je me disposais à mettre dans l'Inde des végétaux qui appartiennent à l'Amérique ! Hier j'ai eu la visite de trois anges : Mme Lapierre, Mme Brainne et Mme Pasca (du Gymnase). Néanmoins, j'ai refusé d'aller dîner à Rouen, chez elles, samedi prochain. Ce sera assez d'y déjeuner chez Baudry...

Je ferai une visite, peu gaie, à Mme Perrot, la mère

de Janvier! Voilà tout ce que j'ai à t'apprendre, mon pauvre loulou.

Ta grand'mère ne va pas mal. Je la trouve mieux qu'il y a un mois? Croisset est charmant. Je suis content de Duval, le jardinier. Tu sais que c'est moi qui tiens les comptes de la maison!

J'espère éblouir ton mari par ma « Balance du Commerce... »

Adieu, ma chère Caro.

Tu avais raison. Mme Viardot n'est pas morte. Tourgueneff m'a répondu une lettre fort gentille.

Ma pauvre Princesse m'a l'air de plus en plus désespérée. Elle a l'intention de quitter Bruxelles, d'ici à quelques semaines, et d'aller vivre en Italie.

Peux-tu me lire la seconde ligne de son adresse et me la recopier lisiblement.

CLII

Paris, jeudi matin, 9 heures, 1871.

Mon loulou,

Je m'étonne beaucoup de n'avoir aucune nouvelle de vous. La faute en est à la poste, sans doute.

Hier, dans l'après-midi, je suis passé chez ton mari. Il était sorti. Je ne sais pas si nous nous rencontrerons, car nous sommes en courses l'un et l'autre du matin au soir.

Je n'ai pu encore découvrir ni Chilly, ni de Goncourt, et je m'en irai probablement sans avoir pu mettre la main dessus.

Aujourd'hui, je vais passer toute la journée à Versailles. Bien que la Bibliothèque impériale ne soit pas ouverte, j'y travaillerai demain de 11 heures à 4 heures.

On fait des recherches pour moi, et je trouverai tout prêts les livres dont j'ai besoin.

A cause de Chilly, je resterai à Paris jusqu'à dimanche. Donc, attendez-moi dimanche pour dîner. Tu pourras partir lundi.

Quel froid ! Quelle pluie ! L'air de Paris n'est nullement malsain. Mais tu y verras de belles ruines. C'est sinistre et merveilleux.

Je suis loin d'avoir tout vu, et je ne verrai pas tout ; il faudrait flâner et prendre des notes pendant quinze jours.

Que dis-tu de mon ami Maury [1] qui a maintenu le drapeau tricolore sur les archives, malgré la Commune !...

Adieu, pauvre chérie. Quel dommage que tu ne restes pas à Croisset quand j'y serai.

9 heures trois quarts.

Je reçois ton volumineux paquet. Merci.

Si tu n'as pas absolument besoin d'être à Paris samedi soir, je te prie d'attendre jusqu'à lundi. Tu verras mes raisons.

La difficulté de se procurer des voitures fait perdre bien du temps, et la pluie ne discontinue pas.

CLIII

Croisset, nuit de lundi, 1871.

Mon loulou,

Je suis tout joyeux de songer que, jeudi, je pourrai bécoter ta bonne mine. Mais ce ne sera pas pour long-

1. Alfred Maury.

temps, puisque tu dois re-partir de Croisset, pour Dieppe, dès samedi.

Ce sera peut-être ce jour-là que j'aurai enfin la visite de mes deux députés? J'ai chargé Raoul Duval de me donner de leurs nouvelles, et même de les ramener.

Je voudrais bien qu'Ernest, avant de rejoindre sa « délicieuse villa », s'arrêtât un peu dans la nôtre, pour parler au jardinier et pour *épurer* mes comptes!

Mme Bonenfant nous a écrit qu'elle lui avait envoyé de l'argent de Courtavent, et de l'argent de la ferme de l'Isle.

Je voudrais bien que ta grand'mère, avant de partir pour Dieppe, payât environ 800 francs (c'est ce qui lui reste de dettes); et quant à moi (qui n'ai reçu depuis le mois de janvier que 1,500 francs de ta grand'mère), j'aurais besoin, dans une dizaine de jours, de 3,000 francs, car je voudrais aussi payer mes dettes lors de mon prochain voyage à Paris. Préviens donc ton époux.

J'en ai fini, Dieu merci, avec les dieux de l'Inde! mais ceux de la Perse ne sont pas commodes! et à ce propos, je passerai peut-être une partie du mois d'août, à la Bibliothèque impériale, uniquement pour creuser iceux. Telle sera ma villégiature! Je compte m'en donner une autre, en allant chez « ma fameuse nièce ». Mais comment arranger cela avec Tourgueneff qui doit venir à Croisset du 15 au 20 août et les dames Vasse qui doivent y venir, quand?

Nous causerons de tout cela jeudi.

En attendant, un bon baiser de ton Vieux.

CLIV

Croisset, mercredi soir, 1871.

Je ne m'amuse pas extraordinairement, ma chère Caro, et même, pour dire la vérité, je m'embête consi-

dérablement. Mon voyage à Paris m'a *dévissé* et le travail ne va pas. Je n'ai pas de cœur à l'ouvrage. L'*état mental* de Paris, bien plus que ses ruines, m'a rempli d'une mélancolie noire.

J'ai eu cependant, aujourd'hui, la compagnie de la mère Lebret qui a déjeuné et dîné avec nous! dîné à 6 heures juste, si bien que j'ai faim maintenant. Ah! la vie n'est pas tous les jours drôle!

Je te prie de me faire deux commissions : 1° Vois, sur le boulevard Montmartre, 18, si le sieur Suireau, lampiste, existe encore, et demande-lui si je peux lui envoyer mes deux carcels éreintés par MM. les Prussiens, nos sauveurs.

2° Fais-moi le plaisir de te transporter chez Benjamin Duprat, libraire, rue du Cloître-Saint-Benoît, 7, près le Collège de France, et demande-lui le *Lotus de la Bonne Loi*, traduit, je crois, par Foucaux. Ce doit être un in-4°? Si c'était trop cher, c'est-à-dire si ça dépassait 20 francs, je m'en priverais. Sinon, achète-le, et envoie-le-moi par le chemin de fer. Je ne peux pas me débrouiller avec mes dieux de l'Inde! J'aurais besoin, pour mon travail, d'être à Paris, afin de consulter un tas de livres et de causer avec des savants spéciaux! Monsieur est agacé...

Dis-moi ce que tu as fait relativement aux comptes de ta grand'mère : 1° As-tu additionné toutes les notes à payer? En as-tu payé quelques-unes? Je ne sais pas ce que je dois faire. 2° Quels sont les gages de ses deux bonnes?

Ta grand'mère a été hier à Rouen, ce qui l'a un peu fatiguée. Cependant elle ne va pas mal et me semble moins triste qu'il y a quinze jours.

Raoul Duval est venu déjeuner à Croisset lundi. Je l'ai trouvé très calme et très raisonnable, chose rare. Hier

j'ai eu la visite de Georges Pouchet[1] qui n'a nullement été arrêté, comme on l'avait dit. Demain nous aurons à dîner ta tante Achille. Voilà, ma chérie, toutes les nouvelles.

Je pense à toi et je te regrette.

Les prévisions de ton mari étaient justes quant au sieur Dumas : « il vise à la députation ! ! ! »

L'idée seule de mes contemporains me fatigue.

CLV

Croisset, samedi, 3 heures, 1871.

Mon pauvre loulou,

Je suis *attendri* par le mal que tu t'es donné pour moi ! Le récit de ton excursion dans le logis de Mlle Duprat m'a fait rire. Comme le *Lotus de la Bonne Loi* est trop cher, je m'en prive ! Mais j'écris à Renan (rue Vaneau, 29) de me le prêter. Envoie-le chercher chez son concierge mardi prochain. Emballe-le proprement de manière à ce qu'il ne soit pas gâté, et expédie-le à Pilon. C'est, je crois, le plus sage...

J'ai fait faire tantôt à ta grand'mère un tour de terrasse. Elle est décidément mieux qu'il y a quinze jours...

Je t'attends toujours vers le commencement de juillet.

CLVI

Nuit de samedi, 1871.

Rien de neuf, ma chère Caro ! Ta bonne maman ne va pas mal, n'est pas trop triste. Moi, je suis toujours dans

1. G. Pouchet, le naturaliste.

le Bouddhisme et je te remercie, à ce propos, d'avoir été chercher le *Lotus de la Bonne Loi* chez l'infâme Renan, auteur de l'incendie de Paris, selon Mme Stroehlin (*sic*).

Il est probable que dans quelques jours, vers la fin de la semaine, je te prierai d'aller me chercher un autre livre chez le père Baudry qui est en train de déménager. Son nouveau logis est rue Bonaparte, 76. Mais le livre en question ne sera trouvable qu'à la fin de la semaine. Ainsi ne te dérange pas encore...

Dis à Ernest que nous n'avons plus d'argent. Maman écrira demain à M. Desprès, car nous sommes fort à sec. Mais j'ai peur qu'il ne tarde dans l'envoi des monacos, si toutefois il en a à nous envoyer.

Ta grand'mère a écrit hier à Flavie pour l'inviter ainsi que Mme Vasse à venir ici, dès qu'elles quitteront Saint-Servan. Insiste pour qu'elles acceptent. Je serais bien aise d'avoir, pendant quelque temps, leur aimable compagnie. Tu sais que j'aime beaucoup Flavie. Je la trouve « une belle âme ».

Les colleurs auront fini, lundi, de coller les papiers que tu as choisis et qui sont gentils. (Pouvait-il en être autrement?)

Ma lettre manque complètement de transitions, et ne sent pas l'auteur. Donc, sans chercher aucune tournure finale, ma belle dame et chère Caro, je t'embrasse sur tes deux bonnes joues.

Ton vieux ganachon.

J'ai écrit deux lettres à mes députés de Versailles pour savoir quand est-ce qu'ils viendront me faire une visite. Pas de réponse!

La non-visite de Mme L*** ne m'étonne nullement. La psychologie de la chose est bien simple. Elle se résume par ce petit mot qui occupe une certaine place dans les

relations particulières et qui est pour les trois quarts dans les révolutions politiques : l'*envie*.

Si tu avais un logement de 1,200 francs, elle viendrait chez toi, avec grand plaisir ! *C'est comme ça.*

« Vous êtes dur, dit Candide.

— C'est que j'ai vécu », dit Martin.

CLVII

Dimanche, 6 h. 1/2, 1871.

Mon loulou,

Ta grand'mère a été désappointée, ce matin, de n'avoir pas de lettres de toi. Je ne sais pas ce que j'en ferai demain si nous n'en recevons pas. Elle s'imaginait que tu étais très malade, « morte », j'ai entendu, à travers ma cloison, le dialogue avec Julie. Après quoi elle s'est imaginée que tu devais venir aujourd'hui à Rouen pour la location de ta maison. Et elle a envoyé ensuite à Rouen, tout exprès.

Nous avons eu tout à l'heure une lettre de Flavie qui nous dit qu'elle viendra, mais sans nous préciser d'époque. Et toi, chérie, quand te revoit-on ? Tu ne m'as pas l'air d'aller très bien ? Les rhumatismes et les migraines s'apaiseraient peut-être dans le pauvre vieux Croisset ?

N'oublie pas d'envoyer chercher le livre chez Baudry et de m'expédier (si tu dois tarder à venir) ledit bouquin.

J'ai été aujourd'hui voter à Bapaume et je tombe sur les bottes naturellement, d'autant plus que je suis très fatigué depuis quelques jours; j'ai la poitrine oppressée. Ça vient d'être depuis trop longtemps courbé sur ma

table, et puis aussi d'être obligé de parler hors de ma voix à ta grand'mère pendant l'heure des repas.

Demain j'irai dîner à l'Hôtel-Dieu où je dois faire la connaissance du maire de Rouen!!! Mon ami Raoul Duval pourrait très bien ne pas être élu. Il a fait une profession de foi, peu noble selon moi. Tu as dû recevoir deux billets pour la Chambre?

Mes deux députés commencent à m'embêter avec leurs retards infinis.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort.

Ton Vieux.

CLVIII

Paris, vendredi matin, 9 heures, 1871.

Comment vas-tu? Comment va notre pauvre vieille? Quand arrivent chez toi les dames Vasse? etc. Aujourd'hui je vais retourner chez M. Delestre pour la troisième et dernière fois, j'espère! C'est jusqu'à présent les seules visites que j'aie faites, car tout mon temps a été pris par les notes pour *Saint Antoine*. Cet après-midi enfin je vais aller à Saint-Gratien. Je ne me suis pas encore occupé de l'Odéon, et il est même impossible de savoir qui est directeur de ce théâtre.

Mes soirées se passent très solitairement, et j'ajoute tristement. Car je songe à la manière différente dont je les passais autrefois quand j'avais près de moi mon pauvre petit Duplan! Donc, je lis au bord de ma fenêtre tout en regardant le parc Monceau qui est charmant. Puis je me couche de très bonne heure. Hier j'étais non

dans mon lit, mais *sur* mon lit dès 9 heures et demie.

Ernest a dîné avant-hier chez moi. Il m'avait paru, la veille, s'ennuyer tellement que je n'ai pas résisté à l'envie de l'inviter. Il pourra te dire qu'il ne m'a pas surpris au milieu « d'une partie de plaisir ». — Style Bonenfant.

Vous rappelez-vous un de vos premiers domestiques nommé *Armand?* Il m'a rencontré hier et m'a demandé des nouvelles de M. et Mme Commanville. Voilà tout.

Comme je vais beaucoup à pied, je rencontre ainsi un tas de monde. La chaleur depuis deux jours est supportable et je sue un peu moins. Mais quel débordement lundi et mardi !

Adieu, pauvre chérie. Embrasse bien notre vieille pour moi. Force-la à s'occuper un peu et quand elle m'écrit à m'écrire un peu plus longuement.

Deux bons bécots sur ta bonne mine.

A propos de ta mine, voici un mot qui a été dit sur elle, samedi dernier, par Mme Lapierre, au milieu de son dîner. On parlait des « jeunes dames » de Rouen et quand ton tour est venu. « Celle-là est d'un genre différent. Charmante, etc., etc. »

Mme Lapierre : « Oh ! Mme Commanville, *c'est un type !* »

Sous-entendu d'élégance, de distinction, d'instruction, etc., etc., etc.

Ton vieux ganachon.

CLIX

Paris, mardi 1er août 1871.

Ma chère Caro, j'ai reçu hier au soir, une lettre de toi si gentille qu'elle m'a attendri « presque, presque » jus-

qu'aux larmes si bien qu'il m'ennuie de toi et que j'ai fort envie de te revoir pour te bécoter.

Ton mari sortait de chez moi lorsque j'y suis rentré. Tu me dis qu'il part de Paris aujourd'hui ou demain. Je n'ai donc chance de le revoir que la semaine prochaine? Aujourd'hui je vais à l'arsenal voir le père Baudry, et aux Archives chez Maury, toujours pour *Saint Antoine*, lequel attend ta visite, dans le mois de septembre, comme il est convenu. J'ai reçu, ce matin, la visite de l'acteur Berton. Les affaires de l'Odéon sont fort embrouillées et je ne sais ce qui adviendra d'*Aïssé*. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne veux pas la faire jouer par des acteurs médiocres.

J'ai écrit à Émile de revenir dimanche, car jeudi prochain j'aurai probablement à dîner d'Osmoy et Bardoux. Je passerai la fin de la semaine chez la Princesse. Ensuite, je retournerai peut-être aux Bibliothèques? En tout cas, il faut que je sois revenu à Croisset avant le 20, à cause de Tourgueneff. . . . .

CLX

Paris, mercredi soir 9, 1871.

Mon loulou,

Je tombe sur les bottes! 1° à cause de la chaleur et 2° à cause du mal de dents. Voilà six ou sept fois, au moins, que je vais chez M. Delestre qui m'engage toujours à conserver ma dent. Mais je suis bien résolu à me la faire enlever vendredi, car je souffre trop. Je me livrerais à cette distraction demain, si je n'avais un billet d'entrée

pour le conseil de guerre. J'irai donc demain à Versailles, afin de voir quelques-unes des figures de la Commune. Puis, vendredi, j'irai dîner et coucher chez la Princesse, où j'emporterai des livres qu'on m'a prêtés à la Bibliothèque.

Je compte être revenu à Croisset au milieu ou à la fin de la semaine prochaine, probablement jeudi. Mais entre nous (ou plutôt pas entre nous, ma chère Caro), je trouve que ta grand'mère me talonne singulièrement pour revenir. Il me semble *qu'à mon âge* j'ai bien le droit de faire, une fois par an, ce qui me plaît? La dernière fois que je suis venu ici, au mois de juin, je n'ai pas fait tout ce que je voulais faire, grâce à cette belle habitude que j'ai prise *de fixer d'avance mon retour*, comme si c'était bien important!

Ta grand'mère est chez toi, avec les dames Vasse, au bord de la mer. Trois conditions pour être bien. Tu peux lui dire que je ne la plains nullement et la gronde très fort. Après quoi tu l'embrasseras encore plus fort.

. . . .

Mon séjour à Paris ne se prolongera pas au delà du 20 *au plus tard*. C'est le terme de rigueur.

Le bon Bardoux, avec qui je déjeunerai demain aux Réservoirs, s'est beaucoup informé de Madame Caroline!!

Les affaires de l'Odéon ne sont pas claires du tout. Mais ce serait trop long à t'expliquer. Il est fort probable que j'enverrai promener le sieur de Chilly? Adieu, pauvre loulou. Dis toutes sortes de choses aimables à tes compagnes. L'idée de passer bientôt quelques jours avec elles me réjouit infiniment.

Ton Vieux.

CLXI

Saint-Gratien, dimanche, 2 heures, 1871.

Mon loulou,

Tourgueneff ne me répondait pas parce qu'il est encore à Édimbourg. Il sera mardi prochain à Londres et je crois qu'il arrivera à Croisset samedi? En tout cas, je partirai de Paris pour ledit Croisset jeudi soir ou vendredi matin.

J'aurais trop peu de temps à rester chez toi, pour que j'aille jusqu'à Dieppe. Cela n'en vaut pas la peine, n'est-il pas vrai? Tes bonnes amies peuvent ramener ta grand'mère.

Quelle chaleur, mon bibi! quelle chaleur! Je viens de quitter la société pour roupiller dans le silence du cabinet et pour lire un peu des bouquins que j'ai empruntés à la Bibliothèque.

Mardi soir je reviendrai à Paris où j'ai encore beaucoup à faire. Putzel restera encore sans rival. Je ne remporterai pas le petit chien en question. J'ai vu que si j'insistais je me ferais détester par deux jeunes filles qui sont ici, et surtout par la femme de chambre de la Princesse.

J'espère demain voir mon pauvre Théo que je n'ai pas vu depuis dix-huit mois. Tout en tombant sur les bottes, j'embrasse ma chère Caro.

Son Vieux en baudruche.

CLXII

Croisset, vendredi soir, 6 heures, 1871.

Voici le papier que me demande mon beau neveu. Tu l'embrasseras de ma part, en lui disant que je continue, de plus belle, à n'y comprendre goutte. Et puis, quelle rédaction! quel langage! Moi, signer des choses pareilles, horreur!

Tu me combles de compliments sur *Saint Antoine*, pauvre Caro! Et je t'avouerai qu'ils me font plaisir. parce que je fais cas de ta jugeotte, de ta bonne petite boule, ferme et haute. J'aurai fini, dimanche, les plaintes d'Isis. Et huit jours après, j'espère commencer l'Olympe? Mais je ne serai pas débarrassé des Dieux avant la fin d'octobre. Alors, je pousserai un joli *ouf!* car c'est un lourd fardeau.

« Quelle responsabilité! » comme dirait Berthelot.

Fais-moi le plaisir de m'envoyer le plus promptement possible le plan du monument[1]. Je voudrais le montrer dimanche à Desbois. Depuis le matin la pluie tombe à verse et Monsieur va se priver de son bain. La mère Sand m'a envoyé hier les deux photographies de ses deux petites-filles qui sont des amours.

. . . .

. . . .

Mille félicitations, mon Caro, de votre enthousiasme artistique; je voudrais être avec vous pour faire la troisième Muse. Mes bons souvenirs à ta compagne.

Ton vieil oncle en baudruche.

1. Plan du monument pour Bouilhet.

CLXIII

Croisset, dimanche, 5 heures, 17 septembre 1871.

Ma chère Caro,

Nous avons eu de tes nouvelles tout à l'heure par Frankline qui a déjeuné avec nous et que j'ai trouvée considérablement « forcie ». Je te remercie de ta bonne lettre d'hier, et surtout du dessin[1], qui a dû te donner bien du mal. Aussi est-il très bien. Il a eu l'admiration de Desbois et de Philippe qui sont venus exprès pour le voir. Dès que je saurai M. Nétien revenu à Rouen (il l'est peut-être), j'irai le lui porter et m'entendre avec lui.

N. B. — Ce n'est pas 500 francs que je prie Ernest de nous envoyer, mais *mille* au moins, car hier on est venu m'apporter la note des impositions qui se montent à 432 francs. Aussi, quand j'aurai payé le boucher et M. Poutrel, il ne nous restera pas grand'chose. Je suis honteux vis-à-vis de ce dernier qui attend son argent depuis la fin de juillet et que j'ai été obligé d'aller voir hier au soir pour cela! Tu n'imagines pas comme le ménage m'assomme! Les questions d'argent m'exaspèrent de plus en plus! C'est une faiblesse, mais c'est comme ça!

Je travaille maintenant énormément, si bien que j'ai un mal de tête continu, à force de lire. Hier, au moment où j'allais *piquer un chien* sur mon divan, sont arrivés les papiers d'impositions! J'ai cru que j'en suffoquerais de colère!... Aucune nouvelle de la Princesse!

. . . .

. . . .

Monsieur a le *bourrichon monté* et n'entend pas qu'on

1. Projet de monument pour Louis Bouilhet.

le dérange de son Olympe ! Il me faudra encore quinze bons jours de préparation avant de commencer les phrases. Je crois que tes louanges, mon pauvre loulou, m'ont encouragé... La compagne que tu vas avoir ne remplacera pas l'autre. Frankline doit être d'une société charmante.

J'irai probablement cette semaine à la Neuville voir le père Baudry, bien que ça me dérange. Mais j'ai besoin de causer avec ce savant.

T'ai-je dit qûe d'Osmoy m'avait annoncé sa visite pour le commencement d'octobre? C'est à ce moment-là aussi que j'attends Tourguenetf. Je voudrais bien que mon Olympe fût arrêté avant leur (ou sa?) visite.

Adieu, pauvre chère fille.

CLXIV

Jeudi soir, octobre 1871.

Pauvre chère Caro,

Tu m'as bien amusé et bien attendri ce matin avec ton plan de roman ! *J'exige* que tu le montres à Vieux ! Comprends-tu combien cela me charme de t'avoir pour disciple. Moi qui n'ai plus d'amis littéraires.

Je tombe sur les bottes ! Néanmoins j'arriverai à mes fins. Il est inutile que je t'ennuie avec le détail de mes courses, ou plutôt que je me fatigue à te les écrire. Bref, je ne désespère pas de faire jouer cet hiver *Aïssé* aux Français. Mais il faut de l'astuce...

J'ai dîné hier chez les Cloquet. Madame a été extra-charmante et ce matin j'ai déjeuné chez le bon Feydeau

qui s'est beaucoup informé de toi et qui désire te voir. Il va un peu mieux, car il marche avec une canne.

Comme les intrigues dramatiques avaient un moment de relâche cet après-midi, j'ai passé trois heures à la Bibliothèque impériale, d'où je suis sorti gelé. Il fait très froid et j'ai peur que notre pauvre vieille ne s'enrhume à Onville.

Il m'est impossible de savoir quand je la rejoindrai : ce ne sera pas toujours avant mardi, car j'ai, pour ce jour-là, rendez-vous avec Perrin.

J'ai vu la femme de Crepet. Elle lui ressemble en beau, c'est-à-dire qu'elle est grande avec un nez pointu ; en somme jolie et l'air aimable. Mais tout le temps de ma visite, je songeais à l'autre, à la première.

Croirais-tu que la mère Sand a eu peur de m'avoir offensé dans son feuilleton et qu'elle m'a presque envoyé des excuses. Cette naïveté-là me paraît tout à la fois très bête et très délicate[1]. Continue, mon pauvre loulou, à ruminer de la littérature. Cela te rapproche de ton vieux chanoine de Séville qui te chérit.

Ton oncle bedolard.

CLXV

Nuit de jeudi, 1871.

Non, mon loulou, je ne sais pas encore quand j'irai à Paris pour la lecture d'*Aïssé* aux acteurs. J'attends une

1. Une lettre adressée par George Sand à Gustave Flaubert, en date du 14 septembre 1871, et publiée par elle, sous le titre : *Réponse à un ami*, publiée dans le *Temps* du 3 octobre 1871. (Voir *Correspondance entre George Sand et Gustave Flaubert*, p. 266 et 288.)

lettre de Duquesnel, directeur de l'Odéon. Ce sera, sans doute, au milieu de la semaine prochaine?

J'ai passé ma journée de dimanche à faire des coupures, surtout dans le deuxième acte. Travail embêtant et dont je ne suis pas mécontent. A mes moments perdus je fais de petites recherches dans les livres de Goncourt, pour la mise en scène.

Le brave *Saint Antoine* n'est pas, pour cela, négligé. J'ai fini l'Olympe grec et préparé le reste des Dieux; encore sept à huit pages! Aurai-je le temps de les écrire avant de gagner « la capitale »?

Je ne me souviens pas très bien de *Jacques*[1], car je ne l'ai certainement pas lu depuis *une trentaine* d'années. Mon pauvre Alfred[2] l'admirait beaucoup. Je me rappelle que Jacques casse ses pipes par amour pour sa femme, une petite fille, Sylla, qui court tout en sueur sur une falaise; une femme en peignoir rose, qui regarde une vue du Dauphiné... Voilà tout. Donc je ne peux pas apprécier la critique de mon élève, de ma chère Caro, avec qui j'aime tant à causer littérature...

Les Achille avec le jeune Ernest sont venus dîner. Juliette, bien entendu, est à Ouville « avec ses ouvriers »!

Je suis de l'avis des Arabes : les riches, en Europe, ont une drôle de manière de s'amuser.

Nous nous sommes décidés à donner au bon Bataille le déjeuner promis depuis longtemps. Ce sera pour samedi prochain.

Hier, j'ai eu la visite de Caudron et celle de l'indomptable Allais. Il m'a promis un échantillon de café.

Telles sont les nouvelles.

1. Roman de George Sand.
2. Alfred Lepoittevin. Mon oncle dédia *Saint Antoine* à sa mémoire.

J'oubliais un événement extraordinaire. Tantôt, après mon déjeuner, comme j'étais seul, *j'ai fait un tour jusque dans le potager!!!* Le temps était splendide. Je suis resté en contemplation devant la nature, — et j'ai été pris d'un tel attendrissement pour le petit veau qui était couché près de sa mère — sur les feuilles sèches éclairées par le soleil, que je l'ai baisé au front, le susdit veau!

Tâche de guérir ton rhume, pauvre Caro, et aime toujours

Ton vieux chanoine de Séville.

CLXVI

Croisset, nuit de mercredi, 3 heures, 2 novembre 1871.

Je crois que je n'ai jamais travaillé comme à présent. Je ne dors plus, ou presque plus. Ton vieux chanoine de Séville a le bourrichon démesurément monté. C'est ce qui fait que j'attends avec patience le moment de m'en aller à Paris. Les petits Dieux de Rome me donnent néanmoins un mal d'enfer. J'ai montré tant de Dieux que je suis à bout de tournures nouvelles.

Samedi nous avons eu à déjeuner le bon Bataille avec les dames Lapierre, chez lesquelles j'ai dîné lundi. Monsieur ton oncle n'a pas *dé-parlé* de tout le repas!

Aujourd'hui visite de la mère Heuzey et du jeune Desbois (pour le monument de Bouilhet). Voilà toutes les nouvelles, pauvre loulou. Et toi, que deviens-tu? Tu n'as pas trop l'air de t'amuser? Est-ce que les affaires d'Ernest t'inquiéteraient plus que tu ne le dis? Il me semble que tu étais moins « morose » à Dieppe qu'à

Paris. Quel dommage, pauvre Caro, que nous ne vivions pas ensemble. Cela serait doux et bon pour l'un comme pour l'autre !

N. B. — J'allais oublier le Positif! Prie ton époux de nous envoyer de l'argent. Je n'ai plus que 40 francs pour *tenir* la maison. C'est peu.

Ton Vieux.

Duquesnel ne m'ayant pas encore écrit, je ne sais rien de ce qui se passe à l'Odéon : il ne m'appellera qu'après la première de Charles-Edmond. Mais comme je ne lis aucun journal de théâtre, j'ignore si les *Créanciers du bonheur* durent encore?

Bref, il m'est impossible de te dire l'époque de notre arrivée.

CLXVII

Croisset, lundi soir, 11 heures, 7 novembre 1871.

Ouf! je viens de finir *mes Dieux!* encore trois pages et j'aurai terminé la cinquième partie du bon *Saint Antoine* qui en aura huit en tout. C'est peut-être très beau, mais ça pourrait bien être profondément stupide? Je ne sais plus qu'en penser? Je crois que j'aurais besoin de donner un peu de repos à ma malheureuse cervelle! Les répétitions d'*Aïssé* la distrairont en me tapant sur les nerfs. Ce sera un changement. Nous avons eu hier à dîner les Achille qui avaient passé leur après-midi chez l'élégant Saint-André, à la chasse! Voilà un double plaisir que je comprends peu. Demain nous aurons à

dîner et peut-être à coucher Mme Marie Schlesinger[1]. Voilà toutes les nouvelles, pauvre loulou. J'oubliais de te dire que j'ai reçu de Dieppe 500 francs. Quelle signature que celle de Daviron! Quel paraphe! Est-ce assez splendide!

Comme je ne reçois aucune lettre de Duquesnel, je vais lui écrire ce soir même pour savoir ce que deviennent les affaires théâtrales.

Tu ne me parles pas de la Peinture, ni de la Musique? ni de tes lectures. Il me semble qu'il y a très longtemps que je ne t'ai vue, chère Caro, extrêmement longtemps! Pourquoi cela?

Es-tu contente de ton Hongrois[2]?

CLXVIII

Croisset, dimanche, 1 heure, 12 novembre 1871.

J'ai bien des choses à te dire, mon pauvre loulou: 1° ta grand'mère a une femme de chambre! donc ne t'occupe pas de lui en chercher; 2° nous serons à Paris à la fin de cette semaine, peut-être même jeudi.

J'ai reçu ce matin une lettre de Duquesnel qui me dit de venir. Les répétitions commenceront dans dix jours et la direction veut régler les décors et la mise en scène tout de suite. Comme j'étais ennuyé de n'entendre point parler de ces messieurs, j'ai expédié Philippe qui doit être à Paris maintenant. C'est à son retour, demain soir

1. Mme Schlesinger, à laquelle sont adressées plusieurs lettres publiées dans la *Correspondance*; — elle fut la femme idéale rêvée par la vingtième année de mon oncle: c'est elle qui lui a inspiré le personnage de Madame Arnoux. (Voir l'*Éducation sentimentale.*)

2. Un modèle.

ou après demain matin, que je saurai positivement le jour de mon départ.

Vinet m'a envoyé un mémoire de 1,100 francs pour vin fourni, en partie, à messieurs les Prussiens! Il attendra jusqu'à Noël.

Préviens aussi ton mari que je lui demanderai de l'argent pour mon propre compte. Assez causé de ces choses-là qui m'assomment de plus en plus! Tu sauras donc, mon Caro, que ce matin, à 5 heures, j'ai terminé (enfin!) la cinquième partie de *Saint Antoine* sur laquelle je suis depuis le commencement de juin. Terminé n'est pas très exact, car il me faut bien encore deux ou trois jours, pour finir et modifier quelques phrases. C'est un fameux poids de moins sur la poitrine.

Malgré le plaisir ou plutôt le bonheur que j'aurai à te voir souvent cet hiver, j'aimerais mieux rester ici, dans « le silence du cabinet », à gueuler mes phrases emphatiques, que de m'en aller à Paris me bouleverser les nerfs et dépenser mes pauvres monacos, peu nombreux.

Ton oncle devient scheik, il n'aime pas le dérangement.

Adieu, pauvre chère Caro, à bientôt.

Ton vieux chanoine de Séville.

CLXIX

Paris, mercredi, 6 heures, 1871.

Mon loulou,

J'irai demain chez toi, vers 5 heures. et puisque tu ne veux pas de moi, j'irai dîner chez Mme Husson ou je reviendrai dans ma mansarde.

Ainsi dis à ta grand'mère qu'elle aura ma visite demain, avant son dîner.

Il faudra que nous prenions ensemble un rendez-vous pour un après-midi de la semaine prochaine, afin que nous allions tous les deux au Cabinet des estampes, où j'aurai probablement un petit service à te demander.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

CLXX

1872.

Pauvre chat!

Tu es dans les *Affres de l'Art!*

Eh bien, voici ce que pense de toi ton professeur Bonnat :

« Elle a du talent,

« Elle sait peindre,

« Oui, elle a du talent, c'est drôle. »

Paroles dites à M. Anatole Delaforge[1] qui me les a répétées.

Ah!

De plus, demande à Mme Brainne ce que Bonnat lui a dit de toi.

Enfin, pauvre loulou, il faut imiter Vieux et aller quand même...

CLXXI

Paris, samedi, 9 h. 1/4, 1872.

Merci de la Bible, mon loulou, et des billets de banque, aussi!

1. Sous-préfet de Saint-Quentin, se distingua dans la défense de cette ville au moment de la guerre avec la Prusse.

Quant à la *Féerie*, je suis ÉREINTÉ, mais non découragé, oh! pas du tout!

Elle sera jouée un jour ou l'autre et elle aura un grand succès! Seulement, d'ici là, j'aurai encore bien des fatigues. Grâce à l'ordonnance du père Cloquet. mon visage s'améliore.

Je n'irai demain ni chez la Princesse, ni chez Mme de Païva où j'étais convié à dîner.

J'ai fait dire à Mme Sand de me donner ou de me retenir deux balcons pour sa première, et j'ai reçu d'Abbatucci, le conseiller d'État, le billet ci-joint. Ce qui vous prouvera, ma belle dame, qu'on a pensé à vous. Ah!

Non! on n'aime pas sa nièce. C'est convenu.

Ton Vieux rébarbaratif qui te bécote.

Embrasse ta bonne maman pour moi.

CLXXII

Paris, lundi, 2 heures, 1872.

Mon Caro,

J'irai te prendre à 3 h. 1/2 pour que nous achetions ensemble : 1° des rideaux, 2° des plâtres.

Je ne sais pas si, malgré mon ardeur musicale, je resterai à dîner chez vous. Car je ferais mieux d'expédier les livres qui me restent à lire. Le temps de mon départ approche et j'ai encore bien à faire. Émile part vendredi soir, et lundi prochain je commence mes courses aux environs de Paris. Ce qui me demandera une bonne semaine. Mais ce n'est pas pour te dire tout cela que je t'écris. Voici le but de mon épître.

J'ai vu hier le Moscove[1]. Il m'a dit que *bien sûr* Sarrasate viendrait chez Mme Viardot.

Le philosophe Baudry et son gendre sont *enchantés* de leur soirée de mardi dernier[2].

A bientôt, chérie.

Ton vieux Cruchard.

CLXXIII

Paris, jeudi, 7 heures 3/4, 1872.

Mon loulou,

Demain il faut que je sois sorti de chez moi avant 10 heures, parce que je dois être à 11 heures à l'Odéon et qu'auparavant j'irai dans le quartier Montparnasse pour la gravure du portrait, *et surtout* pour prendre chez Troubat une aquarelle que la Princesse désire avoir.

Émile rapportera ce portrait chez elle vers 11 heures.

Je fais recommencer un décor! Je suis sorti de l'Odéon à 5 heures et de l'imprimerie à 6.

Ce soir encore six lettres à écrire.

Mon mameluk galope en ce moment à l'imprimerie rue Saint-Benoît.

Je me propose de dîner chez vous samedi.

Ton vieux chanoine
(en morceaux).

Recompliments sur *ta* visite.

1. Le Moscove, surnom donné à Tourgueneff.
2. Une séance de musique chez moi.

Je regrette que ton époux et ta grand'mère n'aient pu te voir,

Comme saint Joseph, « extrêmement convenable sous tous les rapports ».

CLXXIV

Lundi, 4 h. 1/2, 1872.

Mon pauvre Caro,

Il m'est impossible d'aller vous voir aujourd'hui. J'attends d'Osmoy qui doit arriver à 5 heures (d'après son télégramme d'hier). J'ai du côté de l'Odéon des embêtements graves.

Que ferai-je demain, je n'en sais rien. Je tâcherai d'aller embrasser notre chère vieille, quand même.

Si tu avais quelque chose de particulier à me mander, envoie-moi un commissionnaire.

Il est probable que je serai chez vous à l'heure du déjeuner (ou pour le déjeuner)? Mais j'aime mieux ne pas donner de rendez-vous.

Demain, j'attends Tourgueneff qui doit être arrivé de ce matin à Paris.

Ma préface[1], que j'ai retouchée, a fait *fondre en larmes* E. de Goncourt : il la trouve magnifique. Je l'ai encore retravaillée jusqu'à 3 heures du matin.

Ton chanoine.

1. Aux *Dernières chansons* de Louis Bouilhet.

CLXXV

Paris, lundi matin 1872.

Mon Caro,

Mme Sand ne me répond pas relativement à la dame de compagnie. Donc j'en ai reparlé hier chez la Princesse.

Tu recevras demain, à 11 heures, la visite d'une dame recommandée par Mme de Galbois[1], qui la connaît si bien qu'elle est la marraine de sa fille. C'est une veuve.

La Princesse avait une autre personne à recommander, mais celle-là est sur le point de se marier.

Mon intention est toujours de m'en aller vers la fin de la semaine prochaine. D'ici là, j'ai bien des choses à faire! J'irai probablement te faire une visite *mardi* matin. Vous déjeunez trop tard pour que je déjeune avec vous. A propos de repas, ton dîner de samedi avait le caractère d'une chose réussie : jolie nourriture, bons vins, amphitryons charmants et, en fait de femmes, de vrais anges! Le père Giraud[2] était dans « un enthousiasme impossible à décrire »; son frère me l'a dit et je m'en suis, d'ailleurs, aperçu!

Tu ne m'avais pas assez vanté Mme Siredey que je trouve « un morceau » appétissant! et l'air bon enfant.

Si on ne se met pas tout de suite à peindre la petite salle à manger. le corridor et la chambre de ta grand'-mère, nous serons fort incommodés quand nous allons

1. Mme de Galbois, dame d'honneur de la princesse Mathilde.
2. Charles Giraud, peintre.

revenir à Croisset, et cette opération me semble indispensable. Ne pas oublier aussi de faire laver la cuisine. Et l'Hôtel-Dieu? As-tu une lettre?

Adieu, pauvre chérie! Il faudra avant mon départ faire encore un déjeuner chez

Vieux.

CLXXVI

Croisset, mardi, 11 heures, 1872.

Mon loulou,

Ta grand'mère a très bien supporté le voyage et, malgré l'abominable état où est plongé Croisset, son humeur est bonne.

Je n'en dirai pas autant de la mienne. Mon irascibilité touche à la démence.

Je vais m'habiller pour aller à Rouen payer des notes, choisir des papiers, et faire une visite à l'Hôtel-Dieu. J'ai couché dans ta chambre. On ne sait pas comment se retourner dans la maison, qui pue violemment, et nous n'avons ni femme de ménage ni cuisinière.

Ton Vieux peu gai.

CLXXVII

Fin mars, jeudi, 2 heures, 1872.

Ce que j'avais prévu se réalise : l'été ne sera pas gai! Ta grand'mère, qui avait très bien supporté le voyage et qui avant-hier était de bonne humeur, est retombée

plus bas que jamais depuis hier au soir. Elle vient de se donner une espèce d'indigestion et m'a fait grande peur. C'est la suite de la manie qu'elle a de manger sans cesse pour se fortifier, croit-elle. Il faut maintenant avancer d'une demi-heure chaque repas. On ne sait plus que faire.

. . . .

La maison est dans un tel état de délabrement et de saleté, et les histoires du ménage si compliquées, que depuis mon arrivée je n'ai pu rien faire.

. . . .

Comme la vie est lourde par moments! J'en suis gorgé à en vomir!...

La dame de compagnie n'aura pas de chambre libre avant la fin de la semaine prochaine. Donc, vers le 8, elle peut venir.

Toutes ces occupations-là, et surtout le tête-à-tête lamentable de ta grand'mère, me cassent bras et jambes. Je sens que je ne pourrais pas écrire, car j'ai peine à comprendre ce que je lis. Mon rêve est d'aller vivre dans un couvent en Italie, pour ne plus me mêler de rien!

J'ai été vaillant, cet hiver, jusqu'à ma brouille avec Lévy[1]. Mais depuis lors, je me sens épuisé jusque dans les moelles. J'attends Philippe, à qui je vais conter des choses désagréables. Dimanche, j'ai rendez-vous avec Deschamps pour l'affaire de la fontaine! Quand donc me f.....-t-on la paix? Quand n'aurai-je plus à m'occuper des éternels autres? Je passe tour à tour du rugissement à l'accablement.

1. Elle avait eu pour cause le refus de mettre en vente *les Dernières Chansons*, de Louis Bouilhet, pour lesquelles mon oncle avait écrit la préface dont il a été question précédemment.

Et toi, pauvre chérie, comment vas-tu? Pense à Vieux et écris-lui souvent.

Je t'embrasse.

Ton ganachon.

Ci-inclus quelques lignes que ta grand'mère a voulu t'écrire hier.

CLXXVIII

Jeudi, 4 heures, 1872.

Mon loulou,

J'ai eu le cœur bien gros en te voyant partir[1]! et je me suis senti encore moins gai, le soir, quand je me suis mis à table; mais il faut être philosophe.

Je me suis remis à travailler. A force d'entêtement, j'arriverai à reprendre goût au pauvre *Saint Antoine*. Fais comme moi, pauvre chérie, occupe ta cervelle; remets-toi à peindre.

« Il faut jusques au bout respecter sa nature. »

Ce que je dis là est hygiénique et moral.

Comme il me semble qu'il y a déjà longtemps que tu es absente, mon pauvre Caro! Au reste, j'ai un peu perdu la notion du temps.

1. Ma grand'mère était morte le 6 avril. Après être restée quelque temps avec mon oncle à Croisset, je fus obligée de le quitter, malgré le grand abattement dans lequel il était.

Émile est parti à Rouen faire des commissions. La grêle vient de tomber, le soleil rebrille. Je me suis couché très tard. Je crois que je vais piquer un chien?... As-tu lu dans les feuilles l'assassinat de la comtesse Dubourg? Quelle atroce aventure!

Adieu. A bientôt, n'est-ce pas?

Que dis-tu du jeune Philippe qui n'est pas venu me voir une fois. « L'un n'a-t-il pas sa barque et l'autre sa charrue! »

CLXXIX

Croisset, lundi soir, 30 avril 1872.

Chère Caro,

Je regrette la lettre de quatre pages que tu as déchirée, parce que c'était une longue lettre, et puis qu'elle n'était peut-être pas aussi « stupide » que tu le prétends. Je ne veux pas t'embêter avec mes demandes d'épîtres, sachant par moi-même combien il est assommant d'écrire des lettres quand on n'en a pas envie. Mais tu me feras pourtant bien plaisir de barbouiller à mon adresse beaucoup de papier lorsque le cœur t'en dira.

J'ai lu et préparé du *Saint Antoine*. Demain, définitivement, je me mets aux phrases. Maintenant, je suis calme, ce qui est beaucoup.

Jeudi, j'ai eu la visite de Mme Heuzey et de Mme Crepet. Ces bonnes dames voulaient m'emmener dîner à Rouen. Il n'était que 3 heures de l'après-midi. Or, la perspective de leur compagnie jusqu'à 10 heures du soir m'a

un peu effrayé et je suis resté dans ma solitude. N'importe! les repas ne sont pas drôles!

Hier, j'ai eu la visite de Raoul Duval et de Laporte[1] (du Grand-Couronne) qui m'a appris la mort de la fille de mon pauvre Duplan! Encore une mort!... Le soir, j'ai été dîner chez Lapierre. J'aurai la visite de ces dames au milieu de la semaine.

Le peintre aura fini demain sa besogne, et le colleur de papier viendra jeudi. Émile a tantôt rapporté de Rouen tes deux coupes en marbre.

Adieu, pauvre fille. Bon courage!

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton Vieux.

Tu n'imagines pas comme *ton* Croisset[2] est calme et beau! Il y a une douceur infinie dans tout et comme un grand apaisement qui sort du silence. Le souvenir de « ma pauvre vieille » ne me quitte pas et flotte autour de moi comme une vapeur et m'enveloppe.

CLXXX

Croisset, nuit de dimanche, 6 mai, 1872.

Ma chère Caro,

Le seul événement, la seule distraction de ma semaine, a été la visite de ton mari. Ah! je suis ingrat

1. M. Laporte, conseiller général de la Seine-Inférieure, avec lequel Gustave Flaubert était alors très lié et qui lui servait un peu de secrétaire.

2. La propriété de Croisset m'avait été donnée par ma grand'-mère, à la condition que mon oncle y vivrait avec nous.

envers les dieux! car, hier, j'ai eu celle de Mme Achille et de Juliette qui sont venues m'inviter pour le 16 prochain (de jeudi en huit) à la première communion du jeune Roquigny. Tu as dû recevoir aussi une invitation? On a été fort aimable; on s'est informé de toi (de ta santé).

Ça ne m'a pas rendu plus gai! Les repas en tête à tête avec moi-même, devant cette table vide, sont durs. Enfin, ce soir, pour la première fois, j'ai eu un dessert sans larmes. Je me ferai peut-être à cette vie solitaire et farouche. Je ne vois pas, d'ailleurs, que j'aie le *moyen* d'en mener une autre?

Je me force à travailler tant que je peux. Mais ma pauvre cervelle est rétive. Je fais très peu de besogne, et de la médiocre.

En fait de nouvelles, Léon Rivoire[1] est mort à Alger. Ses sœurs étaient déjà sur le paquebot, dans le port de Marseille, quand un télégramme leur a appris que tout était fini. Elles doivent revenir à Rouen au milieu de cette semaine.

La Princesse m'a écrit que Théo était fort malade! Encore une mort! encore un chagrin! Quand donc sortirai-je du noir?...

Je ne sais pas où ton mari a découvert un assommant barbouilleur comme Saunier, peintre en bâtiments! Croirais-tu qu'il n'a pas encore fini la chambre? Reste à faire le marbre de la cheminée. J'espère pourtant que tout sera réorganisé complètement vers mercredi ou jeudi.

A propos d'affaires, Claye, l'imprimeur, m'a écrit ce matin pour que je le débarrasse des exemplaires des *Dernières Chansons* qui lui restent. Ma brouille avec Lévy s'accentue.

1. Léon Rivoire, frère de Mme Lapierre et de Mme Brainne.

Il me tarde bien de bécoter ta chère mine et de voir ma pauvre nièce.

As-tu repris la peinture? Lis-tu quelque chose?

Imite dans son courage

Ton Vieux.

CLXXXI

Croisset, nuit de vendredi, 11 mai 1872.

Mon pauvre Caro,

MM. les peintres auront enfin terminé les deux chambres demain! et je crois que mardi (jour où je t'attends) tout sera prêt.

Ma vie, comme incident, n'a eu que la visite de trois belles dames, aujourd'hui : les dames Lapierre avec Mme Pasca. Celle-ci reviendra dimanche pour que je lui donne les poésies bonnes à réciter en Russie. Dimanche, j'aurai à déjeuner Laporte (l'ami de Duplan). Voilà toutes les nouvelles.

Je continue à ne pas m'amuser follement. Cependant, comme j'ai pris, avant le dîner, un très long bain, je suis plus calme, ce soir.

Je dois aller à Paris du 20 au 25, pour les affaires de Bouilhet. J'ai un rendez-vous avec Claye, l'imprimeur; mais si tu dois rester à Croisset au delà du 25, je remettrai mon rendez-vous, voulant me priver le moins possible de « ma pauvre fille »

Que j'aime tendrement.

CLXXXII

Paris, jeudi matin, 9 heures, 13 juin 1872.

Ma pauvre Caro,

Ton billet était bien gentil, mais bien court. J'espère que ta prochaine missive sera plus prolixe. Il me semble que nous avons passé en tête à tête trois bonnes semaines et que nous nous sommes fait du bien l'un à l'autre. Ton vieil oncle te comprend, n'est-ce pas?

J'étais absolument triste en arrivant à Paris : toutes les fois que j'y reviens, mon petit Duplan me manque énormément.

J'ai rencontré *Lapierre*, qui m'a traîné rue de Milan, dîner chez Girard. J'avais envie de pleurer en me mettant à table, et puis, peu à peu, la tristesse s'en est allée, et, en somme, je me suis amusé, car la compagnie était fort aimable et le dîner excellent.

Hier, j'ai passé la soirée avec la mère Sand, que je n'ai pas trouvée changée du tout. Elle s'est informée de toi et de toutes nos affaires très gentiment. Aujourd'hui, je vais aller chez Flavie et, dimanche, j'irai coucher à Saint-Gratien. Mon wagon de dames pour Vendôme se bornera à moi, à moi seul, fort probablement. Mais ils sont gigantesques, à Vendôme! J'ai reçu le programme des fêtes [1] : il y aura congrès archéologique, comices agricoles, orphéons, etc., etc., et la présence de M. le Ministre de l'Instruction publique! Je suis invité à aller à la messe! Comme Ronsard était un catholique, j'irai! Mme Sand me pousse à écrire un discours; mais je sais

1. On devait inaugurer le 23 juin une statue de Ronsard.

que je le raterais. Donc, je m'abstiens, tout en regrettant mon silence.

Si tu veux des nouvelles (peu intéressantes pour toi), je t'apprendrai la mort subite de *Chilly* : donc, tout le monde se remue pour être directeur de l'Odéon.

Je ne crois pas que j'aie fini *Saint Antoine* quand nous partirons pour Luchon. Il y a encore pas mal à faire.

Notre voyage est bien décidé pour le 8 environ, n'est-ce pas? Le plus tôt que tu pourras me conviendra le mieux. Je me suis commandé chez Masquillier *un délicieux* costume, afin de ne point faire honte à ma belle nièce, qui trouve que Vieux manque de tenue!...

J'attends en ce moment M. X..., un sculpteur de troisième ordre, qui a fait un buste de Bouilhet et qui me persécute.

Amitiés à Ernest.

Et à toi mes meilleures tendresses, pauvre chérie.

Vieux.

CLXXXIII

Paris, mercredi, 6 heures, 19 juin 1872.

Ma chérie,

Un mot seulement. Je viens de rentrer à Paris et de lire ta lettre de samedi, qui m'a fait bien plaisir. La remise de la première du jeune Catulle a dérangé tout mon programme, et je suis parti pour Saint-Gratien samedi soir. Actuellement, tel que tu me vois (ou ne me vois pas), je suis *furieux*, car je viens de recevoir une

lettre de Claye me demandant si je veux le payer. Ainsi, Lévy m'a fait la farce de ne pas lui parler du billet que j'ai signé avec Philippe! Tu ne peux pas t'imaginer à quel point les histoires d'éditeurs m'exaspèrent! J'en ai un tremblement. Je finirai par flanquer des gifles au sieur Lévy. Paris, d'ailleurs, me dégoûte énormément, et je prévois le temps où je n'y remettrai plus les pieds.

Je partirai pour Vendôme samedi, et je serai à Croisset mardi, ou peut-être lundi soir. Franchement, il n'y a plus que dans le pauvre Croisset que je me plaise, surtout quand j'y possède ma fameuse nièce!

Continue à t'occuper, mon cher loulou.

CLXXXIV

Croisset, dimanche, 4 heures, 23 juin 1872.

Mon pauvre Caro,

Mme Winter a dû, hier au soir, te donner de mes nouvelles? Tu sais donc que je n'ai pas été à Vendôme. Vendredi soir, j'ai été pris d'un accès de misanthropie furieuse : Paris m'assommait et la vue de mes semblables me faisait mal au cœur. Aussi me suis-je hâté de regagner ma solitude. C'est encore là que je me trouve le mieux. J'avais su indirectement quels devaient être mes compagnons de voyage, et l'idée de subir leur compagnie m'a fait renoncer à cette petite fête de famille.

Je vais, tout à l'heure, aller à Rouen pour avoir des nouvelles du fils de Mme Brainne, qui est très dange-

reusement malade. La pauvre femme est partie de Paris en toute hâte, et depuis plusieurs jours ne s'est pas couchée. Cela vient, à ce qu'il paraît, de la bêtise de M. le Proviseur du Collège de Rouen.

Les trois jours que j'ai passés à Saint-Gratien ont été assez doux; mais le reste du temps je me suis embêté à crever! La vue de mon pauvre vieux Théo n'a pas contribué, il est vrai, à m'égayer. Et puis, je deviens tout à fait bedolle! J'ai des attendrissements et des colères de vieillard. Croirais-tu que pendant la messe de mariage du petit Schlesinger[1] je me suis mis à pleurer comme un idiot!...

Pour la première fois de ma vie, j'ai été dans les coulisses de l'Opéra!!! où Victor Massé (le maître de chant des chœurs) m'attendait. J'ai répondu qu'on ferait de *Salammbo* ce qu'on voudrait et que je ne pouvais reprendre ma parole. L'éditeur Lachaud est venu chez moi *pour faire une affaire*. Je l'ai envoyé promener.

T'ai-je dit que j'avais encore eu des ennuis avec Lévy pour le volume de Bouilhet? Je me suis vengé en passant brutalement près de Calman-Lévy, sans lui rendre son salut.

... C'était dans le foyer de la Comédie Française, jeudi dernier, le jour de la première de Catulle Mendès. Sa petite pièce a réussi.

Mlle Favart m'a sauté au cou devant tout le monde, en me parlant de la mort de ma mère d'une façon très tendre et très convenable. Elle m'a encore proposé de venir à Rouen donner une représentation pour le monument de Bouilhet.

1. M. Maurice Schlesinger, fils de l'éditeur et de Mme Schlesinger à laquelle sont adressées plusieurs lettres publiées dans la correspondance générale.

2. Sociétaire de la Comédie-Française.

On m'a dit qu'il y avait beaucoup de monde à Luchon, et qu'il fallait s'y prendre d'avance pour les logements. Je n'ai pas écrit une ligne de *Saint Antoine* depuis quinze jours, et il est certain que je n'aurai pas fini avant mon départ; il me faudrait, pour cela, un entrain que je n'ai pas.

Hier, pendant quatre heures et demie, j'ai savouré Winter. Quel profil de cuisse! et quelle botte! Après demain, mardi, mariage à la chapelle du château de Versailles, entre Mlle Soulié et M. V. Sardou. Voilà, je crois, toutes les nouvelles, pauvre chérie...

Ta prochaine lettre me dira, sans doute, quel jour il faut que je me tienne prêt à t'accompagner : je compte que ce sera vers la fin de la semaine prochaine.

Malgré l'aimable compagnie que tu as maintenant, écris-moi un peu longuement, pense à

Vieux

Qui est seul et te bécote de loin.

Mme de Galbois veut me marier avec Mme Lepic (*sic*). La Princesse s'est beaucoup informée de toi; elle a fait de grands éloges de ta beauté et de *tes manières*.

CLXXXV

Jeudi soir, 6 h. 1/2, 1872.

Me voilà revenu dans ma solitude, mon pauvre loulou! et je songe à toi, je me rappelle tout notre voyage[1] dans ses plus petits détails. Comme c'est déjà loin! et comme je regrette ta gentille société!

1. Mon oncle m'avait accompagnée à Luchon.

La mienne était par moments bien rébarbative. J'ai appris à Paris que plusieurs personnes (entr'autres Gustave Moreau, le peintre) étaient affectées de la même maladie que moi, c'est-à-dire l'*insupportation* de la foule. C'est une affection commune depuis « nos désastres », à ce qu'il paraît. Aujourd'hui, je me suis promené dans le jardin par un temps splendide et triste et j'ai lu de la philosophie médicale, car je commence mes grandes lectures pour *Bouvard et Pécuchet*. Je t'avouerai que le plan que j'ai relu hier soir après mon dîner m'a semblé *superbe*, mais c'est une entreprise écrasante et *épouvantable*. Tu n'as pas dû y comprendre grand'chose, d'après ce que je t'en ai dit; et après avoir relu mes quatre pages de scénario j'ai le regret de t'en avoir parlé.

Ah! pauvre Caro, le rêve pour moi ce serait de vivre ici ensemble, que la scierie n'est-elle au Mont-Riboudet! Mais je t'ennuierais trop. Il faut que les jeunes habitent avec les jeunes. Mes quatre jours passés à Paris n'ont pas été suffisants pour mes recherches de livres et de renseignements, mais j'en ai assez pour m'occuper pendant un bon mois.

J'ai vu Carvalho, le directeur du Vaudeville, qui m'a rappelé que je lui avais rendu service quand il était au Théâtre-Lyrique. Je dois lui lire *le Sexe faible* quand je reviendrai à Paris. Mlle Julie a été fort contente de me revoir et voudrait bien voir « sa Caroline ». Je lui ai conseillé la patience.

Aucune nouvelle locale à t'apprendre. Et tu ne m'as pas donné la moindre nouvelle de Putzel! Comment oublier un petit être aussi intéressant!

Il y a aujourd'hui trois semaines, à cette heure-ci, nous revenions de Bozos! Que fait maintenant Damos? Où est Barrier? Marie bougonne-t-elle? etc.

Adieu, pauvre chère nièce; j'espère que tu vas te remettre à la peinture? Écris un peu moins de lettres, afin d'occuper la plume à des choses plus sérieuses, ou plutôt, quand les envies épistolaires te prendront, pense à ta vieille nounou.

Je t'aurais écrit dès hier soir; mais Ernest t'aura donné de mes nouvelles.

CLXXXVI

Croisset, lundi, 5 heures, 1872.

Mon pauvre loulou,

Il faut d'abord que je t'embrasse (car je m'ennuie de toi énormément), puis il me semble que j'ai pas mal de choses à te dire. 1° Le jardinier mettra demain matin au chemin de fer un panier pour toi. Mais l'envoi sera peu important, car il n'y a pas grand'chose dans ton jardin, ce qui n'empêche pas la cupidité des voleurs, car la nuit on passe par-dessus le mur et on casse le treillage, d'où terreur de Mlle Julie.

2° Je viens d'avoir la visite de Laporte qui m'a invité à déjeuner pour jeudi prochain avec Raoul-Duval.

Ce matin j'ai eu la visite de Philippe.

J'ai reçu une lettre lamentable de Mme Brainne. Son fils est très malade. Elle va l'emmener aux Eaux-Bonnes, et elle me paraît pleine d'inquiétude ou plutôt de désespoir. Il lui a fallu trouver de l'argent et elle ne sait pas comment faire avec son journal. Elle a peur de perdre sa place. Il y a des gens peut-être plus à plaindre que nous, ma petite dame?

A propos de malheurs, je ne t'ai pas dit que Feydeau m'avait fait la confidence entière des siens : ils sont complets et, quant à lui, je le trouve très stoïque. Il m'a navré, le pauvre garçon !

J'ai commencé mes études de médecine. Fortin m'a prêté des livres. Quant à la chimie, que je comprends beaucoup moins bien, ou plutôt pas du tout, je l'ajourne. Mais il faut être enragé, et triplement *phrénétique* pour entreprendre un pareil livre ! Enfin, à la grâce de Dieu !

Je ne sais pas trop que te conseiller pour faire suite à Hérodote. Le mieux serait de lire maintenant Eschyle dans la traduction de Leconte de Lisle, puis des traductions de Thucydide et de Démosthènes, et le plus de Plutarque possible.

Comme manuel d'histoire, pour te reconnaître dans les faits, je te conseille Thirwall (en anglais) que je possède...

J'ai commencé à prendre des bains froids, mais qui me semblent trop froids. Aussi n'en prendrai-je pas beaucoup.

Voilà une lettre bien décousue et écrite avec une absence complète de coquetterie littéraire. Ne méprise pas pour cela, mon Caro, et aime toujours

Vieux.

CLXXXVII

Dimanche, 1872.

Mon pauvre Caro,

Je n'irai pas à Dieppe, maintenant. Je préfère y aller plus tard. Il faut bien que je m'habitue à vivre dans la solitude.

. . . .

Il faudrait que ton mari m'envoyât cette semaine *mille* francs. Rien ne m'embête plus que de lui demander perpétuellement de l'argent! mais comment faire? Il me tarde que tout soit arrangé, que je touche mes minces échéances, à époques fixes, sans importuner de temps à autre ce brave Ernest.

N. B. — Autre commission pour lui : il pleut dans la chambre de notre pauvre vieille. Pendant que nous étions à Luchon, le plafond a été traversé et le même accident s'est renouvelé cette semaine. Il est donc indispensable que l'on fasse, une fois pour toutes, une bonne réparation au toit avant l'hiver. Autrement, tout serait perdu dans la chambre et des frais considérables s'en suivraient.

Parlons de choses plus amusantes (transition à l'espagnol). Qu'as-tu donc fait, mercredi dernier, pour séduire le ménage Raoul Duval? Ils m'ont fait hier sur toi tant de compliments que j'en étais gêné. Jamais la petite mère Duval ne m'avait tant parlé. Son enthousiasme la rendait prolixe.

J'ai vu chez Laporte, jeudi dernier, mon *chien* qui n'est pas du tout frisé comme je m'y attendais. C'est un simple lévrier, couleur gris de fer, mais qui sera très grand. J'hésite à le prendre, d'autant plus que maintenant j'ai peur de la rage. Cette sotte idée est un des symptômes de mon ramollissement. Je crois pourtant que je passerai par-dessus?

Je lis toujours des bouquins médicaux, et mes bonshommes se précisent.

Pendant trois ou quatre mois encore, je ne vais pas

sortir de la médecine, mais j'aurai besoin (comme pour toutes les autres sciences) d'une foule de renseignements que je ne puis avoir ici. Il faudra donc cet hiver, et probablement l'autre, que je sois à Paris, pendant assez longtemps. Et l'*idée de l'argent* revient à la traverse !... (ces points sont pour indiquer la rêverie). J'imagine que vous avez passé un joli dimanche à Pissy[1]. Enfin, en voilà pour longtemps ! Hier, sur le bateau de Bouille, je me suis trouvé avec un de tes anciens amis, *** : il m'a paru absolument imbécile. C'est une chose étrange comme il y a maintenant des gens bêtes !

Mlle Julie me demande sans cesse « quand tu viendras » ; elle a l'air de s'ennuyer beaucoup. Mon serviteur juge à propos de se laisser pousser la barbe, ce qui le rend hideux. Voilà des nouvelles bien intéressantes.

Faut-il que je sois vertueux pour résister aux séductions que tu m'offres, Mme Lapierre, Frankline et Mme Roquère ! C'est comme ça pourtant. Tu n'as pas besoin de moi puisque tu as « de la compagnie ».

Ton vieux Bedollard, ton vieux Pis aller
T'embrasse.

Quels livres veux-tu que je t'envoie? et comment te les envoyer? Tu trouveras à Dieppe beaucoup de ceux que je t'ai indiqués (dans la collection Charpentier).

1. Pissy-Pôville, propriété dont j'avais hérité d'une tante de mon père.

CLXXXVIII

Jeudi, 1872.

Rien ne peut me faire plus de plaisir que te savoir en bonne santé, pauvre loulou! Est-ce Luchon qui t'a raffermie? Laisse-moi le croire. Ça me flatte. J'ai été bien maussade pendant tout ce temps-là. Je t'aurais souhaité un compagnon plus aimable, et surtout plus sociable. Mais je crois que tu ne pouvais pas en avoir de plus *hygiénique*.

Reprends courage, pauvre fille, continue à peindre avec cette bonne Frankline : il me semble que sa compagnie doit te faire du bien. Franchement, si tu m'avais eu en tiers, je vous aurais gênées. Il faut que les amies soient libres. Et puis j'aime mieux aller te voir quand tu n'auras personne. Alors tu seras toute à moi.

Je pars d'ici samedi matin. Aujourd'hui *je reçois*. J'attends à dîner Laporte, Lapierre et Fortin. Ta tante Achille a pris en journée Alphonse, le vieux bonhomme de Canteleu, si bien qu'Émile a fait venir de Rouen un de ses amis pour servir à table. Ne trouves-tu pas superbe d'aller à Canteleu chercher des gens de journée? Quel singulier besoin d'imitation! Il y a là un point psychologique très drôle et très profond. A propos de serviteurs, je suis très content du jardinier; lui et sa femme ont l'air de bonnes gens.

Voilà quinze jours que *je n'arrête pas* de lire de la médecine. Ce qui redouble mon mépris pour les médecins. Encore quatre ou cinq mois et je saurai quelque chose.

J'ai vu quelqu'un que la peur de la misère tourmente

plus que moi : c'est le petit Baudry. Son frère n'avait pas exagéré en me disant que cette manie-là tournait à la démence. Il cherche Raoul Duval pour lui vendre des collections afin de se faire de l'argent! Ses collections! Il m'a parlé de la lettre que tu lui as écrite de Luchon avec des larmes d'attendrissement!

Comme je pense à toi et comme je te regrette quand je me promène solitairement dans le jardin.

Ta vieille nounou.

CLXXXIX

Paris, dimanche matin, 8 septembre 1872.

Je commençais à trouver le temps long sans nouvelles de mon pauvre loulou! Enfin j'ai reçu ta bonne lettre hier, ma chérie ! Et elle m'a fait plaisir, car il me semble que tu vas mieux et que tu t'amuses dans la société de Frankline. Je compatis à vos mésaventures d'artiste. Mais pourquoi ne te livres-tu pas au genre maritime. Tu n'as encore rien tenté dans cette *branche*. Essaie.

Moi, je suis effrayé de ce que j'ai à faire pour *Bouvard et Pécuchet*. Je lis des catalogues de livres que j'annote. Il va falloir que j'en loue beaucoup et que j'en achète pas mal, et à ce propos, préviens Ernest que, dans une douzaine de jours sans doute, je lui redemanderai de l'argent, 500 ou 1,000 francs? Je fais copier aussi *Saint Antoine* que je remporterai à Croisset, bien entendu. Mais *B... et P...* m'épouvantent! J'ai déjà consulté des gens spéciaux pour différents points scientifiques; mais je ne suis pas au bout de mes courses, ni de mes tracas. Enfin! à la grâce de Dieu.

Tout à l'heure je viens de recevoir une lettre de Tourgueneff qui est toujours abîmé par la goutte. Il se propose de venir me voir à Croisset vers le 10 octobre. Ce sera un prétexte légitime pour ne pas aller chez Mme Perrot, car tous ces trimbalements-là me dérangent et me coûtent de l'argent. J'irai trois ou quatre jours à Saint-Gratien, et puis je rentrerai dans mon ermitage pour longtemps. Cependant j'irai voir un peu ma pauvre nièce dont il m'ennuie beaucoup.

Pourquoi les Dieppois tiennent-ils à distance Mme ***? Ta tante les a-t-elle fascinés? Sont-ce ses chapeaux qui la déshonorent.

Quel être que *on*! En voilà un que je méprise profondément! Il faut tout faire en vue de sa propre considération à soi et p..... sur la tête de *on*. Moi je les trouve charmants l'un et l'autre, le mari et la femme. Voilà tout ce que j'ai à en dire. Mais ils ne sont pas riches, mais Monsieur est journaliste, mais Madame est très jolie.

Laporte, avec qui j'ai fait le voyage de Rouen à Paris, m'a dit que mon chien devenait superbe. Il me l'amènera dès que je serai revenu à Croisset.

N. B. — J'ai découvert le prénom de Barrier, il s'appelle Saint-Ange! Est-ce assez énorme? Saint-Ange Barrier.

Ne me laisse pas plus de huit jours sans lettre comme la dernière fois. Et aime toujours

Ta nounou.

CXC

Samedi soir, 1872.

Mon pauvre loulou,

. . . .

Quand penses-tu avoir Flavie? Combien de temps Mme Heuzey restera-t-elle à Neuville? Avant que tu ne viennes à Croisset (car je compte sur une petite visite d'une dizaine de jours au mois d'octobre), je pourrais bien aller passer un dimanche chez toi? J'imagine qu'aujourd'hui tu as été à Croisset? Mlle Julie a dû être bien contente!

Ce matin, on a fini de copier *Saint Antoine*. La tête des copistes était inimaginable d'ahurissement et de fatigue. Ils m'ont déclaré qu'ils en étaient malades et « que c'était trop fort pour eux ».

A propos de littérature, je suis en train de me fâcher, je crois, avec mon ami *** : il a écrit un roman inimaginable comme obscénité et bêtise! et comme je me suis permis de lui dire en marge du manuscrit mon opinion, il m'a écrit que j'étais un imbécile. Naturellement je lui ai répondu de la même encre. Ledit *** arrive à me dégoûter profondément. Je ne suis pas bégueule, mais je trouve qu'on doit avant tout respecter l'art. Et quand je ne vois dans un livre que l'envie de faire du scandale, je m'indigne! Tu ne peux avoir une idée de la chose. C'est à en vomir! Et la forme est pitoyable. J'ai peur que mon ami ne soit une franche canaille? Je ne

te cache pas que cette petite histoire m'a attristé. Les Bons sont partis.

Ce matin, je suis retourné chez Carrier-Belleuse pour le médaillon qui doit être sur le tombeau de Bouilhet. Au lieu de m'en faire faire un plâtre, ce sculpteur m'a proposé une terre cuite. Je l'aurai dans une quinzaine de jours. Dès que je serai revenu à Croisset, Laporte m'amènera mon chien pour lequel j'ai un collier superbe.

Un de ces soirs j'aurai rendez-vous avec Carvalho pour lui lire *le Sexe faible*.

Qu'ai-je encore à te dire? Ah! j'oubliais le plus utile. C'est de prier Ernest de m'envoyer pour mercredi ou jeudi *la somme de* 1,000 *francs*. Après quoi je le laisserai tranquille pour quelque temps.

Je suppose que les affaires ne vont pas mal puisqu'il était si en train et si facétieux avec ses hôtes?

Je récolte çà et là des indications pour *Bouvard et Pécuchet;* mais quel travail!

Adieu, pauvre chérie! Comme il y a longtemps que je ne t'ai vue!

Ta vieille nounou.

Penses-tu à Brutusss, au Parc, à cette bonne Marie, etc., et à mes accès de rébarbaratisme?

Sérieusement, je crois que Luchon m'a fait du bien à la santé! Et toi, pauvre loulou? Parle-moi de ta chère personne.

CXCI

Croisset, mardi soir, 25 septembre 1872.

Eh bien, oui, chère Caro, « ton petit bout d'expérience » est faux, et ta correspondance, quoi qu'en dise ta modestie, « m'a manqué ». Mon cœur est assez large pour contenir tous les genres de tendresses : l'une n'empêche pas l'autre, ni les autres, et je voudrais déjà être au mois de novembre pour avoir ta visite.

J'étais si triste samedi soir, que j'ai inventé une blague pour m'en retourner ici, où je suis arrivé dimanche dans l'après-midi. La rentrée dans « le bon vieux Croisset », comme tu dis, n'a pas été folichonne. Je m'y suis livré à des rêveries sur le passé tellement lourdes, que c'était comme un écrasement. Je les ai secouées, et je me suis mis immédiatement à la pioche.

J'ai corrigé la copie de *Saint Antoine*, puis j'ai lu une dissertation médicale sur le *vertige nerveux*, puis un roman algérien de Mme Devoisins (Jacques Cœur), laquelle m'a demandé cela comme un service, en me priant de lui en faire la critique.

Voilà l'emploi de mon temps depuis quarante-huit heures. Le temps affreux qu'il a fait cet après-midi m'a inquiété.

J'attends demain soir Ernest pour dîner, et jeudi j'aurai peut-être à déjeuner Laporte, qui m'amènera mon toutou. Il me semble que je vais l'aimer beaucoup.

Carvalho doit m'écrire pour m'appeler à Paris vers le 10 ou le 12 octobre. Mais il est probable que je retarderai mon voyage d'un bon mois, afin de m'y trouver avec toi, pour faire ensemble le buste de notre pauvre

vieille. Il est temps de s'y mettre. Le souvenir, si précis qu'on le croie, ne tarde pas à s'embrouiller dans les petits détails.

Tu diras de ma part à ton ou plutôt à notre amie Flavie tout ce que tu pourras trouver de plus sérieusement aimable.

Je suis fâché pour toi de son séjour dans le Midi, cet hiver. Où va-t-elle?

A propos de voyages, Mme d'Harnois[1] est partie faire un pèlerinage à la Salette. Son neveu, qui est venu chez moi dimanche comme j'en partais, m'a dit qu'elle était devenue d'un fanatisme *intolérable*. Et le père Maupassant traite ses deux petits-fils de « canailles » et ne veut plus les voir parce qu'ils lui demandent l'argent qui leur est dû.

Mais certainement, mon pauvre loulou, j'irai te voir! dans la première quinzaine d'octobre, avant la visite de mes amis, sur laquelle je ne compte pas trop, malgré leurs promesses.

Je te baise sur les deux joues bien tendrement.

CXCII

Croisset, vendredi, 5 heures, septembre 1872.

Tu penses bien, mon loulou, que je n'irai pas demain à Dieppe, puisque tu dois venir jeudi, n'est-ce pas? *mais ne manque pas*, autrement ma malédiction t'est destinée.

Quel temps! Il pleut sans discontinuer et les habits en sont, même dans les appartements et malgré le feu, gros d'humidité.

1. Tante de Guy de Maupassant.

Ma seule distraction est d'embrasser mon pauvre chien, à qui j'adresse des discours. Quel mortel heureux. Son calme et sa beauté vous rendent jaloux.

Les maçons ont enlevé les feuilles de dessus les toits, et vont se mettre à réparer le corps de garde[1]. Voilà toutes les nouvelles.

J'ai le bras fatigué à force de prendre des notes.

Pauvre chat, comme je te plains avec tes affreuses migraines. Luchon n'a donc servi à rien?

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

Joie de Mlle Julie en apprenant que *sa* Caroline va venir. Je ne dis rien de la mienne (joie).

CXCIII

Croisset, samedi soir, 5 heures, 1872.

Mon loulou,

Tu sais bien que j'obéis à tes moindres commandements. Donc, demain dimanche, j'arriverai à Dieppe (par le train express de l'après-midi) pour en repartir mardi.

Je t'embrasse en signant de mon vrai nom qui est

Vache.

1. Petite cabane englobée dans la propriété et qui était louée aux douaniers.

CXCIV

Croisset, samedi, 2 heures, 4 octobre 1872.

Chère Caro,

Me voilà revenu dans ma solitude où je me trouve (pour dire la vérité) très bien, c'est-à-dire tranquille. Il n'en faut pas demander davantage au ciel. Le temps est superbe. Hier et aujourd'hui, je me suis promené après déjeuner, *en admirant la nature.* Le soleil jouait dans le feuillage et mon chien gambadait autour de moi. Je rèvassais à *Bouvard et Pécuchet.* Mais je regrettais ma chère Caro, ma pauvre fille. Ce qui adoucit un peu pour moi l'amertume de notre séparation, c'est l'idée que tu vas mieux, il me semble?... J'ai été heureux, aussi, de voir que ton brave mari était mieux dans ses affaires, enfin que « l'horizon s'éclaircissait », comme on dit en politique.

En débarquant du chemin de fer, j'ai été à l'Hôtel-Dieu où je n'ai trouvé personne. Tout le monde était à la Vaupalière, chez le divin Dubreuil.

Demain je dîne chez Mme Lapierre. Lundi j'aurai à déjeuner Philippe, peut-être accompagné de sa mère?

D'Osmoy m'a écrit, de lui-même, qu'il viendra passer quelques jours avec moi à partir du 15 de ce mois. Aucune nouvelle de Tourgueneff.

Les maçons sont en train de réparer le toit.

Que te dirais-je bien encore? Je varie mes lectures médicales avec les traités sur l'éducation. J'avale des volumes coup sur coup, et je prends des notes. Mes bonshommes se dessinent dans mon esprit, et l'ensemble se corse. Telle est la cause de la bonne humeur (présente) de

Vieux.

CXCV

Croisset, mercredi, 8 octobre 1872.

Chère Caro,

Je suis fort étonné! Pas un mot de toi depuis huit jours! Es-tu malade? Ta lettre s'est-elle égarée? Ou tout simplement as-tu un peu oublié Vieux? C'est à cette dernière hypothèse que je m'arrête.

J'ai reçu une lettre de Tourgueneff qui, depuis quinze jours, est re-couché avec la goutte. Il espère en être débarrassé à la fin de cette semaine et venir au commencement de la prochaine. Du 15 au 20 j'attends le sire d'Osmoy. Dimanche j'ai été dîner chez Lapierre et j'y ai été *à pied*, par le bord de l'eau, pour jouir du spectacle de la nature. Eh bien, mon héroïsme ne m'a pas réussi. Une barque pleine de gueulards et qui remontait la Seine, derrière moi, m'a gâté le paysage. Le dîner chez ma belle amie n'a pas été non plus très amusant : le général de F*** manque radicalement d'esprit et le jeune de P*** en possède fort peu. J'aurais mieux aimé le repas sans ces deux convives. Voilà toutes les nouvelles. J'ai tant lu que j'ai un peu mal aux yeux. Comment vivre s'il faut me modérer sur la lecture! J'espère me guérir en ne faisant rien et en continuant tout de même.

CXCVI

Croisset. samedi, 6 heures, 19 octobre 1872.

Quelle pluie, mon loulou! Quelle humidité! quelle saleté! quel *temps pourri!*

Malgré mon amour pour Croisset, je trouve que son climat manque de charme. C'est pourquoi plus que jamais je m'enfonce dans le silence du cabinet, n'ayant pour toute distraction que de contempler mon chien qui bâille.

La nuit qui a suivi ton départ, il m'a donné beaucoup de tourment : de 9 heures à 2 heures du matin ses hurlements n'ont pas cessé. Je les attribuais à l'envie qu'il avait de te revoir, quand enfin je suis descendu pour lui donner des consolations et le faire taire. Qu'avait-il? Tableau : il était emprisonné dans les lieux. Victoire en avait refermé la porte, sans le voir. Si, par malheur, la *planche* du trou avait été levée, mon pauvre toutou aurait pu tomber dans l'abîme. Quelle triste fin pour un aussi joli monsieur!

Mes autres amis Tourgueneff et d'Osmoy ne m'envoient aucune lettre. Ça commence à m'agacer. Mais qu'y faire? J'en ai reçu encore une (lettre) de Rabodanges. Celle-là est de Mme Lepic, et gentille au delà de toute expression.

C'est une belle chose que l'esprit! et rare! C'est pourquoi Vieux aime sa pauvre fille. Quel dommage qu'il ne l'ait pas toujours avec lui!

Ce matin sont arrivés les trois médaillons de Carrier-Belleuse[1]. J'ai placé celui que je garde dans la petite salle au-dessus de la glace. Tout en mangeant seul, je songerai qu'*il* était là, autrefois. Le souvenir de ta grand'mère ne me quitte pas non plus. Et puis je fais des plans d'embellissement intérieur pour la maison. Voilà le fond de mes rêveries quand je ne rumine pas *Bouvard et Pécuchet*.

J'irai demain dîner chez Mme Lapierre. J'espère que

1. Médaillons représentant Louis Bouilhet.

ce sera un peu moins fade que la dernière fois? Ta lettre de ce matin m'a diverti. Toi aussi, chère Caro, tu vas gagner ma maladie, ou plutôt, ma faculté d'*insupportation!* Ça ne rend pas heureux, cette preuve de goût.

Deux bons bécots de

Ta vieille Nounou.

CXCVII

Croisset, 25 octobre 1872.

Loulou,

Tu as raison! La mort de mon pauvre vieux Théo, bien que prévue, m'a écrasé, et j'ai passé hier une journée dont je me souviendrai! J'ai reçu la nouvelle le matin par un télégramme enfermé dans une lettre, si bien qu'au moment où j'apprenais la mort de mon vieil ami, on l'enterrait.

J'avais donné rendez-vous à Caudron[1] et aux dames Lapierre. Donc j'ai été à Rouen, *pour ne pas faire l'homme sensible.* Sur le bateau de Bouille, conversation d'Émangard! À la descente du bateau, Caudron était là et nous avons réglé différentes choses relatives à *Bouilhet!* il m'a accompagné à l'Hôtel-Dieu où je vais aller pour avoir des détails sur le père Pouchet[2]. Ta tante ne m'a parlé que des chaleurs ou de la chaleur qu'elle éprouvait, et des aloyaux du sieur Tassel. Après quoi, j'ai traversé toute la ville à pied, où j'ai

1. Un ami de Louis Bouilhet.
2. Professeur d'histoire naturelle et directeur du Muséum de Rouen.

rencontré trois ou quatre Rouennais. Le spectacle de leur vulgarité, de leurs redingotes, de leurs chapeaux, ce qu'ils disaient et le son de leurs voix m'ont donné à la fois envie de vomir et de pleurer ! Jamais, depuis que je suis sur la terre, pareil dégoût des hommes ne m'avait étouffé ! Je pensais continuellement à l'amour que mon vieux Théo avait pour l'art, et je sentais comme une marée d'immondices qui me submergeait. Car il est mort, j'en suis sûr, d'une suffocation trop longue causée par la bêtise moderne. Je n'étais pas en train, comme tu penses bien, d'aller voir les farces de la foire Saint-Romain. « Les anges[1] » de la rue de la Ferme l'ont deviné, et j'ai été au cimetière monumental voir les tombes de ceux que j'ai aimés. Mes deux amies ont eu la gentillesse de m'y accompagner; elles sont restées à m'attendre devant la grille, ainsi que Lapierre. Ce procédé-là m'a touché jusqu'au fond du cœur. Lapierre dînait en ville. J'ai passé la soirée tout seul avec elles, et la vue de leurs belles et bonnes mines m'a fait du bien. Je leur en suis reconnaissant.

Le soir, quand je suis rentré ici, mon pauvre toutou m'a accablé de caresses. Je ne sais pas pourquoi je te dis tout cela, mais tu devineras la psychologie sous les faits.

Comme c'est triste de ne pas trouver dans sa famille un peu de la délicatesse qu'on rencontre chez des étrangers ! Mais je ne dois pas me plaindre de la famille puisque je possède une nièce comme *mon Caro*.

Ton Vieux.

1. Mme Lapierre et sa sœur Mme Brainne.

CXCVIII

Croisset, samedi matin, 2 novembre 1872.

Comment? je n'ai pas répondu tout de suite à Ernest que j'avais reçu dimanche matin une lettre chargée? Je croyais l'avoir fait! présente-lui mes excuses, j'aurai été troublé par la compagnie que j'avais. La mère Heuzey séduisait mes deux jeunes gens, Baudry et d'Osmoy. Croirais-tu que Baudry admire son râtelier qu'il prenait pour ses vraies dents?

Moi aussi, pauvre Caro, je n'ai pas été gai cette semaine. J'ai même été fort triste. Jamais je n'ai plus senti ma solitude, et puis je lisais des choses *crevantes;* et puis c'était la faute du temps. Si tu ne viens ici qu'à la fin de novembre, j'irai te faire une petite visite en attendant. Quand sera-t-il décidé, le fameux voyage de Pologne?

Demain je traite. J'aurai *l'éluite* ou *de l'éluite* tout au moins. Car je suis forcé d'inviter le général de F***. C'est même pour cela que je vais aller tout à l'heure à Rouen.

Je profiterai de ma course pour voir un autre terrain près de la gare d'Amiens [1]. Toujours les occupations mortuaires! Je pense démesurément à mon pauvre Théo. Avec qui causer littérature, maintenant?

1. Pour placer le monument de Bouilhet.

CXCIX

Croisset, samedi soir, 6 heures, 9 novembre 1872.

Mon loulou. *Vieux* continue à n'être pas gai. Il est comme Macbeth, « il a tué le sommeil ». Pourquoi? Ce qu'il y a de drôle, c'est que Fortin est dans le même état que moi. La faute en est-elle à l'air de Croisset? Il m'est impossible de fermer l'œil avant 5 heures du matin. Aussi j'en reste toute la journée énervé et mélancolieux.

Au milieu de mes tristes songeries le maudit argent revient. Je suis effrayé par ma dépense! *Mes déboursés pour le cidre m'épouvantent...* J'en ai payé depuis huit jours pour plus de 500 francs; sur les 1,000 francs qu'Ernest m'a envoyés il y a quinze jours, il ne m'en reste que 200. Tu peux donc lui dire de m'en envoyer 1,000 quand il voudra.

J'attends mardi avec impatience pour savoir si le voyage de Dantzick se fera et, par conséquent, quand est-ce que tu viendras ici. J'ai bien envie, en t'attendant, d'aller te faire une petite visite samedi prochain.

J'ai reçu ce matin une lettre exquise du bon Tourgueneff.

Je continue toujours à lire et à prendre des notes pour *Bouvard et Pécuchet* qui se dessinent de plus en plus. Mais quel travail j'ai entrepris. C'est écrasant!

Je me dépeche de plier ma lettre, car le bateau va passer. Donc, bien vite, deux gros baisers de

Nounou.

CC

Dimanche, 1 heure, 5 avril 1873.

Mon loulou,

Veux-tu me donner à dîner *mardi?* Un petit repas où nous ne serons que nous trois, tranquillement, afin de causer de nos affaires; depuis longtemps on est trop dérangé.

Demain anniversaire de la mort de notre pauvre vieille. Je reste chez moi où je me livrerai à mes souvenirs.

Il me semble que notre soirée d'hier a dû te faire du bien? puisqu'elle m'en a fait.

Adieu, ma pauvre fille.

Ton Vieux.

CCI

Croisset, dimanche, 4 heures, 1873.

Mon pauvre Caro,

Je vous plains pour votre promenade. S'il fait à Fontainebleau le temps de Rouen, elle est manquée et ces messieurs *marronneront!*

Mon retour ici n'a pas été très gai. J'ai commencé par faire une visite à la chambre de notre pauvre vieille! et mon après-midi a été lugubre. Pour dire le vrai, je me suis ennuyé à crever. Puis j'étais brisé de fatigue. Mes nombreux colis sont déballés, et dès ce soir je me mets au *Sexe faible.*

Laporte, qui est venu déjeuner avec moi, ne m'a pas ramené Julio, parce que ce « pauvre petit » est malade, et qu'il ne veut me le rendre qu'en bon état. Demain je vais à Rouen pour y faire des emplettes, et j'y dînerai probablement chez les Lapierre. A propos de dîner, celui de vendredi chez Carvalho a été fort aimable, et excellent sous le rapport culinaire. Carvalho m'a eu l'air de plus en plus convaincu du succès, et j'ai maintenant sa promesse *écrite* d'être joué l'hiver prochain, de septembre en avril.

Je n'ai rien de plus à te dire, ma chère Caro, si ce n'est que la maison me semble bien grande et vide! et qu'il me tarde de revoir ma pauvre fille que sa

Nounou bécote de loin.

As-tu senti la beauté de mon Moscove, me suivant dans mes courses et m'attendant aux portes. Il en a eu pour trois heures de voiture. C'était afin d'être plus longtemps avec moi! Voilà des procédés qui attendrissent.

CCII

Nuit de mardi, 21 mai 1873.

Quelle ne fut pas ma surprise hier matin en recevant ta lettre de samedi, datée de Fontainebleau. Cette attention-là m'a fait bien du plaisir, ma chère Caro, et je t'en remercie.

Oui, je connais les livres, et même la personne du bonhomme Dennecourt, dit « le Sylvain ». Si tu te promènes à pied dans la forêt, tu as pu te convaincre qu'il s'y est livré à des travaux gigantesques. Moi, je me suis promené hier dans Rouen, dans l'unique but d'y faire des

achats. Que n'ai-je point acheté! des rideaux de vitrage, des serviettes, des draps, une toile cirée, un garde-manger, etc.; car la pauvre maison de Croisset manque de bien des choses. Je tâche de la recaler, et même je ne voudrais pas que *tu vinsses* avant que tout n'y soit établi dans mes idées; ce sera, je crois, vers la fin de la semaine prochaine, c'est-à-dire le commencement de juin.

Serait-ce exaspérer par trop mon beau neveu que de lui demander timidement quand se fera le voyage de Liverpool? et l'époque où vous viendrez chez la Nounou.

J'ai eu, ce matin, bien du mal pour le placement des Métopes du Parthénon! Mais ça se fera. Je me suis mis au *Sexe faible* (*Bouvard et Pécuchet* restent sous la remise), et la première scène du premier acte est à peu près écrite. Je vise comme style à l'idéal de la conversation naturelle, ce qui n'est pas très commode quand on veut donner au langage de la fermeté et du rythme. Il y avait longtemps (un an bientôt) que je n'avais écrit, et faire des phrases me semble doux.

Quand tu viendras ici, n'oublie pas de m'apporter : 1° le grand cordon de sonnette qui a dû être remis lundi dernier chez toi; 2° mes portraits de japonaises.

Si tu passais devant Goupil, tu ne ferais pas mal d'y entrer pour voir ce que deviennent mes photographies et comment on les a encadrées. Je devais les recevoir ici au bout de dix jours et la dizaine est passée.

Donne-moi des détails sur le voyage de Fontainebleau et sur tout. Car de toi, chère fille, tout m'intéresse.

CCIII

Croisset, samedi soir, 25 mai 1873.

Ah! bien oui, payer les impositions! Il me reste encore près de 500 francs, mais j'ai peur que je n'aie pas *de trop* pour solder mes factures de Rouen, et de me trouver comme la cigale,

...fort dépourvue
Quand note sera venue.

Quoi qu'il en soit. qu'Ernest m'envoie ou ne m'envoie pas d'argent. les 200 francs d'impositions seront payés avant la fin de la semaine.

Les 1,000 francs de la *Bovary* (promis par Lemerre) auront passé aux embellissements de Croisset, mais pas au delà. Au moins, il me restera quelque chose de mes œuvres, et ce quelque chose sera employé à la maison de notre pauvre vieille!

Vraiment ce n'était pas du luxe! plus de rideaux de vitrage, plus de draps. plus de serviettes, etc.: un délabrement qui serrait le cœur!

Du reste, la fortune semble me sourire, car aujourd'hui même je viens de recevoir un cadeau *splendide :* ce sont deux monstres chinois en porcelaine, donnés par Laporte! en souvenir. m'écrit-il, de notre pauvre Duplau, parce que je les ai, l'année dernière. remarqués chez lui à Couronne, et qu'ils feront très bien aux deux coins de mon escalier. En effet, quand j'aurai pour eux d'autres piédestaux que les petites armoires... Mais en voilà assez pour cette année! La grande salle à

manger restera même avec son vieux tapis de toile écrue. Une toile cirée partout eût été trop cher.

Ton vieux Cruchard, ta vieille Nounou, est perdu dans l'art dramatique. Hier, j'ai travaillé *dix-huit heures* (depuis 6 heures et demie du matin jusqu'à minuit! *c'est comme ça*) et je n'ai fait aucun somme dans la journée! Jeudi j'avais travaillé quatorze heures. Monsieur a le bourrichon très monté! Je crois, du reste, qu'une pièce de théâtre (une fois que le plan est bien arrêté) doit s'écrire avec une sorte de fièvre. Ça presse davantage le mouvement, on corrige ensuite. Si je continue de ce train-là j'aurai fini vers le milieu de juillet?

Personne ne vient me voir. Aucune visite. Je suis comme un petit père tranquille.

Et je suis fier, Madame, que ma description de la forêt de Fontainebleau vous ait semblé bien troussée. J'avoue que je ne la trouve pas mal.

Si vous alliez en Angleterre, tu ferais bien de m'envoyer quelques jours d'avance Marguerite; elle se rendrait chez « l'oncle de Madame » avec vos bagages, dans lesquels je brûle de voir les quatre tableaux[1]. Ne ferais-tu pas bien de les faire, à Paris, coller sur des panneaux? Ce serait plus solide et meilleur contre l'humidité.

Que penses-tu du buste[2]? Tu ne l'as pas vu peut-être? Il est sans doute maintenant à la cuisson? Adieu, pauvre fille que j'aime.

Deux bons baisers sur chacune de tes joues.

Vieux.

1. Il s'agit de quatre dessus de portes que j'avais faits pour la à salle manger.

2. Le buste de ma grand'mère fait par Guilbert.

CCIV

Croisset, mercredi, 6 heures, 1873.

Eh bien, mon Caro, je ne t'en verrai que plus tôt. Bien que je sois fâché pour toi de ce petit désappointement, un peu de dérangement vous aurait fait du bien à l'un et à l'autre.

Faut-il, lundi soir, vous garder à dîner? J'aimerais mieux vous attendre et dîner avec vous. Prenez avant de partir un bouillon, puis nous ferons ensemble un vrai repas.

Aucune nouvelle de Mlle Julie! Comme Émile n'est nullement pressé de la revoir, de la re-servir, il ne lui a pas écrit, se fiant là-dessus à Mme Commanville.

Ma caboche est un peu fatiguée, mais le second acte du *Sexe faible* touche à sa fin! Tout sera (provisoirement!) fini avant un mois, et je ne te cache pas que je commence à avoir bon espoir. Pour te dire la vérité, je brûle même de lire mon premier acte à quelqu'un pour juger de l'effet. Mais à qui? Tu subiras cette lecture, mon loulou, mais tu n'estimes que les choses poétiques! Ce bon Tourgueneff! c'est gentil son attention de t'avoir envoyé son volume.

A bientôt donc, pauvre chérie.

Ta Nounou t'embrasse.

Oui, je trouve la peinture de l'escalier très bien. Mais vous ne serez pas mécontents, je crois, de la façon dont j'ai orné votre immeuble.

Du reste, Croisset est charmant! C'est à présent qu'il faut y venir, et y rester le plus longtemps possible.

CCV

Croisset, mercredi, 1 heure, 1873.

Mon loulou,

Jusqu'à présent tu ne m'as pas l'air de t'amuser beaucoup dans ton voyage. Et *j'aime à croire* que tu regrettes un peu le pauvre Croisset et la société de Vieux? Laisse-moi cette illusion! Je ne suis pas cependant assez égoïste pour ne point te souhaiter un changement d'humeur; il aura lieu avec le changement de temps : maintenant il fait beau, ici du moins, et les orages paraissent s'en aller.

L'éditeur Charpentier m'a annoncé hier qu'il viendrait me voir vendredi. Je suis toujours fort incertain de savoir ce que je ferai. Je lui ai promis les suppléments en question et je regrette ma promesse; cependant... bref, je change d'avis là-dessus vingt fois par jour.

Putzel va très bien et me tient compagnie pendant presque toute la journée. Mais dès que je caresse Julio, elle entre en fureur; hier elle a sauté dessus comme un bouledogue et l'a mordu au museau. Julio n'a pas eu l'air de s'en apercevoir et est retourné se coucher sur le divan.

Lundi j'ai été à Rouen payer mes cadres et m'acheter des torchons et des chaussettes. On m'a retenu à dîner chez les Lapierre où j'ai vu l'illustre Tavernier, belles-moustaches. Laporte m'a envoyé l'*Antechrist* de Renan, sachant que j'avais envie de le lire et que mon exemplaire devait être resté à Paris. Je suis attendri par les aimables procédés de ce brave garçon. Depuis hier au

soir j'ai donc expédié ce volume qui m'a charmé. Je vais me remettre à mes lectures pour *B. et P.*, lesquelles sont moins drôles. Pas de nouvelles de Carvalho. S'il persévère encore deux jours dans son mutisme, je lui re-écrirai.

J'embrasse mon Caro.

Nounou.

CCVI

Croisset, samedi, 4 h. 1/2, 26 juillet 1873.

J'ai un joli mal de tête, pour avoir trop pris de notes dans Daremberg, et je voudrais piquer un chien avant de me baigner dans les eaux sales de la Seine. Donc, la lettre à ma pauvre Caro ne sera pas longue. Que lui dirai-je, après bien entendu l'avoir embrassée? Que je m'ennuie d'elle? Comme elle le sait, c'est inutile.

Mais que je te plains, mon pauvre loulou, de tes mésaventures murales (belle expression). Est-ce assez ennuyeux! Sans compter la dépense! Il me semble que tu prends cela philosophiquement, ce dont je t'applaudis.

L'abbé Chalons[1] peut venir. Je suis tout prêt à le recevoir. Mais qu'il ne compte pas sur de grandes distractions.

Tu as dû recevoir une boîte de photographies et ta robe des Magasins du Louvre. J'ai tout payé 96 francs, ce qui fait que j'attends de l'argent avec impatience. Émile s'est couché ce matin à 1 heure, emporté par le délire des confitures. Il y a six pots de gelée de *gardes*[2] pour

1. L'abbé Chalons, un de nos cousins.
2 On appelle les groseilles des « gardes » en Normandie.

Mme Commanville. La provision est petite, mais nous manquions de pots. On a même été obligé d'en racheter.

Depuis ton départ, mon pauvre chat, je me suis baigné deux fois. J'ai fini *Flammarion*, j'ai expédié toutes les notes à prendre dans Daremberg et j'ai lu pas mal de Buffon. Puis j'ai beaucoup pensé à toi. Voilà ma vie.

Aucune nouvelle de Carvalho.

Préviens-moi un jour d'avance de l'arrivée de l'abbé.

Ton vieux scheik d'oncle qui t'aime.

Fait prendre de l'Eau-bonne à ton mari.

CCVII

Croisset, samedi, 2 heures, 1873.

« Écris-moi ici » ! ici où? Il faut que je devine que tu es à l'hôtel Frascati? Nous sommes « légers, bien légers! »

Eh bien, moi aussi, mon loulou, j'ai fait un voyage! Moi aussi je me promène en bateau à vapeur! Moi aussi je m'amuse! *J'ai été hier à la Bouille!!!* et cette petite excursion m'a semblé délicieuse.

Charpentier est arrivé hier à 11 h. 1/2. Après le déjeuner, nous nous sommes mis à notre affaire[1], et voici ce que nous avons décidé. Il publiera, en appendice, l'assignation près du juge d'instruction, le réquisitoire de Pinard, la plaidoirie de Senard et le jugement. Rien de plus. Pas un mot des critiques. Je trouve cela plus

1. Il s'agissait d'une réédition de *Madame Bovary* avec les pièces du procès.

digne. Je lui ai, par la même occasion, vendu *Salammbo* qui paraîtra cet hiver.

Ledit Charpentier n'a *pas cessé* de caresser Julio et Putzel. Je crois que la vue de Croisset, qui était splendide hier, ne m'a pas nui dans son opinion, et tout à l'heure en partant, il m'a remercié, avec effusion, « de mon hospitalité ».

Comme il faisait une chaleur à crever, à 3 heures nous avons pris le bateau pour aller à La Bouille d'où nous étions revenus à 7 h. 1/2. Il a, et j'ai comme lui, beaucoup admiré les rives de la Seine.

Après le dîner, lecture du *Sexe faible*, qui l'a fait rire. Mais il m'a fait sur le troisième acte la même observation que Mme Commanville! et d'une façon tellement claire, que maintenant je comprends ce qu'il faut y mettre. Il ne doute pas d'un très grand succès. Ainsi soit-il!

J'ai re-écrit à Carvalho, hier, pour lui dire que je l'attendais.

Voilà tout, ma chérie. Je compte sur vous mardi à midi. Profitez du bon temps.

Ton vieux bonhomme d'oncle.

CCVIII

Croisset, mardi, 3 heures, 29 juillet 1873.

Ma chérie,

Émile, bien qu'affligé d'une véhémente colique, si tu tiens à avoir des détails intimes sur mon ménage, Émile, *dis-je*, vient de partir pour Rouen afin de mettre au chemin de fer, grande vitesse, ton petit chapeau noir.

Je compte être à Dieppe mercredi de la semaine prochaine, si toutefois il y a « une chambre d'ami » pour Cruchard. J'attends l'abbé Chalons et lui ai fait disposer sa couche dans la chambre à deux lits. A quoi vais-je l'occuper, ce soir?

J'ai reçu par autographe la nouvelle du *mariage de Bardoux* avec Mlle Villa-Bimar ou Bemar; c'est un nom de maison de campagne, et non pas un nom de femme! Raoul Duval ne se trompe pas; notre législateur avait des sentiments.

J'ai encore reçu ce matin des épreuves de Lemerre que je viens de corriger; mais je n'ai aucune nouvelle de Carvalho. Je viens de lui écrire pour savoir si je dois l'attendre plus longtemps.

Il fait présentement un temps d'orage accablant. Néanmoins, je ne suis pas *vache* comme hier, où je me sentais si las que j'ai renoncé au bain froid. C'était peut-être d'avoir trop lu ces jours-ci? ou plutôt la suite d'un abominable accès de tristesse que j'ai eu, dimanche. Rarement, je me suis senti plus isolé, plus vieux! La philosophie a repris le dessus et je me suis remis aux notes pour *Bouvard et Pécuchet!* Comme je pense aux bons jours que nous avons passés ensemble, pauvre chère fille! Je ressemble à ta mère, n'est-ce pas? Ou plutôt à une vraie nounou. Mon poupon m'assottit? et je le bécote sur ses deux bonnes jouettes.

Vieux.

CCIX

Croisset, samedi, 1er août 1873.

Eh bien! pourquoi pas de lettre? As-tu eu la migraine tellement que tu n'as pu m'écrire, pauvre chérie? Qu'y

a-t-il? Je m'attendais hier ou avant-hier à la visite d'Ernest. Je commence à m'inquiéter et ta nounou va en avoir son lait tourné! Mais j'espère que demain matin, pour mon dimanche, j'aurai une épître?

Mercredi a été une journée farce. Je venais de reconduire au bateau l'abbé Chalons, quand une voiture s'arrête à la porte. J'ouvre et qu'aperçois-je, ô mon Dieu? Le gigantesque Arthur Fontenillat et l'inéluctable Mme Doche[1]. Tableau : poignée de main à lui, deux baisers à elle. Ils venaient me faire une visite. Promenade dans le jardin. Grogs à l'eau-de-vie, inspection de tous les appartements et enthousiasme universel.

Bref, tant d'amour avait un but, à savoir : obtenir un rôle dans la pièce de ce bon Flaubert. Pour jouer Mme de Mérillac, le vieil ange Doche rompra son engagement avec l'Odéon, etc., etc. Elle demande un rôle dans ma pièce, à n'importe quelles conditions. Comme je crois qu'elle jouera parfaitement celui de Mme de Mérillac, je ne demande pas mieux, bien entendu, que de l'avoir. Donc, j'ai pour samedi prochain un rendez-vous avec Carvalho qui est indisposé, m'a-t-il écrit.

Ainsi, ma chérie, je compte être chez toi mercredi et y rester jusqu'à samedi matin. Si ça te gène en quoi que ce soit, dis-le moi franchement. Mais pour partir d'ici il me faut, toujours de *l'argent*.

Le Moscove a enfin donné de ses nouvelles. Il a fait une chute et est resté dans son lit tout le temps qu'il a passé à Vienne. Puis, de là, il a été aux eaux de Carlsbad, dont il paraît content. Il se disposait à venir me voir ici, la semaine prochaine. Je lui ai répondu qu'afin de le garder plus longtemps je préférais l'avoir au mois de

1. Comédienne célèbre, c'est elle qui créa la *Dame aux Camélias* d'Alexandre Dumas.

septembre. Ce mâtin-là m'a envoyé un nouveau conte de sa façon intitulé *les Eaux printanières* qui m'a fait passer une journée délicieuse. Quel homme!

Événement dramatique hier à Croisset. *Ton* jardinier Chevalier a arrêté un homme qui volait des prunes chez la mère Bréauté! Gueulade sur le quai, en pleine chaleur. Personnages : Remoussin, Leroux, la chienne d'Émile, etc., la *bourouette* de Chevalier et la petite Marie, fille de Chevalier. On a conduit le délinquant en prison, et messieurs les gendarmes sont venus faire une enquête.

A propos de criminels, Saint-Martin m'a dit que toutes les nuits, depuis quelques jours, il passait, entre 2 et 3 heures, environ vingt personnes qui s'en allaient à Bonne-Nouvelle, dans l'espoir de voir guillotiner Neveu! Hein? l'humanité! Pauvre chat!

Quand Flavie vient-elle? N'est-ce pas mardi? Je serais bien aise de la voir.

Mais c'est toi, surtout, chère Caro, qui me feras plaisir à contempler et à embrasser.

A bientôt donc.

Ton vieux Cruchard qui t'aime.

CCX

Paris, 15 août 1873.

Quelle chaleur, pauvre loulou! c'est à tomber sur les bottes!

Ce qui n'empêche pas que, ce soir, Monsieur retourne au spectacle! J'ai passé *toute* la journée d'hier avec Carvalho. Nous cherchons des acteurs.

Il n'est pas besoin de te cacher que je lui ai lu le plan du *Candidat!* Enthousiasme dudit Carvalho, qui m'a prié de lui permettre de l'annoncer, ce que j'ai formellement refusé. Là-dessus je suis inflexible.

Autre histoire : le sieur*** (m'a-t-on dit) a publié une lettre de moi à lui adressée, sans ma permission! Que dis-tu du procédé? La lettre est ancienne et roule sur la politique. Je vais tâcher de trouver le numéro du journal où elle se trouve, puis j'en écrirai une à mon ami! une qu'il ne publiera pas, je t'en réponds.

Mes deux éditeurs m'accablent d'épreuves, et je fais toujours des recherches pour *Bouvard et Pécuchet*... Je me réjouis comme toi à l'idée de passer encore une bonne quinzaine ensemble au mois de novembre, dans le vieux Croisset que j'aime de plus en plus.

Ma plume est si mauvaise qu'elle m'agace!

Fais bien des amitiés à tes bonnes compagnes, et tâche de n'avoir pas la migraine.

Donne-moi de tes nouvelles. Enfin, pense toujours à

Vieux.

Je suis *tanné* de la Fusion[1].

CCXI

Jeudi, 21 août 1873.

Mon loulou,

Il me semble que j'ai plusieurs choses à te dire? Je ne sais lesquelles. Elles vont me revenir à la mémoire, pendant que je vais t'écrire.

1. La fusion, nom que l'on donnait à la réconciliation entre le comte de Chambord et le comte de Paris.

La princesse Mathilde s'est, hier, beaucoup informée de Mme Commanville. Éloge de ma belle nièce, pendant le dîner.

J'ai passé une soirée fort agréable dans la conversation de ce monstre de Renan, qui est un homme charmant. De quoi avons-nous causé? des Pères de l'église? M. Vieux a étalé son érudition.

J'attends le retour de Carvalho, qui est maintenant à Puy, pour retourner au Vaudeville et régler encore bien des petites choses.

Il est probable que, vers la fin de la semaine prochaine, je ne serai pas loin de mon départ. Mais avant de rentrer à Croisset, je ferai un petit voyage en carriole de Rambouillet à Mantes.

Le Moscove demeure à Bougival (Seine-et-Oise), maison Halgan. Je ne l'ai pas encore vu et ne sais s'il a reçu tes deux épîtres? Il m'a écrit qu'à la fin de septembre, toute la bande Viardot[1], lui compris, bien entendu, irait passer quelques jours à Nohant[2], et m'a invité à en faire partie. Mais c'est assez de vacances comme ça. Il faut se remettre à *Bouvard et Pécuchet*, pour lesquels je me ruine en achats de livres.

Peut-être qu'une fois rentré, je vais céder à la tentation du *Candidat*.

Tu sais bien, ma chérie, que je ne partage pas du tout tes opinions sur la *Fusion*. C'est, selon moi, une sottise pratique et une ânerie historique.

En de certains jours, il me prend des envies d'écrire de la politique pour exhaler là-dessus ce qui m'étouffe! Mais à quoi bon? Le plus clair de la fusion sera que : elle n'aura pas lieu d'abord, puis que les Orléanistes se

1. Famille de Mme Viardot, née Pauline Garcia, illustre cantatrice.

2. Propriété de George Sand.

seront déshonorés. Du reste, ça renfonce les Bonapartistes. Là est le comique.

On commence à Paris à n'y plus croire. Elle sera usée avant la rentrée des Chambres.

Ton vieil oncle qui t'aime.

CCXII

Paris, lundi, 25 août 1873.

Ma chérie,

. . . .

Quelle chaleur ! Je tremble à l'idée que la semaine prochaine je me promènerai dans la campagne pour *B... et P... !* mais l'art avant tout ! Et puis, à la fin de cette même semaine, je rentrerai dans mon domicile.

Et il faudra qu'un de ces soirs je retourne au Vaudeville ! Je vais tout à l'heure aller voir ce bon M. Carvalho ! Tu ne me dis pas s'il a été aimable.

Je viens d'écrire au Moscove pour lui dire que je l'attends toujours le 10 septembre et que mon intention est de le mener dans divers endroits, à Dieppe entre autres. Mais quelles seront les personnes que tu auras chez toi vers le 15 ou le 16 ? Sera-ce les Censier, la mère Heuzey, tes élèves? Il me faut de l'*éluite,* bien entendu.

Adieu, pauvre chère fille. Quoiqu'il n'y ait pas longtemps que je ne t'ai vue, je m'ennuie de toi, et voudrais bien baiser sur les deux joues ta bonne et jolie mine.

Tels sont les sentiments de ta

Vieille nounou.

CCXIII

Croisset, vendredi, 4 heures, 1873.

...Ma journée de mercredi a été épique! J'ai été de Paris à Rambouillet en chemin de fer, de Rambouillet à Houdan en calèche, de Houdan à Mantes en cabriolet, puis re-chemin de fer jusqu'à Rouen, et je suis arrivé à Croisset à minuit par une pluie diluvienne. Prix : 83 francs, car il en coûte pour faire de la littérature consciencieuse! Enfin, je crois que j'ai trouvé la maison de *Bouvard et Pécuchet* à Houdan. Cependant, avant de me décider, je veux voir la route de Chartres à L'Aigle. D'après ce qu'on m'a dit, c'est peut-être mieux. Mais ce sera la dernière tentative.

M. Vieux a pris l'air, cette semaine. Car lundi j'ai passé toute la journée à Villeneuve-le-Roi, et mardi j'ai dîné à Rentilly, au delà de Lagny, chez Mme André[1]. Ce château est d'un luxe qui dépasse tout ce que j'ai vu jusqu'à présent. Il est vrai qu'il y a dans la maison plus d'un million de rentes, et je le crois sans peine, d'après le train qu'on y mène. J'ai vu arriver à la fois, par quatre avenues dans le parc, quatre voitures de la maison, chacune attelée de deux chevaux superbes, etc. A plus tard les descriptions.

Carvalho, qui continue à avoir pour moi une passion folle, reviendra à Croisset, au commencement d'octobre, pour régler le scénario du *Candidat*, ou plutôt pour en causer longuement, car il n'y trouve rien à reprendre et il veut que je l'écrive dès maintenant, afin de le jouer

1. Connue comme peintre sous le nom de N. Jacquemart.

l'autre hiver. Je suis plein d'hésitations. D'autre part, je voudrais être débarrassé de toute préoccupation, quand je me mettrai l'été prochain à *Bouvard et Pécuchet*... Fais-moi le plaisir de me dire à quelle heure sera, de dimanche prochain en huit, l'arrivée du paquebot de New-Hawen. Il est convenu, entre moi et Tourgueneff, que si je ne reçois pas de lettre de lui d'ici là, il arrivera le 14 au matin à Dieppe, et que nous passerons la journée chez Mme Commanville.

Pendant que j'étais parti, le choléra sévissait sur nos bords. Plusieurs personnes en sont mortes, entre autres une fille de Saint-Martin, celle qui t'a servi de modèle. Une fille Bouy s'est noyée et on l'a repêchée devant notre porte.

Comme on a formellement interdit la pièce de M. Coëtlogon *parce qu'elle attaquait l'Empire !* (*sic*), celle de Sardou passera du 15 au 20 octobre (j'irai à Paris pour la première). En donnant à l'*Oncle Sam* 120 représentations, cela me remet au commencement de février. Donc mes répétitions commenceront vers le milieu de décembre, au plus tard. Ainsi ma chère nièce pourra encore passer ici une quinzaine avec son Vieux qui s'ennuie bien d'elle. Mes retours à Croisset ne sont pas précisément folichons, mon pauvre loulou. Cependant je jouis énormément de n'avoir plus à m'habiller! et à sortir. Je finissais par être las des bottines!

Carvalho m'a accordé tous les engagements que je désirais. Il nous reste à trouver une femme colosse pour la nourrice. On la découvrira dans les bas-fonds de la société! Adieu, chérie. Écris-moi une longuissime lettre.

Ton Vieux.

CCXIV

Croisset, mardi soir, septembre 1873.

Mon pauvre Caro,

Le Moscove est un être tellement *mené* que je ne sais pas maintenant s'il est à Bougival, à Saumur, ou à Oxford? Mais d'ici à samedi matin j'aurai de ses nouvelles et l'annonce peut-être de son arrivée.

Les Censier seront chez toi dimanche. Il me semble que nous ne pouvons pas y coucher, cela vous gênerait trop?

De toute façon (en admettant que Tourgueneff n'aille pas à Dieppe), il ne se passera pas bien du temps avant que tu ne voies ta vieille nounou, car elle s'ennuie beaucoup de sa pauvre fille.

J'ai reçu ce matin une lettre très aimable du père Hugo[1], m'invitant à dîner chez lui, le jour que je voudrai. Je m'étais présenté à son domicile, pour avoir des nouvelles de son fils qui est très malade.

J'en ai reçu une autre de Lachaud, l'éditeur, qui me redemande un bouquin quelconque.

Mais j'en ai reçu une de Mme Magnier, confiseur, qui me fait moins d'honneur que les deux précédentes! car elle me réclame plusieurs factures. Là-dessus voyage à Rouen. Recherches infructueuses des quittances, correspondance peu récréative. Bref, j'ai aujourd'hui même craché (pour des confitures depuis longtemps digérées par d'autres) la somme de 304 francs. Il m'est également revenu depuis mon retour de Paris deux ou trois petits papiers de ce genre-là, et je ne possède plus que

1. Victor Hugo.

40 francs. Donc, si mon beau neveu pouvait m'envoyer 500 francs, il m'obligerait.

... Je crois que j'ai bien fait de lire à Carvalho le plan du *Candidat,* car il l'a trouvé très bien, et l'espoir de le jouer dans l'hiver de 1874-1875 va lui donner du zèle pour le *Sexe faible?*

T'ai-je dit qu'il m'avait promis de revenir à Croisset, prochainement, pour causer du *Candidat?*

Je m'y suis mis! Depuis dimanche c'est mon travail du soir. Dans la journée, je lis des ouvrages des RR. PP. Jésuites, et je vais en avaler de Monseigneur Dupanloup!...

Le choléra a été assez fort à Croisset. Pour le prévenir tout le monde entonne du rhum avec conviction. Mais l'épidémie paraît se calmer.

Aucune nouvelle. Mon serviteur, hier, a manqué se casser la margoulette en dégringolant du haut d'un noyer où il lochait des cerneaux. Il s'est poché l'œil, écorché la main et meurtri le dos.

Le temps commence à n'être pas chaud, mon loulou.

Tu as bien tort de laisser manger ton temps par les fâcheux! C'est la pire manière de le perdre.

Tu ne diras pas cette fois que je t'écris de simples billets? Là-dessus, mon loulou.

Serviteur!

CCXV

Saint-Gratien, lundi matin, 1873

Mon pauvre loulou,

Je compte être rentré à Croisset mercredi soir. Arrange-toi donc pour que j'y trouve une lettre de ma chère fille.

Jeudi soir, après t'avoir quittée, j'ai été dîner au café Riche où j'ai rencontré d'Osmoy qui m'a paru gigantesque! Jamais je n'ai vu un homme plus spirituel et plus crâne. Il était au milieu de députés de la gauche et, bien entendu, on ne parlait que politique. Nous sommes restés ensemble jusqu'à 1 heure du matin.

La fusion m'a l'air bien endommagée? Raoul Duval vient d'écrire une lettre à Rouher[1] où il se déclare *contre* la monarchie. J'espère de plus en plus qu'elle sera enfoncée. Tâche de lire les brochures de *Cathelineau* et de Monseigneur *de Ségur*, et tu verras ce que c'est que ce parti-là.

M. Giraud, la Princesse et M. Popelin m'ont demandé des nouvelles de ma « belle nièce » que j'embrasse très fort. D'Osmoy trouve que Carvalho a raison et qu'il faut commencer par le *Candidat*.

Adieu, pauvre fille chérie.

Ton vieux Cruchard.

CCXVI

Dimanche, 1873.

Mon loulou,

Le sieur Carvalho m'a ouvert la porte lui-même, à 7 heures précises, et tout m'a l'air d'aller de mieux en mieux.

1° *L'Oncle Sam* sera joué au commencement d'octobre. Donc je ne passerai pas avant le milieu de janvier ou le commencement de février, ce qui me laisse tout mon automne pour travailler à *Bouvard et Pécuchet*.

1. Rouher, ministre sous Napoléon III.

2° Mme Doche a été acceptée d'emblée. Je viens de lui écrire. J'ai trouvé sur ma table trois énormes paquets d'épreuves de Lemerre et je viens de les corriger...

On ne parle que de la fusion et on est monarchique. J'ai affiché des principes rouges!

Il faut que j'aille au spectacle deux ou trois fois pour voir des acteurs : c'est ce que je ferai cette semaine, où je vais me livrer aussi à des courses de livres.

Vieux était un peu triste hier dans le wagon, triste d'avoir quitté sa pauvre fille. Et je suis arrivé à Paris, en regrettant mon petit Duplan . . . .

Encore un bon baccio.

CCXVII

Croisset, mercredi, 4 heures, 18 septembre 1873.

Tu as parfaitement deviné ma conduite. Lundi, j'ai été dîner chez Lapierre, où il n'y avait avec moi que M. le Préfet; puis le soir est venu Houzeau, le professeur de chimie. Ce jour-là, la noce de M. Leroux a bien tiré cent coups de fusil ! et les salves ont recommencé le lendemain! C'était, au dire d'Émile, « tout à fait très bien ». Huit fiacres! et on avait tué six poules.

Moi, je continue toujours mon *Candidat*, dont je ne suis pas mécontent, quoique (j'en ai peur) il y aura bien des retouches à faire? Mais ça m'amuse *énormément* et, en somme, je mène une bonne vie, seul, dans mon domicile, sans personne qui m'embête, et poursuivant la même idée du matin jusqu'au soir et même quelquefois pendant toute la nuit. Je me suis un peu calmé, tou-

tefois, car la semaine dernière mon exaltation allait trop loin!

Que me manque-t-il? Ma pauvre nièce! pour lui faire part de mes élucubrations. Si Tourgueneff n'est pas à Croisset le 1er octobre, je décampe pour aller le voir, car il y a trop longtemps que je n'ai eu ce plaisir. Je t'avouerai que le Moscove commence à me dégoûter par sa mollasserie! Je suis sûr qu'il a *envie* de venir, mais les Viardot l'entraînent ailleurs, et il n'ose pas affronter leur courroux...

Dans les intervalles de l'art dramatique je me bourre d'un tas d'œuvres édifiantes, peu fortes à tous les points de vue. Monseigneur Dupanloup a cependant du bon. Je lis de lui un traité sur l'éducation, et à la fin du mois j'aurai avalé (et annoté) vingt volumes que je renverrai à Mlle Cardinal[1].

Le citoyen Émangard n'en trouve pas moins que « je ne fais rien ». C'est à moi-même qu'il l'a dit...

CCXVIII

Croisset, mercredi, 6 heures, 24 septembre 1873.

Mon loulou,

Je ne te cache pas que le Moscove m'embête avec ses retards continuels et son mutisme, car je n'entends pas parler de lui. Bref, je ne remettrai pas ma visite à Dieppe au delà de la fin de la semaine prochaine. Ça fera deux mois passés sans voir ma pauvre fille : c'est trop bête!

1. Qui tenait un cabinet de lecture à Paris, place Saint-Sulpice.

Je ne te cache pas non plus que prendre l'air, ne serait-ce qu'un jour, me ferait du bien, car, depuis que je suis revenu ici, j'ai travaillé d'une façon insensée. Sache que j'ai fini le premier acte du *Candidat*, dimanche dernier, à 3 h. 1/2 du matin ! Maintenant j'expédie un tas de livres assommants ! Je suis écœuré par les élucubrations de MM. les Jésuites. Et je m'en bourre ! je m'en gorge ! à en crever. Mais je veux en avoir fini cette semaine, pour les renvoyer à Mlle Cardinal et me mettre dimanche ou lundi prochain à préparer mon second acte.

Si je continue de ce train-là, j'aurai certainement fini en janvier et peut-être avant ! Il faut que l'été prochain je commence enfin *Bouvard et Pécuchet*...

Comme il a fait beau hier ! Moi aussi, Madame, j'ai admiré la nature et j'avais bien envie de m'en aller... je ne sais où... de sortir enfin, pour jouir du beau temps. Mais, après un tour de terrasse, je suis remonté dans mon cabinet afin de relever des notes dans le *Christianisme* de l'abbé Senac, aumônier du collège Rollin ! Voilà !...

Adieu, pauvre chat. Tu ne m'as pas l'air de mener une vie très active ? ni très intelligente ? Pardon du mot. Que lis-tu ? que fais-tu ? Il me semble que tu ne profites pas beaucoup de la paix des champs, pour te recueillir dans le silence du cabinet ?

Et la peinture ? que devient-elle ?

Ta Nounou.

CCXIX

Croisset, dimanche, 1873.

Mon Moscove m'a quitté ce matin, parce qu'il faut qu'il soit ce soir au dîner des Viardot où il doit y avoir (mystère) un fiancé !

Tu l'as tout à fait séduit, mon loulou! car à plusieurs reprises il m'a parlé de « mon adorable nièce », de « ma charmante nièce », « ravissante femme », etc., etc. Enfin le Moscove t'adore! ce qui me fait bien plaisir, car c'est un homme exquis. Tu ne t'imagines pas ce qu'il sait! Il m'a répété, par cœur, des morceaux des tragédies de Voltaire, et de Luce de Lancival! Il connaît, je crois, *toutes* les littératures jusque dans leurs bas-fonds! Et si modeste avec tout cela! si bonhomme! si *vache!* Depuis que je lui ai écrit qu'il était une « poire molle », on ne l'appelle plus que « Poire molle » chez les Viardot! Nouvel exemple de mon génie, pour inventer des surnoms. Je l'ai mené vendredi à Jumièges! Mais tout le reste du temps, nous n'avons pas arrêté de parler, et franchement j'en ai la poitrine défoncée! Ah! voilà trois journées[1] {{ tistiques!

Je lui ai lu le *Sexe faible*, la *Féerie* et le premier acte du *Candidat* avec le scenario d'icelui. C'est le *Candidat* qu'il aime le mieux; il ne doute pas du succès du *Sexe faible.* Quant à la *Féerie,* il m'a fait une critique pratique que je mettrai à profit. Le *Pot-au-feu* lui a fait pousser des rugissements d'enthousiasme! Il prétend que ça écrase tout le reste. Mais il croit que le *Candidat* sera une forte pièce! Ce jugement m'encourage beaucoup, et dès demain je m'y remets.

J'irai donc à Neuville vers la fin de l'autre semaine, c'est-à-dire dans une petite quinzaine. J'espère de là aller à Paris, pour l'*Oncle Sam.* Jusqu'à présent aucune nouvelle de Carvalho! La mère Sand m'a répondu pour me remercier de la biographie de Cruchard qui l'a fort divertie.

1. Dessin qui, dans les lettres de mon oncle, signifie — à lui seul le plus souvent — le mot « artiste » ou « artistique ». Mon oncle imitait ainsi le geste en zigzag qu'un peintre de Rouen, nommé Melotte, faisait avec le pouce quand il parlait de son art.

Ce matin. j'ai eu la visite inattendue de Guy de Maupassant avec Louis Lepoittevin[1]. J'ai été jeudi à l'Hôtel-Dieu, mais Achille n'y sera de retour que le 10. Donc, il me faudra y aller dans une huitaine. Cette pauvre Julie me fait pitié, tant elle a peur de l'opération et de l'hôpital[2]? Te voilà donc en pleine campagne, mon pauvre Caro, au milieu des bons paysans, dans *tes terres*. Vas-tu y répandre des bienfaits! moraliser les classes pauvres! instruire les enfants! etc., etc.; enfin être assez châtelaine et ange du hameau!

Mme Commanville ou la Madone de Pissy, romance! Paroles de M. Amédée Achard, musique de M. Madoulé, vignette de M. Melotte. Se vend au profit des pauvres.

Je ne me figure pas, du tout, quelles peuvent être tes occupations dans ton manoir? As-tu au moins emporté ta boîte à couleurs, pour te livrer à des études [illegible]tistiques? Par ce temps d'automne les feuilles sont bien jolies à peindre. Il est vrai que Pissy manque de *sites*. N'importe, tu trouveras peut-être quelque recoin convenable.

Le Moscove a contemplé tes panneaux et trouve que tu as le sentiment de la couleur.

Adieu, ma pauvre chère fille.

Deux bons gros baisers de

Nounou.

CCXX

Croisset, jeudi, 30 octobre 1873.

Mon loulou,

Je suis arrivé ici hier à 11 heures, *très* éreinté par mon voyage en chemin de fer!! Afin de moins m'ennuyer

1. Louis Lepoittevin, cousin de Maupassant, peintre paysagiste.
2. Notre vieille bonne était atteinte de la cataracte.

en wagon et d'y dormir, je m'étais absolument privé de sommeil dans la nuit de mardi à mercredi. Malgré cela je n'ai pas fermé l'œil et j'ai eu jusqu'à hier soir 10 heures (heure à laquelle je me suis couché) un abominable mal de tête à crier! Il m'est impossible, maintenant, d'aller en chemin de fer! C'est une maladie qui devient gênante! Heureusement que j'en ai maintenant pour deux grands mois avant de revoir une gare, car je ne retournerai pas à Paris avant la fin du *Candidat*. Si après l'*Oncle Sam*, le *Candidat* n'est pas terminé et bien terminé, Carvalho jouera le *Sexe faible* sans aucun changement, c'est convenu.

Mais tout le monde se range à l'avis de Carvalho, surtout d'Osmoy. Ce grand patriote viendra me faire une visite après que le grand événement sera passé.

J'ai vu, la semaine dernière, beaucoup de monde, énormément de monde. Et ma conclusion est que : *on* a peur de la monarchie. En admettant qu'elle passe, ce ne sera qu'à une majorité de cinq à six voix. Or, comme d'ici au jour de l'an, il y aura treize élections radicales, la Chambre renverserait le roi. Ce serait charmant! De plus, l'armée est républicaine et bonapartiste. Messieurs les militaires se flanqueraient des coups de fusil, etc. Bref, ce serait déplorable! Mais Henri V (qui jusqu'à présent n'a fait *aucune* concession, quoi qu'on dise) sera enfoncé et nous aurons dès le lendemain un ministère centre gauche. Il y a des jours où je brûle d'être journaliste, pour épancher ma bile, ou plutôt pour dire ce qui me semble la justice.

La légitimité n'est pas plus viable que la Commune. Ce sont deux âneries historiques.

Au reste, je me suis assez amusé dans la contemplation de la sottise humaine pendant huit jours; le meilleur a été pour moi la soirée passée avec d'Osmoy. Il

était bien beau au milieu de ses collègues, bien spirituel et très carré.

La Princesse a été très gentille. Mon Moscove s'est informé de l'époque de ton retour à Paris, afin de se précipiter chez toi pour te faire une visite...

La brochure de Ségur est intitulée *Vive le roi!* Je la possède : c'est à se tordre de rire. On la croirait écrite par un homme du XII[e] siècle.

CCXXI

Croisset, mardi, 2 heures, 4 novembre 1873.

Fête de la Saint-Charles et de la Sainte-Caroline.

Eh bien, moi, j'en suis *enchanté* parce que, en ma qualité de libre penseur, je ne veux pas qu'on brûle les églises et qu'on tue les curés, ce que l'on s'apprêtait à faire en Bourgogne, au dire du maire de Reims à moi-même. et dans le Midi comme me l'a assuré Mme Espinasse. L'Est se serait soulevé pour le père Thiers, la Provence pour Gambetta, et l'armée se serait administré des coups de fusil, etc., etc. Bref, c'était déplorable, affreux ! D'ailleurs, au bout de six semaines la Chambre eût déposé le sieur Chambord, chose bien facile avec le renfort survenu à la gauche par les quatorze députés qui sont à nommer et qui eussent été ultra-radicaux. Je ne sais pas où ton mari avait puisé ses renseignements quand il m'assurait que le monde des affaires demandait Henri V. Quand je suis arrivé à Paris, j'ai appris que le président du tribunal de commerce, le doyen des notaires et M. André, un des régents de la Banque, avaient fait près

de Mac-Mahon une démarche officielle contre la monarchie, et je n'ai vu que des gens effrayés par cette perspective.

Faut-il être assez ignorant en histoire pour croire encore à l'efficacité d'un homme, pour attendre un messie, un sauveur! Vive le bon Dieu et à bas les dieux! Est-ce qu'on peut prendre tout un peuple à rebrousse-poil! Nier quatre-vingts ans de développement démocratique, et revenir aux chartes octroyées!

Ce qu'il y a de comique, c'est la colère des partisans de Chambord contre ledit sieur! On est tellement bête de ce côté-là qu'on ignore le principe même du prétendu droit divin que l'on veut défendre. Et tout en prêchant pour lui, on le renverse. J'avoue que j'ai un poids de moins sur la poitrine. N'importe! le petit-fils de saint Louis est un honnête homme et il nous a épargné de grands désastres.

Maintenant, ils veulent faire de M. de Joinville un lieutenant-général du royaume! mais c'est vieux jeu. Assez!

Et assez de politique, n'est-ce pas?

J'aurai fini mon 3e acte demain, ou peut-être cette nuit? Monsieur s'est couché à 4 heures après avoir hurlé dans le « silence du cabinet » depuis 9 heures du soir, sans discontinuer. Je crois que j'aurai terminé le 4e à la fin du mois et le 5e vers Noël. Ensuite advienne que pourra, et je ne suis pas près de refaire du théâtre. C'est bien pour les gens qui n'aiment pas le style en soi.

Samedi, j'ai eu la visite de Guy de Maupassant et de Louis Le Poittevin. Dimanche Guilbert a apporté le buste. Je le trouve très joli comme sculpture, mais les yeux et le bout du nez me déplaisent. On ne retrouve notre pauvre vieille que partiellement. Cependant le profil, à la lumière surtout, est très ressemblant.

Là-dessus, ma pauvre chérie, je vais faire « mon toilette », il en est temps, puis me remettre à ma « scène d'amour ». Après quoi, Monsieur prendra ung bain, dînera et regueulera nuitamment comme un §§ qu'il est! Je ferai observer à la belle dame Commanville qu'elle m'envoie depuis quelque temps des épîtres bien courtes! Je l'embrasse très fort.

CCXXII

Rouen, vendredi, 1 heure, 14 novembre 1873.

Mon pauvre chat,

Moi, aussi, je n'étais pas bien gai, avant-hier au soir, après votre départ! J'ai voulu me remonter à force de travail; si bien que je me suis endormi à 7 heures du matin. Ma vie, au fond, n'est pas toujours bien drôle, malgré la littérature. L'élément tendre y fait trop défaut!

Hier a paru dans l'*Événement* une petite réclame pour la première comédie de Monsieur Flaubert qui me semble venir de Carvalho? On dit qu'elle passera après l'*Oncle Sam*, « mais quand? » ce qui veut dire que l'*Oncle Sam* n'a pas un grand succès.

J'aurai, je crois, fini dans quinze jours ou trois semaines. Un peu avant la terminaison j'écrirai à d'Osmoy de venir, puis j'appellerai Carvalho.

Il a fait hier un temps splendide! et je te regrettais bien, ma pauvre fille. J'attends tout à l'heure la visite de Laporte. Il m'a écrit ce matin pour me l'annoncer.

La profession de foi du sieur Desgenetais (qu'il a eu la bonté de m'adresser ainsi qu'à mon domestique) a l'air copiée sur celle de Rousselin : c'est l'inverse.

Mme Doche et une actrice de l'Odéon, Mlle Déborah, m'ont re-écrit. Il y a du nouveau, là-bas?

Écris le plus souvent que tu pourras à ton vieil oncle. Encore un baccio avant de monter en wagon.

CCXXIII

Nuit de lundi, 1 heure, 17 novembre 1873.

Sommes-nous assez loin l'un de l'autre, mon pauvre chat! Quel ruban de chemin de fer, sans compter les lieues marines[1]!

Aujourd'hui vous devez être à Hambourg? Je n'aurai pas de télégramme avant jeudi? et d'après mes calculs, peut-être pas de lettre avant huit jours! Il me tarde bien de savoir comment s'est effectué le voyage, si tu n'es pas fatiguée, si tu n'as pas froid, etc. Le temps était rude samedi soir et j'ai bien pensé à vous!

Hier j'ai été voter à Bapaume. Cela m'a fait une petite promenade qui a rafraîchi ma tête trop échauffée, si bien que cette nuit j'ai pu dormir, et huit heures de bon sommeil m'ont retapé. Le *Candidat* marche d'un train effroyable: je l'aurai fini, sans aucun doute, avant huit jours. A la fin de cette semaine, j'appellerai d'Osmoy et s'il tarde à venir, je demanderai tout de suite le sieur Carvalho. Une petite réclame pour moi dans l'*Événement* me fait présumer que l'*Oncle Sam* n'aura pas la vie très longue?

Le général Valazé a été élu à une majorité écrasante, plus de 40,000 voix sur le sieur Desgenetais dont l'enfoncement m'est agréable, je ne sais pourquoi. Mais les

1. J'accompagnais mon mari dans un voyage qu'il faisait pour ses affaires en Allemagne, en Suède et en Norwège.

autorités de Croisset, les gens du grand parti de l'ordre, les sieurs Lecœur et Poutrel le défendaient ; ce dernier est même venu prêcher en sa faveur notre jardinier qui est resté sourd à la corruption. Enfin la manufacture est aplatie. *Taieb.*

Samedi j'ai reçu la visite de Laporte. Il s'est occupé d'un époux pour Miss Putzel. Il a été chez plusieurs marchands de chiens et chez un acteur des Variétés (Cooper), où on lui avait dit qu'il trouverait des mâles idoines. Enfin le plus célèbre chienneur de Paris, M. Butler lui a répondu qu'il attendait d'Allemagne, des jeunes gens, ou tout au moins un jeune homme pour les dames de la race de Putzel qui en ont besoin.

Tu vois que ce bon Laporte ne t'avait pas oubliée. Il viendra déjeuner ici dimanche. Ce jour-là, sans doute, j'irai dîner chez Lapierre, et je profiterai de ma sortie pour rendre la visite du général Merle.

Je ne vois pas d'autre nouvelle à te narrer, chère Caro. Ma vie est aussi monotone que la vôtre est maintenant accidentée. Il fait maintenant une nuit noire comme de l'encre. Tout a l'air figé dans un mutisme absolu. Pas de vent ! Pas une étoile ! Ma lampe brûle et je n'entends, de temps à autre, que le craquement de mon feu. Je suis très rouge, un peu oppressé et j'ai soif. Voilà.

La chaufferette m'est arrivée. Quel monument ! Elle a causé la stupéfaction de mes gens. M. Sénard va la vernir, et je ferai « des embarras » avec !!! Tu serais bien gentille de m'écrire souvent et longuement si cela se peut. Donne-moi, non seulement des nouvelles sur vos santés, mais encore des Affaires !

Adieu, mes chers enfants.

Ton vieil oncle t'embrasse tendrement.

Le 12 du mois prochain il aura 52 ans. Pense à lui.

CCXXIV

Samedi soir, 22 novembre 1873.

Chère Caro,

Reçois d'abord mille remercîements pour ta lettre de Hambourg et pour le télégramme de Malmoë. De plus, Daviron m'a envoyé, ce matin, votre adresse à Stockholm. Jusqu'à présent le voyage m'a l'air de te faire du bien? J'attends, bien entendu, une très longue lettre pour me confirmer les bonnes nouvelles et me donner une *masse de détails*, *surtout*. Je ne suppose pas que tu aies grand chose à faire, à moins que « la Société » ne prenne tous tes loisirs. Enfin pense à *Vieux*. Recommandation inutile, je le sais. N'importe!

Eh bien, moi, j'ai fini le *Candidat!* Oui, Madame! et je crois que le cinquième acte n'est pas le plus mauvais. Mais je suis bien éreinté, et je me soigne.

Il était temps que je m'arrête, ou arrêtasse. Le plancher des appartements commençait à remuer sous moi comme le pont d'un navire et j'avais en permanence une violente oppression. Je connais cela, qui veut dire : assez!

... Croirais-tu que je n'y pense plus, à ma pièce! et que si je suivais mon *instinct*, je ne m'occuperais pas de la faire jouer. Je l'ai recopiée. Je n'y vois plus rien à faire! C'est fini. Tournons-nous d'un autre côté! ou plutôt je ne demande qu'à dormir. Car j'ai la tête fatiguée comme si on m'avait donné des coups de bâton sur icelle. Le sommeil « fuit ma paupière ». A force d'exercice, j'espère le rappeler.

Tu auras vu par les journaux que nous avons le maré-

chal Mac-Mahon pour sept ans! Je ne crois pas que cette solution hypocrite fasse du bien « aux affaires ». Les mêmes gens qui depuis deux ans gémissent sur le Provisoire viennent de le décréter pour sept ans. Quelle logique! Jusqu'au vote des lois constitutionnelles, on ne peut rien prévoir. Ce qui me paraît sûr, c'est que la République va se constituer définitivement, par une transition lente.

Le Moscove m'a écrit pour me dire (encore) qu'il fallait cet hiver publier *Saint Antoine*, puisque l'on va être tranquille pendant quelque temps. A propos de *Saint Antoine*, j'ai lu aujourd'hui un livre sur lui (c'est-à-dire ayant le même titre) par M. Hello, conseiller à la Cour d'appel de Paris.

Devine quel en peut être le but? Le voici : 1° faire admettre dans les us des fidèles un pèlerinage à Vienne en Dauphiné où reposent les reliques du saint, et 2° choisir Henri V pour nous régénérer! Là, vraiment, n'est-ce pas beau?

A quelle distance ne te trouves-tu pas de « tes élèves » maintenant. Il me semble que la sensible Marguerite doit faire « un journal » où se trouve l'opposition du Nord et du Midi. Moi en Provence. Elle en Suède, etc.

Tâche de n'y pas perdre le bout du nez. Dans les pays froids cela peut vous arriver. Vois-tu ton état, s'il restait dans ton mouchoir! Soignez-vous bien, mes chers enfants, et revenez-moi gaillards et satisfaits.

Le temps a été très froid pendant deux jours, puis s'est adouci tout à coup. Comment se comportent les bronches de ton époux dans la zone polaire? Et toi, ma pauvre fille, les migraines? Mon Dieu, comme je voudrais te voir! C'est bien ennuyeux de ne pouvoir se figurer nettement les endroits où se trouvent ceux qu'on aime.

Adieu, pauvre chat! Tu vois que mon existence continue à être peu variée. Je vais reprendre les lectures pour *Bouvard et Pécuchet* jusqu'au moment des répétitions. Et puis à la grâce de Dieu!

Ta vieille Nounou
t'embrasse de toutes ses forces.

Je demande la description de l'effet produit à la Boursé de Stockholm, par l'arrivée inattendue de M. C... Tableau.

CCXXV

Mercredi soir minuit, 26 novembre 1873.

J'ai reçu tantôt à 2 h. 1/2 un télégramme de vous qui me demande de mes nouvelles. Mais, mon pauvre chat, voilà la troisième (et même, je crois, quatrième lettre), que je vous adresse! La première était « poste restante » et la seconde à l'hôtel du Kung-Karl. Peut-être n'ai-je pas mis suffisamment de timbres? car le facteur m'a dit, dimanche, en prenant ma lettre, qu'il fallait 12 sols! les autres n'en avaient que huit. Je suis bien fâché, ma chérie, de te donner de l'inquiétude. Il me semble pourtant que ce n'est pas ma faute? Au moins, as-tu reçu le télégramme d'aujourd'hui?

Je vois avec plaisir que le voyage ne t'a pas fatiguée! Quelle gaillarde! Aller au musée, tout de suite, en débarquant! Et tu es bien gentille! tu n'oublies pas Vieux! Un bon baiser pour te récompenser.

J'ai fini le *Candidat*, comme tu sais, j'ai télégraphié à Carvalho que je l'attendais. Ledit Carvalho m'a répondu qu'il viendrait vendredi ou lundi; au reste, qu'il me ferait savoir demain le jour précis de son arrivée.

Ainsi, ma prochaine lettre te dira le résultat de cette lecture. Grande affaire! Advienne que pourra, après tout! Je me suis remis à mes lectures pour *Bouvard et Pécuchet*, et même aujourd'hui j'ai avalé un volume et demi de l'abbé Bautain, *la Chrétienne*, qui m'a très intéressé. Cet homme-là connaît le monde de Paris à fond.

Dimanche, j'ai fait chez Lapierre la connaissance de Mme P..., que je trouve une personne très bien. Il n'est sorte de bêtises que je n'aie dites à ce dîner, et je crois que j'ai été très loin! mais la société était indulgente. La cause de ma gaieté était d'être débarrassé du *Candidat!*

En fait de politique, nous allons être, pour quelque temps, dans le calme. Raoul Duval, depuis qu'il a voté à plusieurs reprises contre la Droite, a « reconquis sa popularité »! Il est sûr maintenant d'être réélu.

Ce soir, au Gymnase, première représentation de *Monsieur Alphonse*, comédie en trois actes d'Alexandre Dumas. On s'attend à un très grand succès.

L'*Événement* de dimanche annonçait que Carvalho était présentement chez moi, pour entendre la pièce qui doit succéder à l'*Oncle Sam*.

J'ai reçu la note de Guilbert : *Mille francs* en tout (ce qui n'est pas cher), et immédiatement j'ai écrit à Daviron pour qu'il envoyât 1,000 francs à Paris. Depuis plusieurs jours, il fait chaud et extrêmement humide. Les murs suintent; on est dans le brouillard et dans l'eau. Aujourd'hui, cependant, le soleil s'est remontré. A l'heure qu'il est, minuit, je travaille la fenêtre ouverte; la nuit est noire et tranquille, et je laisse mourir mon feu. Et toi, pauvre loulou, as-tu froid? Comment vas-tu? et la toux d'Ernest? et ses affaires? et « tes succès de société »? Écris-moi très longuement, si tu en as

le temps. Il y a aujourd'hui quinze jours que tu m'as quitté. J'espère que dans un mois nous ne serons pas loin de nous revoir. Ma vie continue à se passer sans le moindre épisode. Ma seule distraction m'est fournie par Julio qui joue avec son petit d'une manière attendrissante. L'autre jour, quand il a reconnu Laporte, il s'est mis à trembler de tous ses membres, à sauter, à japper et à pleurer. Nous en étions si émus que nous en sommes restés béants. On aurait dit une personne humaine.

Mes compliments sur tes talents d'allemand. Voilà ce que c'est que d'avoir une « belle éducation ». T'amuses-tu au musée? Rapporte-moi des tableaux pour orner mon domicile et surtout rapporte-toi en bel et bon état.

CCXXVI

Croisset, mardi, 1873.

Chère Caro.

J'entre en répétition le 20 de ce mois! peut-être le 25? en tout cas, avant le jour de l'an. Nous causerons tout à l'heure « théâtres », mais d'abord, permets-moi, mon loulou, de te vitupérer sur ton étourderie :

1° En partant, vous me dites de vous écrire poste restante, ce que je fais; et l'idée ne vous vient pas d'aller voir à la poste s'il y a des lettres!

2° Dans ta lettre du 29 novembre, tu me préviens qu'il faut t'écrire hôtel Rydberg;

3° La veille, Daviron m'avait bien recommandé, de votre part, de vous écrire au Kung-Karl, puis au Rydeberg;

4° Dans ton épître du 25 (reçue hier), tu me dis de t'écrire au Russ-Hov. Ah! loulou, loulou! sont-ce les dîners des bons Suédois ou le froid qui te bouche la mémoire? Bref, tu vois, mon pauvre chat, que je suis bien innocent si tu n'as pas plus régulièrement des lettres de ton Vieux.

Je suis bien content de voir que ta santé est bonne. et que tu te sens plus robuste. Maintenant je commence mes narrations dramaturgiques.

Carvalho est arrivé samedi à 4 heures. Embrassade suivant les us des gens de théâtre. À 5 heures moins dix minutes, a commencé la lecture du *Candidat*, qu'il n'a interrompue que par des éloges. Ce qui l'a le plus frappé, c'est le cinquième acte, et, dans cet acte, une scène où Rousselin a des sentiments religieux ou plutôt superstitieux. Nous avons dîné à 8 heures et nous nous sommes couchés à 2.

Le lendemain, nous avons repris la pièce, et alors ont commencé les critiques! Elles m'ont *exaspéré*, non pas qu'elles ne fussent, pour la plupart, très judicieuses, mais l'idée de retravailler le même sujet me causait un sentiment de révolte et de douleur *indicible*. Note que notre discussion a duré tout le dimanche, jusqu'à 2 heures du matin! et que ce jour-là j'avais les Lapierre à dîner! Ah! je me suis peu diverti! Pour dire le vrai, il y a peu de jours dans ma vie où j'aie autant souffert! Je parle très sérieusement, et Dieu sait combien je me suis contenu. Carvalho, accoutumé à des gens plus commodes (parce qu'ils sont moins consciencieux), en était tout ébahi. Et, franchement, il est patient. Les changements qu'il me demandait, à l'heure qu'il est, *sont faits*, sauf un; donc, ce n'était ni long ni difficile. N'importe! ça m'a bouleversé. Il y a un point sur lequel je n'ai pas cédé. Il voudrait que je profitasse « de mon style »

pour faire deux ou trois gueulades violentes. Ainsi, à propos de Julien, une tirade contre les petits journaux de Paris. Bref, le bon Carvalho demande du scandale. Nenni! je ne me livrerai pas aux tirades qu'il demande parce que je trouve cela facile et canaille. C'est en dehors de mon sujet! C'est anti-esthétique! Je n'en ferai rien.

En résumé, le deuxième et le troisième acte sont fondus en un seul (je n'ai enlevé qu'une scène), et la pièce aura quatre actes. L'*Oncle Sam* ne dépassera pas les premiers jours de février. Carvalho voulait même me ramener avec lui à Paris. Toutes mes corrections seront faites demain ou après-demain. Donc, vers la fin de la semaine prochaine, je fermerai Croisset et irai là-bas. Je suis, d'avance, énervé de tout ce que je vais subir! et je regrette maintenant d'avoir composé une pièce! On devrait faire de l'art exclusivement pour soi : on n'en aurait que les jouissances; mais, dès qu'on veut faire sortir son œuvre du « silence du cabinet », on souffre trop, surtout quand on est, comme moi, un véritable écorché. Le moindre contact me déchire. Je suis plus que jamais, irascible, intolérant, insociable, *exagéré*, Saint-Polycarpien...[1]. Ce n'est pas à mon âge qu'on se corrige!...

Allez-vous rester à Christiania jusqu'à votre départ de la Suède?

Aujourd'hui, à Rouen, conférence de Timothée Trimm! J'avais envie d'y aller, mais mon temps sera mieux employé « au salon de Flore ».

Vous serez revenus au jour de l'an, n'est-ce pas?

1. Saint Polycarpe est célèbre par ses violentes colères contre la corruption de ses contemporains ; il s'écriait souvent : « Mon Dieu ! mon Dieu ! dans quel siècle m'avez-vous fait naître ! » — Cette phrase avait plu à mon oncle ; — il la répétait si fréquemment que ses amis Lapierre l'appelèrent Saint Polycarpe. Tous les ans, ils lui offraient un dîner pour fêter la Saint-Polycarpe.

CCXXVII

Paris, jeudi soir, 10 heures, 11 décembre 1873.

Mon loulou,

Tantôt, à 5 heures, je t'ai expédié un télégramme te disant que la lecture du *Candidat* avait parfaitement réussi. Ce serait gentil de recevoir, avant de me coucher, la réponse à mon télégramme! Vais-je l'avoir?

D'abord et avant d'entrer dans les détails de ma vie dramatique, causons de toi ou plutôt de vous. On m'a renvoyé hier, de Croisset, ta lettre du 6. Je vois que les voyages te font du bien « sous tous les rapports », et je me réjouis de savoir qu'Ernest est content de ses affaires. J'ai oublié de vous *dire que* Tavernier avait *dit* à Laporte *qu'il* l'estimait beaucoup et le regardait comme un homme « très sérieux ». Je peux te donner des nouvelles de Putzel. La jolie petite bête va très bien, et je compte, dimanche prochain, en orner mes salons, afin de briller à tes dépens.

Maintenant revenons au Vaudeville. J'ai commencé la lecture, calme comme un dieu et tranquille comme Baptiste. Pour se donner du ton, Monsieur s'était coulé dans le cornet une douzaine d'huîtres, un bon beefsteak et une demie de chambertin avec un verre d'eau-de-vie et un de chartreuse.

J'ai lu *sur* le théâtre, à la lueur de deux carcels et devant mes vingt-six acteurs. Dès la seconde page, rires de l'auditoire et tout le premier acte a extrêmement amusé.

l'effet a faibli au second acte. Mais le troisième (le salon de Flore) n'a été qu'un éclat de rire, on m'interrompait à chaque mot. Et le quatrième a « enlevé tous les suffrages ». La scène du mendiant (que tu ne connais pas) a été trouvée sublime, et le mot de la fin « Je vous en réponds » a paru exquis de comique. En un mot, ils croient tous à un grand succès.

Cependant (car il y a toujours un cependant), peut-être vais-je faire encore des corrections? Je me suis aperçu, aujourd'hui, que décidément Carvalho s'y connaît. Ses observations concordent avec celles de d'Osmoy et du bon Tourgueneff qui a passé, avant-hier mardi, *toute* la journée chez moi. Il est revenu le soir après son dîner et ne s'en est allé qu'à 1 heure du matin! Il n'y a que les gens de génie pour avoir de ces complaisances.

Carvalho ne veut pas qu'on puisse m'empoigner sur quoi que ce soit, il demande une chose parfaite. Il a peut-être raison au point de vue de la réussite? mais j'ai peur que mon œuvre y perde en ampleur? Enfin lundi prochain nous arrêterons tout décidément.

La pièce sera demain à la censure. Et nous n'avons aucune crainte. D'ailleurs, j'ai pris des mesures politiques. Et puis, je crois que je vais lâcher *Saint Antoine?* Ah!

Charpentier commence à imprimer *Salammbo*. Tu vois, chérie, que je ne m'endors pas.

Enfin j'ai très bon espoir! Est-ce que la chance va tourner?

Qu'ai-je vu dans le cabinet de Carvalho, immédiatement après ma lecture? *Tout-Paris*[1] lequel s'est, tout de suite et beaucoup, informé de Mme Commanville.

1. Surnom donné par mon oncle à Amédée Achard.

Maintenant j'éprouve le besoin de me reposer pendant quelque temps.

J'ai lu, tantôt, comme un ange ! Pas d'enrouement, pas d'émotion (il n'en avait pas été de même l'autre dimanche, à Croisset), et je suis « adoré de ces dames ». Ah ! on me fait des politesses ! J'ai une petite mère Rousselin qui est bien jolie, trop jolie pour le rôle ; quant à son talent, problème ? Voilà tout ce que j'ai à te dire, mon pauvre chat.

En sortant du bureau télégraphique du Grand-Hôtel, j'ai rencontré Cernuschi. Demain je déjeune chez lui, après quoi il me montrera ses curiosités japonaises. Je n'ai encore fait aucune visite. Mais demain et après-demain je vais me répandre, bien que dès demain soir je reprenne les lectures pour *Bouvard et Pécuchet* : ce qui est plus sérieux que le théâtre.

Je ne me monte pas du tout le bourrichon, mais en somme je suis content. Allons, encore une quinzaine et je recevrai « ma pauvre fille » que j'aime tant.

CCXXVIII

Paris, lundi soir, 15 décembre 1873.

Mon pauvre Caro,

Je me réjouis à l'idée de savoir que dans une huitaine, tu ne seras pas, nous ne serons pas bien loin du moment où je reverrai et bécoterai ta bonne et gentille mine. Dès que ceci te parviendra, tu serais bien aimable de m'envoyer un télégramme : 1° pour me dire comment s'est passée la traversée, et 2° le jour et l'heure de votre retour. Mais d'ici là j'attends une lettre en réponse

à mon télégramme de jeudi dernier 11 et à ma lettre de vendredi.

Rien de nouveau. Le Vaudeville continue à être charmant pour moi. Je sais, par mon « élève » Guy de Maupassant qui est le camarade d'un des actionnaires ou commanditaires de l'établissement, que ces messieurs fondent sur la pièce de grandes espérances. On s'est débarrassé de Barrière qui voulait me couper l'herbe sous le pied.

Aujourd'hui, le manuscrit a été définitivement arrêté et les rôles sont à copier. Dans une huitaine, M. Vieux sera sur les planches. Voilà, mon loulou. Autre histoire : j'ai vendu *Saint Antoine* à Charpentier, à d'excellentes conditions ! Je te les expliquerai.

La traduction du dit bouquin dans une revue russe me rapportera près de 3,000 francs ! Cela, c'est une gentillesse de Moscove, et j'ai d'autres « tours dans mon sac ». Enfin je crois que je vais devenir pratique !!! pourvu que je ne devienne pas idiot ! ce qui en est souvent la conséquence ?

Mais comme le père Hugo va faire paraître d'ici à un mois un roman en trois volumes intitulé *Quatre-vingt-treize*, il nous faudra attendre pour paraître que ce livre-là ait produit son effet. On va néanmoins imprimer tout de suite.

Mon plus grand souci est maintenant de trouver un amoureux (pour le rôle de Julien), ce qui ne me paraît point facile, les jeunes acteurs d'à présent ne comprenant goutte à la poésie et à la passion. *De mon temps* on en aurait trouvé à remuer à la pelle !

Ce matin j'ai déjeuné chez Mme Carvalho et demain j'irai la voir dans *l'Ambassadrice*.

Ta Nounou qui t'aime.

Il fait très froid. Le vent vous coupe la margoulette.

CCXXIX

Lundi, 1873.

Oui, ma chérie, j'irai dîner demain chez toi : ce sera ma première sortie depuis vendredi soir. Ma grippe a été abominable samedi et hier. Aujourd'hui je vais mieux.

Le *Candidat* est arrêté par la grippe de Delaunoy! il a dit à Émile (qui vient d'aller chez lui) qu'il espérait reprendre les répétitions mercredi ou jeudi; je n'en sais pas plus! la pièce se désapprend. C'est déplorable.

Autre histoire. La censure de S. M. l'Empereur de toutes les Russies a arrêté la traduction de *Saint Antoine* comme attentatoire à la religion, et interdit même la vente de l'édition française, ce qui me fait perdre 2,000 francs que m'aurait donnés la *Revue de Saint-Pétersbourg* et peut-être encore 2 ou 3,000 que j'aurais eus tant de la traduction du volume que de l'édition française.

Enfin il faut être philosophe.

Est-ce le rhume ou l'oisiveté? mais depuis samedi je suis triste à crever.

Demain je passerai quelques bons moments avec ma pauvre fille.

Sa Nounou.

CCXXX

Samedi soir, mars 1874.

Mon loulou,

La première est décidée pour *vendredi*[1] et la répétition générale pour mercredi. Mais d'ici là il y aura encore du changement. Je pourrais bien n'être joué que *samedi* ou *lundi* ? à la grâce de Dieu, du reste ! *Je ne pense plus du tout au « Candidat » !* Tel est mon caractère. C'est une idée usée dans mon cerveau. Tant mieux ! je n'en serai que plus calme. Mais ce qui m'exaspère, ce sont les gens qui me demandent des places ! Il y a des âmes sans pitié ! J'en *cognois* qui m'ont écrit jusqu'à *six* lettres, pour avoir un balcon ! Mon pauvre Bouilhet avait l'idée d'un livre intitulé *les Gladiateurs modernes*. Je comprends maintenant la profondeur de son idée. Il faut que *nous amusions*, dussions-nous en crever !

Il me sera impossible de donner (même en location) le quart des places que j'ai promises. Bonsoir !...

Je ne sais pas pourquoi je t'écris, ce soir ? Car je n'ai rien à te dire : par besoin de causer, sans doute. Nous nous voyons si peu ! et je te ferai observer, à ce propos, que tu ne viens jamais me faire de visites ! tandis que tu vas chez un tas d'imbéciles, soit dit sans t'offenser.

Probablement que lundi, vers 4 heures du soir, je passerai chez toi en revenant de chez Charpentier, où je resterai tout l'après-midi à relire *Saint Antoine*.

1. Le *Candidat* fut joué le 11 mars 1874 et n'eut pas de succès; mon oncle retira la pièce après la quatrième représentation.

Nous avons laissé échapper des fautes. C'est mardi qu'on m'a promis mes places.

Mon rhume dure toujours. Je suis très fatigué, doux et mélancholieux.

Ta vieille Nounou.

CCXXXI

Croisset, lundi soir, 1874.

Oui, mon loulou, ton Vieux se trouve bien et même très bien, au milieu de son vieux cabinet, dans son vieux Croisset, à raboter sa vieille littérature, sur sa vieille table. Mon cinquième chapitre[1] est maintenant tout à fait en train, et si rien ne m'arrête, je puis l'avoir fini à la fin de juillet.

Ton mari m'a tenu compagnie pendant trente-six heures, et est parti ce matin. Le dîner d'hier lui a plu beaucoup. Il a absorbé pas mal d'aloyau et immensément de crème. Il était fort content de la réussite de ses travaux horticoles. Mamzelle Julie n'est pas encore revenue. Un gros rhume la retient à Rouen. Je compte avoir le bon Laporte mercredi à dîner et à coucher.

Dimanche prochain j'aurai peut-être à déjeuner M. et Mme Lapierre.

Fortin s'est engagé à guérir ma tache frontale qui est maintenant fort laide : aussi prends-je de la liqueur de Fowler comme une jeune fille chlorotique et du bicarbonate de soude.

Voilà toutes les nouvelles, pauvre chat.

Je te félicite de la société de la bonne Flavie. C'est

1. De *Bouvard et Pécuchet*.

une vraie amie, celle-là! ou plutôt c'est la vraie. Allez-vous jaboter ensemble! Dis-lui de ma part mille tendresses. Ce ne sera pas trop.

Là-dessus, Monsieur embrasse son poulot et va se coucher.

Ta Nounou qui t'aime.

CCXXXII

Croisset, vendredi, 6 heures du soir, 12 juin 1874.

Pauvre loulou,

Moi aussi je n'étais pas gai avant-hier au soir quand vous êtes partis! Je ne crois pas que je sois plus tendre qu'autrefois, mais je suis plus bedolle. Je deviens vieux, et la solitude, par moments, me pèse davantage; et puis ta société est si charmante, ma chère fille, qu'on la regrette et qu'on la désire.

Hier matin j'ai reçu une lettre d'Achille me disant que je pouvais amener Julie à l'Hôtel-Dieu. C'est ce que j'ai fait immédiatement. Je l'ai installée dans sa chambre, où tout était prêt. du reste. Émile a été la voir aujourd'hui. Elle se trouve très bien, d'autant plus qu'Achille lui a donné ce matin grand espoir sur sa guérison.

Cette visite dans l'hôpital, où je n'avais pas mis les pieds depuis si longtemps, n'a pas été précisément pour moi d'une gaîté folle. De plus, j'ai été empoigné au milieu de Rouen par un violent mal de ventre, dû sans doute au Cayeu (tu vois que je continue à ne te rien cacher), et par un mal de dents.

Il se peut même que demain ou lundi je me fasse extraire ma dernière molaire du côté droit! J'ai peur

d'être embêté par elle dans mon voyage de découvertes en Basse-Normandie. En fait de nouvelles, le serrurier est venu hier pour la serrure de la porte de l'escalier. Et tout à l'heure l'étameur a pris les glaces.

Lundi prochain je dînerai chez les Lapierre.

Le temps s'est singulièrement rafraîchi. J'espère qu'il en est de même à Paris. Je vais faire une petite promenade dans les cours, en compagnie de Julio, avant de dîner. Mais que Croisset est triste, sans sa propriétaire !

Remercie bien Ernest de la peine qu'il s'est donnée pour mon logement. Sans être « sublimes » ni l'un ni l'autre, soignez-vous bien ou plutôt tâchez de n'avoir besoin d'aucun soin extraordinaire : pas de maladies, et pas d'accidents !

Je t'écrirai lundi ou mardi prochain.

Pense à moi souvent et envoie-moi de bonnes lettres.

Bon voyage, mes chers enfants. La pensée de

Ta vieille Nounou qui te bécote

t'accompagne.

CCXXXIII

Croisset, mardi, 16 juin 1874.

Où es-tu maintenant, pauvre fille? Sans doute au milieu de la mer, confinée dans ta cabine s'il pleut, ou bien, s'il fait beau, appuyée sur le bordage à contempler les effets du ciel et de l'eau [1]. Je vous souhaite un meilleur temps qu'ici où il fait un froid de chien. J'ai été obligé depuis trois jours d'avoir constamment du feu dans mon cabinet. Ma journée d'hier a été abominable

1. Je venais de m'embarquer pour la Suède.

d'ennui, car je suis resté sur le pavé de Rouen depuis 1 heure jusqu'à 7 heures. J'ai été deux fois à l'Hôtel-Dieu pour voir Achille qui opère enfin Julie, aujourd'hui ou demain; on ne saura le résultat que dans une huitaine. Voici mes autres courses : 1° chez M. le préfet pour Mme Salé[1], pas de préfet! 2° chez Colignon, pas de dentiste! chez Billard, le marchand de curiosités, pour acheter des chenets; pas de chenets! Ne sachant que faire de moi, j'ai été chez le petit Baudry; il était reparti pour Paris le matin même. J'ai voulu me retremper par la contemplation du beau et je me suis transporté à l'Exposition de Rouen; cela a été le coup de grâce! Quelles peintures! Te rappelles-tu un tableau représentant Louis XVII arraché à Marie-Antoinette? Est-ce assez lamentable!

. . . .

Je conçois que la vue de semblables horreurs t'aient enorgueillie! Enfin, comme il n'était que 4 heures (de l'après-midi), je me suis abattu dans un café où je suis resté une heure! Puis je suis retourné à l'Hôtel-Dieu où j'ai dormi pendant une demi-heure dans le cabinet d'Achille. Monsieur et Madame sont arrivés d'Ouville à 5 heures. On a été fort aimable : « Viens-tu nous demander à dîner? » Après quoi, j'ai été (toujours à pied) de l'Hôtel-Dieu à la rue de la Ferme où je me suis remonté le moral par l'ingestion d'un homard à l'américaine, dû aux talents de Mme Brainne, et qui était délicieux. Telles sont, à moi, mes impressions de voyage.

. . . .

. . . .

Ma débauche, depuis ton départ, a été, dimanche soir,

1. Mme Salé, une cousine éloignée qui sollicitait une place.

d'aller sur la place de Croisset, voir la Fête. La plus grande décence y régnait, ou plutôt la plus complète somnolence. L'orchestre, les danseurs, les loteries, et jusqu'aux chevaux de bois, tout avait l'air de roupiller. Aucun « joyeux drille », pas même un pochard! A la vue d'un quinquet, j'ai aperçu le Pseudo donnant le bras à une petite dame. Puis, je me suis recollé au coin de mon feu.

Nouvelles locales : Raoul Duval vient d'acheter le domaine de Vaudreuil, prix 700,000 francs.

Nouvelles politiques : la République a été reconnue hier par 4 voix de majorité. Si Gambetta n'avait pas reçu une gifle de M. de Sainte-Croix, on n'aurait pas eu peur des Bonapartistes, et on n'aurait pas voté une loi qui les brise. Voilà comme les petites causes amènent de grands effets. Philosophons un peu!

Nouvelles de la maison : les hommes des ponts et chaussées sont venus voir les cales. La fenêtre du grenier où il manquait un carreau se trouve être pourrie. J'ai commandé à Sénard d'en faire une autre. M. Saucisse, propriétaire à Deauville, m'écrit pour me demander de fixer un bornage. Je vais envoyer une lettre à Bidault pour qu'il l'expédie au notaire de « la localité », afin que Saucisse ne me joue pas un pied de cochon.

Nouvelles des chiens : Miss est heureusement accouchée de trois toutous ; la mère et les enfants se portent bien. M. Julio, présentement, dort. Je ne sais rien de Putzel à laquelle je pense, et toi aussi, j'en suis sûre.

Nouvelles de l'Assemblée nationale. M. et Mme Agénor Bardoux ont, ce matin, l'honneur de me faire part de la naissance de leur fils Jacques.

Quoi encore? C'est tout, il me semble.

J'attends, ce soir ou demain, mon compagnon Laporte pour fixer l'heure de notre départ, jeudi (après-demain),

et huit jours après je m'emballerai pour l'Helvétie. Je compte bien avoir à mon retour de Caen, lundi prochain, une lettre de ma chère Caro.

Je suis curieux de savoir si mon beau neveu M. Commanville a consulté quelqu'un pour ses bronches avant de partir de Paris? Gageons que non. « Les affaires! les affaires! Est-ce qu'on a le temps! » Mais je prie le susdit et même en ma qualité de grand parent, je lui enjoins d'aller voir un médecin à son retour.

Voilà une longue lettre. Écris-m'en de pareilles. Portez-vous bien, soignez-vous bien. Amusez-vous si faire se peut. Je vous embrasse.

CCXXXIV

Mercredi, 24 juin 1874.

Ma pauvre fille,

J'ai reçu l'autre mardi ton télégramme de Malmoë, puis hier ta lettre commencée à Hambourg et finie à Stockholm. Aurai-je une autre lettre de toi avant samedi prochain qui est le jour de mon départ pour la Suisse? Sitôt arrivé à Kaltbad, je t'enverrai un télégramme qui peut-être ne te trouvera pas? car où es-tu maintenant? Il me paraît difficile d'avoir une correspondance régulière. Tu devrais bien me faire un programme de vos séjours.

Mon petit voyage en Normandie a été charmant. Nous avons parcouru le département de l'Orne et celui du Calvados. Voici nos stations : la Ferté-Macé, Domfront, Condé-sur-Noireau, Caen, Bayeux, Port-en-Bessin, Arromanches, Musigny, Falaise ; retour par Mézidon et

Lisieux. Tu n'imagines pas la beauté de ce pays. Domfront m'a rappelé Constantine. C'est à faire exprès le voyage. Que de sujets pour un *pitre-paiysaigete*. Je placerai *Bouvard et Pécuchet* entre la vallée de l'Orne et la vallée d'Auge, sur un plateau stupide, entre Caen et Falaise; mais il faudra que je retourne dans cette région quand j'en serai à leurs courses archéologiques et géologiques, et il y a de quoi s'amuser. Les bords de l'Orne, de Condé-sur-Noireau à Caen, sont on ne peut plus... pittoresques! (pardon du mot). Partout des rochers, et de place en place une grande falaise au milieu de la verdure. Nous nous sommes trimbalés en guimbarde, nous avons mangé dans des cabarets de campagne et couché dans des auberges classiques. J'ai initié mon compagnon à l'eau-de-vie de cidre, et il en a remporté une bouteille chez lui! On n'est pas meilleur garçon ni plus attentionné. Il ne partira pas avec moi, mais il viendra me chercher. C'est demain matin que je quitte Croisset[1]. J'ai aujourd'hui été à l'Hôtel-Dieu. L'opération a jusqu'à présent très bien réussi. Il est sûr que Julie verra d'un œil, et quant au second c'est probable. Elle m'a tout de suite demandé de tes nouvelles, avant même de me parler de sa santé. En l'apercevant dans son lit, avec un bandeau qui lui cachait la figure et ne découvrait que le menton, le souvenir de notre pauvre vieille m'est revenu, et j'ai comprimé un gros sanglot. Comme je la regrette, ma chère Caro! J'ai songé à elle tout le temps que je me suis promené en Basse-Normandie ; à propos de mille petits détails, les souvenirs d'enfance m'assaillaient. Et hier soir la rentrée solitaire dans mon domicile a été, comme de coutume, fort amère. Ce sentiment de l'isolement est un effet de l'âge. Mais ne nous

1. Pour aller en Suisse, sur le conseil du Dr Hardy.

attristons pas! je m'en vais, sur les hauts sommets, tâcher de remonter la mécanique, afin de me lancer dans *Bouvard et Pécuchet* gaillardement.

Du reste, mon petit voyage de cinq jours m'a fait du bien. Je suis moins rouge et je me sens moins fatigué.

Mon serviteur est tout dolent de me voir partir. Il dit qu'il s'ennuie à crever quand je ne suis pas là.

Aucune nouvelle. Rien en politique. Les journaux se sont occupés beaucoup du retour de Rochefort. Mais cette rengaine commence à s'user.

« Nos campagnes » se plaignent de manquer d'eau. Il fait alternativement très chaud et très froid; « le fond de l'air » est bizarre, ou plutôt il n'a pas de fond. A l'instant même, un coup de sonnette m'a fait battre le cœur. Je croyais que le facteur m'apportait une lettre de Suède. Pas du tout! mais c'est une lettre pour Mme Commanville. Timbre illisible et écriture de femme inconnue. Je vais la mettre dans une enveloppe et te l'adresser.

J'ai invité pour aujourd'hui mon petit ami Fortin. Mes paquets sont faits, *j'ai réglé* avec Émile. Il ne me reste plus qu'à dire adieu à Julio qui dort près de moi, sur la peau d'ours, et à partir. Je suis curieux de savoir si le moral sera meilleur à mon retour; ce qu'il y a de certain, c'est que depuis quelque temps il est bas.

Adieu, mes chers enfants. Portez-vous bien et songez à

Ton pauvre vieux bedollard d'oncle, à ta Nounou qui t'embrasse tendrement.

CCXXXV

Kaltbad-Rigi (Suisse), mercredi soir, 6 heures, 8 juillet 1874.

Mon pauvre chat,

Comme je m'ennuyais énormément de n'avoir pas de vos nouvelles, j'ai ce matin écrit un mot à Daviron, par le télégraphe. Il vient de me répondre : « Voyageurs arrivent demain à Paris ».

Vous voilà de retour. Mais pourquoi sitôt? L'un de vous est-il malade? ou y a-t-il quelque anicroche dans les affaires? Il est bon de te dire que la Suisse ne m'égaie pas et même qu'elle me tourne au noir. Si je continuais longtemps une vie pareille, je deviendrais absolument hypocondriaque. Jamais de la vie je ne me suis plus mortellement ennuyé. Les huit jours qui viennent de s'écouler m'ont semblé trois siècles. Bien que je fasse, chaque après-midi, de deux à trois heures de promenade, j'ai perdu l'appétit : voilà comme l'exercice m'est favorable. Il est vrai que je n'ai plus mal à la tête et que je suis peut-être un peu moins rouge?

Enfin, j'aspire comme un prisonnier au moment de la délivrance. Je compte que mon ami Laporte viendra me chercher vers vendredi ou samedi de la semaine prochaine et que huit jours après (encore quinze jours de Suisse!) je serai à Paris.

J'y aurai probablement à faire, car *le Sexe faible* m'a l'air d'être reçu à Cluny? du moins, j'en ai vu la nouvelle dans le *Figaro* et dans le *XIX*^e^ *Siècle*. On l'annonce comme devant être joué au mois de septembre. Tout ce que je sais, c'est que je l'ai porté à ce théâtre, en passant par Paris, et que le directeur devait me donner la ré-

ponse à mon retour. Il est probable qu'il aura lu la pièce immédiatement et que lui convenant il l'aura fait annoncer. Mais, s'il la donne comme pièce d'ouverture, je serai obligé de rester tout le mois d'août à Paris, ce qui me contrarierait. Un peu de patience : dans une quinzaine j'en aurai le cœur net. Vous n'allez pas, j'imagine, rester longtemps rue de Clichy? N'importe, il faut qu'Ernest se fasse ausculter et consulte quelqu'un pour sa gorge.

Adieu, pauvre Caro. Encore un bon baiser de

Ta pauvre vieille Nounou.

CCXXXVI

Kaltbad-Rigi (Suisse), dimanche, 6 heures, 14 juillet 1874.

Ah! enfin! Voilà donc une lettre de ma pauvre fille! La vue de ton écriture m'a retiré un poids de dessus l'estomac! d'autant plus que Daviron à qui j'ai retélégraphié hier au soir ne m'a pas encore répondu! Demain matin tu auras une lettre de moi à Neuville. Depuis quelques jours j'étais rongé d'inquiétude. C'est le fait de l'oisiveté, et peut-être aussi de ma tendresse pour mon Caro.

Est-ce que ma lettre et mon télégramme envoyés d'ici au Rydberg ne vous sont pas parvenus?

Ernest est-il content de son voyage sous le rapport commercial? Que lui a dit et ordonné Guéneau de Mussy? Mais d'abord auquel des Guéneau de Mussy a-t-il eu recours? Est-ce l'ancien médecin des d'Orléans, ou bien Noël Guéneau de Mussy? Ce dernier vaut mieux

que l'autre. J'aurais préféré qu'il consultât Piorry ou Sée.

...Il me semble que cette fois vous ne vous êtes pas follement amusés en Scandinavie? Espérons que vos promenades hyperboréennes ne se renouvelleront pas de sitôt! Quant à moi, je m'ennuie un peu moins, mais les premiers jours c'était intolérable. Je n'ai encore adressé la parole à personne. Oh! je me repose le larynx. Quant aux dames que tu m'engages à courtiser, une pareille occupation est au-dessus de mes forces : elles sont toutes fort laides, mal habillées, grotesques, et Messieurs leurs époux, idem.

Presque tous les soirs il y a des orages, si bien qu'à l'heure destinée pour la promenade, je suis contraint de rester dans ma modeste chambre, 4 francs par jour! Tu vois que je ne fais pas de folies! Enfin dans huit jours le bon Laporte arrive, et avant la fin de la semaine prochaine, vers le 24 sans doute, je serai à Paris. Mais d'ici là, mon loulou, il faut m'écrire souvent pour me dédommager un peu. Les lettres n'arrivent de Paris que le troisième jour, le surlendemain.

Je t'ai dit, sans doute, qu'en désespoir de cause j'avais porté *le Sexe faible* au théâtre de Cluny. Le directeur m'a écrit (dès le surlendemain de notre entrevue, le 30 juin) une lettre restée quelques jours à Croisset et qui m'est parvenue hier. Cette épître est pleine d'enthousiasme. Il trouve ma pièce « parfaite » et croit à « un grand succès d'argent »... Il va engager un jeune premier du Gymnase pour le rôle de Paul et Alice Regnault pour celui de Victoire. Son intention est de jouer la pièce le plus tôt possible, au mois d'octobre.

Je te prie de croire que je ne me monte pas le bourrichon du tout, me rappelant l'engouement de Carvalho, puis son refroidissement. Cependant, qui sait? Je vais

donc encore une fois remonter sur les planches, et me sens de force à affronter de nouvelles bourrasques! Mais il me tarde d'être installé à *Bouvard et Pécuchet* pour voir un peu la tournure qu'ils vont prendre. Les répétitions du *Sexe faible* me forceront à les lâcher. Mais j'aime mieux qu'elles arrivent maintenant que plus tard...

Pas n'est besoin de te dire, mon loulou, que dès que je serai revenu à Croisset, j'irai passer un dimanche avec vous.

Comme tu dois te trouver bien dans ta fraîche maison de Neuville! Après tous ces trimbalements, il est doux de se reposer et de revoir Putzel!

Quel pot-au-feu je prendrai quand je serai de retour, et quelle cruche de cidre!

Avec lesquels je voudrais avoir l'honneur d'être, mon loulou,

Ton Vieux
qui t'embrasse et te chérit.

CCXXXVII

Kaltbad-Rigi (Suisse), mercredi soir, 6 heures, 16 juillet 1874.

Dieu merci, mon pauvre chat, voilà notre correspondance redevenue régulière. J'ai reçu ta lettre partie de Paris vendredi dernier et une antérieure renvoyée de Croisset.

Il fait ici une chaleur étouffante! encore un orage! et je *tombe sur les bottes*, d'autant plus que je ne peux piquer aucun chien dans l'après-midi, à cause du tapage environnant et surtout des sonnettes électriques. M'agacent-elles le système! me l'agacent-elles! Enfin, dans quatre jours mon compagnon arrive, et à la fin de la se-

maine prochaine, sans doute vendredi (d'après-demain en huit), je serai à Paris. Je ne vais pas y rester longtemps et très prochainement j'irai vous voir. Maintenant causons de mon beau neveu.

D'après ce que tu me dis, son état, suivant Guéneau de Mussy, n'est pas bien grave. N'importe : il faut se soigner *et aller aux Eaux-Bonnes* malgré les Affaires. Ah ! il n'y a pas à barguigner. Vous pouvez très bien rester à Dieppe encore tout le mois d'août, car les Eaux-Bonnes peuvent se prendre dans n'importe quelle saison. Ce qui n'empêche pas que, si j'étais de vous, j'avalerais cette pilule, je subirais cette corvée le plus tôt possible. Note que voilà longtemps que l'on recommande les *Eaux-Bonnes* à ton mari : il ferait mieux de se soigner une bonne fois plutôt que de traîner toujours, de se préparer un mauvais hiver, et de finir par se flanquer quelque maladie sérieuse. Les Affaires? eh bien, tant pis! Il me semble que la santé doit passer avant elles. La nature est plus forte que nous et n'attend pas nos convenances.

Je conviens que la perspective d'un re-voyage doit vous embêter. Cependant, c'est à toi d'être raisonnable, mon Caro, et de forcer ton époux à ce déplacement. J'ai la plus grande confiance dans les Eaux-Bonnes pour toutes ces affections-là, en ayant vu les résultats prompts et incroyables.

Bien qu'Ernest regimbe à la locomotion, je parie que c'est un monsieur *à se frapper le moral*. Qu'il ne s'inquiète pas, mais qu'il se guérisse.

Il est dans mon rôle d'oncle de vous prêcher, de vous tanner, de vous lavementer. C'est donc ce que je viens de faire, après quoi je vous embrasse.

Vieux.

CCXXXVIII

Rigi, dimanche, 19 juillet 1874.

Ma chère Caro,

Nous partons ce soir de Kaltbad; nous allons coucher à Lucerne; demain, à Lausanne; mardi, à Genève, et nous serons vendredi matin à Paris.

Je vois que Monsieur mon neveu persiste à ne pas vouloir se soigner. Quand il sera très malade, il faudra bien qu'il s'y résigne; et alors que deviendront ses affaires? Est-ce pour imiter Melotte pour faire l'≀≀? Je suis content qu'il ait vu Noël Guéneau de Mussy. C'est un homme plus sérieux que son cousin. Je l'ai autrefois connu, d'abord à Rouen où il a dîné chez ton grand-père, qui lui a fait un dessin pour lui expliquer je ne sais quoi sur les fractures du fémur que Guéneau n'avait jamais pu comprendre jusque-là; puis je l'ai revu à Trouville, et chez Taine, dont c'est un grand ami. Enfin cet excellent M. Commanville a grand tort de ne pas suivre *illico* ses prescriptions. Je ne peux pas le forcer à s'en aller aux Eaux-Bonnes, et je regrette de n'avoir pas ce pouvoir. Maintenant n'en parlons plus.

Le Moscove a maintenant la goutte aux deux pieds. J'ai reçu de lui, ce matin, une lettre charmante, mais fort triste.

Le Sexe faible ne m'inquiète nullement. Qu'il réussisse ou ne réussisse pas, je m'en bats l'œil, profondément! M. Vieux a tant d'orgueil qu'il est (je le crois, du moins) inaccessible à la vanité.

Du reste, je me propose d'être à Cluny *terrible* et pas du tout bon enfant, pas du tout commode.

Adieu, pauvre chère fille ! Dans une dizaine de jours j'espère être à Neuville et t'embrasser, car il a bien envie de te voir, ton pauvre

Vieux.

CCXXXIX

Paris, vendredi, 4 heures, 24 juillet 1874.

Nous sommes arrivés ce matin à 7 heures. Je viens de me réveiller et j'ai la tête tout étourdie.

J'ai reçu toutes tes lettres. J'irai voir Flavie, certainement. Mais, de ce pas, je me précipite vers le théâtre de Cluny.

Demain ou après-demain je t'écrirai le jour de ma visite à Dieppe.

A bientôt donc, chère fille.

Ton Vieux.

CCXL

Paris, 25 juillet 1874.

Ma chérie,

Malgré une nuit de douze heures, je continue à tomber sur les bottes. Il est vrai qu'aujourd'hui j'ai eu huit heures de voiture, et je ne suis pas au bout.

Mes affaires sont réglées à Cluny qui compte plus que jamais sur *un grand succès d'argent.*

Bref, je prends demain l'express de 1 heure, mais j'irai coucher à Croisset pour me débarrasser de mes cantines, et prendre des chemises. Puis *lundi* j'espère dîner avec vous. Donc à lundi. Je vous embrasse.

Ta vieille Nounou qui s'ennuie de son joli poulot.

CCXLI

Dimanche, 4 heures, 16 août 1874.

Quel beau temps! ma chérie. Quel calme autour de moi, et quelle solitude! Il faut être parfois robuste pour l'endurer. Mais, enfin, aucun bourgeois ne m'embête par ses discours ou le spectacle de sa personne! C'est l'important. N'importe! il y a des moments où le cœur s'ennuie.

Bouvard et Pécuchet continuent leur petit chemin. J'espère avoir fini le premier mouvement du premier chapitre dans quatre ou cinq jours; ce sera toujours cela de fait! Mais la mise en train est bien difficile...

Le bon Laporte est venu avant-hier m'inviter pour jeudi prochain à déjeuner ou à dîner. Cette question n'est pas encore réglée.

Julio s'est uni morganatiquement à une jeune personne de la maison Davy, répondant au nom de Gilda. Je n'ai pas assisté au mariage. Voilà toutes les nouvelles de céans.

Je suis bien aise que Laure Lepoittevin t'ait bien reçue. Je regrette de ne pas la voir plus souvent pour causer ensemble de bien des choses et des gens dont nous seuls nous souvenons.

As-tu au moins brillé dans ta conversation *sérieuse* avec M. Frank[1]? . . . .

Écris souvent de bonnes petites lettres à ce

pauvre Vieux
qui t'aime.

CCXLII

Paris, vendredi matin, 28 août 1874.

Comme tu as *de la société*, mon cher loulou! Est-ce que, vraiment, cette brillante compagnie, cette suite de visites te retiendra à Neuville jusqu'à la fin d'octobre? et que d'ici là le pauvre Vieux doit se résigner à n'avoir pas ta compagnie, à Croisset? N'importe, quand je serai de retour, si tu ne peux venir, j'irai te voir, car il m'ennuie de toi démesurément, pauvre fille. J'ai peur avec l'âge de ressembler tout à fait à ta grand'mère. *J'y tourne!* Ce qu'il y a de sûr, c'est que le Righi ne m'a pas fait de bien, moralement parlant. Je crois que les spectacles sublimes m'ont abêti. Cela tient aussi à *Bouvard et Pécuchet* qui me rongent. J'en viendrai à bout, cependant!

Le pauvre Moscove est de retour depuis deux jours, et plus malade que jamais. J'ai été le voir à Bougival (voyage embêtant à cause de l'omnibus, il ne se doutera jamais du *sacrifice* que je lui ai fait), et nous avons passé notre temps à gémir et à nous attrister sur nos maux réciproques. Je n'échangerais pourtant pas les miens contre les siens. Bien entendu, nous n'avons parlé que de *Bou-*

1. Frank, auteur de *la Kabbale*.

vard et Pécuchet! et, en somme, ça va mieux. Mais j'étais bien bas en partant de Croisset.

Je vais voir aujourd'hui Weinchenk et je saurai peut-être l'époque des répétitions. Elles n'auront pas lieu avant le mois de novembre (d'après le calcul de Zola). Il faut aussi que la question des engagements soit résolue maintenant.

Adieu, pauvre Caro.

Deux bons baisers de

Vieux.

Julie pourrait dès maintenant rentrer à Croisset. Mais comme je ne trouve personne pour la soigner, j'aime mieux attendre qu'elle soit tout à fait bien. Elle verra d'un œil; pour le second, c'est fort douteux! « Elle n'est pas facile », m'a dit son infirmière.

CCXLIII

Paris, dimanche matin, 30 août 1874.

C'est le moment de « te montrer sublime », ma chérie! Néanmoins ton pauvre mari préférerait sans doute se priver d'un aussi beau spectacle (celui de la sublimité). Je le plains énormément, car il n'est pas habitué à souffrir! et l'impossibilité de se rendre « à ses affaires » doit le mettre en rage.

Je suis curieux de savoir jusqu'où ira la liaison avec Mme Carvalho. Elle est très aimable et je la crois pleine de raison; mais elle n'a pas pour moi le charme de Mme Viardot.

J'ai hier passé tout mon après-midi au théâtre Cluny. Il est probable que mes répétitions commenceront vers

le 10 novembre? On a engagé deux ou trois artistes que je ne connais pas, entre autres une demoiselle *Kléber*, qui vient d'Égypte, et dont Winschenk est enthousiasmé. J'irai demain voir pour deux de mes acteurs. J'ai réglé les appendices à mettre à la fin de *Salammbo*. On les imprime, et l'édition paraîtra dans très peu de jours ainsi qu'un nouveau tirage de *Madame Bovary*. On m'a envoyé de Strasbourg une traduction de *Saint Antoine* avec préface et biographie de l'auteur. La préface est très élogieuse, bien entendu...

Calme plat dans le bon Paris.

Bouvard et Pécuchet ont du revif, à distance. Ce que j'ai fait me paraît mieux, et le reste se tasse.

CCXLIV

Paris, vendredi matin, 4 septembre 1874.

Je ne comprends goutte à l'entêtement d'Ernest! Pourquoi se refuse-t-il à subir son traitement qui n'est pas bien rigoureux. Tu lui diras une dernière fois, de ma part, qu'il a tort, et que je souhaite qu'il ne s'en repente pas plus tard. Maintenant, bonsoir, c'est son affaire. Aurait-il la *tête attaquée?* car sa conduite me paraît tenir à la démence!

Tu dois avoir maintenant les Winter. Après eux ce sera Mme Desgenetais, puis Frankline. Donc, mon pauvre chat, il me semble que toutes « les chambres d'ami » seront prises dans ta villa, d'ici à longtemps, si bien que je ne vois pas le moyen de t'y faire une visite sérieuse? Mais je pourrais bien aller y dîner un dimanche? Il faudra que je revienne à Paris vers la fin d'octobre. Ainsi, pas

de Caro à la fin du mois d'octobre dans le pauvre Croisset. Enfin nous verrons à nous arranger. Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'ai bien envie de bécoter ta chère mine. J'ai vu Mme Brainne : son fils n'est pas aussi mal qu'on te l'avait dit. En effet, la Princesse a été à Ahremberg, « ne pouvant faire autrement », mais elle est revenue depuis plusieurs jours. J'ai vu hier, à dîner, chez elle, ton ancien ami le baron Larrey. Il m'a dit que les Cloquet iraient probablement à Dieppe sous très peu de jours. Au mois d'octobre, j'aurai à Croisset la visite de Popelin et de Giraud. Ma journée d'avant-hier a été tristement occupée par l'enterrement de la mère de Coppée[1]; jamais je n'ai vu une pareille douleur. Le pauvre garçon faisait mal à voir. Je l'ai presque porté pour descendre la grande avenue du cimetière Montmartre. Dès qu'il m'a vu, il s'est presque accroché à moi, bien que nous ne soyons pas intimes. C'est là (à cet enterrement) que j'ai vu la première fois l'ancienne passion de la Divine, mon ennemi Barbey d'Aurevilly[2] : il est gigantesque. Je t'en ferai la description...

Je compte être revenu dans mon humble asile vers le commencement de l'autre semaine. Adieu, pauvre chère fille. Écris-moi de bonnes lettres si tu en as le temps, ou plutôt prends-en le temps et aime toujours

Vieux.

1. François Coppée.
2. Barbey d'Aurevilly, romancier.

CCXLV

Paris, lundi 7 septembre 1874.

Chère Caro,

J'ai reçu hier la visite de Xemer qui m'a remis 1,000 francs. Remercie-z'en ton époux qui commence à devenir beau, malgré sa sciatique. Veut-il que je me rende chez le fabricant de pulvérisateurs, pour lui reporter son instrument ? Rien ne me serait plus facile.

Mes compliments sur ta soirée de samedi. Les Dieppois ne pourront plus vous accuser d'être *fiers !* Quant à moi, le même jour samedi, j'ai passé toute ma soirée à voir jouer deux de mes futurs acteurs dont je suis loin d'être enthousiasmé. Je vais aller de ce pas chez Winschenk pour lui communiquer mon impression peu favorable. Et il faut que je m'entende avec *Zola* pour des engagements nouveaux. Si tous les autres sont comme ces deux-là, ce sera pitoyable ! Cette perspective ne laisse pas que de m'inquiéter ; tant pis, après tout...

J'ai passé mon après-midi d'hier à lire un manuscrit de mon ami Dreyfous[1], qui est fort bête (le manuscrit). C'est une petite pièce en vers dont la première aura lieu lundi ou mardi prochain à l'inévitable théâtre Cluny.

Dès que je serai rentré à Croisset (dans une huitaine) j'y aurai la visite du poète Théodore de Banville. Puis, au commencement d'octobre, j'aurai celle de Popelin et du père Giraud. Tu vois que moi, aussi, je *recevrai !* Je me suis acheté une paire de chenets en fer pour mon cabinet, me préparant à piocher vigoureusement *Bou-*

1. Abraham Dreyfus, auteur dramatique.

rard et Pécuchet pour lesquels je me sens, au fond du cœur, un revif.

Tu ne me dis pas quels sont présentement tes hôtes?

Mon serviteur Émile a fait un petit voyage à Trouville « pour se distraire ». Fortin m'a envoyé ce matin des nouvelles de Julie. On doit lui donner aujourd'hui des lunettes, c'est-à-dire qu'elle va bientôt sortir de l'hôpital. Il est probable que je la trouverai à la maison quand j'y rentrerai.

Il faudra que nous nous occupions de la loger quelque part, pour le temps où je ne suis pas à Croisset.

Adieu, pauvre chère fille. Écris-moi encore ici pour la fin de la semaine, et aime toujours

Ta vieille Nounou.

Décidément, le Righi m'a fait du bien. Je monte les escaliers sans essoufflement et je suis beaucoup moins rouge et moins nerveux.

CCXLVI

Croisset, 1874.

Sur le bateau de Bouille où je suis revenu de Rouen avec Bataille, j'ai vu une binette gigantesque : celle de Lainé, l'associé de Pécuchet[1] (pas le mien). Du reste, je suis rentré, broyé d'ennui par le spectacle de l'*éluite!* Aller à Rouen est dur!

Julie y verra de ses deux yeux, à ce que m'a prétendu l'interne d'Achille. Elle en a un qui est toujours enflammé. C'est pourquoi on la garde à l'Hôtel-Dieu, où elle paraît s'affaiblir, bien qu'elle ne soit pas malade.

1. Un banquier de Rouen.

Je ne suis pas gai! mais pas du tout! Je regrette plus que jamais (sans compter les autres) mon pauvre Bouilhet, dont je sens le besoin à chaque syllabe de *Bouvard et Pécuchet*. Ce livre est diabolique! j'ai peur d'avoir la cervelle épuisée; c'est peut-être que je suis trop plein de mon sujet et que la bêtise de mes deux bonhommes m'envahit.

J'ai pensé beaucoup à toi aujourd'hui, pauvre chat. Tu es au milieu de gens qui te plaisent. Tu t'amuses et probablement tu ris! Moi, je tire sur ma cervelle pour faire venir des idées qui ont du mal à venir. Il pleut et de loin je t'embrasse.

Vieux.

J'attends une description narrative, ou narration descriptive du voyage d'Étretat.

CCXLVII

Paris, dimanche 14 septembre 1874.

Ma chérie,

Je serai revenu à Croisset jeudi, pas avant, car il faut que je reste ici jusqu'à mercredi pour assister à une première de Cluny qui m'intéresse.

J'ai hier passé mon après-midi à une répétition pour juger du mérite de divers acteurs et je recommence demain et mercredi ce même exercice.

J'ai trouvé une actrice qui vient de Rouen et qui a du talent, Mme Larmet.

J'ai refusé un acteur pour le rôle du ministre et j'attends avec impatience l'audition de Mlle Kléber, destinée à celui de la Cocotte.

Malgré tes répugnances et ton sinistre pressentiment, je crois que *le Sexe faible* peut réussir. D'ailleurs, pourquoi ne pas faire jouer une chose que l'on trouve bien, et puis, je deviens de plus en plus indifférent à ce que *on* peut dire. Car *on* me semble de plus en plus bête. *On* n'est jamais content. *On* ne sait ce qu'il veut. Enfin j'exècre cet insaisissable *on*, et la moindre page de *Bouvard et Pécuchet* m'inquiète beaucoup plus que le sort du *Sexe faible.*

Le notaire Duplan a été (à propos de *B. et P.*) charmant pour moi. J'ai passé avant-hier deux heures chez lui. Et il m'a écrit, séance tenante, quatre pages de renseignements sur les testaments. Mon petit ami Guy de Maupassant doit demain m'en donner sur les copistes du ministère.

Je viens de finir, aujourd'hui même, de corriger la dernière épreuve de *Salammbo* avec appendice. Les Charpentier reviennent de Dives, mardi.

Voilà, pauvre chat, toutes les nouvelles. Quant à aller te voir samedi prochain, franchement je ferai mieux de rester dans mon humble asile! D'ailleurs, dimanche prochain, je dînerai chez Mme Lapierre qui m'avait invité pour aujourd'hui.

Et puis, mon pauvre loulou, avec tous ces trimbalages le roman n'avance pas; et je voudrais bien avoir fini mon introduction avant de revenir à Paris, vers la fin d'octobre.

Mais quand Frankline sera partie, qui t'empêche de venir me faire une visite? Note que je vais avoir Banville pendant un jour, puis Popelin et Giraud. Si je vais à Dieppe, je ne ferai plus rien.

En désespoir de cause, j'irai si tu ne viens pas!

Adieu, pauvre chou.

Ta vieille Nounou.

CCXLVIII

Samedi soir, 5 heures, 1874.

Comment! pas de lettres! Vieux croyait bien en trouver une, ici, à son retour! et Vieux en est d'autant plus marri qu'il se trouve présentement souffreteux. Depuis jeudi matin je suis en proie à une colique abominable; à peine si je peux me tenir sur mes jambes. Je ne fais que monter et descendre l'escalier. Enfin, si je ne vais pas mieux lundi, j'emploierai des moyens énergiques! Cette indisposition me cause une telle fatigue que j'ai dormi hier quatorze heures d'affilée, et cette nuit douze.

J'ai trouvé ici Mlle Julie, enchantée d'être revenue dans sa maison et d'y voir! Il lui semble qu'elle renaît. Elle distingue des choses qu'elle n'avait pas vues depuis plusieurs années. Cependant elle est loin d'être guérie; son œil droit se rétablit difficilement.

On m'a renvoyé aujourd'hui, de Paris, la lettre ci-jointe, à laquelle je *prie* ton mari de faire droit. Je croyais cette affaire terminée? Qu'elle le soit donc! et promptement.

Autre réclamation audit sieur Commanville : MON VIN! je ne vois venir aucune barrique de vin!

J'ai beaucoup cabotiné pendant ces derniers jours. Mes acteurs seront satisfaisants. J'en aurai même quelques-uns de bons, entre autres Mme Hamet (celle qui a joué dans *les Deux Orphelines* le rôle de la Frochard). Pour ma Cocotte j'en aurais une *très* belle (Cocotte), Mlle Kléber, mais j'ignore son talent?

Peragallo (l'agent dramatique) m'a demandé la *Féerie*,

sûr, dit-il, de la placer. Je la lui donnerai quand je reviendrai à Paris, vers la fin d'octobre, sans doute? Je voudrais d'ici là avoir fini l'introduction de *Bouvard et Pécuchet*. Je me sens en bonne disposition de travail. Mais je suis gêné par mes désordres intestinaux qui m'empêcheront demain d'aller dîner chez Mme Lapierre.

J'espère que demain matin j'aurai des nouvelles de ma pauvre fille. *Il faudra* que tu viennes pendant le mois d'octobre, mon loulou, d'abord pour me voir et puis pour décider que faire de Julie pendant mes absences.

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse tendrement.

Ta vieille Nounou.

Mes amitiés à Frankline. Je regrette de n'être pas en tiers dans votre aimable société.

CCXLIX

Jeudi, 3 heures, 1874.

C'est pour t'obéir, mon loulou, que je t'ai envoyé la première phrase de *Bouvard et Pécuchet*. Mais comme tu la qualifies ou plutôt décores du nom de reliques et qu'il ne faut point adorer les fausses, sache que tu ne possèdes pas la vraie (phrase).

La voici : « Comme il faisait une chaleur de 33 degrés, le boulevard Bourdon se trouvait absolument désert ». Maintenant, tu ne sauras rien de plus, d'ici à longtemps. Je patauge, je rature, je me désespère. J'en ai eu hier, au soir, un violent mal d'estomac. Mais ça ira : il *faut* que ça aille. N'importe ! les difficultés de ce livre-là sont effroyables. Je suis capable d'y crever à la peine ? L'im-

portant, c'est qu'il va m'occuper durant de longues années. Tant qu'on travaille, on ne songe pas à son misérable individu. Rien de plus à te dire. Je vis solitairement comme un petit père tranquille, n'ayant pour compagnie que Julio. Et à propos de tranquille, Fortin trouve que j'ai l'air « calmé et plus brave homme ». C'est possible, mais moi, je trouve que la Suisse m'a un peu abruti : premier point pour être convenable.

La question des Eaux-Bonnes est donc vuidée, et à la satisfaction d'Ernest, puisqu'il s'épargne le voyage. A-t-il acheté le pulvérisateur? Il doit être drôle le bec ouvert devant l'appareil.

Tu m'as envoyé dans ta dernière lettre un mot sublime : « Je ne permets pas que l'on touche à mes chers anciens », et comme c'est à propos de Sénèque, cela m'a rappelé Montaigne disant : « Insulter Seneca, c'est m'insulter moi-même ».

Tâche de trouver dans les journaux de Rouen (de mardi dernier?) le discours en vers de Decorde à l'Académie. Quel morceau!

Adieu, pauvre chat.

Ton Vieux.

CCL

Croisset, 5 heures, 24 septembre 1874.

Mon pauvre Caro,

Voilà deux lettres de toi, qui ne sont pas gaies, surtout celle de ce matin! Comment se fait-il qu'ayant près de toi ton amie Frankline, tu sois d'une pareille humeur?

Tu devrais la reconduire et venir faire une visite à Vieux pour causer avec lui, ne serait-ce qu'un jour.

Ma dysenterie a disparu devant le laudanum et le bismuth. Et *Bouvard et Pécuchet* se portent très bien, Voilà comme les temps se suivent et ne se ressemblent pas. Au mois d'août j'étais dans une situation d'esprit abominable, désespéré de tout à me casser la margoulette, et depuis huit jours, malgré mon ventre, ça va merveilleusement. Espérons qu'il en sera de même bientôt de ma chère fille. J'ai été hier dîner chez Lapierre. Madame était dans son lit, ayant un érysipèle à la face, par suite de la piqûre d'un moustique. Convives : Mmes Brainne et Pasca et le sieur Houzeau.

J'étais invité à aller passer la semaine à Reuilly, chez Mme André. Mais j'ai autre chose à faire que de me trimbaler dans les châteaux. D'ailleurs, mes bonshommes m'amusent plus que la société des riches.

A l'heure qu'il est, on enterre le père Risler (un sujet de moins pour mes conversations dans mes visites aux bourgeois de Rouen).

Maintenant, attention à ce qui suit, et *réponse immédiate*, je t'en prie :

1° L'économe de l'Hôtel-Dieu m'a envoyé ce matin la note de Mlle Julie s'élevant à la somme de 388 francs. Il me serait difficile de les envoyer puisque je n'en possède que 250. Elle en a 300; mais Bidault doit en voir à elle?

Que dois-je faire?

2° Et *mon vin?* je ne le vois pas venir.

Il y avait encore une troisième question dans ma dernière lettre. Je ne me souviens plus de laquelle.

Elle était adressée à ton mari.

Sent-il que les Eaux-Bonnes lui fassent du bien?

Je crois que Théodore de Banville viendra me voir

dans huit ou dix jours. Quant à Popelin et à Giraud, aimes-tu mieux que je les invite pendant que tu seras là? Ce sont d'aimables gens. Mais si tu ne dois rester (au mois d'octobre) que peu de jours ici, j'aime mieux être seul avec Caro. J'imagine que Winschenk m'appellera à Paris plus tard qu'il ne l'avait dit.

Adieu, pauvre chère fille.

Vieux
t'embrasse tendrement.

CCLI

Jeudi 1er octobre 1874.

Mon loulou,

. . . .

J'attends lundi 500 francs. Ernest me donnera les autres 500 plus tard. Qu'il n'oublie pas non plus de payer mon terme le 15 courant. Je voudrais bien qu'il me donnât mes comptes pour que je sache enfin ce que je possède et que je ne sois pas toujours à lui demander de l'argent. Je voudrais que nous prissions des époques fixes. J'ai peur de me réveiller un beau jour sans le sol!

Ce que je désire d'abord, c'est voir ma pauvre nièce! En quatre mois, rien que deux jours! pas plus.

Il me semble d'ailleurs que nous avons besoin de conférer ensemble et que ça nous fera du bien. Je me réjouis en songeant que je n'ai plus qu'une quinzaine à passer dans la solitude, car je compte sur toi le 15 prochain, ma chérie.

Depuis que je suis revenu ici, j'ai fait sept pages! Mon premier chapitre sera terminé quand tu viendras.

J'espère que la peinture *cultivée* dans la compagnie de ta chère Frankline t'aura un peu remonté le moral.

Adieu, pauvre chat. Mille tendresses de

Vieux.

Je suis bien fâché que vous ayez raté votre location de Pissy. Il me semble que depuis quelque temps ça ne va pas?. . . . .

CCLII

Dimanche 11 octobre 1874.

Winschenk, Zola et Banville m'ont répondu que je ne serais pas appelé à Paris avant la première quinzaine de décembre. Donc, mon pauvre loulou, tu vas pouvoir passer à Croisset *tout* le mois de novembre, comme c'était ton intention. Tu sais que je compte là-dessus absolument et si tu me faisais la « crasse » de manquer à ta parole, je serais indigné, ou plutôt déçu, car Vieux ne peut s'indigner contre sa chère fille.

La pièce de Zola sera jouée vers le 25. J'irai voir la répétition et la première, tant pour l'auteur que pour moi-même. Ce sera un dérangement de deux jours. Après la pièce de Zola, on jouera (par charité) *le Mangeur de fer* d'Ed. Plouvier, qui crève de misère et de maladie. Je pourrais réclamer mon tour, mais je n'en fais rien, d'autant plus que ce retard m'arrange.

J'aurai le temps d'ici là de mettre bien en train mon premier chapitre (celui de l'agriculture), lequel commence à se dessiner nettement dans mon imaginative.

Mon Prologue sera fait demain; il me manque, pour l'avoir fini, de m'être promené la nuit avec une chandelle dans le potager, excursion que je vais accomplir ce soir.

Il est probable que samedi prochain j'irai avec Laporte voir la ferme modèle de Gisors.

As-tu trouvé des serviteurs?

Vite une réponse définitive sur tes projets.

N. B. — Que faut-il que j'écrive au fermier de Deauville?

Adieu, pauvre chat. A bientôt, enfin.

Deux bons baisers de

Vieux.

CCLIII

Jeudi, octobre 1874.

Je viens d'écrire à Zola et à Winschenk pour leur demander l'époque où l'on m'appellera. De plus, Banville doit passer lui-même au théâtre. D'ici à très peu de temps j'aurai une réponse et nous saurons à quoi nous en tenir, mon loulou.

J'ai reçu lundi les 500 francs de Daviron. Mais j'attendais une lettre de toi, pour « t'en accuser réception ».

Banville est venu ici, dimanche soir, avec son fils[1], jeune homme âgé de 15 ans, et qui a l'air d'une petite demoiselle. Je les ai menés à la Bouille (naturellement) et ils sont repartis mardi soir. Ledit Banville m'a donné

1. Non pas son fils, mais son beau-fils, George Rochegrosse, le peintre.

pour *le Sexe faible* quelques bons avis que je tâcherai de suivre.

Tourgueneff m'a envoyé hier trois articles d'une gazette de Berlin sur *Saint Antoine*. L'auteur de ces articles, qui est un de ses amis, demande à traduire *Salammbo*. Quand tu seras ici, tu me traduiras, toi, lesdits articles élogieux à la gloire de Vieux.

Bouvard et Pécuchet arrivent dans leur maison de campagne; j'espère avoir fini le premier chapitre ou introduction à la fin de la semaine prochaine.

Je suis comme toi. Je n'ai aucune envie de m'en aller à Paris, ce beau pays m'attirant de moins en moins.

Pas drôle, hein, la compagnie des Lillebonnais. Je te répète *qu'il n'y a que moi*.

Il est vrai que samedi j'étais très souffrant. Ces mêmes douleurs, qui sont, je crois, la suite de ma dysenterie, ne m'ont définitivement quitté qu'hier.

Adieu, pauvre chérie. Il me tarde de te voir. Nous avons bien des choses à nous dire.

Je t'embrasse.

Ta vieille Nounou.

CCLIV

Jeudi, 15 octobre, 1874.

Il me semble, mon loulou, *que* : puis*que* tu ne resteras *que* quinze jours dans le pauvre Croisset, tu pourrais bien activer tes emménagements, afin de venir ici plus promptement. Une semaine et demie pour faire tes paquets! Ça me semble « exagéré ». Allons, dépêche-toi! voyons! et arrive.

J'ai peur d'être, pendant que tu seras près de moi,

appelé à Paris? Ce sera, y compris l'aller et le retour, quatre jours de moins à jouir de ta compagnie.

Samedi prochain, je vais voir la ferme de Lizors. Un des jours de la semaine prochaine j'irai à Rouen pour conférer avec le jardinier Beaucantin[1], auquel j'ai demandé un rendez-vous. Je prépare actuellement mon premier chapitre (l'agriculture et le jardinage). L'introduction est faite. C'est bien peu comme nombre de pages, mais enfin je suis en route, ce qui n'était pas commode. Mais quel livre! Hier au soir, à minuit, j'en suais à grosses gouttes, bien que ma fenêtre fût ouverte. Le difficile dans un sujet pareil c'est de varier les tournures. Si je réussis, ce sera, sérieusement parlant, le *comble de l'Art*.

Lundi Raoul Duval est venu m'inviter à dîner pour le lendemain, et mardi j'ai fait chez lui un dîner très gentil avec M. et Mme Lapierre, et Lizot[2] qui n'a pas été officiel. Mme Lapierre trouve que le jeune Baudry est devenu si ennuyeux qu'il en est *infréquentable*. Elle ne peut plus le voir sans dormir immédiatement.

Adieu, pauvre chat. Active tes préparatifs et viens causer longuement dans le cabinet de

Vieux.

Julie m'ennuie à force de me demander quand viendra « Mme Commanville ». La voilà rassurée, ce qui ne l'empêche pas de toujours pousser des soupirs, comme un accompagnement de sa claudication.

1. Directeur du jardin des plantes de Rouen.
2. Lizot, préfet de la Seine-Inférieure.

CCLV

Croisset, mardi, 3 heures, 20 octobre 1874.

Pauvre chat,

A quelle heure dois-je t'attendre samedi prochain ; je dis samedi puisque tu restes inflexible ?

Tu feras bien de venir. Je ne suis pas très gaillard, ni au moral, ni au physique. Je crois qu'en vieillissant la solitude me devient plus difficile à porter. *Bouvard et Pécuchet* allaient merveilleusement la semaine dernière, mais depuis que je me suis dérangé pour aller à Lizors, il y a une forte baisse, et dimanche je me suis ennuyé à mourir.

Hier j'ai été voir le sieur Beaucantin qui ne m'a donné *aucun* renseignement.

Dis-moi comment ton mari a supporté le voyage de Marseille.

Le bon Laporte vient dîner chez moi jeudi.

Peut-être sera-ce une raison pour t'avoir un peu plus tôt, car je sais que ce troubadour te plaît.

Je t'embrasse.

Ton vieux Cruchard.

CCLVI

Mardi, 6 heures soir, 3 novembre 1874.

Mon pauvre chat,

Je tombe sur les bottes, car je suis en courses depuis le matin et il faut que je m'habille pour la première de Zola qui a lieu ce soir.

Je vais peut-être dîner chez toi, si j'y trouve ton mari que je n'ai pas encore vu. Demain re-rendez-vous avec Winscheuk et Peragallo.

Ma lecture du *Sexe faible* est fixée au 19 prochain (de jeudi en quinze). J'aurai le temps d'avoir fini ma ferme. W... veut engager Lesueur du Gymnase et me paraît toujours enthousiasmé...

Mes maux de ventre ont complètement disparu.

Je serai à Croisset pour dîner jeudi, c'est alors que j'arriverai par l'express de l'après-midi.

Deux bons bécots de

Ton vieux oncle.

CCLVII

Rouen, samedi, 3 heures, 14 novembre 1874.

Zola m'a écrit, hier, que je ferais bien de venir tout de suite à Paris, pour surveiller les engagements d'acteurs, avant ma lecture. Il me dit de prendre garde à Mlle Kléber et de ne pas faire comme lui, c'est-à-dire de ne pas me laisser leurrer, berner. De plus, Jules Godefroy m'a écrit ce matin qu'il tenait à ma disposition les notes agricoles que je lui avais demandées.

Donc, ma chérie, je m'en irai lundi avec un « des Chapeaux[1]... » et je dînerai chez toi. Mon intention était de t'écrire une vraie lettre pour répondre aux choses gentilles que contenait la tienne; mais à peine avais-je la plume en main que Nion est entré. Sa visite a duré près

1. « Les Chapeaux », surnom donné par mon oncle à Mmes Lapierre et Brainne, à cause de l'élégance de leurs coiffures.

de trois heures! Il en est 6 maintenant. Du reste, elle ne m'a pas ennuyé, car il m'a conté des potins de Rouen assez drôles.

J'attends immédiatement le jeune Philippe. Laporte dînant demain rue de la Ferme, reviendra pour déjeuner. J'emploierai mon après-midi à faire mes paquets. Jamais je n'ai été moins content de partir. Tantôt, quand j'ai vu Julio s'en aller, j'ai été pris d'un mouvement d'amertume inconcevable. Ce trimbalage régulier de Paris à Croisset et de Croisset à Paris me devient lourd!

Et il faisait aujourd'hui un temps splendide. Je me suis promené pendant une heure sur la terrasse. Les feuilles des boules de neige étaient absolument pareilles à des feuilles d'or. Elle se détachaient sur le bleu du ciel avec une violence [illegible]tistique.

Adieu, pauvre chat, à bientôt.

Je t'embrasse à deux bras bien tendrement.

Ta vieille ganache d'oncle.

CCLVIII

Paris, 22 novembre 1874.

Non, mon loulou, je n'irai pas dîner chez toi demain, parce que je ne sais où j'irai en sortant de ma lecture et que d'ailleurs je serai éreinté[1]. Mais si tu passes dans mon quartier, vers 6 heures, informe-toi si je suis rentré, et daigne monter mes étages. Aujourd'hui je me

1. La lecture du *Sexe faible* aux artistes. Mon oncle, finalement, retira la pièce de Cluny et chargea Peragallo de la porter au Gymnase, où elle ne fut pas jouée non plus.

repose. Je n'irai pas à Saint-Gratien, voulant ménager mon galoubet pour demain.

Je crois que je me suis engagé dans une sotte affaire. Montigny, que j'ai vu hier, m'a refusé Lesueur. C'est le début!

A bientôt, pauvre chat.

Ton Vieux.

Quel dommage que tu ne sois pas venue hier! Il y avait un petit dîner, bien gentil! Frais perdus!

CCLIX

Croisset, dimanche, 2 heures, janvier 1875.

Ma chère fille,

Je n'ai pas encore reçu ta lettre de mercredi! le télégramme d'Ernest, parti de Paris hier à 3 heures et arrivé à Rouen à 6, ne m'est parvenu qu'à 10!

L'absence de toute nouvelle m'a bien tourmenté pendant trois jours. Quand on a comme ton vieil oncle, une sensibilité exaspérée et une imagination déplorable, on va loin dans les hypothèses funèbres. Espérons que demain matin, j'aurai de toi une autre lettre!

Il n'y a plus qu'une distribution par jour. Et le Furet ne marchant pas, la levée de la boîte se fait de midi à 4 heures, *ad libitum*.

Je n'ai rien à t'apprendre, bien entendu, vivant toujours dans une *austère*[1]. Hier pourtant j'ai eu une

1. Sous-entendu solitude.

visite : celle de Mme Brainne. Elle m'avait écrit mercredi dernier pour me souhaiter la bonne année, et je n'ai pas encore reçu sa lettre! Jolie administration! Dans huit ou dix jours je ne serai pas loin d'avoir fini mon chapitre!

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse bien tendrement.

Vieux.

CCLX

Paris, 1875.

Mon loulou,

Le bon Moscove, à qui j'ai dit que je t'avais prêté son Gœthe, s'offre à t'aider dans la traduction du *Prométhée*, car il paraît que c'est difficile. Arrange-toi avec lui. Il est à ta disposition. J'ai rencontré Bonnat, et je ne lui ai pas parlé de toi. Mais c'est lui qui m'en a parlé, *le premier*.

« — Dites donc! mais vous avez une nièce qui a du talent, vous! »

Je te rapporterai la suite du dialogue, dont la fin a été celle-ci : « Quand je commence à ne plus pouvoir dormir, c'est alors que je commence à bien travailler ». Bref, il m'a parlé de toi avec de *grands éloges*...

Le pauvre « Tout-Paris » est en train de mourir. J'envoie Émile chercher de ses nouvelles.

Ma tache au front pâlit. Mais le moral est toujours très bas (je n'en parle plus, par égard pour les autres, voilà tout); cet hiver *m'a cassé les reins*. J'ai *deux* idées permanentes, *deux* incertitudes qui me rongent.

Vendredi, à 1 heure, j'aurai la visite du Moscove, et samedi Georges Pouchet viendra dîner chez moi. J'ai à l'interroger sur la médecine.

Quand verrai-je ma Caro? En tout cas, à lundi, un festival chez

Vieux.

Frankline en sera-t-elle?

CCLXI

Croisset, lundi, 3 heures, 16 mai 1875.

Pauvre chat,

Hier, en sortant de chez toi, la grande porte *n'a pas voulu* se fermer derrière moi. Quelque chose retenait le battant; j'avais beau tirer, il résistait : c'était ta concierge qui voulait sortir en même temps que moi. N'importe! cette cause toute simple ne m'a pas empêché de voir dans le phénomène une espèce de symbolisme. Le Passé me retenait.

Le voyage avec mon frère a été des plus silencieux, car nous avons dormi presque tout le temps. Je l'ai reconduit en fiacre chez lui, et comme j'avais grand' soif, je suis entré dans cette maison de ma jeunesse, dont la vue m'est si amère! Mme Achille et sa fille étaient allées voir Saint-André. Je les ai rencontrées sur le quai de Croisset.

Émile et Julio m'attendaient sur la porte. J'ai rangé toutes mes affaires; puis, le mal de tête m'a empêché de dormir. J'ai fait un tour dans le jardin, j'ai dîné, je me suis couché à 9 h. 1/2. J'ai été réveillé à 10 heures par les hurlements lugubres de mon chien qui regrette ses

compagnons de Couronne; ils étaient d'une douceur et d'une tristesse inexprimables : on aurait dit le son d'une grosse flûte. Ils ne m'ont pas agacé, mais navré, et comme ils n'ont pas duré longtemps, je me suis endormi.

Ce matin, j'ai fait une visite à Fortin. J'ai écrit plusieurs billets. La lettre où je donne congé à M. Clausse[1] va partir en même temps que celle-ci, et voilà tout, ma chère fille.

Le jardin est charmant et la maison en bon état, très propre et prête à te recevoir (un calme plat sur la rivière et un grand silence autour de moi). Je n'ai pas encore eu le cœur de faire une tournée dans les chambres. Hier, je me sentais trop délabré, et aujourd'hui je veux, je veux à toute force travailler. La soirée d'hier n'a pas été précisément folichonne! Mais il faut être philosophe. J'aimerais mieux être heureux, ce serait plus simple.

Cependant si ton mari se tire d'affaires, si je le revoyais gagnant de l'argent et confiant dans l'avenir comme autrefois, si je me faisais avec Deauville 10,000 livres de rentes de façon à pouvoir ne plus redouter la misère pour deux, et si *Bouvard et Pécuchet* me satisfaisaient, je crois que je ne me plaindrais plus de la vie.

En attendant, je vais m'y mettre (à mes affreux bonshommes); je me suis raisonné. Il *faut* que ça marche. Dans quelques jours, je serai peut-être plus gaillard?...

J'irai dîner à l'Hôtel-Dieu vers la fin de la semaine. J'ai besoin d'emprunter des livres de médecine à Achille et de lui faire plusieurs questions médicales. Mais je

1. Clausse, propriétaire de l'appartement de mon oncle, rue Murillo; pour des raisons d'économie, il était convenu que nous irions habiter, mon oncle et nous, faubourg Saint-Honoré, au coin de l'avenue de la Reine-Hortense (aujourd'hui avenue Hoche), deux appartements contigus.

me propose de ne pas renouveler d'ici à longtemps cette partie de plaisir.

Mlle Julie n'a pas fait « les délices » du couvent de Sainte-Barbe. Il paraît que les bonnes sœurs se plaignent de ce qu'elle est « portée sur sa bouche ». Elle va revenir ici ce soir ou demain.

Je t'embrasse bien tendrement, ma pauvre chère fille.

Ton vieil oncle.

CCLXII

Croisset, jeudi, 5 heures, 8 juillet 1875.

Ma pauvre chère fille,

J'attends avec impatience ta lettre de demain matin. Pourvu qu'elle ne m'apporte pas une aggravation de mauvaises nouvelles!

Ah! s'il pouvait y en avoir de bonnes! au moins, dis-moi toute la vérité. Je continue à avoir le cœur comme dans un étau et à ne pouvoir m'occuper de quoi que ce soit, malgré mes efforts.

Hier, à 8 heures du soir, il a fait ici un orage effroyable et tel que les « Anciens » ne se souviennent pas d'en avoir vu. Pendant trois heures il a plu, et tonné d'une façon prodigieuse. Les plafonds de mon cabinet, de mon cabinet de toilette et de la chambre de notre pauvre mère ont été traversés. J'ai cru un moment que la maison allait crouler sur moi, et j'étais dans un joli état moral. Le dégât n'est pas grand, seulement il faut tout de suite faire relever les plafonds. Sénard est venu voir ce qu'il y

avait à faire. Le plombier s'y mettra demain. Ce ne sera pas grand'chose comme frais.

L'orage m'avait agité, et j'ai eu une bien mauvaise nuit, un cauchemar dont je sens encore l'influence.

Putzel ne me quitte pas, mais la pauvre petite bête a l'air triste. Et toi, pauvre Caro, comment vas-tu? Tu dois être énervée par le déménagement.

Quand finira notre état d'angoisse? Aurons-nous de meilleurs jours? Fais toutes mes amitiés à la bonne Flavie, et embrasse pour moi ton pauvre mari.

Adieu, ma chère fille. A bientôt, n'est-ce pas? Tu as raison : il faut nous écrire tous les jours pendant ton absence. Donne-moi des détails sur tout.

Ton pauvre Vieux.

CCLXIII

Croisset, vendredi, 5 heures, 9 juillet 1875.

La vie continue à n'être pas drôle, ma chère Caro ! et je me sens de plus en plus *bas*. Ma seule occupation est de regarder la pendule et d'attendre le lendemain. Mes nuits les plus longues sont de cinq heures ! et je ne peux pas dormir le jour ! Ta lettre de ce matin m'a, cependant, un peu rassuré.

Tu es bien gentille de m'envoyer des tendresses, mais je m'insurge quand tu me dis : « Endurcissons nos cœurs à la vue d'un arbre, d'un appartement, d'un bibelot favori dont la séparation semble vouloir nous ravir le meilleur de nous-même ». J'ai passé ma vie à priver mon cœur des pâtures les plus légitimes. J'ai mené une existence

laborieuse et austère, eh bien ! je n'en peux plus ! je me sens à bout. Les larmes rentrées m'étouffent et je lâche l'écluse. Et puis, l'idée de n'avoir plus un toit à moi, un *home*, m'est intolérable. Je regarde maintenant Croisset avec l'œil d'une mère qui contemple son enfant phtisique en se disant : « Combien durera-t-il encore? » Et je ne peux m'habituer à l'hypothèse d'une séparation définitive.

Mais ce n'est pas cela qui m'occupe le plus, actuellement. Ce qui me navre, pauvre Caro, c'est ta ruine! ta ruine présente et l'avenir. Déchoir n'est pas drôle. Tous ces grands mots de résignation et de sacrifice ne me consolent pas du tout! mais pas du tout!

Depuis trois jours, il n'a pas paru un rayon de soleil. Le ciel est gris, sans nuages, immobile. La pluie tombe, sans discontinuer. Un silence absolu. Pas une seule visite.

Je ne te parle pas du déménagement. Fais comme tu voudras. Tout sera bien fait. Mon égoïsme est tel que je ne te plains pas du mal que tu te donnes pour moi, car la fatigue vaut mille fois mieux que l'horrible désœuvrement où je me dissous.

Il serait plus séant, pauvre chère fille, de t'envoyer des paroles fortifiantes, mais je n'en trouve pas.

Allons! à demain! J'aurai peut-être de bonnes nouvelles.

Ne manque pas de m'écrire en détail tout ce qui se passe.

Je me sens bien seul et j'ai grande envie de te revoir. Je t'embrasse.

Ton vieil oncle, écrasé.

CCLXIV

Croisset, samedi 10 juillet 1875.

Rien de nouveau, ma pauvre chérie !

Les jours se suivent et malheureusement se ressemblent !

Si nous étions des criminels, serions-nous plus tristes ? Tu m'engages à être « sublime », je n'en demande pas tant ! Que ne suis-je, seulement, raisonnable !...

Le dévouement de Flavie m'attendrit. Je n'en doutais pas, d'ailleurs. Pourvu qu'elle n'en soit pas punie !

Quand donc arrivera la réponse dont notre sort dépend ?

J'attends toutes tes lettres avec grande impatience et pourtant je tremble de peur quand je les ouvre.

Est-ce fini, l'emménagement ? Je m'imagine que non et que je ne verrai pas ma pauvre fille avant la fin de la semaine.

Laporte n'est pas venu déjeuner aujourd'hui ; il n'avait pas promis de venir, du reste. C'est égal, ça a été une petite déconvenue, et mon dimanche n'est pas gai. La Seine est houleuse, le vent souffle, les nuages roulent, Putzel dort sur mon divan. Voilà tout, pauvre chérie.

J'ai fait hier une très longue course, le long de l'eau, et je ne m'en suis pas bien trouvé, car je me suis endormi de bonne heure, et dès 5 heures du matin j'étais réveillé.

Comme je suis fatigué de penser à ces maudites affaires, et de ne pouvoir penser à autre chose ! L'expression « je m'ennuie à crever » me paraît faible pour décrire mon état. Je n'avais pas l'idée d'une situation

pareille. Du matin au soir, je me répète : « Que faire? que faire? » et je ne trouve rien.

J'accepterais tout sans murmure si je pouvais écrire.

Je crois que ces messieurs de la Suède ont pris la résolution de ne pas répondre du tout! et de laisser aller les choses. Mais à la fin du mois, qu'en sera-t-il?

Ah! n'en parlons plus!

Comme tu m'as promis de m'adresser un télégramme en cas de bonne nouvelle, je guette l'homme du télégraphe! mais il ne vient pas.

Adieu, ma chère Caro. Sois toujours vaillante et aime

Ton pauvre Vieux.

CCLXV

Croisset, lundi, 2 heures, 12 juillet 1875.

Ma chère fille,

Me dis-tu bien *toute la vérité?* Pardonne-moi, mais je suis devenu soupçonneux. J'ai peur que tu ne ménages ma sensibilité et que tu ne veuilles m'apprendre le désastre par transitions.

Comment se fait-il qu'on n'ait pas encore répondu au télégramme de vendredi dernier?

Combien de temps encore Ernest peut-il tenir? Il me semble que la catastrophe finale va arriver et je l'attends de minute en minute. Quelle situation!

Une bonne conscience ne suffit pas pour vivre tranquille, et il y a beaucoup de coquins plus heureux que moi! Ah! j'en avale des coupes d'amertume! et toi, aussi, pauvre loulou que j'avais rêvée plus heureuse!

Que veux-tu faire de l'excédent de ton mobilier? Je t'engage provisoirement à l'envoyer ici. Il serait à l'abri de l'humidité dans le petit salon; à moins que vous ne vouliez en vendre une partie; mais vous en trouverez bien peu d'argent. L'activité que tu te donnes vaut mieux que ma paresse. Cependant, hier soir, j'ai un peu (je dis un peu) travaillé. Car il y a des moments où, en dépit de tout, je reprends espoir. Puis, je retombe! Je vais encore me forcer à l'ouvrage. Mais comme tout cela m'use. Je sens que je m'en vais : je suis trop vieux pour subir impunément des émotions aussi cruelles.

Le bon Laporte m'a écrit qu'il viendrait me voir mercredi. Émile est à Rouen. Le jardinier fauche le gazon et Putzel est là, à côté de moi. Voilà tout.

Moi, je t'embrasse bien tendrement.

Ton pauvre Vieux.

CCLXVI

Mercredi, 1 heure, 14 juillet 1875.

Chérie,

Mes deux invités Lapierre et Bataille viennent de partir, et j'attends Laporte.

Lapierre m'a pris à part et m'a dit que Tavernier, hier, lui avait parlé des affaires d'Ernest. Tavernier lui en a fait l'éloge (d'Ernest). Lapierre doit le revoir après-demain matin : il croit que l'affaire s'arrangera, parce que les créanciers y ont intérêt, et je te reverrai donc, samedi ou dimanche, ma pauvre fille! Cette perspective me fait bien plaisir.

Hier, je me suis forcé à travailler; mais impos-

sible ! Un mal de tête fou m'a arrêté, et tout a fini par un accès de larmes.

Retrouverai-je jamais ma pauvre cervelle ?

Mon Dieu, comme tout cela m'embête ! m'embête ! Quel abrutissement !

Le déjeuner de ce matin, que je redoutais, s'est bien passé ; un peu de distraction m'a soulagé. Bataille nous a conté des anecdotes amusantes. Pendant que je l'écoutais, je ne pensais plus aux trois fois maudites affaires !

Le temps revient à la pluie : le ciel est grisâtre et sans un nuage ! Allons ! encore de la patience !...

CCLXVII

Croisset, jeudi, 6 heures, 15 juillet 1875.

J'ai été un peu étonné ce matin, pauvre Caro, de ne pas voir dans ta lettre l'annonce de ton retour. Sera-ce pour samedi ? Je serai plus instruit demain, sans doute ? Mon existence se passe à espérer le lendemain !

Enfin, espérons qu'à la fin de la semaine prochaine les Suédois se décideront à signer un arrangement ! Mais l'arrangement conclu (en admettant qu'il le soit), avec quoi Ernest pourra-t-il travailler ? N'est-ce pas reculer pour mieux sauter ?

Demain, j'irai dîner à Rouen chez Lapierre, à pied, par le bord de l'eau ; ça me fera une promenade.

Ce M. Sabatier qui doit épouser Frankline est un ami de Georges Pouchet. Tu dois être contente en pensant que ton amie habitera Paris. Que va devenir la pauvre mère Grout ? Comme je la plains !

Enfin, voilà la pluie qui cesse et le soleil se mon-

tre! Il brille sur l'eau; les voiles blanches passent doucement. C'est exquis! Et songer que bientôt, peut-être, il faudra quitter tout cela! Je ne peux pas m'habituer à cette idée! Nous en causerons la semaine prochaine.

Ah! oui, pauvre fille, *je souffre*, et plus que je ne saurais dire. Hier au soir, pourtant, j'ai passé deux heures autour de *Bouvard et Pécuchet*. Je n'ai rien fait, mais enfin je me suis occupé d'autre chose que des affaires!

Tu es bien gentille, toi, pleine de raison et de tendresse! Tu fais bien de m'aimer, du reste. Je mérite de l'être, vrai!

Allons! à samedi, sans doute. Laisse là ton emménagement et viens embrasser

Vieux.

CCLXVIII

Vendredi, 5 heures, 16 juillet 1875.

... Est-ce demain que tu reviens, pauvre fille? Tu dois être brisée par le déménagement, et à la fatigue physique s'ajoutent toutes ces angoisses! Ah! chère Caro, moi qui aurais tant voulu te voir heureuse! Quelle blessure à ma tendresse que votre ruine! Je ne peux pas me fourrer ça dans la cervelle! Quelquefois je parviens à l'oublier pendant quelques minutes, puis c'est comme un coup de poignard qui revient.

Allons! ne gémissons plus! Je vais m'habiller et m'acheminer tout doucement par le bord de l'eau jusqu'à Saint-Sever.

Demain matin, j'espère avoir une lettre m'annonçant ton arrivée tout au moins pour dimanche.

Il nous faut attendre encore huit jours pour savoir le

résultat du voyage de Winter. Ce sera juste la fin du mois. Sera-t-il encore temps?

A bientôt, pauvre chère fille. Je t'embrasse très fort.

Ton vieil oncle.

CCLXIX

17 juillet 1875.

Je n'ai rien du tout à te dire, ma pauvre fille, si ce n'est que je t'attends demain soir bien impatiemment, car mes journées sont de plus en plus longues. Quelle solitude! et quelle tristesse! Enfin, je vais te revoir.

L'embrassade sera bonne. Ça sera toujours cela de pris sur l'ennemi, c'est-à-dire sur l'ennui.

Et la pluie recommence!

Enfin, dans quelques heures tu seras là.

Ton Vieux.

Si quelquefois tu te trouvais retardée, envoie-moi un télégramme. Mais non, ne me fais pas cette fâcheuse surprise.

CCLXX

Concarneau, hôtel Sergent, samedi, 3 heures,
18 septembre 1875.

Ma chère fille,

Tu as dû recevoir de moi un télégramme jeudi, dès mon arrivée? J'en attends un d'Ernest aujourd'hui. Il m'avait promis de m'en envoyer un pour me dire que la liquidation était déclarée! La poste arrive ici à 3 h. 1/2.

et le départ a lieu à 8 heures du matin. Pour que j'aie tes lettres le lendemain, il faut que tu les mettes à la boîte par le bateau de 9 heures; les miennes ne t'arriveront guère qu'à trois jours de date.

Je voulais t'envoyer une description de l'endroit où je me trouve[1]. Mais je tremble de plus en plus. J'ai beaucoup de mal à écrire matériellement, et les sanglots m'étouffent. Il faut que je m'arrête. Quand donc cela finira-t-il? Ah! le chagrin me submerge, ma pauvre enfant; mon cœur est plein et pourtant je ne trouve rien à te dire.

Mes compagnons Pennetier[2] et Pouchet sont fort aimables. Nous prenons tous les jours des bains de mer ensemble.

4 heures.

Ta lettre de jeudi m'arrive et me fait beaucoup de bien. Pauvre Caro, comment peux-tu me recommander de ne pas penser à toi! Je ne fais que ça, malheureusement.

Je crois cependant que Concarneau me fera du bien, ou du moins je veux l'espérer.

Ma faiblesse nerveuse m'étonne moi-même et m'humilie. Mais enfin je ne t'afflige plus par le spectacle de ma tristesse. Tu as assez de la tienne, pauvre enfant.

Oui, les deux jours passés à Deauville ont été *durs*, mais je me suis bien conduit : j'ai eu la force de dissimuler ce que j'éprouvais. Beaucoup de choses que je revois ici réveillent les souvenirs de mon voyage de Bretagne et ne me rendent pas gai.

1. Mon oncle était allé passer « un mois ou deux » à Concarneau, près de son ami le naturaliste George Pouchet, pour « reposer » un peu « sa pauvre cervelle endolorie ». (Voir *Correspondance*, pp. 215 et suiv.).

2. Le docteur Pennetier, directeur du Muséum de Rouen.

Je me fais des raisonnements; je me dis que l'avenir sera peut-être bon, mais j'ai un fond de désespoir qui me remonte à la gorge bien vite. Ah! que je voudrais écraser mon cœur sous mes talons. Voyons! calmons-nous.

Ton époux n'est pas fort sur les itinéraires. Il s'était trompé pour le bateau de Trouville et il a manqué me faire passer en route pour venir ici vingt-quatre heures de plus qu'il ne le fallait. J'ai été de Lisieux au Mans où j'ai pris le train de Brest, à 1 heure de nuit. A Redon j'ai pris le chemin de Lorient et je me suis arrêté à Rosporden à 10 heures du matin; j'en suis reparti à 2 heures et à 3 heures j'étais ici. La vue des bonnets de femmes m'a fait plaisir et je me suis retrouvé dans une auberge du bon vieux temps avec une sensation de rafraîchissement. Cela vous sort de la banalité des hôtels, et de l'éternel garçon en habit noir couvert de taches. J'ai passé la nuit de mercredi à regarder la lune : elle courait aussi vite que le wagon, derrière les arbres qui bordaient la route. Heureusement je n'avais personne à côté de moi. Tout mon voyage s'est passé sans désagrément, mais non sans fatigue, car je suis arrivé ici brisé et crevant de sommeil et de faim.

Mme Sergent est au niveau de sa réputation. J'ai une très jolie chambre donnant sur le bassin. Ah! si je pouvais me remettre au travail! Mais... tant que je ne saurai pas à quoi m'en tenir sur ce qui nous restera, je n'aurai aucune liberté d'esprit. Il y a de l'espoir, et un grand espoir, du côté de M. Delahante. Si cette affaire-là réussissait (l'achat de la scierie par une compagnie du chemin de fer), ce serait bien bon!

J'écrirai à Ernest un de ces jours. Ne le décourage pas, le pauvre garçon! car il n'a pas d'autre conduite à tenir que de remonter son établissement. Plus tu m'écriras souvent, plus tu me feras plaisir.

Adieu, mon pauvre Caro. Je t'embrasse bien tendrement.

Ton Vieux.

CCLXXI

Concarneau, mardi, 4 heures, 23 septembre 1875.

Ta lettre de dimanche m'arrive, mon Caro : tu vois quel temps il nous faut pour correspondre. Comme je tremble! je suis obligé de m'arrêter à chaque lettre : c'est le résultat de mes *petites* émotions.

Depuis samedi j'ai attendu anxieusement le télégramme promis par Ernest, et si je n'avais pas eu ta lettre de tout à l'heure, je t'en aurais envoyé un. J'ai beau faire de grands efforts pour ne pas songer à l'avenir, cela m'est impossible. Je me demande sans cesse « Comment vivrons-nous? puisque tous nos revenus et au delà sont engagés? » Cette préoccupation me ronge comme un cancer. Tu me dis de ne pas songer au passé. A quoi veux-tu que je songe? à l'avenir! Il est si triste qu'il m'épouvante!

Relativement, cependant, je me sens beaucoup mieux. Je n'ai plus d'étouffements et les accès de larmes sont plus rares; je dors et mange bien. Mes compagnons (qui sont fort aimables) prétendent que j'ai déjà engraissé. Tous les jours je prends un bain de mer. Hier nous avons été voir un Pardon, aux environs (à Pont-Aven). Aujourd'hui j'ai passé tout l'après-midi au Vivier, où j'ai vu deux homards changer de carapace.

Tantôt à midi, Pouchet et moi, nous avons envoyé à M. et Mme Sabatier un petit mot d'affection par le télégraphe. Il leur sera parvenu avant la visite que tu dois

leur avoir faite : de cette manière-là tu auras eu de mes nouvelles. Concarneau est un charmant pays. Quelles bonnes vacances j'y passerais si j'avais l'esprit libre et le cœur desserré. Tout m'y rappelle le Trouville du bon vieux temps.

Si je n'avais pas de difficulté matérielle à écrire, je t'en ferais une description. Quand mes pauvres nerfs seront-ils un peu raffermis ? Ah ! ton pauvre vieux bonhomme d'oncle est bien démoli, ma chère enfant. Ma lettre ne partira que demain matin, à 8 heures, et ne doit pas t'arriver avant après-demain jeudi, dans l'après-midi. Ainsi je ne puis avoir de réponse à cette lettre avant dimanche, à 4 heures du soir ! Dis-moi si je ne me trompe pas dans mon calcul.

Julio s'est-il consolé de mon absence ? Donne-lui un baiser sur le front, de ma part.

As-tu repris la peinture ?

J'ai rêvé de Croisset toute la nuit dernière.

Ma pensée ne vous quitte pas.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse tendrement.

Ton Vieux.

CCLXXII

Concarneau, samedi, 3 heures, 26 septembre 1875.

Sera-ce aujourd'hui que je vais avoir une lettre de ma pauvre fille ?

J'ai beau regarder les poissons du vivier, puis la mer, et me promener et me baigner, tous les jours la préoccupation de l'avenir ne me quitte pas. Quel cauchemar. Ah ! ton pauvre mari n'était pas né pour faire mon bonheur. Mais n'en parlons plus : à quoi bon ? Je

t'assure que je suis bien raisonnable. J'ai même essayé de commencer quelque chose de court, car j'ai écrit (en trois jours !) une demi-page *du* plan *de* « la légende de Saint Julien l'Hospitalier ». Si tu veux la connaître, prends l'*Essai sur la peinture sur verre* de Langlois[1]. Enfin, je me calme, à la surface du moins ; mais le fond reste bien noir.

Je mène une petite vie douce et abrutissante. Coucher avant 10 heures, lever vers 8 ou 9. Je ne fais rien du tout et mon oisiveté ne me pèse plus. J'arrive souvent à ne plus songer à rien. Ce sont les meilleurs moments.

Mes fenêtres donnent sur une place au delà de laquelle se trouve le bassin. Les fortifications du vieux Concarneau (un mur crénelé avec deux tours et un pont-levis) s'étendent par derrière. Je vois tout le quai en enfilade, et les petits bateaux qui pêchent la sardine. Tantôt j'ai passé une heure à les regarder rentrer, puis j'ai fait un somme sur mon lit. Le réveil n'est jamais gai. Quand la réalité me reprend, quel pincement !

Pennetier nous a quittés avant-hier et je reste seul avec le bon Pouchet que j'envie profondément. Comme il est d'aplomb ! Moi, je me sens déraciné et roulant au hasard comme une algue morte.

Mais je *veux* me forcer à écrire *Saint Julien*. Je ferai cela comme un pensum pour voir ce qui en résultera.

Le séjour de Concarneau a pour moi deux inconvénients : l'odeur de la sardine qui vous empoisonne, et la toux, le graillonnement horrible d'un voisin qui habite une chambre près de la mienne. Quant à ma santé physique, elle est très bonne.

Il va être bientôt 4 heures. J'attends la poste pour continuer mon épître.

1. Hyacinthe Langlois, écrivain et dessinateur normand.

5 heures.

Ta lettre de jeudi m'arrive à l'instant...

Pauvre loulou, tu m'as l'air bien dolente et fatiguée? C'est le résultat de la jolie vie que nous avons menée depuis cinq mois! Tu as raison, je crois que tu seras moins triste à Paris. Mais comment va se passer l'hiver? Problème.

Que dis-tu d'un M. Spoll, qui me croit *propriétaire* du château d'Ouville et qui m'y a adressé une lettre pour me demander de collaborer au *Tour de France*, publication qui doit faire pendant à celle du *Tour du Monde*. Une autre lettre que tu m'as renvoyée et que j'ai reçue hier était de Burty[1]. Je te dis cela pour continuer notre communisme, pauvre chérie.

Mon compagnon vient me chercher pour prendre notre bain : c'est l'heure. Mais le temps me semble bien rafraîchi et la marée est trop basse. Je crois que je vais *caler*.

6 heures et demie.

En effet, j'ai calé. Il faisait trop frais. Mais j'ai joui d'un coucher de soleil splendide. Un vrai Claude Lorrain. Que n'étais-tu là, pauvre fille, toi qui admires tant la nature. Je me figurais ta gentille personne installée, près de moi, sur la plage, devant un chevalet et barbouillant bien vite les nuages, pour les saisir dans leur bon moment...

CCLXXIII

Jeudi, 6 heures soir, 1er octobre 1875.

...Mon compagnon Pouchet m'a quitté depuis lundi matin et ne reviendra que ce soir, de sorte que je me

1. Collectionneur et critique d'art.

suis passablement ennuyé pendant quatre jours. Cette solitude ne m'a pas été bonne. Je viens même de déchirer une lettre à toi où je m'épanchais trop.

Aujourd'hui, d'ailleurs, il fait de l'orage et j'ai mal à la tête. Enfin, *ça ne va pas*.

Lis dans la légende dorée l'histoire de saint Julien l'Hospitalier. Tu l'as mal comprise dans Langlois (où elle est pourtant bien racontée?).

Tu peux reprendre les Buffon. Mets aussi de côté pour l'emporter à Paris *les Légendes pieuses du moyen âge* de Maury. C'est un petit in-8 broché en bleu qui se trouve en face des Buffon.

Malgré tes conseils, je ne peux pas arriver à l'« endurcissement », ma chère fille. Ma sensibilité est surexcitée; j'ai les nerfs et le cerveau malades, très malades, je le sens... Allons! bon! voilà que je vais recommencer à me plaindre, bien que je ne veuille pas t'affliger. Je me borne à relever ta comparaison du « rocher ». Apprends donc que les vieux granits deviennent quelquefois des couches d'argile. J'en ai vu ici des exemples que Pouchet m'a montrés. Mais tu es jeune, tu as de la force, et tu ne peux me comprendre, malgré toute ta tendresse.

Tu ne m'as pas parlé du mariage de Frankline?

Ma lettre est-elle assez bête, hein? elle me ressemble. « Le style c'est l'homme même ». Mais je t'écris aujourd'hui parce que, autrement, tu n'aurais pas de mes nouvelles avant lundi. Comme aujourd'hui je suis très noir, je m'arrête là, me bornant à t'embrasser bien tendrement.

Ton Vieux.

CCLXXIV

Samedi, 6 heures, 2 octobre 1875.

. . . .

Pouchet est revenu hier, et aujourd'hui il m'a donné deux leçons d'histoire naturelle en disséquant devant moi, avant le déjeuner, une raie, et après le déjeuner, un mollusque hideux qu'on appelle « lièvre de mer ». Après quoi, j'ai fait un somme de deux heures sur mon lit, car je m'étais fort empiffré avec un tourteau, et Monsieur était complètement abruti. L'ordinaire de l'auberge Sergent est surabondant : il y a à tous les repas sept ou huit plats, parmi lesquels figurent toujours de la salicoque et du homard. Si ton pauvre mari était ici, comme il se régalerait !

Le temps est devenu froid; il faut mettre les habits d'hiver, et nous ne nous baignons plus.

Et toi, pauvre fille, comment vas-tu ? Tu m'écris des lettres tendres et morales, mais sans aucun détail sur ton existence. As-tu repris ta chère peinture? etc. Demain, j'écrirai plusieurs lettres; puis, lundi, je veux me mettre à écrire *Saint Julien l'Hospitalier*.

Que va faire Ernest, maintenant? Il ferait bien de se reposer un peu. Pourvu qu'aucun de vous deux ne tombe malade, après toutes ces émotions ! Je ne t'ai pas dit que je suis un traitement pour mon front; mais, jusqu'à présent, je ne m'aperçois pas qu'il y ait grand changement.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle qui t'aime.

CCLXXV

Concarneau, jeudi, 2 heures, 9 octobre 1875.

Mon pauvre loulou,

Si je n'avais pas eu peur de t'ennuyer par la fréquence de mes épîtres, je t'aurais répondu tout de suite dimanche soir pour te remercier du petit brin de clématite. Cette attention m'a été au cœur, et j'ai pleuré bien doucement en songeant à notre pauvre vieille. Tu ne pouvais pas imaginer quelque chose qui me fût plus agréable.

Tu me parais « sublime » de résolution et de sagesse. J'approuve tes beaux plans de travail. Que ne puis-je t'imiter! Cependant, j'ai écrit à peu près une page de *Saint Julien l'Hospitalier;* mais le fond du bonhomme continue à n'être pas gai.

Je vais envoyer, tantôt ou demain, une lettre à ton mari, pour lui adresser quelques questions d'*affaires*, car tu ne m'en parles jamais, et l'avenir, quoi que je fasse, me tourmente. Ça me revient de temps à autre, comme un mal de dents.

Croirais-tu que, presque toutes les nuits, je rêve Croisset, ou quelques-uns de mes amis morts? Cette nuit, ç'a été Feydeau. Le passé me dévore, et tu me parles de « vie nouvelle » à commencer. Mais, ma pauvre enfant, à mon âge, on ne recommence pas: on achève, ou plutôt on dégringole. Hier, j'ai fait une promenade en bateau, charmante. La mer était comme un lac, la température chaude et le soleil splendide. Pendant deux heures de suite je me suis oublié, Dieu

merci ! J'ai passé beaucoup de temps, couché à plat ventre sur l'herbe d'un îlot, à regarder les vagues rebondir dans les rochers, et les mouettes voler dans le ciel. La rade était couverte de petits bateaux qui s'en revenaient de pêcher des sardines, et le croissant de la lune est apparu, blanchissant tout un côté de l'horison. Comme cela te ferait (ou plutôt vous ferait) du bien (à tous les deux) de venir passer ici quelques jours ! On n'y a jamais froid ; c'est un climat méridional, sans doute à cause du « Gulf stream » qui chauffe le rivage. Les grenadiers et les camélias poussent en pleine terre, comme aux îles Borromées, et on porte encore les vêtements d'été !

Ce doit être lundi que vous vendez le mobilier de Pissy? Après quoi, vous ne serez pas longtemps sans doute à vous diriger vers Paris? Comment l'hiver va-t-il se passer? Dis à Émile qu'il n'oublie pas de remporter ma pelisse.

Pouchet ne s'en ira pas d'ici avant le 8 ou le 10 novembre. S'il y passait un mois de plus ou tout l'hiver, je resterais avec lui, car je redoute le séjour de la capitale.

Tu as donc toujours tes affreuses migraines, ma pauvre Caro !

Je ne fermerai ma lettre qu'à 5 heures, après la poste, car peut-être en aurai-je une de toi.

Un bon baiser sur chaque joue.

Ton Vieux.

5 heures.

Il faut que je t'embrasse bien fort pour la bonne lettre que je reçois. Elle est bien intime, charmante et douce ; enfin, elle te ressemble.

Tâchons de nous habituer à notre sort, sans perdre l'espoir qu'il changera.

Encore un bon baiser, pauvre chère fille.

CCLXXVI

Concarneau, lundi soir, 12 octobre 1875.

Un mot seulement, pauvre loulou. J'ignore ton adresse, ou plutôt notre adresse à Paris. *Quel est le numéro?* Mais tu seras sans doute partie quand cette lettre arrivera au pauvre Croisset.

Lis ce que la mère Sand m'écrit sur *lui* (Croisset) : « Si ce n'était pas au-dessus de mes moyens, je l'achèterais et tu y passerais ta vie durant. Je n'ai pas d'argent, mais je tâcherais de placer un petit capital. Réponds-moi sérieusement, je t'en prie; si je puis le faire, ce sera fait[1]. »

Hein? qu'en dis-tu?

Ça m'ennuie de te savoir toujours assaillie de migraines! Il faut aller voir un médecin; mais je crois que le meilleur remède serait une meilleure fortune.

Je me suis, hier, promené pendant *trois* heures. Aujourd'hui, il pleut et il fait froid; j'ai travaillé tout l'après-midi, pour faire dix lignes! mais je n'en suis plus à me désespérer. Espérons que la « surface » (comme tu dis) deviendra décente.

Un bon baiser sur chaque joue.

Vieux.

CCLXXVII

Concarneau, dimanche, 5 heures, 19 octobre 1875.

Eh bien! ma pauvre fille, commences-tu à te reconnaître un peu dans ton logement? Combien de kilo-

1. Voir *Correspondance entre G. Sand et G. Flaubert*, p. 127.

grammes de poussière as-tu avalés? Il me semble que tu dois te donner bien du mal, avec un personnel aussi restreint et voulant faire des économies sur l'emménagement. C'est tout au plus si mon appartement sera prêt quand j'arriverai? ce qui aura lieu vers le 6 ou le 8 novembre, car mon compagnon quittera Concarneau vers cette date...

Il a plu beaucoup cette semaine; aussi les promenades n'ont pas été nombreuses. Cependant, j'en ai fait une, jeudi, que j'ose qualifier de gigantesque, car j'ai marché pendant quatre heures. Le petit *Julien l'Hospitalier* n'avance guère et m'occupe un peu; c'est là le principal. Enfin, je ne croupis plus dans l'oisiveté qui me dévorait; mais j'aurais besoin de quelques livres sur le moyen âge! Et puis, ce n'est pas commode à écrire, cette histoire-là! Je persévère néanmoins, je suis vertueux.

J'ai reçu, hier, une bonne lettre du vieux Tourgueneff, qui me charge de te faire ses compliments. Quel charmant homme! Lui et la mère Sand m'ont écrit, depuis six mois, des phrases qui m'ont touché.

Comme j'envie G. Pouchet! En voilà un qui travaille et qui est heureux! Tandis qu'il passe ses journées courbé sur son microscope, dans son laboratoire, ton Vieux rêvasse tristement au coin du feu, dans une chambre d'auberge. A l'heure qu'il est, des gamins jouent aux billes sous mes fenêtres, et un bruit de sabots retentit. Le ciel est grisâtre; la nuit peu à peu descend. Mlle Charlotte m'apporte deux bougies.

Un mot m'a fait bien plaisir dans ta lettre d'hier, pauvre chat : « J'ai confiance dans l'avenir ». Ah! si tu pouvais me communiquer un peu de cet espoir! car j'ai beau faire, je retombe toujours sur des idées tristes, et je me sens le cœur serré. Comment dépouiller le vieil

homme? Comment rajeunir? Quelle boisson prendre pour se fortifier?...

Vieux.

CCLXXVIII

Concarneau, jeudi 22 octobre 1875.

La pluie tombe à seaux! Décidément Concarneau n'est pas l'Égypte. Voilà quinze jours que je suis très souvent obligé de garder le logis à cause du mauvais temps. Nous n'avons pu faire qu'une promenade cette semaine. Hier nous en avons essayé d'une en mer et nous avons été trempés. Cette mouillade jointe à un mal de ventre m'avait assombri et je suis resté pendant tout le reste de la journée couché sur mon lit et dans un piètre état nervoso-moral. Mais ce matin, après une nuit de neuf heures, me revoilà retapé provisoirement; car j'ai souvent des rechutes, pauvre loulou. C'est à cela que je m'aperçois de mon âge. L'énergie du *fond* me manque. N'importe, le séjour de Concarneau m'aura été bon; et puis la société de G. Pouchet est très saine : tu n'imagines pas quel bon garçon ça fait! S'il restait ici tout l'hiver, j'y resterais. Mais, lui parti, je n'aurais plus personne à qui causer. Or, je redoute la solitude; elle m'est bien funeste maintenant. Tu me reverras donc vers le 5 ou le 6 novembre, je ne sais pas encore le jour fixe?

Pour me consoler de mon prochain départ je me dis que j'ai besoin de quelques livres sur le moyen âge, — ce qui est vrai, et qu'il m'ennuie de ma pauvre fille, ce qui est encore plus vrai.

Je suis ravi que tu te plaises dans ton nouveau logement. Serai-je comme toi? Tu ne me dis pas si l'on

entend trop le bruit des voitures? Voilà ce que je redoute par-dessus tout! Et j'ai peur de regretter le parc Monceau; mais qu'est-ce que je ne regrette pas!

Je comprends le mal que Julie a eu à quitter Croisset! Quand on devient vieux, les habitudes sont d'une tyrannie dont tu n'as pas l'idée, pauvre enfant. Tout ce qui s'en va, tout ce que l'on quitte a le caractère de l'irrévocable, et on sent la mort marcher sur vous. Si à la ruine intérieure que l'on sent très bien, des ruines du dehors s'ajoutent, on est tout simplement écrasé.

Malgré mes résolutions, *Saint Julien* n'avance pas vite. Dans mes moments de désœuvrement je lis quelques passages d'un *Saint Simon* qu'on m'a prêté. Je relis pour la centième fois les contes de M. de Voltaire. Et puis le *Siècle*, le *Temps*, et le *Phare de la Loire* régulièrement. Ici, on est très radical et libre penseur (ce qui contrarie les idées reçues sur la Bretagne). Quand je dis « on est », j'entends parler de cinq ou six petits bourgeois qui viennent au café. Quels paresseux! quelles existences! Je finirai peut-être par les imiter. Ce serait peut-être ce qui serait le plus sage. Avec 6,000 livres de rentes, on peut vivre, ici, toute l'année très bien! Mais les aurai-je, ces 6,000 francs de rentes?...

Ernest a-t-il été voir M. Guéneau de Mussy? Et toi, es-tu retournée chez M. Blot[1]? A quand le bon atelier consolateur?

Je ne vois plus rien à te dire, pauvre loup. Je vais écrire quelques petites lettres, une entre autres à Mme Régnier[2], de Mantes, qui m'en a adressé une, charmante et très cordiale, et une autre au bon Laporte. Je suivrai ton conseil. Je lui demanderai son avis, relati-

1. Le docteur Blot.
2. Romancier et auteur dramatique sous le nom de Daniel Darc.

vement à la place ! Mais cette perspective me répugne bien ! Moi, qui suis né si fier, recevoir de l'argent du public, être commandé, avoir un maître ! Enfin, nous verrons.

Je t'embrasse bien tendrement.

Ton pauvre Vieux.

CCLXXIX

Lundi matin, 8 heures, 25 octobre 1875.

Chère fille,

Voici du nouveau. Pouchet est obligé d'être à Paris le 3 ou le 5, c'est-à-dire mercredi ou vendredi de la semaine prochaine.

Je partirai avec lui. *Mais*, comme je vois que tu te donnes beaucoup de mal pour arranger mon gîte, si j'arrive avant qu'il ne soit tout à fait prêt, tu ne jouiras pas de la surprise que tu voulais me faire. Et peut-être, d'autre part, serais-je pendant quelques jours mal installé. Dans ce cas-là j'aimerais mieux rester ici quelques jours de plus. Je trouverais bien à m'occuper. Réponds-moi donc ce qu'il faut que je fasse.

Ta lettre de jeudi est charmante, mon Caro. Je suis bien content de voir que tu te plais dans ton nouveau logement et que tu ne regrettes pas la rue de Clichy et que tout y est bien, depuis l'humeur du portier jusqu'aux W.-C. de miss Putzel. Malgré les migraines, ton moral est vaillant. Je tâcherai de t'imiter. A peine si j'ai le temps de porter cette lettre à la poste.

Comme il faisait très beau hier, nous avons fait une

longue excursion et sommes rentrés tard. Mais aujourd'hui la pluie va recommencer.

Un bon baiser de

Ta pauvre vieille Nounou.

CCLXXX

Chenonceaux, vendredi matin, 11 heures, 1876.

Mon loulou,

Je viens d'écrire à Chevalier, pour qu'il révèle à Clémence le secret des Bottes, car la clef de mon pauvre vieux cabinet est dans une de mes bottes en cuir de Russie. La trouvera-t-elle? Monsieur Vieux a une si malheureuse imagination que la vue de ton billet m'a fort troublé. J'avais peur. De quoi? je n'en sais rien! mais j'avais peur!

L'hospitalité d'ici est charmante. Je couche dans le lit de François Ier. Un lit à estrade et à baldaquin! Quelles cheminées, etc.

M. Wilson n'est pas à Chenonceaux. J'ai pour compagnon un peintre charmant. Il sait par *cœur* toutes mes œuvres, ainsi que Mme Pelouze[1].

J'arriverai demain soir à Paris, vers 9 heures, je crois, et à la maison pas avant 10 heures. Qu'on me garde à dîner.

Bécots de

Ta vieille Nounou.

1. Propriétaire du château de Chenonceaux.

CCLXXXI

Croisset, mardi, 3 heures, 14 juin 1876.

Ma chère Caro. Me voilà revenu dans mon pauvre vieux Croisset, que j'ai trouvé en très bon état, et prêt à y piocher de toutes mes forces.

Mon voyage s'est passé dans la compagnie d'Anglais stupides qui ont joué aux cartes tout le temps. Je lisais des journaux qui relataient les funérailles de ma vieille amie[1], et le trajet ne m'a pas semblé long. Arrivé à Rouen, afin d'éviter la vue des boulevards et celle de l'Hôtel-Dieu, j'ai fait prendre à mon fiacre la rue Jeanne-d'Arc.

Émile m'attendait. Avant de défaire mes cantines, il a été me tirer une cruche de cidre que j'ai entièrement *vuidée*, à sa grande terreur, car il me répétait : « Mais Monsieur va se faire mal ». Elle ne m'a point fait de mal.

Au dîner, j'ai revu avec plaisir la soupière d'argent et le vieux saucier. Le silence qui m'entourait me semblait doux et bienfaisant. Tout en mangeant je regardais tes bergeries au-dessus des portes, ta petite chaise d'enfant, et je songeais à notre pauvre vieille, mais sans peine et plutôt avec douceur. Je n'ai jamais eu de *rentrée* moins pénible.

Puis j'ai rangé ma table. Je me suis couché à minuit; j'ai dormi jusqu'à 9 heures. Ce matin j'ai fait un tour dans le jardin, et j'ai causé avec Chevalier qui m'a fait des récits pittoresques des inondations, et je vais me remettre tout à l'heure à mon *Histoire d'un cœur simple.*

1. George Sand.

J'ai fait mettre un des bancs de Pissy dans le Mercure dont la haie est refaite à neuf. Enfin, pauvre chat, il me semble que tout est comme autrefois et je ne pense nullement à l'exécrable *on*...

La première fois que j'irai à Rouen, j'irai voir Mlle Julie; mais elle m'embarrasse, ou plutôt j'ai peur qu'elle ne m'embarrasse, car elle est encore malade, et Émile témoigne une grande répugnance à la soigner. Il paraît qu'Achille a été la voir très souvent cet hiver. Quelle conduite dois-je tenir?

Adieu, pauvre chère fille, bonne santé, bon moral, bonne peinture.

Ton vieux *affectueux*.

CCLXXXII

Samedi soir, 6 heures, 17 juin 1876.

Chère Caro,

Encore une mort! Ce matin j'ai reçu le billet de faire part de celle d'Ernest Lemarié.

Bien que ne je visse jamais cet ancien camarade, sa mort me fait de la peine. Nous avions été ensemble en pension, au collège et à l'École de droit; enfin, pendant toute notre jeunesse, nous ne nous étions guère quittés. Ce n'est plus maintenant qu'un souvenir. Il faudrait se cuirasser dans un égoïsme impénétrable et ne songer qu'à la satisfaction immédiate de sa propre personne : ce serait plus sage, mais ce n'est pas possible, pour moi du moins.

Avant-hier j'ai eu la visite de M. et Mme Lapierre et j'ai dîné chez eux. Ils ont poussé la générosité jusqu'à me

faire cadeau de quatre bondes de Neufchâtel! primées au grand concours régional. J'ai reçu un autre cadeau : un livre du FAUNE[1] et ce livre-là est charmant, car il n'est pas de lui. C'est un conte oriental intitulé *Vadek,* écrit en français à la fin du siècle dernier par un mylord anglais. Mallarmé l'a réimprimé avec une préface dans laquelle ton oncle est loué.

C'est demain la « Fête du Pays », et il y a contre le mur de la cour une belle affiche jaune promettant « tous les plaisirs que l'on peut désirer ». De leur côté messieurs les restaurateurs s'engagent à fournir « tout le confortable désirable ». Mais s'il fait demain le temps d'aujourd'hui, la foule ne sera pas nombreuse. Le vent souffle violemment, un air glacial règne sur nos bords, et le ciel donne une lumière blanche et triste.

Malgré tout, je ne suis pas triste, bien que je regrette mes deux compagnons. Parlez-vous de moi, souvent?

J'ai écrit une page et ce soir j'en aurai préparé trois autres.

Voilà tout, pauvre chérie. Je n'ai plus rien à te dire si ce n'est que je t'aime bien fort et songe à toi dans ma solitude.

Vieux

t'embrasse.

...J'ai reçu ce matin une lettre de Mlle de Chantepie[2] que je croyais morte; c'est pour me parler de Mme Sand. Et puis une autre lettre de l'éditeur Conquet qui me demande l'autorisation de publier mon portrait. Je m'empresse de lui refuser cette faveur.

1. C'est ainsi que souvent mon oncle appelait Stéphane Mallarmé en souvenir de son poème, *l'après-midi d'un faune.*

2. Mlle Leroyer de Chantepie, femme de lettres avec laquelle mon oncle entretint une correspondance pendant plusieurs années sans jamais l'avoir vue.

Allons, encore un bécot, pauvre chat. Bonne santé, bon courage et surtout un incommensurable mépris pour *On*.

CCLXXIII

Nuit de lundi, 2 heures, 27 juin 1876.

Si je ne lui écrivais pas ce soir, ma pauvre fille serait plus de quatre jours sans avoir des nouvelles de Vieux, qui tient à lui donner le bon exemple, *en tout !* Oui, chérie, il faut se tenir le bec hors de l'eau, autant que possible, et quand on n'a pas de courage, faire semblant d'en avoir pour en donner aux autres. Ils vous le rendront à l'occasion. TU DOIS, par ta gentillesse, fortifier ton mari, dans ses moments de langueur. Si le petit coin d'azur qui apparaît maintenant à l'horizon s'efface, il en reviendra un autre plus large, et la bourrasque sera finie.

En allant hier dîner chez nos bons amis de Saint-Sever (où je croyais trouver G. Pouchet qui n'a point comparu), j'ai fait 1° une visite à Mme Censier (en reconnaissance de celles qu'elle nous a faites, l'été dernier); 2° j'ai contemplé un reposoir, rue Haranguerie, et 3° assisté au retour des courses ! Spectacle pitoyable ! Quelle triste ville que Rouen ! nom d'un nom ! quelle piètre localité !

Mon Moscove m'a écrit une lettre charmante où il me charge de présenter ses meilleurs souvenirs à Mme Commanville et à son mari. Il y a ici, pour vous, un billet annonçant la naissance d'un enfant de M. Lezéleuc de Kerouara ; l'enfant est une fille, *Yvonne*, nom chic.

Et voilà tout, pauvre chat ! Je me baigne dans la

rivière, tous les soirs, puis je dîne en compagnie de Julio; tout en continuant à retourner mes phrases. Ta Nounou travaille raide et t'embrasse tendrement.

CCLXXXIV

Croisset, samedi, midi, 30 juin 1876.

Je suis content d'apprendre le mariage de cette bonne Fanny[1], et comme à toi, cette nouvelle m'a causé « une vive impression » (style facile vous épargnant la peine de chercher les mots et de savoir ce qu'on veut dire). Espérons qu'elle sera heureuse, que nous la verrons souvent, et que l'amitié ne faiblira pas. Je voudrais connaître le mari. Ton projet va donc se réaliser : le voyage en compagnie de la chère Flavie. Tant mieux! mais tâche de ne pas t'*exalter* à Lourdes. Continue à réserver ta foi pour des choses plus élevées...

Si Ernest ne vient te trouver aux Pyrénées qu'à la fin de juillet, nous ne sommes pas près de nous voir, pauvre chat. Le bon Laporte est venu me voir hier dans l'après-midi, pendant que Marguerite accouchait[2]. Émile est dans le ravissement d'avoir un fils, joie que je comprends, que je trouvais autrefois très ridicule, et que maintenant j'envie. Dans la jeunesse on est vert et dur, on s'attendrit plus tard, et enfin l'on arrive à être blette comme une poire d'Edouin : triste régal. Pourtant je ne suis pas encore trop avachi, et je lutte comme un forcené contre les difficultés de mon *Cœur simple* qui augmentent de jour en jour.

1. Fanny Egberg qui venait d'épouser le baron Davoust, parent du maréchal.

2. Ma femme de chambre mariée au domestique de mon oncle.

Tes explications sur les colis ne sont pas claires comme de l'eau de roche. Je tâcherai, cependant, de nous y conformer. Quant aux clefs, Émile les a *toutes* laissées à Paris, n'en a aucune ici. Cherche-les! C'est Marguerite qui a empli les deux caisses dont tu parles. Quant à la troisième, faite par Émile, elle n'en a pas : il l'a ficelée.

Allons, adieu, pauvre loulou. Bon voyage. Écris-moi donc sur du papier plus large. Pas tant de chic! Les barres énergiques de ton écriture n'ont pas la place de s'étendre...

Il est temps d'aller me plonger dans la Seine. Si ça pouvait me faire dormir! Mais j'ai le bourrichon monté. La nuit, les périodes qui roulent dans ma cervelle, comme des chars d'empereur romain, me réveillent en sursaut par leurs cahots et leur grondement continu.

Allons, encore un bon baiser de

Ta Nounou.

CCLXXXV

Samedi, 5 h. 1/2, 8 juillet 1876.

Pauvre loulou,

Je me doutais bien que tu ferais un voyage pénible jeudi, à cause de l'extrême chaleur, et que ma poulotte arriverait quasi liquéfiée dans la patrie de Rabelais[1]. Donne de ma part une pensée de respect et d'adoration devant la maison qu'on montre pour la sienne. La description que tu me fais de celle où tu gîtes présentement est alléchante : un tel lieu doit plaire à un }} comme

1. J'étais allée à Chinon, chez Mme de La Chaussée.

toi. As-tu emporté un album, de quoi faire un croquis en voyage?

Quant à moi, je n'ai rien à te dire. C'est demain qu'a lieu le baptême de M. Collange fils[1]. La mère, l'enfant et le père se portent bien...

J'ai eu la visite, avant-hier, du bon Sabatier; il reviendra me voir la semaine prochaine. En voulant remonter la marée, il y a huit jours (et elle était violente), M. Vieux s'est donné un effort dans la hanche gauche. Pendant plusieurs jours j'en ai boité. Maintenant il n'y paraît plus, et hier j'ai recommencé mes exercices natatoires, mais avec plus de modération. Je travaille beaucoup, cependant je n'avance guère. Croirais-tu que depuis trois semaines j'ai fait sept pages, et mes journées sont longues pourtant! N'importe! je crois que ça ne sera pas mauvais? Mais dans le commencement je m'étais emballé dans trop de descriptions; j'en enlève de charmantes : la littérature est l'art des sacrifices...

M. du Hamel, le nouveau locataire, est venu me faire une visite. C'est un bourgeois de bonnes manières. Il désire qu'Ernest lui signe son bail, mais je ne vois pas venir ton mari?

J'ignore absolument ce qui se passe dans le monde, ne recevant aucun journal et n'en sentant pas le besoin. Quelquefois seulement Émile me prête *Le petit Moniteur* quand il y trouve une chose qu'il croit intéressante pour son maître.

Parle-moi donc de Fanny? L'as-tu vue avant ton départ! Connais-tu son époux? Maintenant elle va faire tout à fait partie de *la Haute*...

Quand est-ce que cette bonne Flavie vient te retrouver?

1. C'étaient nos domestiques, Émile et Marguerite.

Fais toutes mes amitiés à Mme de la Chaussée et embrasse pour moi Mlle Jane.

Adieu, pauvre chère fille.

Un bon bécot de

Ta Nounou.

CCLXXXVI

Vendredi, 6 heures, 16 juillet 1876.

Mon pauvre chat,

Comme je suis content pour toi que la bonne Flavie soit maintenant tout près de ta personne. Vous allez avoir des heures d'épanchement qui vous seront douces. J'ai gardé un souvenir très vague de Chinon. D'après ce que tu m'en dis, c'est un pays en sucre? Tu as bien fait de défendre le grand scheik, le patriarche de la littérature française depuis trois cents ans, l'incomparable bonhomme ayant nom Rabelais. Ah! les bourgeois, y compris les bourgeoises!

Leur bêtise va parfois jusqu'à l'homicide. Hier on a retiré de l'eau à Dieppedalle un homme qui n'était pas tout à fait noyé. M. H... prodiguant ses soins, l'a fait pendre par les pieds pour qu'il dégorgeât son eau, ce qui l'a achevé net.

Autre mort : celle du petit enfant de Marguerite. Elle est revenue hier soir et est désolée, ainsi que son mari...

Pas n'est besoin de te dire que dimanche j'attendais avec bien de l'impatience la venue du facteur! Puisque c'est demain, à 10 heures, que doit avoir lieu la fameuse réunion. Ernest me paraît plein de prudence. Quoi qu'il advienne, il faut qu'il aille tout de suite aux Eaux-Bonnes. Il me semble qu'il en a besoin plus que jamais.

Demain j'irai à Rouen pour voir des perroquets empaillés et M. le maire, car la souscription Bouilhet revient sur l'eau.

Rien de neuf.

Je travaille beaucoup et redoute le monde.
Ce n'est point dans les bals que l'avenir se fonde.

CAMILLE DOUCET.

Pour écrire une page et demie, je viens d'en surcharger de ratures *douze!* M. de Buffon allait jusqu'à quatorze!

Encore un mois de cet exercice, puis je le recommencerai, à propos d'*Hérodias!*

Quand vous embarquez-vous pour Lourdes?

Pas trop d'exaltation!

Et pense toujours à

Ta vieille Nounou,
qui te chérit et t'embrasse.

Quant au *Cœur simple*, c'est aussi bonhomme que *Saint Julien* est effervescent, et je crains que tu n'éprouves une déception, étant une personne qui aime les choses à plumet.

CCLXXXVII

Jeudi soir, 6 heures, 20 juillet 1876.

Eh bien, voilà une jolie conduite! pas de lettre depuis huit jours! J'aime à croire que tu n'es pas malade? Mais ce n'est pas bien de laisser si longtemps sans nouvelle

Sa pauvre Nounou
qui t'embrasse.

Laporte est venu ce matin déjeuner ici, et il a porté de lui-même un toast en ton honneur.

J'irai à Rouen dimanche pour la souscription de Bouilhet.

Mais où es-tu? A Chinon? en route? à Tarbes? à Lourdes?

CCLXXXVIII

Croisset, samedi, 6 heures, 24 juillet 1876.

Ah! enfin! une lettre de la chère fille, et qui commence par des excuses. Donc, je me tais. Mais il ne faut pas croire, mon loulou, que la littérature m'absorbe au point de t'oublier. N'es-tu pas ce que j'ai de plus cher au monde! Je voudrais tant te voir heureuse! Tu me dis que dans tes promenades champêtres, tu te livres à la *rêverie*. Mauvaise occupation! très mauvaise! Autant que possible, il ne faut jamais rêver qu'à un objet en dehors de nous, autrement on tombe dans l'océan de tristesse. Crois-en un vieux plein d'expérience.

Ce soir Ernest va venir coucher ici et y passera la journée de demain. J'ai peur de le trouver démoralisé par ses échecs successifs. Mais la saison d'été est mortelle pour les affaires : il n'y a personne à Paris maintenant. Qu'il aille bien vite se soigner aux Eaux-Bonnes. A son retour, il n'en aura que plus de force, car il ne faut pas abandonner la partie. Là est son *devoir*. Moi aussi, je lâche le grand mot à l'occasion. Et voilà le pèlerinage de Lourdes manqué. Ce doit être une grande peine pour Flavie? et j'en suis fâché pour toi, puisque vous allez bientôt vous quitter.

J'ai reçu de Mme Brainne une lettre très spirituelle où elle me fait une description des énormités qu'elle voit à Marienbad et des prodiges de dégraissement qui s'y opèrent, ajoutant que si je l'avais accompagnée j'aurais eu, là, une belle occasion de perdre mon ventre.

J'en ai reçu ce matin une autre de mon disciple Guy et je vais lui répondre par une lettre *sévère*. Le jeune homme s'amuse trop; il ferait mieux de lire Rabelais que je relis (encore) depuis que tu es à Chinon.

Demain à midi, le bon Laporte vient me prendre pour aller à Rouen, à la réunion qui se tiendra chez Gally. Je l'ai fait nommer (Laporte) membre de notre souscription.

Hier soir, j'ai été emprunter un livre à***. Mon Dieu! que sa petite femme est dinde! Peut-on passer sa vie avec des êtres aussi nuls?

Mardi, j'ai eu à déjeuner Pouchet et Pennetier. Il y a huit jours, j'avais été au Muséum lui demander des renseignements sur les Perroquets, et actuellement j'écris devant un « amazone » qui se tient sur ma table, le bec un peu de côté et me regardant avec ses yeux de verre. Mon intention est de ramener demain Mlle Julie.

Voilà tout, pauvre chat. Je continue à travailler ferme. Mon *Cœur simple* sera fini à ton retour. Jamais je n'ai été curieux de voir l'ensemble d'une de mes œuvres comme cette fois-ci.

Saint-Martin m'attend dans sa barque. Je vais me baigner. *Je jouis* de Croisset plus que les autres étés. Pourquoi? En nageant Monsieur contemple les îles, les coteaux, enfin Monsieur est bien. Il ne lui manque que la mine de la bonne petite nièce

Que j'embrasse.

Mes amitiés les plus tendres à Flavie d'abord et ce que tu jugeras convenable à Mme de la Chaussée.

CCLXXXIX

Jeudi, 3 heures, 3 août 1876.

Si le second facteur n'apporte pas tout à l'heure une lettre de ma pauvre fille, celle-ci partira tout de même, car tu serais trop longtemps sans nouvelles de Vieux, qui n'a pourtant rien à te dire.

Je suis bien curieux de savoir comment le voyage s'est passé par la petite chaleur qu'il faisait dimanche dernier. Ce jour-là, j'ai été dîner chez Mme Lapierre (retour d'Auvergne) et j'ai cuydé en crever sur l'*Union*. C'est la SEULE fois, cet été, que la chaleur m'ait gêné.

Le matin, j'avais eu le bon Laporte, qui m'a prêté le livre d'un chantre de Couronne pour m'instruire dans les processions, et un autre de médecine, où je puise des renseignements sur les pneumonies. Actuellement, j'ai donc sur ma table, autour du perroquet : le bréviaire du susdit chantre, ton paroissien, les quatre volumes du paroissien appartenant à ton époux, de plus : l'Eucologe de Lisieux, ayant appartenu à ton arrière-grand'mère. Mais je commence à *tomber sur les bottes;* la fin est dure ! Heureusement que je n'ai plus que six pages !

Sans l'eau froide je n'aurais pas été aussi vigoureux depuis deux mois. Sais-tu que mes nuits ordinaires n'excèdent pas cinq ou six heures, au plus, et je ne dors pas dans le jour. Émile en est *esbahi*. J'ai peur de retomber à plat quand j'aurai fini ? Mais non ! il faudra se remonter le coco pour *Hérodias*.

. . . .

J'ai eu à déjeuner ce bon Sabatier. Comme nous nous entendons en histoire, nous avons beaucoup

causé, et après le repas, il m'a demandé de lui lire ce que je faisais maintenant. Il a donc ouï l'*Histoire d'un Cœur simple* et m'en a paru si *ému*, avoir si bien compris mes intentions, enfin tellement admiratif que j'ai entamé *Saint Julien!* Oh! alors!

Bref, il s'est en allé à 5 heures du soir.

Tu as tort de t'inquiéter de Putzel. Elle va très bien, ses fureurs amoureuses étant calmées. Mais, Madame, c'était, il y a quelques jours, une véritable Messaline!...

La pauvre Julie n'est pas brillante. Marguerite ou la petite fille du jardinier la promène dans le jardin : l'air de Croisset lui fait du bien et elle a repris des forces depuis huit jours. Quant à sa vue, je crois qu'elle ne tardera pas à être absolument aveugle.

Combien de temps resteras-tu à Tarbes? etc., etc. Mais la réponse à ces questions est peut-être dans la lettre qui va venir tout à l'heure.

En l'attendant, un grand baiser de

Ta vieille Nounou.

J'ai fait samedi une re-demande au Conseil municipal. Il doit s'en occuper prochainement et cette fois nous avons chance de réussir.

Si le monument[1] se fait et qu'il y ait une inauguration, Monsieur Vieux prononcera un discours dont il a trouvé le sujet! « De la haine de la Littérature », ou plutôt de l'envie qu'excite la supériorité intellectuelle, et je me promets de mettre les pieds dans le plat! d'être violent, impitoyable, près de cracher un joli glaviot à la face de la Médiocratie.

1. De Louis Bouilhet.

La mère Lequesne (de Quevilly), qui se promène sur le quai, me regarde baigner et *m'admire* (sic).

Elle trouve que j'ai « l'air d'un Sultan » (mot à Saint-Martin).

CCXC

Croisset, lundi, 5 heures, 7 août 1876.

Quand tu vas être installée aux Eaux-Bonnes, il faudra tâcher de m'écrire un peu plus souvent, ma chérie ! Tes deux dernières lettres ont eu huit jours d'intervalle. C'est trop pour ton pauvre Vieux !

Je souhaite que les Pyrénées te soient aussi profitables que la Touraine. Mais prends garde qu'il ne faille l'année prochaine aller à Marienbad, si toutefois ce que tu dis est vrai ? A t'en croire, tu deviendrais énorme.

Moi, je continue à hurler comme un gorille dans le silence du cabinet, et même aujourd'hui j'ai dans le dos ou plutôt dans les poumons une douleur qui n'a pas d'autre cause. Et quelque jour je me ferai éclater comme un obus. On retrouvera mes morceaux sur ma table. Mais avant tout il faut finir ma *Félicité* d'une façon splendide ! Dans une quinzaine (ou peut-être avant) ce sera fait. Quel effort !

Il paraît que le bon Sabatier a été ému, puisqu'il en a parlé à sa femme. Je n'ai pas de ses nouvelles (de Frankline), car je ne vais point à Rouen, Dieu merci ! elle m'avait promis sa visite et je ne la vois pas venir. Sa petite fille a des cheveux noirs. Voilà tous les détails que je puis te donner. Potins de la rive : mon ami X..., ennuyé des calomnies de Mossieu Y..., l'a menacé (sur le bateau de Bouille, et devant l'*éluite*) de lui flanquer une

gifle de Marengo en plein groin, et le « vénérable vieillard » qui est une canaille, s'est tenu coi. Mme Z*** a renvoyé une de ses bonnes à l'instigation de Mme X***, parce que ladite bonne était « trop jeune » pour son mari ! lequel s'est épanché dans mon sein à propos de la jalousie imbécile de sa petite épouse. . . . .

Histoire : la princesse Mathilde est allée passer quelque temps au Havre, pour se remettre des chaleurs, et m'annonce sa visite, escortée de Popelin père et fils, Benedetti, Marie Abatucci et, bien entendu, Mme de Galbois. Il m'eût été doux de l'inviter à déjeuner, mais !...

Tout à l'heure je vais aller m'esbattre comme un triton dans les ondes de la Séquane, où nageant ores sur le ventre, ores sur le dos, emmy les nefs, à la marge des isles bordées de feuillages, ie cuyde ressembler aux Dieux marins des tapisseries de haulte lisse. Puis, m'estant fait revestir par ung mien valet, prendrai-je ung potaige et viandes substantielles, n'oultrepassant le réconfort nécessaire que ie alambiqueray en mon estomach à l'aide de caoué et petun avec tout petit de alcool des Arabes. Tellement, qu'en pleine teneur de mes esperits animaux, me remettray-je à la forge, dans ma librairie, iusques au lever du soleil comme ung alquimiste, me pollicitant la palme du langaige françoys, si ie adviens à couler la vraie nature des choses dans un moule ciceronian. .

Adieu mon nepveu et ma niepce.

Votre avuncule.

Cette page est pour ton époux amateur de telles folastreries et idiomes antiques.

CCXCI

Croisset, jeudi 10 août 1876.

Quelle chaleur ! hier, sur le quai 60 degrés au soleil ! et il ne doit pas faire plus frais aux Eaux-Bonnes. Mais ça fera du bien à Ernest.

Dis-moi dans ta prochaine lettre ce que t'aura dit son médecin. Je demande un peu de détails, s'il y a moyen. Et tâchez de ne pas vous ennuyer là-bas. Car j'imagine, pauvre loulou, que tu as accompli la meilleure partie de ton voyage. Il me reste quatre pages à écrire pour avoir fini mon conte. Je vais en commencer la préparation ce soir. Bref, j'espère vers le 20 l'avoir terminé et recopié. Si vous ne devez revenir ici que dans un mois (entre le 7 ou le 10 septembre), je ferais mieux de m'absenter pendant que vous ne serez pas ici. Mon intention serai de ne pas revenir à Paris avant le jour de l'an, afin d'activer *Hérodias*.

Nouvelles du ménage : j'ai acheté du sucre et des abricots pour avoir de la marmelade d'abricots. Mais les fruits, cette année, sont « hors de prix ». Le jardinier gémit, les arbres meurent de sécheresse.

Mon ardeur à la besogne frise l'aliénation mentale. Avant-hier j'ai fait une journée de dix-huit heures ! Très souvent maintenant, je travaille avant mon déjeuner, ou plutôt je ne m'arrête plus, car même en nageant, je roule mes phrases, malgré moi. Faut-il te dire mon opinion ? Je crois que (sans le savoir) j'avais été malade profondément et secrètement depuis la mort de notre pauvre vieille. Si je me trompe, d'où vient cette espèce d'éclaircissement qui s'est fait en moi, depuis quelque temps ? C'est comme si des brouillards se dissipaient.

Physiquement, je me sens rajeuni. J'ai lâché la flanelle (comble de l'imprudence !) et actuellement je n'ai même pas de chemise, ayant pris pour modèle les hommes *de la Carue*[1] !

Espérons que vous me reviendrez tous les deux florissants. Alors on avisera au syndicat et la vie ne sera pas encore trop mauvaise. J'en ai le pressentiment.

Adieu, pauvre fille chérie; je t'embrasse avec toute ma tendresse.

Ta Nounou.

CCXCII

Croisset, jeudi, 19 août 1876.

Hier, à 1 heure de nuit, j'ai terminé mon *Cœur simple*, et je le recopie. Maintenant, je m'aperçois de ma fatigue, je souffle, oppressé comme un gros bœuf qui a trop labouré. Et puis, quelle chaleur ! Je ne sais pas comment vous pouvez y tenir aux Pyrénées; depuis Nazareth, je ne me souviens pas d'une pareille température. Il paraît qu'à Rouen tout le monde a la figure d'un jaune, mais d'un jaune !

Ta dernière lettre, mon loulou, *ne respirait pas* une satisfaction aussi complète que les précédentes. Quand tu me dis que tu ne viendras à Croisset que pour moi, j'entrevois la préoccupation de *on !* Encore ! c'est bien faible pour une femme supérieure ! Que peuvent avoir de commun avec un être intelligent nos voisins de la rive ? Moi, plus je vais, et plus je me sens plein d'un dédain inexprimable pour les bourgeois, sans compter

1. Association de marins.

les bourgeoises. Les puces de Julio me semblent aussi importantes dans le monde que les trois quarts de l'espèce humaine.

Comme nouvelle, j'aurai demain « cet excellent M. Baudry » (c'est toujours ainsi que l'appelait Alfred[1]): il restera jusqu'à dimanche soir; puis, le 25, Tourgueneff viendra écouter mon conte; j'en fais une copie (deuxième exemplaire) pour qu'il l'emporte. Grâce à la paresse de ce cher Moscove, *Saint Julien* ne paraîtra russifié qu'en novembre. Je comptais sur 1,400 francs, qui sont retardés. Quant à lui (Tourgueneff), il a été volé de 150,000 francs par un intendant et m'annonce cette perte (une bonne partie de son avoir) avec une grâce inimaginable, sans la moindre récrimination contre le coquin, en vrai gentilhomme.

Je ne croyais pas que vous dussiez (comme j'écris purement!), que vous dussiez être revenus ici du 1er au 5 septembre, au plus tard; si vous allongez un peu votre absence. vous n'y serez pas longtemps sans moi, car je me propose d'en partir le 1er. Bref, nous ne serons pas, j'espère, plus d'une huitaine séparés, ou plutôt vous ne serez pas ici guère plus de huit jours sans m'y revoir. Je croyais que tu devais aller à Bayonne?

Si la chaleur *torride* continue, je ne sais pas comment on fera pour manger : il n'y a plus rien! Un chou-fleur, plein de chenilles, coûte 30 sols. Il en est de même de la salade; « on ne peut pas en approcher ». J'ai admiré cette expression, dite de concert par Saint-Martin et par Émile, qui sont les deux seules personnes avec lesquelles je dialogue, et que je ne trouve pas plus bêtes que beaucoup de messieurs bien.

Maintenant que j'en ai fini avec *Félicité, Hérodias* se

1. Alfred Lepoittevin.

présente et *je vois* (nettement, comme je vois la Seine) la surface de la mer Morte scintiller au soleil. Hérode et sa femme sont sur un balcon d'où l'on découvre les tuiles dorées du Temple. Il me tarde de m'y mettre et de piocher furieusement cet automne; aussi ai-je envie de commencer ma saison d'hiver le plus tard possible. Ça *me fait deuil* de songer qu'à peine revenus ici, vous quitterez Vieux. Oh! non! n'est-ce pas?

Croirais-tu que je pense souvent à de F***? Est-ce assez bête! Mais je pense plus souvent à ma pauvre fille, que j'embrasse bien fort.

Sa Nounou
ou le dernier des Pères de l'Église.

Pour mon neveu :

Considération griève : comme les Eaux-Bonnes ne sont pas un séjour folâtre, je vous engage à y rester cette fois le plus longtemps que vous pourrez, afin de n'y pas revenir.

Je vous plains! car, moi aussi, j'ai connu l'embêtement radical des villes d'eaux, et je n'y étais pas pour mon compte. Réfléchissez à cette beauté morale, et qu'elle vous soit un encouragement à tolérer vos douleurs.

La table d'hôte, hein? la cloche! et tout le reste! cette vie de bestiaux qu'on mène ensemble a quelque chose qui nous ravale. C'est le rêve moderne, mon bon! Démocratie, égalité!

CCXCIII

Croisset, mercredi soir, 23 août 1876.

Mon pauvre chat,

Je ne sais pas encore quand je m'en irai à Paris, probablement de demain ou d'après-demain en huit? et je suis *bien fâché* de m'en aller juste au moment où tu arrives ! mais j'aime encore mieux ça que de partir huit ou quinze jours après. C'est bien dommage que tu ne puisses pas reculer ton retour!

A la fin de septembre, il me faudra retourner à Paris (pour vingt-quatre heures seulement), afin d'assister à la première de Daudet. Que n'est-elle à la fin d'octobre, car j'ai bien peur que *mes* enfants ne me lâchent avant même cette époque. La bonne Princesse a eu tellement chaud au Havre, qu'elle s'est empressée de retourner chez elle, si bien que je n'aurai pas sa visite. Elle me rappelle que, depuis trois ans, je n'ai pas fait le moindre séjour à Saint-Gratien et me somme d'y venir. Tout cela me dérange infiniment! Si le Moscove ne devait pas venir immédiatement, je partirais tout de suite — et encore ne suis-je pas bien sûr de l'arrivée dudit Moscove! J'espère que, demain, je saurai là-dessus à quoi m'en tenir.

Si je ne vais pas maintenant à Saint-Gratien, *il faudra* que j'y aille lors de la pièce de Daudet, et alors j'abandonnerais encore ma pauvre Caro, dont je commence à m'ennuyer. Ce serait trop bête!

Si rien ne vous force à passer par Paris, je vous engage à revenir par Orléans, de voir *Chartres* que tu ne connais pas, et qui est on ne peut plus curieux.

Le père Baudry est resté ici deux jours pleins. Sa société est charmante! Nous avons bavardé d'une façon inimaginable. Lundi, j'ai dîné avec lui chez son frère, qui a été gigantesque de comique. Je vous donnerai les détails du dîner, lequel n'a pas valu celui de Mme Pelouze, oh non! un canard pourri, un soi-disant pont-l'évêque, qui était du livarot, etc.! Son frère en souffrait!

Il (F. Baudry) croit que mes deux contes auront le plus grand succès. Aujourd'hui, j'ai nettoyé ma table; elle est maintenant couverte de livres relatifs à *Hérodias* et, ce soir, j'ai commencé mes lectures. — Autre guitare!

Je t'embrasse bien tendrement.

Ta vieille Nounou.

Maintenant que je n'écris plus, je sens ma fatigue; cependant, je n'ai pas encore retrouvé le sommeil.

CCXCIV

Paris, vendredi matin, 8 septembre 1876.

Mon pauvre loulou,

Tu ne m'as pas l'air de t'amuser extrêmement à Croisset?

Tu me dis que sans moi « c'est la maison des morts ». Rien de plus vrai; mais les morts sont plus agréables que les trois quarts des vivants. Les souvenirs de cette nature sont pleins de douceur, quand on a passé par les grandes amertumes.

Dans une huitaine de jours je ne serai pas loin d'aller

te rejoindre, et j'espère que nous passerons ensemble quelques bonnes semaines. Ton pauvre Vieux s'en réjouit d'avance. Si le mauvais temps continue, la première de Daudet aura lieu du 15 au 18 courant, ce qui fait que je ne serais pas obligé de revenir à Paris. La collaboration de Bélot aura, je crois, été nuisible à Daudet? Ils ont fait un dénouement imbécile, par peur du public, par lâcheté.

J'ai vu hier les Charpentier, retour de Bretagne, et ce matin, mon élève Guy qui se porte mieux; mais la santé de sa mère l'inquiète. Aujourd'hui et demain je passerai mon après-midi à la Bibliothèque pour y lire et feuilleter différents bouquins relatifs à saint Jean-Baptiste.

Comprends-tu jusqu'à quel point je suis beau? Hier j'ai fait une longue visite à Maury et à Ganneau[1].

Si la pièce de Daudet n'est jouée que le 18, je reviendrai le lendemain avec le Moscove.

Quant au reste, j'aurais tant de choses à te dire que je ne dis rien. En somme, ton pauvre Vieux n'est pas gai.

Ton dictionnaire allemand est sur ma table. Cherche donc *mon* dictionnaire anglais, reliure brunâtre.

Adieu, pauvre fille chérie.

Ta Nounou t'embrasse.

CCXCV

Paris, lundi matin, 11 septembre 1876.

Certainement, ma chère fille, dans huit jours je serai revenu dans le bon Croisset! La première de Daudet est

1. Clermont-Ganneau, l'archéologue.

maintenant, ce qui me retarde. Elle est annoncée pour jeudi, mais ce ne sera pas avant samedi. Tu as raison! Daudet s'abaisse dans la compagnie de Bélot.

Il est très probable que le Moscove reviendra avec moi. Comme je ne crois pas qu'il puisse (vu sa taille gigantesque) coucher dans un des lits de la chambre à deux lits, je coucherai dans mon cabinet sur mon divan; avec un matelas on y est très bien. (Quant au lit de la chambre d'Ernest, il n'y faut pas songer, car il est trop court pour moi.) De cette façon-là, personne ne sera dérangé.

Du reste, le Moscove ne fait jamais de longs séjours.

Vieux avait raison de considérer comme sérieux ton mal de pied. Aux pieds tout est grave! Suis les prescriptions de Fortin, et ne bouge pas de ta chaise longue.

J'ai acheté des livres pour *Hérodias*, et je suis présentement sans le sol. Donc, il faut qu'Ernest m'envoie pour vendredi ou samedi 200 francs, car j'ai plusieurs petites dettes à payer et ne saurais comment m'en retourner. Il faudrait que j'emprunte (ou empruntasse à des amis).

Je re-suis en correspondance avec Raoul Duval au sujet de Guy qui désire faire le feuilleton dramatique dans la *Nation*, et je le verrai prochainement soit ici, soit à Croisset. Dans le courant du mois prochain j'y aurai un dimanche la visite de Guy.

Si c'était une autre que toi, je te plaindrais de la solitude où tu vas être pendant trois ou quatre jours (car je suppose qu'Ernest est à Dieppe), mais ma pauvre fille sait vivre toute seule, ayant l'intelligence ornée.

En fait de livres, je t'en apporterai un beau sur la dévotion moderne.

Allons, à bientôt, nous reprendrons nos fortes conversations.

Ta vieille Nounou qui t'aime.

CCXCVI

Paris, 15 septembre 1876.

« Je suis affamée de ces questions-là ».

Ce mot de ma pauvre fille m'a charmé tout à l'heure. Mais mon maître Pouchet n'est pas à Paris, de sorte que je ne sais à qui m'adresser? Je crois d'ailleurs que tu demandes une chose bien difficile. Pour comprendre la physiologie il faut d'abord savoir l'anatomie. Quand je serai revenu près de toi, j'irai consulter Pennetier. Je doute qu'il existe des manuels de physiologie clairs et nouveaux. C'est une science qui ne fait que de naître.

Mesure une des couches de la chambre à deux lits pour voir si le Moscove peut y coucher. Bouilhet y couchait bien, mais Tourgueneff est beaucoup plus grand. Il faut comparer cette couche avec la mienne; si elle est trop petite, il habitera ma chambre. En mettant une seconde cuvette sur la seconde table, nous serons bien.

La première de Daudet n'a lieu que lundi! De sorte que je ne serai pas revenu avant mardi! Ça me contrarie! car j'ai bien envie d'être re-piété chez moi!

Allons, adieu, pauvre loulou. Cette fois c'est bien la dernière lettre.

Ton vieil oncle.

...Je vais retourner à la Bibliothèque pour voir dans les Bollandistes la vie de saint André, qui sera, je crois, un des personnages de ma petite historiette.

CCXCVII

Lundi matin, 4 décembre 1876.

Je voulais t'écrire ce soir, un peu plus longuement, mon pauvre loulou. Mais voici une lettre de Bataille, que je m'empresse d'envoyer à ton mari (observez que Bataille l'appelle Morainville), pensant qu'elle lui fera plaisir, et immédiatement je viens d'écrire au susdit Bataille, pour lui demander un rendez-vous.

Rien de neuf, sauf hier, la visite de ce bon Valère[1], qui viendra ici déjeuner jeudi. Vous le verrez la semaine prochaine.

Valère s'embête, et pense à épouser une dame riche; je lui ai tenu des discours.

Quant à moi, je vais bien, et même très bien! sauf que je ne dors plus *du tout*. Vais-je devenir comme j'étais cet été? Je le souhaite. *Hérodias* avance. J'espère dimanche avoir fini la première partie.

J'ai été bien aise d'apprendre que cette bonne Fanny était restée la même. Cela fait tant de mal de revoir ses amis *changés*. C'est une amertume qui m'est connue, hélas!

Que je te plains de tes embarras domestiques! N'importe, pauvre chère fille, il ne faut pas les prendre au sérieux. Du moment que ces choses-là ne nous font pas souffrir *immédiatement*, on n'y DOIT plus penser. Tâchons de nous tenir à l'état olympique, et quoi que tu en dises (en me donnant des conseils d'hygiène morale), le Présent est tout ce qu'il y a de moins important, car il

1. Surnom donné à M. Laporte.

est très court, insaisissable. Le vrai, c'est le Passé, et l'Avenir. Thèse à développer, sujet d'entretien...

J'ai reçu ce matin une lettre de Mme Régnier, qui te trouve « une femme ravissante ». Quant à son mari, elle ne veut pas énoncer « les sentiments que tu lui inspires ». Délicieux ! Enfin, ils ont tout à fait le bourrichon monté par ma belle nièce, et espèrent bien la voir cet hiver, à Paris, Paris, cette nouvelle Athènes qui comme une courtisane, etc.

A propos de la mort de maître Senard[1], j'ai reçu une lettre charmante du père Baudry. Quand tu passeras devant l'Institut, fais-lui une visite.

As-tu vu Damis[2]? Est-ce lui qui t'a prêté la correspondance de Balzac? Je voudrais bien qu'Ernest me l'apportât, à un de ses prochains voyages...

Aucune révélation du Moscove.

Ton Vieux.

CCXCVIII

Samedi, 3 heures, 9 décembre 1876.

Mon pauvre chat,

Je n'ai pas répondu immédiatement à ta lettre de jeudi parce que j'attendais l'*argent* pour te dire « je l'ai reçu ». Noémi est présentement partie à Rouen le toucher. Son service est très agréable. Elle est vive, économe et connaît toutes mes manies.

Le déjeuner de jeudi (Fortin y était) s'est passé fort bien.

1. Célèbre avocat qui plaida pour mon oncle dans le procès relatif à *Madame Bovary*.
2. Surnom donné à Guy de Maupassant.

Ce bon Laporte, que tu verras la semaine prochaine, m'a fait présent d'un panier de pommes de reinette superbes. On n'est pas gentil et attentionné comme ce garçon-là! Demain nous déjeunons ensemble chez Bataille, qui m'a re-écrit pour m'inviter, ajoutant en *P.-S.* que nous causerions « des affaires de l'État et d'autres », ce qui montre qu'il est plein de bonne volonté pour Ernest. Après le déjeuner, Valère me reconduira ici dans sa voiture; puis, j'irai dîner chez Mme Lapierre qui m'a écrit, dans ce but, un billet fort aimable. Donc, la journée de demain sera une journée de débauche. Je n'éprouve d'ailleurs aucun besoin de distraction, et me trouve très bien dans mon pauvre Croisset, que j'aime de plus en plus. On y est si tranquille! Or, je n'éprouve plus que ce besoin-là : la tranquillité! (phrase où il y a un peu « d'exagération », car j'éprouve bien d'autres besoins, c'est pour dire que ce besoin-là est constant). Elle se résume pour moi en deux points : 1° qu'on ne m'agace pas les nerfs, et 2° que je n'aie pas la cervelle troublée par des idées étrangères à la sacro-sainte littérature.

Aussi, ai-je fini la première partie d'*Hérodias*. Elle est même recopiée, et dès ce soir je me mets à la seconde.

Ce matin j'ai eu à déjeuner votre fermier de Pissy qui apportait des arbres. On va les planter, et un de ces jours Chevalier ira en chercher d'autres, avec les rhododendrons qui feront très bon effet sur la terrasse; l'allée d'icelle est terminée.

De quoi ai-je causé avec le sieur Quibel? De *cidre*, tout le temps. J'en ai bu une carafe... de doux et j'ai même un peu la colique, pour le moment (si tu veux savoir mon entière conduite); de plus, comme afin de suivre tes ordres, j'avais pris hier au soir une pilule, me voilà tout à fait relâché! ce qui me comble de joie.

Tu fais donc de la « gymnastique en chambre », pauvre loulou! Cela rentre tout à fait dans la physiologie de l'homme de cabinet! As-tu des haltères? Je voudrais te voir dans les exercices. Le principal est que la santé va mieux.

A propos de santé, la jaunisse qui est venue à ton élève par suite d'une contrariété m'emplit d'estime pour elle. La jeune fille est de nature passionnée. C'est bien. Mais quel dommage qu'elle soit si laide! As-tu vu l'époux de Fanny? Comment est-il? N'est-ce pas que Ninette (Mme de Girardin) est agréable? En costume de soirée, elle gagne à être vue, parce qu'elle est très bien faite.

Tu me dis que Balzac devait me ressembler. J'en suis sûr. Théo prétendait souvent qu'à m'entendre parler, c'était tout comme, et que nous nous serions chéris. A-t-il été assez calomnié pendant sa vie! Ce pauvre grand homme! Il passait pour immoral, infâme, etc. Comme si un observateur *pouvait* être méchant! La première qualité pour voir est de posséder de bons yeux. Or, s'ils sont troublés par les passions, c'est-à-dire par un intérêt personnel, les choses vous échappent. Un bon cœur donne tant d'esprit.

Le Père Didon a raison : « Le moyen de guérir l'âme est de mettre le corps en bon état ». Mais avec la robe qu'il porte, il n'aurait pas eu cette idée-là, il y a cent ans, ni peut-être même cinquante?

As-tu un peu repris les globules et les tissus? ces chers tissus! Puisque ton ménage commence à se débrouiller il faut se remettre aux fortes études. Moi, je ne lis rien du tout, sauf après mon dîner, du Labruyère ou du Montaigne, pour me retremper dans les classiques, et j'ignore tellement ce qui se passe dans le monde que jeudi dernier seulement j'ai appris la chute du ministère! événement dont je me fiche comme de colin-tam-

pon. Tout à l'heure en déjeunant avec « *qui dit, dit-il* » je me faisais cette réflexion : Ce paysan est moins stupide que les trois quarts des bourgeois, lesquels sont toujours à s'agiter d'*après* le journal, et qui tournent comme des girouettes, tous les matins, selon ce que *on* dit. Voilà ce qui me soutient encore : la haine des Bourgeois. J'ai beau ne pas en voir, n'importe! quand j'y songe, je bondis.

Penses-tu que mardi prochain, Vieux aura cinquante-cinq ans!

Qu'as-tu fait du châle et du chapeau de jardin de ma pauvre maman? J'ai cherché dans le tiroir de la commode et ne les ai pas retrouvés, car j'aime de temps à autre à revoir ces objets et à rêver dessus. Chez moi, rien ne s'efface.

Adieu, pauvre fille.

Ta vieille Nounou.

Pas la moindre nouvelle du Moscove! C'est étrange! Est-il malade? Si tu passais devant sa maison, entres-y pour savoir ce qu'il a. Après tout, il est peut-être trop occupé par les Viardot? La reine de Hollande[1] m'a fait dire qu' « elle regrettait beaucoup » de ne m'avoir pas vu à son dernier voyage! Ça, c'est tout à fait de l'*éluite!* même plus que de l'*éluite!*

CCXCIX

Croisset, vendredi, 2 heures, 16 décembre 1876.

Mon Caro,

Tu es bien gentille, mais tu lis mes épîtres sans attention. Autrement tu aurais répondu à une question que je t'ai adressée dans la dernière.

1. La reine Sophie, cousine de la princesse Mathilde.

N. B. — Que sont devenus, où as-tu mis le châle et le chapeau de jardin de ma pauvre maman? J'aime à les voir et à les toucher de temps à autre. Je n'ai pas assez de plaisirs dans le monde pour me refuser celui-là!

Maintenant parlons d'autres choses.

Il me semble que tu es partie d'ici depuis un an! Malgré cela, les journées me semblent courtes. Explique cette contradiction! Je continue à piocher roide, le moins : huit à dix heures par jour. Depuis deux ou trois nuits, je dors un peu mieux, Dieu merci! et mes maux de tête ont disparu. Ma journée de dimanche, mes « parties de plaisir ». comme disait l'Espagnol. ne m'ont pas été favorables, car lundi je n'ai pu travailler. J'étais triste et bête. D'où je conclus que la distraction ne distrait pas; elle fait qu'on s'aperçoit de sa fatigue, voilà tout. Dans une quinzaine, peut-être une huitaine, je serai au milieu de ma seconde partie. Aussi, serait-il plus sage de rester dans mon antre jusqu'à la fin de janvier? J'y suis, à peu près, résolu. De cette manière-là, j'arriverais à Paris n'ayant plus que peu de pages à écrire pour en avoir fini, et tout serait terminé au commencement de mars. Suis-je assez vertueux, avoue-le! Mais quels déréglements quand j'apparaîtrai dans la capitale! que de champagnes! quelles actrices!

Le Moscove m'a enfin donné de ses nouvelles. Il n'avait aucune raison pour ne pas m'écrire, sinon la paresse. Mon illustre ami me semble devenir très vache!...

Procure-toi le numéro de la *Revue des Deux-Mondes* du 1er décembre. Tu y liras un article de Renan que je trouve incomparable comme élévation d'esprit et hauteur morale. De plus : dans une élucubration du sieur Montégut sur « les romanciers contemporains », tu verras que la dite Revue revient joliment sur le compte de Vieux. On nie tous mes livres, et on ne cite même pas

Salammbo ! mais à propos de *Madame Bovary*, je suis comparé à Cervantès et à Molière, ce qui est une bêtise dégoûtante. N'importe ! le revirement me semble comique.

Nouvelles du ménage : je surveille les plantations d'arbres dans le jardin et je me suis acheté *une paire de chaussons de Strasbourg !!!* que je fais claquer par Remoussin ! Tous les après-midi je me promène après déjeuner. La campagne est encore charmante. Il y a huit jours j'ai trouvé des marguerites dans les cours.

Non ! je n'ai pas lu l'article sur *l'Ami Fritz*. par la raison que je ne l'ai pas reçu, pas plus que celui sur *la Comtesse Romani ?*

Ne t'inquiète pas de la correspondance de Balzac. Je la lirai quand je n'aurai rien de mieux à faire. Mme Lapierre en raffole. Elle ne parlait pas d'autre chose dimanche. J'attends sa visite demain ou après-demain, et j'ai refusé de me re-asseoir à sa table hospitalière, la semaine prochaine : 1° parce que ça me dérange et 2° les fiacres de la bonne ville de Rouen deviennent de plus en plus impossibles.

Ernest a-t-il vu M. Guéneau de Mussy ? et l'illustre Bataille ? Quand il viendra (Ernest), préviens-moi ! je n'aime pas les surprises.

Et la peinture ? Tu sais bien, loulou, que pour orner le grand panneau de l'escalier tu *me dois* un Vénitien, quelque chose de royal et d'*archicoloré*. Fais ce *sacrifice*, et je te ferai remarquer que, moi, je t'écris des lettres longues, tandis que tu prends de grandes enveloppes et du petit papier. Adieu, pauvre chérie, je t'embrasse très fort.

Bon nègre.

CCC

Croisset, mercredi, 5 heures, 20 décembre 1876.

Mon loulou,

Valère doit venir coucher à Croisset la veille du jour de l'an (de dimanche en huit), afin de nous souhaiter la bonne année, à minuit. Il m'a parlé de *l'Ami Fritz*[1] : qui l'a attendri. Quant aux auteurs, je suis de ton avis : leur tempérament me déplaît et ils m'ont toujours embêté avec leur Alsace ! Lis donc la *Prière à Minerve* de Renan (*Revue des Deux-Mondes*, 1er décembre), c'est cela qui n'est pas bourgeois ! Mes amis les Lapierre, qui m'ont prêté ce numéro, m'en ont parlé, avec un enthousiasme modéré. mais enfin ils m'ont dit l'avoir lu. Or, ils ne l'*avaient pas coupé !* C'est d'une belle force ! La princesse Mathilde m'a écrit qu'elle n'y comprenait goutte ! Je crois bien. A cause de l'article que le même numéro contient sur moi, Laporte l'avait acheté pour me le donner. Quel ami !

Tu ne me parles pas de tes bonnes? Sont-elles satisfaisantes? Moi, je m'arrange très bien de Noémi qui même me sert beaucoup mieux qu'Émile; elle est plus vive et plus prévenante. Mamzelle Julie vient de temps à autre faire la conversation avec moi, après mon dîner pendant qu'on arrange mon feu, — et nous causons du *vieux temps*, du père Langlois, etc. Ma troisième femme, Clémence, vient de temps à autre. La semaine dernière, elle a fait la lessive. A propos de ménage, ce

1. Pièce d'Erckmann-Chatrian, représentée à la Comédie-Française.

que tu *me dois* (*!!!*) se monte à la somme de 6 fr. 75. Je m'étais trompé, ce n'était pas le châle que je cherchais, mais un vieil éventail vert qui servait à maman dans notre voyage d'Italie. Il me semble que je l'avais mis à part, avec son chapeau, auquel j'ai été faire une visite, dès que j'ai su sa place.

Ah ! chère Caro, tu dis que je suis sensible ! Oh ! oui. Dieu seul le sait ! Je dors un peu mieux, depuis trois jours. M'étant aperçu que mes atroces maux de tête provenaient de mes insomnies, je m'astreins maintenant à ne pas me coucher passé deux heures, et non à cinq comme dimanche dernier. La nuit, dans le silence du cabinet. Monsieur se monte tellement le bourrichon qu'il arrive à « la fine frénésie et fureur ». Après tout, il n'y a que ça de bon. Mais il ne faut pas que la mécanique en claque.

Vers le 8 ou le 10 janvier j'espère avoir fini la deuxième partie d'*Hérodias*. De cette manière, j'arriverai à Paris avec la troisième bien en train. Le Moscove ne m'a pas encore répondu quant à l'époque de la publication russe. Comme la ligne droite est une chose rare ! Que lui coûterait-il d'être catégorique et de faire ce qu'il a dit ! Mais non ! il lambine, il remet ! Après tout, c'est moi qui suis peut-être *insociable ?*

Qui t'a prêté le volume d'Huxley? Quel est son titre? Parle-moi de tes études ! elles m'intéressent doublement, car je compte t'exploiter pour *Bouvard et Pécuchet* qui feront absolument ce que tu fais. Ainsi, note ce qui te semble embrouillé.

Pourquoi ne fais-tu pas venir G. Pouchet ? (invite-le à dîner) il ne trouvera pas drôle du tout ton désir de t'instruire.

Un peu d'orthographe ne te nuirait pas, mon bibi ! car tu écris *applomb* par deux *p* : « Moral et physique sont

d'applomb », trois *p* marqueraient encore plus d'énergie. Ça m'a amusé, parce que ça te ressemble.

Oh! je te permets bien de me voler du papier à lettres, pourvu que tes missives soient plus longues.

J'ai reçu ce matin le paquet de *Bien public*, et j'ai appris que *nous avons* un nouveau ministre. Ce qui m'est absolument égal.

CCCI

Jour de Noël, 4 heures, 1876.

Mon Caro,

J'ai obéi aux ordres de Madame, en lui écrivant moins souvent et un peu plus longuement, et Madame se plaint! Madame n'est pas juste! Mais comme je tiens au service de Madame, je commence par l'embrasser, bien que j'aie attendu une lettre d'elle, hier et aujourd'hui, car tu m'avais dit que tu m'écrirais samedi *ou* dimanche. Mais la capitale, le monde, les visites, peut-être quelque « partie de plaisir ». Je conçois! je conçois!

Eh bien, moi aussi, je me suis livré aux distractions! J'ai été cette nuit à la messe, à Sainte-Barbe, chez les bonnes religieuses, où j'ai conduit Noémi et Mme Chevalier[1]. Voilà! N'est-ce pas d'un beau romantisme? Et je m'y suis plu beaucoup, pour dire le vrai...

Mes belles résolutions de me coucher de bonne heure n'ont pas tenu! *C'est plus fort que moi*. Depuis quatre jours, je ne fais pas autre chose que de relire

1. Sa domestique et la femme du fermier.

mes *douze* pages auxquelles je trouve un coup de pouce à donner, si bien que je me trouve en retard d'une semaine. Des explications du Moscove, il résulte que si j'ai fini le 15 février (ou même le 30?) mon volume peut paraître cet été. Je ne bâcle pas la besogne pour cela, bien entendu.

Mon petit ménage continue à bien aller, mais j'ai eu un fort agacement causé par le bois qui ne brûlait pas du tout. Il m'a fallu en acheter une corde de sec.

Tu conviendras que je suis bien économe (j'aime qu'on me rende justice ! rends-la), il me reste encore 20 francs, c'est peu pour mes cadeaux de jour de l'an et pour vivre pendant le mois de janvier. Un filet du Pactole est indispensable.

Aujourd'hui je me débarrasse d'un arriéré de correspondance. Avant le bateau, j'aurai écrit *dix* lettres. Ça m'assomme et m'irrite. Tout ce qui n'est pas maintenant mon travail et ce qui dérange les habitudes de M. Vieux m'est odieux. Les journées passent vite, bien que je regrette (à chaque moment et deux fois par jour, régulièrement) la compagnie de ma pauvre fille ! Nous nous entendons si bien, n'est-ce pas ?

Adieu, chérie. Deux forts bécots de

Ta vieille Nounou.

CCCII

Croisset, dimanche, 3 heures, 31 décembre 1876.

Allons ! ma pauvre fille, que 1877 vous soit léger. Vous savez ce que je vous souhaite, c'est-à-dire ce que je me souhaite, car votre bonheur est le mien !

Autrefois, ce jour-là (le jour de l'an), Julie nous ayant

pris par la main, moi et ta mère, nous allions d'abord : chez Mme Lenotre, qui nous engouffrait dans son bonnet, en nous embrassant; puis chez le père Langlois[1], chez M. et Mme Bapeaume, chez Mme Lormier, chez Mme Enault, et chez la mère Legras, pour finir par Mme Lepoittevin[2]. Autant d'intérieurs différents et de figures que je revois nettement! La longueur des boulevards m'ennuie encore! Nous avions nos quatre petites fesses coupées par le froid et nos dents tenaient dans les morceaux de sucre de pomme à ne pouvoir les en retirer! Quel tapage chez ton grand-père. La porte ouverte à deux battants dès 7 heures du matin! Des cartes plein un saladier, des embrassades tout le long de la journée, etc., et demain zéro, solitude absolue. C'est comme ça!

Je passerai mon temps à préparer la fin de ma seconde partie qui sera ratée, ou sublime. Je ne suis pas sans grandes inquiétudes sur *Hérodias*. Il y manque je ne sais quoi? Il est vrai que je n'y vois plus goutte! Mais pourquoi n'en suis-je pas *sûr*, comme je l'étais de mes deux autres? Quel mal je me donne!

Hier, pour rafraîchir ma pauvre caboche, j'ai fait une promenade à Canteleu. Après avoir marché pendant deux heures de suite, Monsieur a pris une chope chez Pasquet où on récurait tout, pour le jour de l'an. Pasquet a témoigné une grande joie en me voyant, parce que je lui rappelle « ce pauvre M. Bouilhet », et il a gémi plusieurs fois. Le temps était si beau, le soir, la lune brillait si bien qu'à 10 heures je me suis re-promené dans le jardin « à la lueur de l'astre des nuits ». Tu n'imagines pas comme je deviens « amant de la nature ». Je regarde le ciel, les arbres et la verdure avec un plaisir

1. Hyacinthe Lar lois.
2. Mère de son am Alfred Lepoittevin et grand-mère de Guy de Maupassant.

que je n'ai jamais eu. Je voudrais être vache pour manger de l'herbe.

J'ai lu la correspondance de Balzac. Eh bien, c'est pour moi une lecture *édifiante*. Pauvre homme! quelle vie! comme il a souffert et travaillé! Quel exemple! Il n'est pas permis de se plaindre quand on connaît les tortures par où il a passé, et on l'aime. Mais quelle préoccupation de l'argent! et comme il s'inquiète peu de l'Art! *pas une fois* il n'en parle! Il ambitionnait la Gloire, mais non le Beau. D'ailleurs que d'étroitesses! légitimiste, catholique, collectivement rêvant la députation et l'Académie française! Avec tout cela, ignorant comme un pot et *provincial* jusque dans la moelle : le luxe l'épate. Sa plus grande admiration littéraire est pour Walter Scott.

J'aime mieux la correspondance de Voltaire. L'ouverture du compas y est autrement large!

Je suis bien aise que tu te plaises au cours de Claude Bernard. Quand tu voudras faire sa connaissance, rien de plus facile. En te recommandant de mon nom, je suis sûr qu'il t'accueillera très bien.

C'est une joie profonde pour moi, mon pauvre loulou, que de t'avoir donné le goût des occupations intellectuelles. Que d'ennuis et de sottises il vous épargne! Chez toi d'ailleurs le terrain était propice et la culture a été facile. Pauvre chat! comme je t'aime et que j'ai envie de t'embrasser. Quelles bavettes nous taillerons quand nous nous reverrons.

Je viens de recevoir le divin gingembre; ça c'est une attention, et de plus un bon paquet de tabac, autre douceur! Donc double remerciement. A 6 heures et demie je vais voir arriver ce bon Valère. Julie me charge de te souhaiter la bonne année.

Tu devrais bien prendre du papier plus grand.

Adieu. Je vous embrasse tous les deux et toi cent fois, ma pauvre chère fille.

Ta vieille Nounou.

CCCIII

Croisset, dimanche, 2 heures, 2 janvier 1877.

Mon loulou,

J'ai été fort inquiet de n'avoir pas de tes nouvelles, car ta lettre de jeudi ne m'est arrivée qu'hier. Avec ma belle imagination, je me figurais les choses les plus sinistres et, tous ces jours-ci, le facteur n'est arrivé qu'entre 2 et 3 heures de l'après-midi ! Hier matin, j'ai été trois fois sur le quai pour le voir venir. Enfin, j'ai eu ta bonne petite lettre !

. . . .

Sans doute tu as vu le bon Laporte et il t'aura conté ses tristes affaires ? *Elles m'ont navré !* Le pauvre garçon a eu un mot exquis, après me les avoir dites : « C'est un rapport de plus entre nous deux ». Comme s'il était content de sa ruine, qui le fait me ressembler.

Un peu avant son arrivée, j'avais eu la visite de Juliette et de son fils, qui ont beaucoup insisté pour que j'aille dîner à l'Hôtel-Dieu.

... Le jour de l'an, *pour ne pas faire la bête*, vers 5 heures, je me suis acheminé à pied vers Rouen ; le mont Riboudet m'a paru plus lugubre que jamais ! Au coin du jardin de ma maison natale, j'ai retenu un sanglot et je suis entré. J'avais pour commensaux un M. X..., ancien bourgeois de Rouen, avec sa femme com-

plètement sourde, et son fils, un serin, membre du barreau de Paris. De plus, l'inévitable Z..., qui a été le joli cœur de la société. Mon frère n'a pas dit un mot! il est d'une tristesse farouche, d'une irritabilité nerveuse excessive, et en somme très malade, selon moi...

Juliette (que j'ai trouvée très gentille) m'a dit que ses parents lui en voulaient toujours de ce qu'elle habite Paris. Je te donnerai d'autres détails sur ce repas, lequel était archi-luxueux.

Décidément, je suis *amoureux* de la mère Grout! Toute la famille était réunie, mardi, quand j'ai été voir Frankline et lui remettre le *Balzac*. On n'imagine pas une chose plus charmante que la manière dont elle regardait ses enfants et caressait la main de son fils! j'en étais attendri jusqu'aux moelles.

Après quoi j'ai été au cimetière...

Puis dîner chez les Lapierre. Mes anges sont bien futiles! Je crois qu'elles aiment en moi l'homme; mais, quant à l'esprit, je m'aperçois même que souvent je les choque, ou que je leur parais insensé. Tout cela m'a fait perdre deux jours! Néanmoins, je compte avoir fini ma deuxième partie d'aujourd'hui en quinze; je préparerai la troisième, puis tu me reverras, car il m'ennuie beaucoup de ma pauvre fille. Je tâche de n'y point songer. Mon départ *est fixé* pour le 3 février, au plus tard.

Zola m'a écrit, au nom de tout le petit cénacle, une lettre très aimable. Je lui gâte son hiver. On ne sait plus que faire le dimanche. Dans le dernier dîner, ils ont porté un toast en mon honneur.

Puisque tu fais des visites, va donc voir ce pauvre Moscove : il t'en sera reconnaissant et ce sera une bonne action, puisqu'il est malade.

Quel est *ton rêve* à propos de Claude Bernard!...

Et tu n'as pas encore lu *la Prière à Minerve* de

Renan? Cela me choque. Il me semble que *mon élève* devrait faire les lectures que je lui prescris. Sabatier ne partage pas absolument mon enthousiasme. Tant pis pour lui!

Voici un verset d'Isaïe que je me répète sans cesse, et qui m'*obsède*, tant je le trouve sublime : « Qu'ils sont beaux sur les montagnes les pieds du messager qui apporte de bonnes nouvelles! » Creuse-moi ça, songes-y! Quel horizon! Quelle bouffée de vent dans la poitrine!

Du reste, je suis perdu dans les prophètes.

Adieu, pauvre chat. Deux bons baisers de

Ta Nounou qui te chérit.

CCCIV

Croisset, vendredi, 5 heures, 11 janvier 1877.

. . . .

Maintenant, pauvre chat, embrassons-nous!

... Ma deuxième partie sera achevée dans trois ou quatre jours; donc, au 3 février, le plan de la dernière sera bien développé, et peut-être en aurai-je écrit la moitié?

Il est vrai que je travaille *sans discontinuer*, à table et dans mon lit, car je ne dors presque plus du tout...

Après une pioche aussi violente que celle où je suis plongé (car, depuis un an, sauf quinze jours au mois de septembre, Monsieur a été dans une création permanente), je serai bien aise de prendre « a little entertainment ». *Donc*, préparez-vous à me combler de douceurs. et surtout à avoir de bonnes mines! Il faudra être folichon pour récréer Vieux. Je tâcherai de ne pas m'impatienter à propos de la cuisinière; mais je redoute d'avance le tapage des voitures! Le silence absolu qui m'entoure est, je suis sûr, une grande cause d'exaltation

intellectuelle. Pour que l'imagination soit libre, il faut ne sentir aucun poids sur soi.

Tu continues toujours à te livrer à la physiologie. Très bien ! Ma joie serait de te voir *enfoncer* « un bon docteur », ce qui ne sera pas difficile, dans quelque temps, ces messieurs étant généralement d'une ignorance crasse. Voilà la vraie immoralité : l'ignorance et la bêtise; le diable n'est pas autre chose. Il se nomme Légion.

Je m'étonne que tu n'aies pas compris la grandeur et la vérité de *la Prière à Minerve !* Elle résume l'Homme intellectuel du XIXe siècle. Quant au reste de l'article, ce n'est que bien, et encore? La vie manque à ses souvenirs; *on ne voit pas* les personnages. Ton observation sur saint Paul n'est pas juste, car Renan ne dit rien qui ne soit parfaitement historique.

« Le Dieu inconnu » est une ânerie de l'apôtre, révérence parler.

Tâche, ma Caro, de m'écrire un peu plus longuement : tes lettres sont ma seule distraction.

C'est le 26 courant la fête de saint Polycarpe. Je le fêterai mentalement, étant un autre

SAINT moi-même,
et qui te bécote.

CCCV

Croisset, mercredi soir, 11 heures, 17 janvier 1877.

Oui, ma pauvre fille, vous m'avez fait passer deux ou trois mauvais jours. Tâche qu'ils ne se renouvellent pas. Parlons d'abord des choses embêtantes.

. . . .

Laporte est venu aujourd'hui, il est décidé, s'il ne

trouve rien, à rester (quand même) à Couronne et à y vivoter n'importe comment pour ne pas quitter sa maison : ce que je comprends parfaitement; à un certain âge le changement d'habitude, c'est la mort.

Il venait de me quitter que Lapierre est venu. Pendant deux heures et demie j'ai pris des notes qu'il me dictait sur une dame, à propos d'un roman inspiré par lui le jour que nous avons été ensemble au Vaudreuil. La conclusion *que j'avais imaginée,* se passe maintenant! j'avoue que cela m'a flatté. J'avais préjugé que la dame finirait par un mariage riche et catholique. C'est ce qui se conclut présentement. Voilà une preuve de jugement, hein?

Aussi n'ai-je rien fait de toute la journée! ce dont j'enrage, car je voudrais bien avoir tout fini pour le 15. Quand j'arriverai à Paris il ne me restera que le grand morceau final, sept ou huit pages! Donc, il me sera impossible d'être à Paris avant le 3. Tant pis pour Mme Régnier. « Tout pour les dames », ça se dit. Mais « l'art avant tout », ça se pratique.

Ce matin, j'ai eu une conversation exquise avec Mamzelle Julie. En parlant du vieux temps elle m'a rappelé une foule de choses, de portraits, d'images qui m'ont dilaté le cœur. C'était comme un coup de vent frais. Elle a eu (comme langage) une expression dont je me servirai. C'était en parlant d'une dame : « Elle était bien fragile... orageuse même! » Orageuse après fragile est plein de profondeurs.

Guy m'avait envoyé un article de lui sur la poésie française au XVIe siècle, que je trouve excellent.

Pourquoi méprises-tu les portraits de tes Ancêtres? Ils s'abîment au grenier, je vais les accrocher dans le corridor. Premièrement, ça fera un peu de couleur, et puis ils sont si naïfs que ça vous entraîne dans des rêveries historiques, lesquelles ne manquent pas de charme...

Maintenant, mon Caro, il ne faut pas se coucher, mais se mettre au Festin de Machærous! ce sera un fort « gueuloir », comme disait mon pauvre Théo.

Écris-moi de vraies letttres.

Ta vieille Nounou.

CCCVI

Croisset, dimanche, 2 heures, 21 janvier 1877.

Je suis en train d'appendre aux murs les portraits de tes aïeux (Voir *Hernani*, acte III, scène VI), et j'ai pour m'aider, le fils Senard [1] comme page espagnol...

A propos de portraits, j'ai envie de mettre la miniature de mon grand-père Fleuriot au coin de ma cheminée, sous la petite photographie représentant ton profil napoléonien que j'aime tant, mon cher loulou! Je me fie à tes connaissances picturales pour savoir si on peut la réparer, et si ce serait cher? Tes relations artistiques te permettent de faire cela, à bon compte.

Je me suis promené deux heures à Canteleu avant-hier. Il faisait tellement beau qu'à un moment j'ai défait ma douillette d'ecclésiastique, je suis resté en gilet, adossé contre les barreaux de défunt « Lhuintre fils aîné ». Tout à l'heure j'ai marché une grande heure dans le jardin et dans les cours, en contemplant la diversité des feuillages et en humant le brouillard, avec délices.

Monsieur est entré ce matin dans son lit à 5 heures, n'était pas endormi à 6 et fut réveillé à 9 par cette fin

1. Menuisier.

de phrase « ...un sultan des bords de l'Euphrate, des marins d'Éziongaber ! »

. . . .

Maintenant, ma chère fille, d'ici à mon départ je ne t'écrirai que de courts billets. J'en suis à compter les minutes. Je voudrais tant livrer *Hérodias* au Moscove le 15 février ! Nous verrons s'il tiendra sa parole? Au moins, n'aurai-je aucun reproche à me faire.

Mais il faudra se délasser un peu à Paris. J'*exige* : bons vins, jolies liqueurs, aimables sociétés, argent de poche, figures hilares et joyeux devis.

Il n'y a qu'une seule chose que je ne réclame pas, c'est la tendresse de ma Caro, étant sûr de l'avoir.

Ta vieille Nounou.

Je suis très content de Chevalier, il ne m'agace pas les nerfs. Loin de là, il est de relations agréables. C'est pour moi la qualité principale dans Autrui. *On* ne la possède pas.

CCCVII

Croisset, nuit de mercredi, 25 janvier 1877.

Chérie,

Merci du billet de ce matin. *J'en avais besoin* et je n'ai pas entretenu de danseuses, cet hiver ! Mes étrennes ne furent pas sardanapalesques. Je ne t'ai pas dit que depuis votre départ je suis dans un *supplice permanent*, à cause du bois ! Si bien que souvent, la nuit, j'ai passé *des* heures la fenêtre ouverte, mon feu s'éteignant, quand il ne fume pas ! Ce sera un des agréments de Paris que

d'avoir d'autre bois! Ai-je juré et tempêté! Hier, j'en étais vraiment malade.

Et voici le moment de nous revoir qui approche, mon pauvre loulou! tant mieux!

Lundi ou dimanche j'espère n'avoir plus que *cinq pages!* Nous verrons si le Moscove sera actif?

Je viens de l'inviter à dîner pour dimanche 4 février. Prie de ma part Mme Régnier de venir; je n'ai pas le temps de lui écrire, et convie également à « cette petite fête de famille » mon *élève* Guy le Chauve.

J'ai écrit à Masquillier pour avoir un costume de chambre et au sieur Prout pour qu'il me fasse des pantoufles; car je suis en guenilles et ma fameuse nièce me repousserait si j'arrivais en chaussons de Strasbourg. Mais je voudrais savoir si :

1° J'ai là-bas, dans ma chambre : un frottoir de peau;

2° Des éponges?

3° Il me faudrait d'autres cravates blanches? les miennes sont trop démodées. De petits rubans me semblent mieux?

Tu peux tout arranger! Maintenant ce ne sera pas long.

Valère doit aller vous voir demain.

Il couchera ici d'aujourd'hui en huit.

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse bien fort.

Nounou
ou
la *Perle des oncles*.

P.-S. — Dernier mot de Mamzelle Julie :

« C'est nous qui ramouvons les connaissances du vieux temps! »

CCCVIII

Dimanche, 1 heure, 28 janvier 1877.

Loulou,

. . . .

Je viens d'expédier mon pantalon au chemin de fer, mais je ne comprends pas que Masquillier ait besoin d'un modèle, puisqu'il me fait des pantalons de ce genre-là depuis trente-cinq ans, environ ?

Je me suis commandé des pantoufles en velours chez Prout. Quand elles arriveront, daigne me faire des bouffettes, tu seras bien gentille.

Achète-moi deux éponges de géant, de l'eau de Cologne, de l'eau dentifrice et de la pommade ou plutôt de l'huile qui sent le foin (rue Saint-Honoré ?).

De plus : commande-moi quatre paires de gants gris perle et deux de Suède à deux boutons. Il me semble qu'on pourrait accrocher la tête de renne dans ma salle à manger, entre les deux portes...

Si Mme Régnier ne peut venir dimanche prochain (ou même si elle le peut), invite Georges Pouchet (à son défaut, je ne vois que Frankline et son époux.)

Je suis malade de la peur que m'inspire la *Danse de Salomé!* Je crains de la bâcler? Et puis, je suis à bout de forces. Il est temps que ça finisse, et que je puisse dormir. Il me restera encore deux ou trois pages quand tu me verras. J'ai besoin de contempler une tête humaine fraîchement coupée.

Je t'embrasse en tombant sur les bottes.

Vieux.

CCCIX

Nuit de mercredi, 7 juin 1877.

Ma chérie,

Je crois que l'air de Croisset te fera du bien et qu'il est temps pour ta santé de humer la campagne. On est si tranquille ici ! Ça vous remet le système ! Et enfin j'y travaille ! *Bouvard et Pécuchet* sortent des limbes, de plus en plus.

Depuis deux jours, j'ai fait une excellente besogne. Dans de certains moments, ce livre m'éblouit par son immense portée. Qu'en adviendra-t-il ? Pourvu que je ne me trompe pas complètement et qu'au lieu d'être sublime, il ne soit niais ? Je crois que non, cependant ! quelque chose me dit que je suis dans le vrai ! Mais, c'est tout l'un ou tout l'autre. Je répète mon mot : « Oh ! je les aurai connues, les affres de la littérature ! »

Clémence *déploie* une grande activité, et ma petite cuisinière est douce comme un mouton.

J'irai vendredi à Rouen, puisque ce jour-là je suis invité à dîner par Mme Achille, avec « M. Tassel de la Londe (quelle noblesse !) et le Dr Avond avec Madame, sans la moindre cérémonie ».

Qu'est-ce que les bourgeois entendent par « sans cérémonie ». Eh bien, quand il y en aurait, est-ce que ça me fait peur ? . . . .

Je t'embrasse fort.

Vieux.

CCCX

Mardi, 10 heures, 24 août 1877.

Mon Caro,

Ça, c'est gentil ! ton télégrammme daté de 6 heures et demie m'est parvenu à 9 heures et demie. Je suis content de vous savoir arrivés en bon état et j'admire *ton héroïsme*.

Hier, je me suis ennuyé à crever après ton départ ; le soir, seulement, j'ai un peu travaillé.

Aujourd'hui j'ai eu à déjeuner Pouchet, Pennetier et Laporte qui nous a amusés en nous racontant la séance orageuse du Conseil général. Il a été rappelé à l'ordre par Ancel, pour une injure adressée par Lecesne ! excuses d'Ancel, etc. C'est énorme !

Valère a fait caler le citoyen Mandron qui l'avait traité de calomniateur en le menaçant net de lui flanquer la main sur la figure. Cela est tout à fait d'un Valère. L'Oie ne salue plus son collègue, et passe près de lui dédaigneusement.

« Les trois contes » du Vieillard de Cro-Magnon sont *recommandés* sur le catalogue d'une librairie catholique, de la maison Pelmé.

Pas d'autre nouvelle de la localité, mon loulou.

Écris-moi à Paris. Comme tu ne dois pas être fort occupée, envoie-moi *des morceaux*.

Je vous embrasse.

Ta vieille Nounou.

CCCXI

Saint-Gratien, mercredi 30 août 1877.

Mon loulou,

Tu es une femme héroïque. Ton départ de Croisset malgré la migraine peut faire partie des « Beautés de l'Histoire de France ! » Je crois du reste t'avoir exprimé mon admiration dans ma dernière lettre de Croisset en réponse à ton télégramme dont je te remercie derechef.

Ici, chez la bonne Princesse, je me repose profondément, car je ne fais rien, absolument rien ! Je me couche tôt pour me lever tard, et dans l'après midi je pique de forts chiens sur mon divan. Je lis çà et là un livre pour me distraire, ce qui me fait oublier momentanément *Bouvard et Pécuchet*. Puis, à 4 heures, on fait un tour de promenade, en voiture ou en bateau. Mes compagnons sont les mêmes que d'habitude.

J'ai déjeuné samedi avec le Moscove. Nous nous reverrons vendredi. Le jeune Guy, mon disciple, est en Suisse. Pourquoi ? Je l'ignore.

Je ne vois absolument rien à te dire, ma pauvre fille, car je me sens stupide. Après ton départ je me suis ennuyé à crever, tant je regrettais ta gentille compagnie, et il me tardait d'être parti, n'ayant plus rien à faire.

. . . .

Ici il a fait depuis deux jours des chaleurs excessives et des clairs de lune admirables, bien qu'ils ne valent pas ceux qui brillent sur la rivière au vieux Croisset. Croi-

rais-tu qu'il me tarde d'y être revenu et de revoir et d'embrasser ma chère Caro.

Ton vieux *Vieillard de Cro-Magnon*[1].

Qu'Ernest se surbaigne! et qu'il n'escamote pas de saison. Je désapprouve les 21 bains — *30* est le chiffre.

CCCXII

Saint-Gratien, dimanche 2 septembre 1877.

Ta lettre du 29 est bien gentille, mon loulou. J'y vois avec plaisir que tu deviens une *amazone!* Mais prends garde de te fatiguer. Tu sais que l'exercice du cheval t'a été nuisible autrefois? Tu ne me parles pas de la santé d'Ernest. Comment se trouve-t-il? Il faut qu'il reprenne des forces et se retape complètement, afin d'être vaillant au mois d'octobre et *d'en finir!* Je le blâme de ne pas avoir abordé M. Senard. Il aurait *dû* te présenter à lui, puisque tu es liée avec ses petites filles et avec un de ses gendres. Cet excès de timidité peut passer pour de l'impolitesse ou tout au moins de la froideur. S'il en est temps encore, réparez cette faute.

Je me suis présenté vendredi chez la pauvre mère Heuzey qui m'avait écrit un mot de faire part à Croisset. Mais elle était à Paris et je n'ai pu la voir, par conséquent. On m'a dit qu'elle partait pour Rouen lundi ou mardi; je vais lui écrire.

1. On connaît la découverte faite auprès de Cro-magnon (Dordogne), dans une grotte, en 1868, d'ossements humains appartenant à une race fossile. Mon oncle comparait sa vie solitaire de Croisset à celle qu'avaient menée les habitants des cavernes. Il signait aussi parfois : « le Préhistorique ».

Je ne m'amuse pas du tout à Saint-Gratien, mais pas du tout! La cause en est peut-être à la politique? ou plutôt à mon humeur insociable. Au fond, elle m'afflige, car j'en souffre moi-même plus que personne. Je ne suis plus bon à rien, du moment qu'on me sort de *mon cabinet !*

Mercredi, j'espérais faire un vrai dîner avec le bon Tourgueneff. Mais il m'a manqué de parole, étant retenu par la goutte. Et aujourd'hui dimanche même histoire.

Et puis, je m'ennuie de ma pauvre fille, d'une manière sénile. Il me tarde d'avoir fait le voyage de *Bouvard et Pécuchet*, et d'être réinstallé à la pioche en surveillant l'atelier de Madame.

Adieu, pauvre chérie, je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle.

CCCXIII

Jeudi 5 septembre 1877.

Mon pauvre chat,

Je suis bien content du ton de ta dernière lettre (celle de mardi) que je viens de lire en rentrant de Saint-Gratien. J'y retournerai peut-être, mais je n'y coucherai plus. Est-ce moi qui deviens insociable, ou les autres qui bêtifient? Je n'en sais rien. Mais la société du « Monde » actuellement, m'est intolérable! L'absence de toute justice m'exaspère! et puis le défaut de goût! le manque de lettres et d'esprit scientifique!

Mon intention est de partir d'ici à la fin de la semaine prochaine, de dimanche en huit. Aussitôt rentré à Croisset, j'en repartirai pour les régions visitées par *Bouvard*

et Pécuchet. Déjà, je voudrais en être revenu, re-installé à ma table, et en train d'écrire. Voilà le vrai. Charpentier, que je n'ai pas encore vu, se propose (je le sais par un de ses commis) de faire un nouveau tirage des *Trois Contes* et de *Saint Antoine!* ce qui me flatte davantage.

Puisque tu te livres à la littérature légère jusqu'au point de lire du Féval, je te recommande *Les Amours de Philippe*, par Octave Feuillet. Lis cela! afin que je puisse rugir avec toi! Voilà un livre *distingué.* Tout s'y trouve, c'est « charmant ».

La mort du père Thiers m'embête. J'ai peur qu'un grand nombre de bourgeois, par peur de Gambetta, ne votent pour cet idiot de Maréchal. M. le préfet de la Seine-Inférieure, notre divin Lizot, a empêché au Havre une conférence sur « la Configuration géologique de la Terre! » et on veut que je ne sois pas toujours indigné...

J'ai vu le jeune Guy, retour de Suisse. Les eaux de Louèche lui ont fait du bien au « système pileux ».

Mme Régnier me demande, dans une lettre, de lui faire une préface pour le roman d'elle, que va imprimer Charpentier. Je déclinerai cet honneur. Tant pis si elle se fâche. Ces espèces de recommandations au public puent le Dumas! Merci. Elle devrait assez me connaître pour s'épargner cette requête... Elle me charge de te rappeler ta promesse avec force compliments pour M. et Mme Commanville.

Nouvelles scies qu'on me fait pour l'Académie française! Cette fois, elle vient d'Augier! Pas si bête, moi, j'ai « des Principes ».

Adieu, pauvre chère fille. Continue à te promener et à te bien porter.

Ta vieille Nounou.

CCCXIV

Mardi, 11 heures, 12 septembre 1877.

Mon loulou,

. . . .

Mlle Caroline Espinasse (surnommée Coco) m'a bien chargé de te dire que : elle comptait te voir quand tu repasserais en chemin de fer. Une station (je ne sais pas laquelle) est tout près de sa maison. Elle veut venir pour te dire bonjour. Voici son adresse : Château de Ruat, Leteich (Gironde). C'est voisin d'Arcachon.

. . . .

Si tu reviens seule à Croisset, la rentrée ne sera pas drôle; je le sais par expérience. Il faudra te ruer sur la peinture.

J'ai vu l'enterrement de Thiers. C'était quelque chose d'inouï et de *splendide!* Un million d'hommes sous la pluie, tête nue! De temps à autre on criait « Vive la République », puis chut! chut! pour n'amener aucune provocation. On était très recueilli et très religieux. La *moitié* des boutiques fermées. Le cœur m'a battu fortement et plusieurs personnes comme moi étaient fort pâles. Il faut avoir vu cela pour s'en faire une idée. Nous en recauserons. Le philosophe Baudry est devenu *énergumène.* Il voudrait exiler Lizot en Californie, avec un Rabelais et un manuel de géologie, pour avoir interdit les conférences de MM. Reville et Siegfried. Les gens autrefois les plus modérés sont maintenant les plus furieux. Généralement on est suffoqué par la bêtise de Mac-Mahon. Je regrette que tu n'aies pas lu les journaux de la semaine dernière. Ils étaient curieux...

Le *Bien Public* nous sera envoyé à Croisset.

Pourquoi hâtez-vous votre retour? Jouissez de vos vacances. Tâche de rester quelque temps à Arcachon; l'air de la mer te fera du bien, ma pauvre fille.

Je te bécote fortement.

Vieux.

CCCXV

Croisset, lundi soir, 10 heures, 17 septembre 1877.

Mon loulou,

Me voilà revenu depuis tantôt, à 4 heures. Demain j'attends Laporte qui *m'apportera* son travail; il dînera et couchera ici. Puis après-demain, mercredi, nous filerons vers Séez. Quand serai-je revenu? Je n'en sais rien au juste. Car je voudrais cette fois en finir avec mes excursions de *Bouvard et Pécuchet*, et n'être pas obligé de retourner dans leur pays.

Écris-moi à Caen, poste restante.

Mon retour ici n'a pas été si amer que les autres fois. Pourquoi?

J'ai trouvé tout en bon état. Julio très propre. Son nouveau collier le rend superbe. La jeune Clémence m'avait (par mes ordres) préparé *ung* bain qui m'a fait grand bien.

Comme il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, ma pauvre fille! et peut-être allons-nous être encore une quinzaine! Il me semble que ton voyage t'a fait du bien? La migraine qui t'avait prise au départ des Eaux-Bonnes n'a donc pas eu de suite? car tu ne m'en parles pas dans ta lettre de samedi.

Je suis curieux de savoir ce qui résultera de l'incendie de la scierie Le Mire, relativement aux Affaires? Pour le moment, c'est bon, mais par la suite? Problème. Espérons que d'ici à ce qu'elle soit réédifiée, celle de la rue de l'Entrepôt marchera !

Puisque tu lis de la littérature légère, je te recommande premièrement de te repaître des *Amours de Philippe*, par Octave Feuillet. Je mettrai le volume dans ta chambre.

Mais ma plus grande recommandation est de te livrer, dès ton retour, à une peinture frénétique. L'Art avant tout, mon bibi, l'art avant tout.

D'après mon calcul, vous devez arriver à Paris demain soir. Cette lettre vous y souhaitera la bienvenue.

Adieu, pauvre chère fille, ta Nounou t'embrasse tendrement et va se coucher.

CCCXVI

Bayeux, lundi matin, 24 septembre 1877.

Te voilà donc rentrée dans le vieux logis, pauvre loulou! Y es-tu rentrée seule? Comment t'y trouves-tu? Dis-moi tout cela dans une lettre que tu m'adresseras à Falaise pour mercredi ou jeudi; il faut, à mon, avis que les esquisses[1] de Fortin et de la Judith soient avancées! Je compte être revenu dans huit ou dix jours. peut-être avant?

Nous nous levons à 6 heures du matin (*sic*) et nous nous couchons à 9 heures du soir. Toute la journée se passe en courses! la plupart en petites voitures découvertes où

1. Un portrait et une étude que j'étais en train de faire.

le froid nous coupe le museau. Hier, au bord de la mer, c'était insoutenable. Nous avons passé quatre jours à Caen et dans les environs. Le soir nous sommes arrivés ici par une forte pluie. Nous nous portons *très* bien et ne perdons pas notre temps. La seule débauche de la table est celle du poisson et des huîtres.

Laporte est « aux petits soins » : quel bon garçon ! Son activité brûlante me talonne pour que je finisse ici ma courte épître. Je te raconterai mon voyage plus longuement. Tu as su sans doute nos tribulations du départ. Aujourd'hui je vais tâcher de découvrir cette bonne Fanny. Demain nous nous mettrons à la recherche de l'emplacement du veau d'or [1].

CCCXVII

Falaise, samedi matin, 24 septembre 1877.

Oui, mon loulou, j'ai reçu tes deux lettres adressées à Caen, et ce matin la troisième datée de mercredi.

Mon bon compagnon m'a quitté avant-hier, devant être à Rouen aujourd'hui, à 1 heure, pour coopérer comme conseiller général à la confection des listes de prix. Son absence lui aurait coûté 500 francs d'amende.

Donc, je suis seul, pour la fin de mon voyage a{{tique. Hier j'ai revu, avec ravissement (le mot n'est pas trop fort), Domfront et ses environs. Aujourd'hui je vais me promener en voiture aux alentours de Falaise. C'est là

1. Voir *Bouvard et Pécuchet*, pp. 142-143 — « en 1715, relate dom Martin, un sieur Héribel exhuma, aux environs de Bayeux, plusieurs vases d'argile pleins d'ossements, et conclut (d'après la tradition et les autorités évanouies) que cet endroit, une nécropole, était le mont Faunus, où l'on a enterré le veau d'or ».

le pays de Bouvard et Pécuchet. Demain sera sans doute consacré à la même occupation. Puis j'irai à Séez, à Laigle et à la Trappe. Je t'assure que je ne perds pas mon temps! Monsieur est toujours levé *drès* 7 heures et se trimbale toute la journée en prenant des notes. J'ai vu des choses qui me serviront beaucoup. Bref, ça va bien, j'ai bonne *maine*=mine et un appétit qui effrayait Valère! Mon seul accident a été le bris de mon lorgnon.

J'ai vu Fanny qui m'a reçu avec une émotion de joie manifeste. Monsieur et Madame nous ont même invités à dîner. Elle a poussé des cris et des soupirs et n'en revenait pas d'étonnement! A plus tard les détails.

J'avais l'intention d'aller à Rabodanges, mais c'est trop loin et ce serait une journée de perdue.

Sans doute je serai revenu au bon vieux Croisset et près de la chère nièce, mercredi ou jeudi. Il m'est difficile de rien préciser, mais tu seras avertie. Monsieur, en rentrant, aura besoin de prendre *ung* bain.

Bonne pioche picturale, mon pauvre chat. Bonne santé et bonne humeur. Il me tarde de te revoir.

Ton Vieillard de Cro-Magnon.

CCCXVIII

Croisset, vendredi, 10 h. 1/2, 23 novembre 1877.

Mon pauvre Caro,

Mon épître ne sera pas longue, car il faut que je m'habille et que je déjeune pour aller à la Bibliothèque, où je retournerai probablement demain. Trois jours de suite à Rouen! Vois-tu ça! Y a-t-il, dans l'antiquité, de plus grands exemples d'héroïsme!

L'inauguration du buste du père Pouchet s'est très bien passée : un M. B... (qui n'est pas B... le médecin), a prononcé un discours stupide, un vrai morceau ! Celui de Pennetier était convenable, ainsi que celui du maire; mais le bon Georges a ému son auditoire par quelques paroles bien senties.

Parmi les autorités se trouvait Lizot, qui m'a *accablé* de politesses. Il a fendu la foule *deux fois* pour me serrer la main. Problème? Note que je n'exagère nullement : tout le monde l'a remarqué.

Le soir, j'ai dîné chez Pennetier, très bon dîner, avec Pouchet et M. X...? directeur de l'aquarium du Havre. Ce monsieur, qui a longtemps habité le Sénégal, nous a raconté des histoires de singe, adorables! une surtout, qui m'a transporté... et fait faire des réflexions philosophiques.

J'ai rencontré §§ tiste, à qui j'ai fait ta commission. Il m'a répondu : « Je suis flatté ! je suis flatté ! » en réplique à cette fin de phrase : « ... son indignation » (l'indignation de Mme Commanville).

G. Pouchet, pendant quelque temps, va aller toutes les semaines à l'aquarium du Havre. Je le verrai à la fin de la semaine prochaine. probablement.

A partir de demain soir, Monsieur ne veut plus bouger de son « antre », pour finir avant le jour de l'an mon *Archéologie;* je n'ai pas une heure à perdre.

Votre rentrée à Paris s'est bien passée, il me semble? Je suis content que tu aies fait une connaissance aussi agréable : on n'en a pas trop de cette nature. J'aime le jeune Lecomte, et je regrette de n'avoir pas été à la première de la reprise d'*Hernani :* le spectacle de cet enthousiasme m'aurait renforcé dans mes principes, ou du moins dans celui-ci : « le mépris de l'opinion contemporaine ».

Laporte m'a dit qu'on était, à Paris, de plus en plus indigné contre Bayard[1].

Allons, adieu; je n'ai que le temps de t'envoyer deux bons bécots.

Vieux.

Le jeune P... chante des hymnes en l'honneur de ta peinture. Mais des éloges! des éloges!

(Agence Nion.)

CCCXIX

Croisset, jeudi, 2 heures, 29 novembre 1877.

Mon loulou,

Ton mari est venu, hier, dîner à Croisset, et nous avons passé la soirée à deviser gentiment.

« Les Affaires » me paraissent prendre une assez bonne tournure? Il faut voir ce qui adviendra du côté de Mme Pelouze. Tâche d'être *extra-aimable* quand tu lui seras présentée, la semaine prochaine. C'est une bonne femme, avec qui il faut aller rondement.

...Si le voyage de Trieste s'effectue, vous serez peut-être partis avant que je ne sois retourné à Paris? où je vivrai seul pendant un bon mois.

Depuis ton départ, j'ai écrit à peu près cinq pages; il m'en faut encore huit avant de faire mes paquets et j'ai, de plus, bien des lectures à débrouiller...

Rien de neuf, mon Caro!. . . . . je continue mon existence de « petit père tranquille », d'autant mieux que Chevalier a tué sa tourterelle.

1. Le maréchal de Mac-Mahon.

Bidault, notaire, croit que je travaille tout au plus *une heure* par jour! il a exprimé cette opinion à ton époux. Vraiment, les bourgeois vous supposent trop de génie!

A propos d'imbéciles, je pense à Mac-Mahon et aux Jacques qui l'admirent. Comment! la bonne Flavie, elle aussi, croit à ce « sauveur »? Elle est sur la pente de la décadence; c'est triste!...

Tu me ferais plaisir d'écrire à mon disciple que tu es à Paris, pour qu'il vienne te voir et que j'aie de ses nouvelles. Passe chez Mme Brainne, toujours malade : ce sera aimable à toi.

Bouvard et Pécuchet vont bien. Le chapitre suivant se dessine dans ma tête et, pour celui que je fais, il me semble que je le tiens. Je ne comprends pas que tu sois si longtemps à tes rangements, et mon cœur d'oncle et d'artiste brûle de savoir l'opinion de tes professeurs sur tes œuvres de cet été.

Adieu, pauvre chérie.

Ta Nounou.

CCCXX

Croisset, mardi, 2 heures, 4 décembre 1877.

Mon pauvre chat,

Ta lettre est triste, et rien d'étonnant à cela, puisque je la reçois un mardi, jour, pour moi, néfaste; mais d'abord, causons de ce qui te tient le plus au cœur : la peinture, l'Art sacro-saint!

Pauvre loulou, tu as des ennuis à cause de ta peinture; mais, plus tu avanceras, plus ils augmenteront! L'histoire des Arts n'est qu'un martyrologe; tout ce qui est

escarpé est plein de précipices. Tant mieux! moins de gens peuvent y atteindre.

Ton parti est sage : « vole de tes propres ailes », avec le secours de Guilbert pour le dessin et, de temps à autre, un conseil de Bonnat.

Quant à de Fiennes, je souhaite que les choses s'arrangent, car ce serait bien embêtant et coûteux de déménager. Il sera toujours le plus fort, étant le propriétaire, c'est-à-dire ayant l'argent! *Jamais* on ne m'a fait, à moi, la moindre réparation. Tout est locatif! c'est convenu! Donc, il faut céder ou s'en aller, et surtout en finir avec toutes ces histoires imbéciles qui usent votre énergie, dont on n'a jamais trop pour des choses plus sérieuses...

Ernest désire que tu fasses le voyage de Trieste avec lui, parce qu'il s'agit là-bas d'une décision grave à prendre et que tu as « l'esprit des affaires » : c'est le mot qu'il m'a dit l'autre jour. Je préférerais avoir ta gentille société, pendant six semaines, ma chère fille. Néanmoins, je pense qu'il est raisonnable, pour une foule de raisons « majeures », de faire ce qu'il demande, « d'acquiescer » à son désir!

Ton oncle ayant tout à fait perdu le sommeil (par excès de pioche?), a pris, hier, un bain de deux heures et, de plus, s'est purgé, de sorte qu'il a un peu dormi cette nuit et se porte, ce matin, comme un charme.

Je suis très content de *Bouvard et Pécuchet;* mais que de chemin me reste encore à parcourir! que de livres à consulter! que de difficultés! Parfois, quand j'y rêve, la tête m'en tourne, et je me sens écrasé par le poids de mon ambition.

Et le père *Rabelais*, qu'en fais-tu?

Maintenant, qu'ai-je à te dire? Rien du tout. Julio dort dans mon fauteuil; il tombe une petite pluie fine. Je vais mettre ceci à la boite, recopier cinq pages (la visite

de Mme Bordin et du notaire, au musée), puis revêtir la robe de chambre du Moscove (laquelle fait mes délices) et m'étendre sur mon divan rouge afin de piquer un chien, si faire se peut.

Adieu, pauvre Caro.

Mme Pelouze n'a pas la prétention d'être une femme « supérieure » ; c'est toi qui en *es une!* Elle est seulement très aimable, qualité rare dans les deux sexes...

Fais la paix avec de Fiennes ! Dis-lui, comme Robert Macaire au gendarme : « Embrassons-nous, et que ça finisse ! »

CCCXXI

Croisset, dimanche, 3 heures, 9 décembre 1877.

Le brouillard blanchit mes vitres, comme une décoction de chaux. Pas un bruit, pas un souffle. Julio dort sur mon tapis et je viens de finir mes notes sur l'archéologie celtique. Ouf! à 5 heures je vais prendre *ung* bain pour tâcher de calmer Monsieur et faire qu'il puisse dormir. Mercredi prochain, anniversaire de ma naissance, Valère viendra dîner avec moi. Il apparaîtra par le bateau de 2 heures et nous travaillerons ensemble tout l'après-midi et toute la soirée. Il m'est fort utile pour le classement des notes qui figureront dans le second volume de *Bouvard et Pécuchet*. M'occupent-ils, ces deux imbéciles-là ! quelle pioche ! Par moments je me sens comme broyé sous la masse de ce livre ! Je ne crois pas être arrivé au point que je voulais, dans trois semaines ? N'importe ! je serai à Paris, au jour de l'an, pour embrasser ma pauvre fille.

Ta lettre de ce matin m'a fait plaisir. Tu m'y parais de

meilleure humeur. Comment! dans la même semaine Opéra, Opéra-comique, et Conservatoire! Voilà une existence!...

Un de ces jours, quand? je n'en sais rien, j'irai à Rouen pour reporter des livres à la Bibliothèque et je ferai une visite à l'Hôtel-Dieu! J'irai aussi voir l'Ange Mme Lapierre dont je n'ai pas entendu parler depuis notre dîner. Du reste, les Anges m'occupent très peu.

As-tu des révélations de mon disciple[1]? Quel drôle de petit bonhomme!...

Tous les matins j'ouvre le *Bien Public* avec l'espoir de la démission de Bayard! Il tient bon! Je finis par le trouver sublime, mais ce sublime-là est embêtant.

Adieu, pauvre Caro, je t'embrasse bien fort.

Ta vieille Nounou.

CCCXXII

Croisset, nuit de mardi, 19 décembre 1877.

Mon loulou,

Je compte partir de jeudi à dimanche de la semaine prochaine. Je ne sais pas encore le jour? Tout dépendra de *Bouvard et Pécuchet*. Mais tu peux, dès maintenant, commencer les préparatifs pour recevoir ton Vieux. Franchement, il est un peu éreinté. Sais-tu, depuis trois mois (le commencement d'octobre), combien j'ai pris de congé? *un*, celui où j'ai été à Rouen pour le buste du père Pouchet[2]. Il est vrai que je ne crois pas ma besogne

1. Guy de Maupassant.
2. Inauguré le mois précédent.

actuelle mauvaise, et je me *ronge* afin d'avoir fini mon celticisme à l'époque fixée. C'est bête d'avoir fixé une époque.

Hier, j'ai été à la Bibliothèque remettre des livres, au Musée d'antiquités pour du Vieux-Rouen, voir Mme Lapierre, plus Ange que jamais, converser avec Bidault... et faire une visite à ma chère belle-sœur. La brouille avec Saint-André a pour cause la politique, ce gentilhomme étant réactionnaire et s'étant livré à des violences de langage, intolérables, paraît-il.

Et demain je retourne à Rouen (!!!) pour déjeuner chez Houzeau, avec R. Duval et les Lapierre. Le susdit Houzeau m'a envoyé tantôt par un commissionnaire un billet, où il me supplie de lui octroyer cette faveur. J'ai accepté pour ne pas faire la bête, pour n'avoir pas l'air d'un poseur (concession qui produit beaucoup de sottises) et j'en suis vexé. Ça me dérange, une journée perdue! quand je n'ai pas une minute à perdre!

Si tu ne t'arrangeais pas avec Guilbert, mon vieux Foulongne (élève de Glaize et qui dessine très bien) pourrait te donner des avis, mais je crois Guilbert plus intelligent? Comme je suis content, ma chère fille, de voir ton amour pour l'« Art ». Plus tu avanceras dans la vie, plus tu verras qu'il n'y a que *ça !* Continue avec patience et ardeur. Dès le lendemain de mon arrivée, à ma première sortie, j'irai chez Bonnat; compte dessus, l'art avant tout, même avant les dames!

Oui, j'ai été content du renfoncement de Bayard. Est-il possible de caler d'une façon plus lourde? Quel message! C'est un chef-d'œuvre d'arrogance pour ceux qui l'ont dicté.

...Le jeune *** emplit la ville du bruit de ses débauches. Il porte « le déshonneur dans les maisons », mais interdit Rabelais, c'est bien.

Oh! misérables! où trouver une latrine assez vaste pour vous enfouir tous!

Bardoux est « au Pinacle »[1], je lui ai envoyé un mot de félicitations. Avez-vous pensé à lui expédier vos cartes de visite? ou même toi, un mot aimable? Cela me semble exigé par la bienséance.

Et puisque nous parlons d'amabilité, allez-vous en avoir excessivement pour le Vieillard de Cro-Magnon? Serez-vous gentils? M'entourerez-vous de fleurs et de jeunes filles? (Que deviennent-elles, tes jeunes filles?) et surtout ayez soin, pendant les repas, d'être spirituels et de me divertir par une foule de joyeux devis, menus propos, farces, historiettes, rapprochements ingénieux, etc.

Mais je verrai ta bonne chère mine. C'est le principal.

Adieu, pauvre chat.

Ta Nounou
te bécote.

N'étaient toi et les besoins de la littérature, je resterais ici indéfiniment, car je m'y trouve de mieux en mieux et n'éprouve pas du tout le besoin de la capitale.

CCCXXIII

Croisset, mercredi, 6 heures, 31 mai 1878.

Enfin, me voilà rentré dans mes Lares! Dieu merci! mais *je tombe sur les bottes!!!* Conséquence de mes deux jours passés à Paris, et surtout de la journée d'hier. Que de mal pour avoir une voiture! et quelle

1. Il venait d'être nommé ministre de l'instruction publique et des beaux-arts.

pluie! J'ai été obligé de refaire sécher mes habits au feu, pour les remettre ce matin.

Dimanche soir, j'ai dîné chez moi, tout seul, et je me suis couché dès 10 heures. Lundi, j'ai eu à déjeuner d'Osmoy qui m'a accompagné dans mes courses jusqu'à 4 heures. Il a été *charmant* d'esprit et de cordialité. Cela m'a fait du bien au cœur, car tu sais que Vieux est sensible. Bref, nous nous sommes séparés plus amis que jamais et il m'a promis de me faire une visite à Croisset le 12 juin. Le soir, j'ai eu à dîner mon disciple, qui a partagé mon petit pot-au-feu. J'avais rencontré dans la rue Victor-Hugo et Mme Drouet (laquelle s'est informée avec beaucoup d'insistance de Mme *de* Commanville). Bref, il n'y a pas eu moyen de refuser une invitation à dîner pour hier. Repas fort agréable. Absence de politique. Sympathie universelle.

A 11 heures et demie je suis arrivé ici, par un froid terrible. Mon déjeuner était prêt. Julio a bondi devant moi et m'a accablé de caresses. De 1 heure à 3, j'ai fait des rangements, puis dormi jusqu'à 5. Présentement je puis me remettre à l'ouvrage. Le jardin me paraît en bel état.

. . . .

J'étais invité par le Comité du Centenaire de Voltaire à orner de ma personne cette petite fête de famille. Mais j'ai préféré, malgré mon *culte* pour Voltaire, ne pas perdre deux jours sur le pavé de Paris et revenir dans ma vieille maison me mettre à la pioche. Tes prévisions se sont réalisées. Monsieur a lampé, à son déjeuner, toute une cruche de boisson.

Toutes les fois que tu recevras une lettre de moi à Chinon, dis à Mme de la Chaussée que je te charge de, etc., c'est convenu et exigé.

Adieu, pauvre loulou. Promène-toi et soigne-toi, rétablis-toi!

Et écris le plus souvent et le plus longuement que tu pourras au Vieillard de Cro-Magnon,

Au surnuméraire,

A ta Nounou,

A ta vieille bedolle d'oncle qui t'embrasse.

CCCXXIV

1878.

Oui, mon loulou, j'ai eu grand plaisir à me retrouver dans mon pauvre vieux cabinet. Je me promène dans le jardin qui est maintenant splendide. Je contemple la verdure et les fleurs et j'écoute les petits oiseaux chanter.

Ma « bonne », qui est très gentille et très douce, est dans le ravissement de « la campagne ».

Mes deux premiers jours ont été occupés à mes travaux d'architecture pour Mme Pelouze[1]. Je crois (sans me vanter) avoir fait quelque chose d'ingénieux, et qu'elle sera contente?

Hier soir *enfin*, je me suis remis à *Bouvard et Pécuchet!* Il m'est venu plusieurs bonnes idées. Toute la médecine peut être faite dans trois mois, si je ne suis pas dérangé. Les affaires me semblent en bonne voie? et peut-être allons-nous, bientôt, sortir de notre gêne et de notre inquiétude.

Ce soir, j'ai dîné chez Mme Lapierre. Son mari m'a paru plein d'ardeur pour nous obliger. A la fin de la semaine, j'irai avec eux au Vaudreuil. Demain, j'attends ce bon Laporte à déjeuner. Il me ramènera Julio.

1. Un projet de fontaine renaissance pour Chenonceaux dont mon oncle fit une description très détaillée.

...Tantôt, sur l'*Eunion*, vue de Caudron, et celle d'une procession qui se traînait en psalmodiant le long du bord de l'eau.

Quelle chaleur ! on tombe sur les bottes. Ernest t'a-t-il raconté l'histoire du père Briant mordu par son âne ? Ils ont pendu l'âne pour le punir, comme les Carthaginois crucifiaient les lions.

Je te plains, pauvre chat, d'être à Paris. On est si bien à Croisset. Quelle paix ! et puis, plus de redingotes à mettre ! plus d'escalier à monter ! Mais la semaine prochaine je vais perdre encore trois ou quatre jours ! j'en enrage d'avance. Espérons que c'est la fin.

Là-dessus, bonne nuit, chère Caro. Je retourne à ma page. Serviteur !

Ta Nounou te bécote.

CCCXXV

Croisset, nuit de lundi 11 juin 1878.

. . . .

Puisque tu te plais à Chinon, pourquoi n'y pas rester jusqu'au 16 ? Profite des bons moments, ils sont rares.

Que vas-tu faire ? et qu'allez-vous faire ? Vous me semblez bien incertains, quant à vos projets de voyage ? J'imagine que tu vas d'abord voir un peu l'Exposition et le Salon, bien entendu. Mais ensuite, iras-tu directement à Plombières ou à Royat ? Ou bien reviendras-tu dans le pauvre vieux Croisset qui est maintenant très beau et où je vous plains de ne pas être. Le seul événement de ma semaine a été hier, ici, le dîner de Lapierre. Leur môme, qu'ils m'ont amené, ne m'a pas diverti du tout, mais pas du tout. Son excès d'activité surexcitée par

Julio, et d'ailleurs bien naturelle à son âge, comme dirait Prudhomme, m'empêchait de parler, me faisait battre le cœur. Comment des parents sont-ils assez égoïstes pour infliger à leurs amis des supplices pareils? Mais il est convenu que les célibataires seuls sont égoïstes! A 9 heures 1/4 je me suis retrouvé dans ma solitude avec plaisir. Voilà le vrai.

Mes bonshommes se portent bien, mais c'est peut-être leur faute. Je ne dors pas assez. Pas plus de cinq heures la nuit, et à peine deux dans le jour...

Aujourd'hui, fête à Dieppedalle. Il a passé beaucoup de monde et de bateaux sous mes fenêtres. Comme j'avais tout à l'heure extrêmement froid aux pieds, je viens de me faire du feu. Voilà les dernières nouvelles.

CCCXXVI

Croisset, 21 juin 1878.

Mon loulou,

Commençons par gémir sur la chaleur, ou plutôt de chaleur! Comme vous devez en souffrir, et que je vous plains! Dépêche-toi d'arriver ici, ma chère fille, pour humer la verdure et te reposer.

Hier, j'ai *cuydé* crever d'étouffement. Monsieur avait pris sans doute trop de moules? Elles n'étaient pas mauvaises, puisque mon nombreux domestique ne s'en est pas aperçu; mais moi, j'ai été fortement gêné. Aujourd'hui il n'y paraît plus et je pioche *Bouvard et Pécuchet*. Ma médecine est esquissée. Demain je me mets aux phrases. Ça fera de quatorze à seize pages en

tout, c'est suffisant. Oh! si ce livre n'est pas assommant, quel livre!

Ce matin, j'ai reçu deux articles élogieux sur les *Contes*, un dans le *XIXe Siècle*, et l'autre dans l'*Officiel* de Mme Daudet; de plus, une lettre de félicitations de Du Camp.

Je me réjouis à l'idée d'embrasser mon poulot lundi, vers 5 heures, et j'attends dimanche matin un billet me confirmant cette bonne nouvelle. Voilà tout ce que j'ai à te dire, ma chère fille.

Une seule chose me chiffonne dans votre retour à Croisset : c'est que j'ai peur que vous remettiez indéfiniment votre voyage aux Eaux et que les Eaux ne coulent sans vous, ce qu'il ne faut pas faire.

La maison est prête et vous attend.

J'ai eu la visite de Carrière[1], lundi, et hier j'ai passé quatre heures de suite, sans bouger, à la bonne Bibliothèque de Rouen, d'où j'ai emporté des livres que j'avale en ce moment.

Adieu, pauvre chérie. Je t'embrasse bien fort.

Vieux.

CCCXXVII

Paris, 5 septembre 1878.

Quelle chaleur! je tombe sur les bottes. J'ai à peine le temps de m'habiller pour aller dîner chez la Princesse. Hier j'ai passé toute la journée seul à l'Exposition, perdu de rêveries devant les statuettes antiques, et le

1. Auguste Carrière, professeur à l'école des langues orientales.

soir j'ai dîné chez Mme Brainne avec George Pouchet.

Ce matin impossible de voir Bardoux.

Déjeuner chez Charpentier avec Goncourt.

De Fiennes revenant demain soir, je le verrai samedi.

Ernest a-t-il repris le bail? Quels sont nos droits?

J'ai reçu aussi le billet de faire part de Guilbert. Où faut-il lui envoyer des cartes?

Adieu, chérie, je t'embrasse.

Ton Vieux.

Bonne pioche, et pas de désespoir.

CCCXXVIII

Paris, mardi matin, 1878

Mon loulou,

C'est fini! l'appartement est rendu et l'écriteau « à louer » suspendu à la porte. Paul a reçu mes explications, et je lui ai promis un petit cadeau s'il obtenait du futur locataire 3,000 francs. Cette perspective me paraît l'emplir de zèle?... De Fiennes déplore votre départ. Il a été fort aimable. J'ai eu beaucoup de mal à obtenir de lui un rendez-vous, parce qu'il était « accablé d'affaires, avait la colique, se rendait à la messe ».

Tu peux me remercier. La chose est bien faite. J'ai eu chez Charpentier une déception, en ce sens que *maintenant* il n'a pas de tirage à faire de mes œuvres. Mais l'édition de luxe de *Saint Julien* est décidée pour cet hiver.

Autre histoire. Avant de porter la Féerie à la *Revue philosophique*, je tente une dernière fois de la donner à

un théâtre : Winschenk, directeur de la Gaîté, m'a promis de la lire, dès que j'aurai retiré le manuscrit des mains de notre « sympathique ministre »[1], personnage volatil et insaisissable.

Aujourd'hui, à 3 heures, j'ai rendez-vous avec Lemerre pour les poésies de Bouilhet et pour *Salammbo*. Tu vois que je suis dans « les affaires », que le tonnerre de Dieu écrase ! car c'est un beau sujet d'abrutissement et d'humiliation.

Mais, dans quelques jours, je serai revenu dans mon vieil asyle, et je reprendrai *Bouvard et Pécuchet* avec violence, et j'exciterai ma chère fille à la Peinture, *car il n'y a que ça*, l'Art ! J'ai mis de côté pour te le montrer un article abominable (mais juste) paru hier dans l'*Événement* contre Maxime Du Camp. Il m'a fait faire des « réflexions philosophiques » et j'ai eu envie de *faire dire une messe* d'action de grâces, pour remercier le ciel de m'avoir donné le goût de l'Art pur. A force de patauger dans les choses soi-disant sérieuses, on arrive au crime. Car l'*Histoire de la Commune* de Du Camp vient de faire condamner un homme aux galères; c'est une histoire horrible. J'aime mieux qu'elle soit sur sa conscience que sur la mienne. J'en ai été malade toute la journée d'hier. Mon vieil ami a maintenant une triste réputation, une vraie tache ! S'il avait aimé le *style*, au lieu d'aimer le bruit, il n'en serait pas là...

Je t'embrasse.

1. Bardoux.

CCCXXIX

Paris, 14 septembre 1878.

Ma chérie,

. . . .

Bardoux ne t'a pas répondu parce que les commandes se font au mois de décembre. Tu en auras *une*. Il s'entendra à ce sujet avec Guillaume. Il m'a promis de nommer Laporte inspecteur pour les classes de dessin en province (places nouvelles dont la création doit être ratifiée par les Chambres). Il s'est justifié sur d'autres points. Bref, je l'ai trouvé charmant.

Je dois déjeuner chez lui à la fin de la semaine prochaine, avec sa mère. C'est à ce moment-là, dans une dizaine de jours, que je dois avoir la réponse de Winschenk auquel j'ai remis hier mon *manuscrit*.

Le citoyen Lemerre a manqué au rendez-vous qu'il m'avait donné. Il faut qne j'y retourne après-demain. Que de courses ! et une chaleur !

Je ne m'étonne pas du tout que tu trouves tes compagnes un peu bornées. C'est l'effet que me produit maintenant *tout le monde !* et puis, mon loulou, nous avons l'habitude des conversations fortes. Le parallèle que nous établissons involontairement n'est point à leur avantage !

Il y a au Musée de Rouen un Ribéra authentique. Veux-tu que je demande pour toi aux Beaux-Arts la commande d'une copie de ce tableau ? ça ne te dérange-

rait pas cet hiver. L'histoire du portrait de Corneille ne me paraît pas claire[1] ?

Je n'ai que le temps de t'embrasser, ma chère fille.

Ton vieux compagnon.

CCCXXX

Saint-Gratien, 19 septembre 1878.

Aujourd'hui et demain je ne vais pas à Paris, mais j'y serai samedi pour déjeuner chez Bardoux. Après quoi, j'irai chez *mes deux* éditeurs et chez Winschenk. Et dimanche j'espère dîner avec ma pauvre fille dont je commence à m'ennuyer.

Si tu as quelque chose à me dire, tu peux donc me l'écrire. Je recevrai ta lettre à temps.

J'ai passé une partie de la nuit à lire le roman de Feuillet qui est ineffable de bêtise. Tous les jours, il vient du monde pour voir le logement. Mais, jusqu'à présent, rien de sérieux.

J'ai mal à la tête et je vais piquer un chien.

A bientôt donc, mon Caro.

Ton vieil oncle qui t'embrasse.

CCCXXXI

Jeudi, 3 heures, 30 novembre 1878.

Eh bien, mon pauvre chat, commences-tu à te reconnaître un peu? Vous fait-on une cuisine passable?

1. Ce fut la copie de ce portrait que j'obtins; elle est au musée du Petit-Couronne, dans la maison où vécut Pierre Corneille.

Mlle Julienne a-t-elle au moins le talent de balayer? As-tu revu quelques-unes de tes amies? etc., etc. Ernest a-t-il pensé à aller chez M. Guéneau de Mussy? a-t-il faim? mange-t-il des beefsteak? Et la peinture, il ne faut pas l'oublier, cette pauvre bonne vieille peinture, consolatrice?

Quant à moi, ma vie s'est passée de telle sorte depuis trois jours, qu'il m'est impossible de me rappeler rien. Car il n'y a eu rien, absolument rien. Le plus grand épisode (ou plutôt le seul) a été ce matin une dégueulade de Julio sur le tapis de la salle à manger. Je n'ai pas même aperçu, par mes carreaux, le moindre profil connu. Hier, comme il faisait très beau, j'ai fait après le déjeuner une longue promenade dans les cours. Pendant une heure, j'ai roulé sous mes galoches les feuilles tombées, j'ai admiré le ciel bleu, la rivière et les coteaux, et surtout humé à pleins poumons le bon air frais qui sentait la verdure.

Les élagages que l'on a faits dans « les points de vue » sont réussis. Par moments je jouis beaucoup de la nature. Pourquoi?

Le travail marche bien, et si je cõntinue j'aurai fini la première partie dans une quinzaine. Mais la journée de lundi n'a pas été drôle, pauvre Caro!

J'ai eu, dans l'après-midi, une violente crise d'amertume, en songeant à mon isolement! J'étais fait pour goûter toutes les tendresses; j'en suis trop sevré souvent.

Mlle Julie s'est beaucoup inquiétée de votre voyage (elle avait cru que vous aviez manqué le chemin de fer, parce que l'élagueur avait dit vous avoir rencontrés sur la place de la Madeleine, à 9 heures du matin); puis elle s'inquiète de ton installation : « C'te pauvre Caroline! faut espérer que ça s'arrangera! car enfin!... sapristi! »

Le tout coupé par des soupirs qui durent chacun dix minutes.

Pour réparer tes violences, j'ai ce matin rajusté moi-même ma sonnette, et comme je manquais de fil de fer j'ai sacrifié un des *ringards !*

Je continue à faire bon ménage avec une femme d'idem.

Et ton petit Bonnehôm
t'embrasse.

CCCXXXII

Croisset, nuit de vendredi, décembre 1878.

Chérie,

J'ai eu tantôt une petite déception en ne voyant pas arriver Ernest vers 7 heures; ce sera peut-être pour demain ? Depuis dimanche matin ma solitude a été absolue. Aussi je pioche raide ! Avant-hier trois pages ! et aujourd'hui une ! J'espère au jour de l'an n'en avoir plus que sept à écrire de mon satané chapitre ! Je me demande si personne a jamais travaillé et vécu comme moi ? Je trouve que je tourne au *phénomène.* Ma seule distraction consiste, tous les soirs, après mon dîner, à causer du vieux temps avec Julie. Aujourd'hui elle m'a parlé de Marmontel et de la *Nouvelle Héloïse*, chose que ne pourraient faire beaucoup de dames, ni même beaucoup de messieurs. Elle voudrait savoir si tu as vu sa nièce ?

Quant à ton voyage, pauvre fille, ne te gêne pas. Je hais l'oppression et les anniversaires sont une bêtise.

N'ayant point encore de calendrier, j'ignore l'époque; cependant, si les jours gras sont trop loin, le temps va me paraître bien long avant d'embrasser la nièce ! Et puis, vers le milieu de février, j'ai envie de donner un

festival aux amis de Paris (il a été raté l'année dernière) et je leur dois bien ça, car je dîne chez eux, souvent, sans leur rendre jamais leur politesse.

(As-tu lu l'article splendide de Zola, paru il y a eu mardi huit jours; tâche de te le procurer. Et que dis-tu de Mme Roger[1] qui me l'a copié et envoyé aujourd'hui même?)

Conclusion : viens quand tu voudras. Je ne crois pas commencer ma saison de Paris avant la fin de mars? encore trois mois et demi.

Pour ce qui est de la peinture, malgré l'avis de Bonnat, fais le portrait du P. Didon (si tu t'en sens les forces, bien entendu) et travaille autre chose que les têtes. Il ne s'agit pas de réussir, mais de se perfectionner. Quel soulagement quand tu vas être, toute seule dans ton atelier, comme une petite mère tranquille. Oui, « l'Art est un dieu jaloux », tu as raison; j'en sais quelque chose, moi qui lui ai tout sacrifié — à l'art! et encore à quoi, ou mieux à qui? à loulou.

Verras-tu Mme de Hérédia[2]? Fais-m'en la description.

Ne t'inquiète pas du vieux manuscrit de l'*Éducation*. Il est écrit des deux côtés, n'est-ce pas? dans ce cas-là, tu peux le brûler[3].

Ah! les Thermopyles[4], avec ce bon Pouchet, c'est un rêve! Mais dans dix-huit mois ne serai-je pas trop vieux pour l'accomplir? Ça me ferait pourtant du bien de prendre un peu d'air et de reposer mon malheureux cerveau.

Ta vieille Nounou t'embrasse.

1. Mme Roger Des Genettes, une amie. Voir *Correspondance*.
2. Femme du poète José-Maria de Hérédia.
3. Malgré ces paroles, je l'ai conservé.
4. Il désirait écrire la bataille des Thermopyles, et, d'abord visiter l'endroit.

CCCXXXIII

Nuit de samedi, 1878.

. . . .

Non ! Vieux n'est pas gai ! Vieux n'est pas gai ! Il serait temps d'avoir des idées plus folichonnes. Quand sera-ce ? Quand le « soleil reluira », comme tu dis. Mais reluira-t-il ?

Je crois que la métaphysique ne contribue pas médiocrement à ma *sombreur ?* Ce défilé d'absurdités est vraiment attristant ! J'ai rarement travaillé sur des matières plus ardues. C'est un « cassement de tête », comme disent les bonnes gens ; et j'en ai encore pour longtemps ! Le bon Pouchet m'a envoyé un nouvel ouvrage sur Berkeley ; j'en alterne la lecture avec celle de Kant, et d'un résumé de Philosophie matérialiste par Lefebvre, lequel déchire ces pauvres sceptiques. Pour me récréer, j'étudie le catéchisme de persévérance de Gaume et la gymnastique d'Amoros. Voilà tout !

Ce brave P. Didon voulant suivre mes conseils ! Encore un *disciple* de plus ! c'est drôle.

Parmi les cartes de visite, envoie-moi celle de Ziéger pour que je sache son adresse ; c'est le mari de l'Alboni. Je tiens à lui rendre sa politesse.

Vois ce qu'est la brochure, tu m'en écriras le titre.

J'ai reçu des lettres du jour de l'an de la Princesse (qui s'informe de toi), de Goncourt et de Daudet (celle-là exquise et farce). J'oubliais Mme Régnier qui ira à Paris vers le 15 courant. Julie se loue beaucoup « des bontés » que tu as eues pour elle. La jeune Suzanne re-sourit plus amicalement que jamais et me sert très bien. Le

temps est doux et Monsieur brûle moins de bois; il va présentement se coucher, car les yeux me cuisent et ma pauvre cervelle n'en peut plus.

Bon courage, ma chère, et bonne santé. Ne t'éreinte pas trop à tes changements.

Ta vieille Nounou.

Tu m'écriras souvent, n'est-ce pas? Tes lettres me seront une grande distraction dans ma solitude.

CCCXXXIV

Croisset, 16 décembre 1878.

Il est bien tard et mon feu s'éteint. N'importe! Je veux écrire à ma chère fille afin d'avoir d'elle une épître.

Ton mari a dû te donner de mes nouvelles avant-hier et Tourgueneff m'a promis d'aller te voir aujourd'hui.

Son départ pour la Russie m'attriste beaucoup, car il ne sait quand il reviendra? Il a peur d'avoir dans sa jolie patrie des désagréments politiques, c'est-à-dire d'être colloqué dans ses terres indéfiniment. Nous avons passé ensemble vingt-quatre heures charmantes. Quel brave homme et quel artiste!

Il m'a redonné du cœur pour *Bouvard et Pécuchet*, ce dont j'ai grand besoin, car, franchement, je tombe *sur les bottes*, ma pauvre cervelle n'en peut plus! il faudra que je me repose! (depuis tant d'années je travaille sans relâche!) Mais quand sera-ce? *ma religion* n'avance pas. Jamais je ne verrai donc la fin de ce gredin de chapitre qui est d'une composition infernale. Et puis je suis *déchiré* entre la Foi et la Philosophie, voulant être aussi sympathique à l'une qu'à l'autre, c'est-à-dire qu'il y en ait pour les deux bords.

L'histoire du P. Didon ne me surprend nullement, au contraire! et elle renforce mes théories. Du moment que vous vous élevez, *on* (l'éternel et exécrable *on*) vous rabaisse. C'est pour cela que l'autorité est haïssable essentiellement. Je demande ce qu'elle a jamais fait de bien dans le monde? Aussi ton bonhomme d'oncle est-il révolutionnaire jusque dans les moelles.

Mais quelle réclame pour mon loulou que le portrait du Révérend! Médite-la et soigne-le!...

Tes présents de bouche ont été bien reçus et nous avons fêté ma 58e dignement. Gertrude m'a renvoyé ce matin une charmante lettre. Mais il est trop tard pour lui répondre ce soir.

Flavie t'a-t-elle parlé de celle que je lui ai écrite.

La maison n'est pas précisément chaude. On est transi rien qu'à traverser la grande salle à manger.

Suzanne me soigne très bien, et Fortin vient me voir souvent.

Adieu, pauvre chat. Je t'embrasse bien fort.

Ton Vieux.

CCCXXXV

Croisset, jeudi, 2 heures, 18 janvier 1879.

Comment, chérie, je te dois plusieurs lettres? Ton reproche est aimable, mais injuste, et à propos de lettres, je suis *tanné* d'en écrire! J'ai envie de publier, dans les journaux, que je ne répondrai plus à aucune : quatre aujourd'hui! six hier! autant avant-hier! mon temps est mangé par ce gribouillage imbécile.

Avec tout ça, *Bouvard et Pécuchet* n'avance pas. Je

succombe sous la théologie! et je t'assure, loulou, qu'il faut avoir la tête forte et vaste pour coordonner et rendre plastiques toutes les questions qui sont à traiter dans ce gredin de chapitre-là! J'en viendrai à bout, je crois? Mais quand sera-t-il fini, ce chapitre IX? Ne le sais! et il se pourrait très bien que je n'*allasse* à Paris qu'au milieu de l'été prochain?

Pour ne plus penser pendant deux ou trois heures à la Religion (car j'en rêve la nuit, et à mes repas j'en mange avec mon fricot), j'ai invité Fortin à dîner pour aujourd'hui.

Monsieur commence à ne plus dormir, bien que tous les jours je m'astreigne à une demi-heure de promenade. N'importe, le physique et le moral sont bons.

Ah! ma chère Caro, ma chère fille, j'en ai gros sur le cœur, pourtant! et je voudrais bien me soulager!

Je satisfais mon besoin de tendresse, en appelant Julie après mon dîner, et je regarde sa vieille robe à damiers noirs qu'a portée maman. Alors je songe à la bonne femme, jusqu'à ce que les larmes me montent à la gorge. Voilà mes plaisirs. Ma vie est rude, franchement.

La tienne n'est pas douce non plus, pauvre chérie. Mais tu es jeune, toi, par conséquent plus forte. Je te remercie bien de ta gentille lettre de ce matin. Elle m'a un peu desserré le cœur. La vente[1] se fera-t-elle? lundi? j'en doute. Ce sera encore remis à plus tard! et en attendant, comment vivre?

Au milieu de ces tristesses, je continue ma métaphysique, Kant, Hégel, Leibnitz. Ce n'est pas drôle, et j'en suis *accablé*. Hier j'ai travaillé quatorze heures. Je suis solide, apparemment...

Ce matin, la pluie a de nouveau traversé le plafond de

1. Mon mari s'était décidé à vendre sa scierie.

la chambre de ton mari. Le pauvre Corneille sur le chevalet au milieu commençait à recevoir de l'eau, quand Suzanne est entrée par hasard. Nous l'avons sauvé, et je vois qu'il n'y paraîtra pas? J'ai eu une belle peur.

Encombrée comme tu l'es dans *notre* logement, comment vas-tu faire pour peindre? J'ai reçu une lettre de Toudouze charmante, oui charmante. Les amis de Paris s'ennuient de moi, et me réclament. Quand les verrai-je?

C'est ce soir la première de l'*Assommoir*[1]. Je voudrais bien y être. Mais?... Ainsi, de suite. Enfin, attendons la vente. Je prendrai de quoi être un peu libre de mes actions, pendant quatre ans, et puis, après, à la grâce de Dieu. Mais quant à cela, j'y suis *résolu* par exemple, et là-dessus je ne céderai pas, car je ne *peux* plus vivre dans des conditions pareilles...

J'attends demain à 2 heures le bon Laporte, et d'aujourd'hui en huit, Houzeau, Pouchet et Pennetier à déjeuner. Ce que tu me dis de Mme M** m'afflige, mais ne m'étonne pas. Le Vice est toujours puni, la Vertu aussi. Quant à la pauvre mère Tardif[2], tant mieux pour elle de n'être plus de ce monde (il ne faut plaindre la mort que des heureux, c'est-à-dire celle de fort peu de gens); je me rappelle avec douceur les moments que j'ai passés chez elle autrefois, et j'ai envie « de faire dire une messe à son intention », sérieusement... Je ne vois plus rien à te conter, mon pauvre loulou. Mets à exécution ton projet de m'écrire longuement deux fois par semaine.

Maintenant, je vais reprendre l'examen de *Leibnitz*, par Condillac, lequel vaut mieux que sa réputation, puis

1. Elle fut remise au surlendemain.
2. Une vieille amie de la famille.

relever mes notes dans le traité *Des Apparitions*, le Dr Calmet, etc.

Et je t'embrasse bien tendrement.

Ta vieille Nounou.

Es-tu remise de tes émotions de funérailles? Quand se marie ton élève? As-tu trouvé un atelier? Que dit Bonnat de tes œuvres?

Il commence à faire un joli froid, et je brûle beaucoup de coke (rien de Paul de Kock).

CCCXXXVI

21 janvier 1879.

Chérie,

. . . .

Commences-tu à y voir clair, dans ton déménagement? N'es-tu pas bien fatiguée, pauvre loulou? Enfin tu as fait ce que tu as voulu, tu as loué ton appartement!

...Nous ne pouvons rien dire, ni faire aucun projet, même à courte échéance, tant que la vente n'aura pas eu lieu! Il me tarde bien qu'elle soit terminée! Quand ce sera fini, j'aurai toujours quelques milliers de francs qui me permettront d'attendre la fin de *Bouvard et Pécuchet*. La gène où je me trouve m'irrite de plus en plus, et cette incertitude permanente me désespère. Malgré des efforts de volonté gigantesques, je sens que je succombe au chagrin. Il est temps que ça finisse. Ma santé serait bonne si je pouvais dormir. J'ai maintenant des insomnies persistantes; que je me couche tard ou de bonne heure, je ne puis plus m'endormir qu'à 5 heures

du matin. Aussi ai-je mal à la tête tout l'après-midi. Je lis et je prends des notes démesurément Hier soir, je me suis promené sur le quai au clair de lune, malgré le froid qui était violent, mais la beauté de la nuit était irrésistible, et tout à l'heure après mon déjeuner, j'ai fait un grand tour dans le jardin. Mais ma compagnie m'attriste : mieux vaut celle des bouquins.

Vendredi et samedi, mon état nerveux et mental (*sic*) m'a fait peur. Je rabache intérieurement les mêmes récriminations! et je me roule dans le chagrin sans discontinuer. Puis je me remets à mes livres, je tâche de composer mon chapitre. Alors, comme l'imagination est en jeu, au lieu de s'appliquer à des êtres fictifs, elle s'applique à moi, et ça recommence!

Inutile de se plaindre! mais il est encore plus inutile de vivre! Quel avenir ai-je maintenant? A qui même parler? Je vis tout seul comme un méchant, et ce n'est pas près de finir, car il faudra bien que j'aille à Paris, pendant deux mois cette année, si je veux finir *Bouvard et Pécuchet*, et alors vous reviendrez ici, de sorte que je serai peut-être jusqu'au milieu de mai sans voir ma pauvre fille. Quant à vivre tous les trois dans le petit logement de Paris, cela est matériellement impossible (n'y ayant pas même de chambre pour la cuisinière). Au moins ici rien ne m'agace, et là-bas il n'en serait pas de même.

C'est ton anniversaire, ma pauvre Caro? Tu es née au milieu des larmes, ça t'a porté malheur! Allons, adieu, je m'attendris trop, mais je suis bien las de faire des efforts, de me tendre, de *vouloir*, et pourquoi? A quoi ça sert-il? A qui cela fait-il du bien?

Je t'embrasse bien tendrement.

Vieux.

CCCXXXVII

Nuit de mardi, 1 heure, 1879.

As-tu enfin terminé ton déménagement, ma pauvre fille? Es-tu un peu tranquille? et le point de côté qu'avait ton mari est-il passé? Quel temps il a fait à Croisset! neige, pluie et inondation! La cour est aux deux tiers couverte d'eau. Depuis qu'il dégèle, c'est le brouillard; le bateau de Bouille se repose.

Hier, cependant, comme il me fallait à toute force avoir des livres, je me suis mis en route, et j'ai pataugé dans Rouen, sous la pluïe, pendant une heure, avec un paquet de bouquins sur le bras, sans pouvoir trouver de fiacre. Et puis... la vue de Rouen! la vue de Rouen par le dégel, quelle abomination!

Tu penses bien que, par un temps pareil, je n'ai aucune visite, et un événement, si petit qu'il soit, ne se présente pas dans ma plate existence, peu ornée de distractions. Elles manquent trop, franchement! mais qu'y faire?

La lecture de l'Encyclique du Saint-Père m'a pourtant beaucoup réjoui. Lis-la, et tu verras de quelle manière il entend le progrès social. J'ai fini aujourd'hui le *Catéchisme* de l'abbé Gaume : c'est énorme! Il y a dans la seconde partie un petit cours d'histoire qui est soigné. Ce sont là des intermèdes à mes lectures philosophiques; si elles durent encore deux ou trois mois, je serai d'une force honnête; mais je vais avoir bientôt épuisé tout ce qui peut me servir à la Bibliothèque de Rouen. Depuis deux jours, je prépare mon chapitre; mais je ne suis pas près de l'écrire!

Voilà deux fois que tu me parles de ton « bon moral », ma chère fille. Est-ce vrai ? Ordinairement, on ne se vante pas de ces choses-là ! Moi, je voudrais pouvoir en dire autant, et le travail n'y fait rien. La tristesse me ronge : voilà le vrai. Fortin ne veut pas me donner d'opium, prétendant que ça me congestionnerait trop. Cependant je voudrais bien dormir, car, dimanche, j'ai fait une promenade (mauvaise hygiène pour ma cervelle) et, ce matin, j'ai pris un bain. Vais-je être calme dans mon lit ? Problème.

Le bon Tourgueneff m'a écrit qu'il viendrait au commencement de la semaine prochaine. Je ne compte pas dessus. Cependant, sa lettre était bien tendre.

Tous les jours j'apprends la mort de quelqu'un que j'ai connu ou fréquenté ; depuis huit jours, voici la liste : Marc Fournier, Flammarion, Latour, *Préault*, etc. !...

Vieux.

CCCXXXVIII

Lundi soir, 6 heures, 1879.

Mon loulou,

J'ai peur que le *Nouvelliste* n'insère un entrefilet qui te donnerait de l'inquiétude : je me suis donné samedi, en glissant sur le verglas, une *très forte entorse* avec fêlure du péroné ; mais je n'ai pas la jambe cassée.

Fortin (que j'ai attendu quarante-huit heures) me soigne admirablement. Laporte vient me voir très souvent et couche ici ; Suzanne me soigne très bien. Je lis et je fume dans mon lit, qu'il me va falloir garder pendant *six semaines !*

Je serais *très contrarié* si un de vous deux se dérangeait pour venir : ça n'en vaut pas la peine. *Je ne le veux pas*. Inutile de dépenser son argent à ça. Mon accident est le moindre de mes soucis et le plus léger de mes chagrins, ou plutôt n'est pas un chagrin, une simple contrariété. Quand je me serai fait faire une planche idoine pour écrire dans mon lit, je t'enverrai plus de détails; après-demain sans doute.

Je t'embrasse bien fort.

Ton vieil oncle
qui n'a pas beaucoup de chance.

CCCXXXIX

Jeudi, 11 heures, 1879.

Ma pauvre fille,

Tu as dû recevoir, hier soir, un télégramme de Philippe? Je vais bien. Le gonflement (il était d'abord énorme, ça ressemblait à un éléphantiasis) disparaît, le sang se résorbe d'une manière rapide. Dans une douzaine de jours je pourrai m'asseoir dans un fauteuil; on me fera une *botte d'amidon* dans laquelle ma jambe sera prise. Quant à pouvoir marcher, je n'aurai pas ce plaisir avant six semaines, au plus tôt, et je boiterai peut-être pendant trois ou quatre mois.

Fortin me soigne admirablement bien. Le bon Laporte s'en va de temps à autre pendant vingt-quatre heures, puis revient et ne me quitte pas. Il a fallu, les deux premières nuits, le forcer à se coucher! Suzanne se montre très dévouée, très gentille. Enfin, je suis, de toutes les manières, aussi bien que possible.

Ce qui m'a le plus vexé dans mon accident, c'est le *Figaro*. Quels imbéciles ! et Lapierre avait eu l'attention de n'en rien dire, sachant mon horreur pour ce genre de *réclames !* Oui, Villemessant a cru peut-être m'honorer, me faire plaisir et me servir. Loin de là ! je suis HHIindigné ! Je n'aime pas à ce que le public sache rien de ma personne : « Cache ta vie » (maxime d'Épictète).

Hier j'ai reçu quinze lettres, ce matin douze, et il faut y répondre ou y faire répondre. Quelle dépense de timbres !

Mon moral est excellent, *meilleur* qu'auparavant (*sic*). Laporte s'étonne de ma patience, de mon caractère angélique. Mais ces choses-là ne révoltent ni mon esprit, ni mes nerfs, ni mon cœur : donc, je n'en souffre pas ! voilà le vrai. Je me suis fait faire une table, et tu admirerais mes petites inventions. Comment peins-tu le père Cloquet ? en robe, ou en redingote ?

Je t'attends samedi, mon loulou. Ça me fera bien plaisir de te voir arriver, mais grande peine de te voir partir.

Amitiés à Ernest. *Que fait-il ?* Voilà qui est plus sérieux que ma guibole cassée.

Ton vieil éclopé et grabataire,

Vieux.

CCCXL

1879.

Mon loulou,

Je n'attends pas une lettre de toi pour te remercier du beurre et du raisin ; l'un et l'autre m'ont fait le plus

grand plaisir. Malgré mes arrangements, j'ai bien du mal à écrire dans mon lit, et je me borne au strict.

Hier, visite des Censier; aujourd'hui, celle d'Houzeau; il m'a dit que Mme Brainne était *très* malade et menacée de perdre un œil! Va chez elle prendre de ses nouvelles: c'est une bonne amie qu'il ne faut pas négliger.

Popelin m'a écrit ce matin une lettre charmante, en me chargeant de le déposer « aux pieds de Mme Commanville ». Donc on croit, chez la Princesse, que tu es à Croisset.

J'ai chargé la *Sœur*[1] de plusieurs commissions: envoie chez lui, 113, boulevard Haussmann :

Des cartes de visite;

Des enveloppes petit format;

Et si tu le vois (ou par billet), rappelle-lui le thermomètre Fortin.

Voilà tout, chérie; et écris-moi longuement, si faire se peut. Amitiés à Ernest, et à toi toutes les tendresses de mon vieux cœur.

CCCXLI

Dimanche, 1 heure, 1879.

L'île en face est couverte d'eau. Le vent remue les flots. Le soleil de temps à autre paraît entre les nuages, et je regarde la rivière avec ma lorgnette. A 4 heures 1/2 j'attends le bon Laporte. Demain on me met ma botte en

1. Surnom donné à M. Laporte qui soignait mon oncle avec dévouement.

dextrine. Senard me confectionne une paire de béquilles, et mardi je me lèverai; mais il ne faut pas que je m'attende à descendre l'escalier avant quinze jours. Si je posais mon pied à terre, l'os traverserait ma peau, paraît-il.

J'irais très bien si je n'avais des démangeaisons abominables par tout le corps. C'est une petite affection nerveuse, dit Fortin. Ça m'empêche de dormir! Malgré tout, je reste « un petit père » tranquille. Dans mes insomnies, je ne songe qu'aux maudites *affaires!!!* et à l'avenir! Quel supplice que cette incertitude. C'est si loin de la manière dont j'ai été élevé! Quelle différence de milieux. Mon pauvre bonhomme de père ne savait pas faire une addition, et jusqu'à sa mort je n'avais pas vu un papier timbré. Dans quel mépris nous vivions du commerce et des affaires d'argent. Et quelle sécurité! quel bien-être!

N'importe, chère fille, je te suis *très obligé* de la franchise de tes deux dernières lettres. Parlons-nous toujours aussi à cœur ouvert. Pas de réticence! pas de pose!

Puisqu'on offre à Ernest une place de 8,000 francs, qu'il la prenne! Au moins ce sera sûr. Le logement, s'il est convenable, est une considération. Cette place l'empêcherait-elle de boursicoter? Qui donc la lui offre? Je n'y vois qu'un inconvénient, c'est qu'il serait tenu et ne pourrait pas l'été aller aux Pyrénées.

J'ai eu cette nuit un cauchemar *affreux*, à cause de ma jambe. Je rampais sur le ventre, et Paul (le concierge) m'insultait. Je voulais lui prêcher la religion (*sic*) et tout le monde m'avait abandonné. Mon impuissance me désespérait. J'y pense encore. La vue de la rivière qui est splendide me calme peu à peu.

Le départ de Mathilde ne m'afflige pas, au contraire;

quand tu auras plus d'expérience, tu seras convaincue qu'il ne faut *jamais* renvoyer les domestiques, à moins qu'ils ne vous exaspèrent.

On va toujours de mal en pis.

Nouvelles des portraits, S. V. P...

Ta Nounou.

CCCXLII

Jeudi soir, 5 heures, 1879.

Ma chérie,

Je suis *tanné* d'écrire des lettres, cinq ou six *tous* les jours, et je voudrais bien faire autre chose.

Cependant je veux répondre à ta question sur ma *botte*. On vous entoure la jambe et le pied de ouate, puis de bandes à plusieurs tours, sur lesquelles on étend une couche de dextrine (qui est la partie grasse du blé, je crois); en séchant, cette aimable préparation devient dure comme du fer, et le membre est garanti de tout déplacement. Je n'ai pu supporter cette entrave, j'en ai cuydé crever de douleur. Fortin me l'a fendue du haut en bas, puis a maintenu les morceaux avec une bande, de sorte que j'ai le pied et la jambe dans une gouttière. Mais depuis vingt-quatre heures enfin je ne souffre plus, et je me suis réinstallé dans mon cabinet où je prends des notes sur le spiritisme et la religion...

Quand tu viendras me voir, je désire te parler à cœur ouvert et longuement, ma chère fille, car vraiment j'ai trop de choses qui m'étouffent. Il ne s'agit pas de s'irriter, de se blesser, mais il ne faut pas, non plus, rien se cacher.

Ce matin encore, j'ai essuyé une déception (il ne s'agit pas de vous), c'est trop long à t'expliquer, mais tu verras que vraiment le sort me persécute.

Ta comparaison du « chêne séculaire » battu par l'ouragan m'a fait rire; elle est juste, appliquée à moi, car un chêne contient plusieurs bûches, et j'en deviens une belle.

Pauvre chère enfant, comme ta vie me fait de la peine! Tu es bien courageuse, bien raisonnable! Et je t'en aimerais plus, si c'était possible.

Comment vont les portraits? Tâche de t'absorber là-dedans, de toute ton âme. Guy m'a écrit sur sa mère une lettre déplorable! Les nouvelles de Mme Brainne sont un peu meilleures.

Le forgeron de Bapaume qui a posé la grille de la cour s'est, ce matin, noyé avec son cheval et son enfant, un gamin de six ans. L'événement a eu lieu devant Duclos.

Tu n'imagines pas la gentillesse de Fortin à mon endroit. Il est venu hier trois fois, *cras fas* (ah! c'était le bon temps que celui où tu disais *cras fast*). J'ai eu ces jours-ci les visites de Cordier, Pennetier, E. Crepet. Avec tous mes ustensiles autour de mon fauteuil, je me fais l'effet du cul-de-jatte *Scarron*.

Il m'est impossible de me servir de béquilles; elles me font peur. Monsieur est trop lourd, et je crains à chaque moment de tomber, d'autant que ma jambe me semble peser 500 livres. Je me sers d'une chaise sur laquelle je mets le genou.

Je ne vois plus rien à te dire, ma chérie. Croirais-tu ce fait de la *Sœur?* Lundi il m'avait quitté par le bateau de 11 heures et devait revenir par celui de 6 heures 1/2. Comme la chaussée de Couronne était couverte d'eau, il a retiré son pantalon et a marché nu-pieds dans l'eau

pour rejoindre le passager. La Seine était furieuse. Le sieur Saint-Martin refusait « le monde ».

Voilà un ami, celui-là! qui s'expose à se noyer ou tout au moins à une fluxion de poitrine pour ne pas manquer à un rendez-vous peu utile, en somme!

Je t'embrasse bien tendrement.

Vieux.

CCCXLIII

Samedi, 2 heures, 1879.

Mon loulou,

Voici la *vérité vraie*. J'ai voulu te cacher l'histoire, pour ne pas te donner d'angoisses ou tout au moins d'impatience. En résumé, et d'abord, j'ai eu tort, une fois de plus, de suivre les conseils *des autres* et de me méfier de mon jugement. Mais je suis incorrigible, je crois toujours au jugement des autres; puis je m'en trouve mal. Donc, je commence.

Au commencement de janvier, Taine m'a écrit pour me dire que M. de Sacy allait bientôt mourir et que Bardoux ne demandait qu'à me donner sa place[1] : 3,000 francs et le logement. Bien que le logement me tentât (il est splendide), je lui ai répondu que cette place ne me convenait pas, puisqu'un séjour forcé à Paris avec 3,000 francs de rente me rendrait plus pauvre que je ne le suis à Croisset et que j'aimais mieux ne passer que deux ou trois mois à Paris. De plus, la Princesse et Mme Brainne m'ont dit que mes amis s'occupaient de me faire avoir « une position digne de moi ».

1. M. de Sacy était administrateur de la Bibliothèque Mazarine.

Deuxième acte, le lundi. Dès que vous avez été partis Tourgueneff a pris une figure solennelle et m'a dit : « Gambetta vous demande si vous voulez la place de M. de Sacy : 8,000 francs et le logement! répondez-moi tout de suite ». A force d'éloquence et de tendresse (le mot n'est pas trop fort) et secondé en cela par Laporte, il a vaincu les répugnances que j'ai à devenir fonctionnaire ! L'idée que je vous serais moins à charge est, au fond, ce qui m'a décidé. Et après une nuit d'insomnie, je lui ai répondu : « faites! » Tout devait se faire en silence et on ne devait t'initier qu'après une conclusion.

Vingt-quatre heures après, lettre de Tourgueneff me disant qu'il s'est trompé, que la place n'est que de 6,000, mais qu'il croyait devoir continuer ses démarches.

Or, Gambetta n'avait rien promis du tout. Goncourt lui avait demandé pour moi une sinécure, ainsi que les Charpentier, lesquels s'étaient monté le bourrichon. Ils avaient écrit à Mme Adam, toute disposée en ma faveur.

Autre lettre : la place n'est plus de 6,000, mais de 4,000 !

Là-dessus, Cordier est venu me voir, et s'est montré tout dévoué. Il a parlé de moi à Paul Bert qui lui a dit qu'il ferait tout pour moi, et au père Hugo qui, séance tenante, a écrit une chaude recommandation à Ferry.

Article du *Figaro*. Et départ de Tourgueneff pour la Russie. On m'avait prévenu, un peu auparavant, que maître Senard ayant contribué au ministère, réclamait la place pour son gendre auquel elle revient *de droit*.

Lundi dernier, lettre de Baudry me demandant *enfin* de mes nouvelles et m'apprenant le mariage de sa fille... Il me dit qu'il fait des démarches pour la place de M. de Sacy, ne parle pas du tout de celles qu'on fait pour moi. Taine lui en avait parlé, mais « elle ne me convient

pas du tout ». De plus, il s'apitoie sur mon sort, et en veut à Bardoux de ce qu'il ne m'a pas donné celle de Troubat : 3,000 francs et séjour forcé à Compiègne! Charmante perspective! Ledit philosophe est un sot. S'il m'avait écrit franchement : « Je vous en prie, tenez-vous tranquille, je vous demande cela comme un service », ma gentilhommerie native m'eût forcé à lui laisser le champ libre. Je lui ai fait répondre par Laporte que j'étais trop souffrant pour lui écrire, et qu'il aurait de moi des explications quand je pourrais tenir ma plume. A Normand, Normand et demi!

Voilà où en sont les choses. Mais je suis *sûr* qu'il sera nommé, et j'en serai pour une courte honte! Je passerai pour un sot intrigant : voilà ce qu'on m'aura fait gagner. De plus, l'article du *Figaro* (on m'écrit maintenant pour me demander des éclaircissements là-dessus, comme hier Mme Achille, et il faut répondre! *Vois-tu la scie!*) m'aura fâché avec Mme Adam. Tourgueneff m'a écrit de Berlin pour « s'excuser ». Il ne sait pas d'où peut venir cette élucubration qui contient des choses vraies, et des fausses aussi.

J'avoue qu'elle m'a fait verser des larmes rouges. On publie ma misère! et ces misérables me plaignent, ils parlent de ma « bonté ». Que c'est dur! que c'est dur! Je n'en mérite pas tant! Maudit soit le jour où j'ai eu la fatale idée de mettre mon nom sur un livre! Sans ma mère et Bouilhet, je n'aurais jamais imprimé. Comme je le regrette maintenant. Je demande à ce qu'on m'oublie, à ce qu'on me f.... la paix, à ce qu'on ne parle jamais de moi! Ma personne me devient odieuse, quand donc serai-je crevé pour qu'on ne s'en occupe plus. Tu veux que je te dise la vérité, ma chère fille, eh bien, la voilà. Mon cœur éclate de rage et je succombe sous le poids des avanies. .

...Il faut encore que le *Figaro*, pour les besoins de sa polémique, me traîne dans la fange ! Après tout, c'est bien ! J'ai été lâche, j'ai manqué à mes principes (car moi aussi, j'en ai) et j'en suis puni. Il ne faut pas se plaindre ; mais j'en souffre, oui, cruellement. Pas de pose. Toute la dignité de ma vie est perdue. Je me regarde comme un homme souillé. Oh ! les Autres ! les éternels Autres ! et tout cela, pour n'avoir pas l'air d'un entêté, d'un orgueilleux ! Dans la peur de paraître « poser ».

Fortin a visité ma jambe hier et lundi me fera une autre botte de dextrine. Je ne pourrai pas marcher avant un mois, et « ce sera bien joli », dit-il. Je boiterai pendant trois ou quatre ans. Cette perspective ne me désole pas du tout ! Quant à pouvoir monter les escaliers de Paris, principalement le nôtre, cette année, la chose me paraît douteuse ! J'en suis tout consolé, d'avance. Et d'ailleurs, *avec quel argent* irais-je et vivrais-je à Paris ? J'ai besoin d'y vivre au moins deux mois pour mon travail. Eh bien, mon travail s'en passera, forcément. Souvent, d'ailleurs, il me semble que je ne pourrai plus écrire ? On a tant frappé sur ma pauvre cervelle que le grand ressort est cassé. Je me sens fourbu, je ne demande qu'à dormir, et je ne peux pas dormir, parce que j'ai sur toute la peau des démangeaisons *abominables* (sans qu'on y voie de plaques ni de rougeurs). Fortin prétend que c'est une affection nerveuse des papilles de la peau. De plus, j'ai mal aux dents ou plutôt à la seule dent d'en haut qui me reste. Comique ! comique ! mais comique qui ne me fait pas rire. Tel est le bonhomme. Ajoute à cela que mes lectures philosophiques et religieuses me soulèvent le cœur de dégoût, tant je trouve l'aplomb de ces messieurs outrecuidant. Mais la palme comme bêtise et comme impudence appartient aux apologistes modernes. Quels ânes ! ou quelle mauvaise foi !

Voilà, ma chérie, tu ne diras pas cette fois que je ne suis pas « ouvert »...

N. B. — Popelin doit venir me voir la semaine prochaine. Il dînera ou déjeunera ici, peut-être y couchera-t-il?

L'avalanche de lettres diminue, Dieu merci! Cependant, depuis l'histoire de la Bibliothèque, pas de jour ne s'est passé que je n'en aie au moins cinq ou six à écrire. Quel abrutissement! Il ne m'est pas même permis d'avoir la jambe cassée. Il faut qu'on me tourmente dans mon lit! Il y a aujourd'hui juste un mois qu'est arrivé mon accident: eh bien, pas un jour, ou à peu près, ne s'est passé sans qu'on ne m'ait dit, fait ou écrit quelque chose de pénible! inconsciemment, soit! mais le coup n'en a pas moins porté.

J'attends le 21 mars avec impatience pour voir ma pauvre fille. D'ici là, ne perds pas de temps.

Je t'embrasse.

Vieux.

Je suis bien content du succès de Guy et *fâché* que tu n'aies pas été à la première[1], pour me remplacer.

CCCXLIV

Mardi matin, 11 heures, février 1879.

Ce n'est pas drôle, pauvre chérie! Mais ce pouvait être pire? et *j'aime mieux ça!* C'est fini, nous savons à quoi nous en tenir.

1. *Histoire du Vieux Temps*, jouée au 3e Théâtre Français, le 19 février 1879. « Scène en vers » publiée dans le volume intitulé : *Des Vers* (1880). Cette pièce m'est dédiée.

Nous voilà au fond de l'abîme! *est-ce bien le fond?* Il s'agit d'en sortir maintenant, c'est-à-dire de pouvoir subsister? Quels sont « les projets qui seront sages et auxquels tu espères que j'accéderai ». Je me perds dans le vide, et rêvasse anxieusement. J'en ait fait de mon côté qui me semblent bien impraticables (comme de donner des leçons! etc., etc.).

Il y a une économie que nous pouvons réaliser, c'est que je n'habite plus du tout Paris. Le sacrifice en est fait dans mon cœur. Ce ne serait pas tous les jours gai, mais au moins, *ici*, je serais *tranquille*. Oh! la tranquillité! le repos! le repos absolu!

Sans doute, Laporte m'avait parlé de F***, mais j'avais mal compris, n'ayant pas toujours la tête à moi maintenant. Tu me dis que « les nôtres en valent bien d'autres »; je suis même convaincu que la mienne valait beaucoup, mais on n'emploie pas un rasoir à fendre du bois, ni un cheval de course à charrier des moellons. Les machines délicates se détériorent plus facilement que les grossières. Je me sens ébréché et fourbu. N'importe! c'est un soulagement de savoir que Flavie ne perdra rien. Quant à Raoul Duval et Laporte, *comment ferons-nous?* Voilà ce qui me tourmente; réponds-moi là-dessus.

Et je persiste à ne pas comprendre quelle garantie je puis offrir à F***, puisque je n'ai plus rien. Il me demande ma parole, je la lui donne; mais je ne pourrai tenir ma promesse et je le sais: je suis donc un coquin? Dans quel état doit être ton pauvre mari!

. . . .

J'ai reçu ce matin l'*Histoire du Vieux Temps* de mon disciple avec une dédicace qui m'a été au cœur. Les lignes imprimées en ton honneur sont charmantes de tact et de délicatesse. Ne trouves-tu pas?

A 3 heures et demie, je vais avoir la visite de Popelin qui repartira demain matin. Je vais tâcher d'avoir l'air gai, pour le bien recevoir.

Le 28 est de vendredi en 15! le 29 j'espère embrasser ma pauvre fille, et causer avec elle un peu longuement...

Bonne pioche! et tâche d'être forte pour trois.

Vieux.

CCCXLV

Vendredi, 3 heures, mars 1879.

Ma chère fille,

Il n'y a pas à hésiter. J'adopte la seconde combinaison. Je peux très bien vivre sans Paris et n'y avoir pas de logement. Vous me réserverez, dans quelque coin, un lit : voilà tout ce que je demande; et quand j'aurai un peu d'argent je me donnerai une petite vacance. Avec la maison de Croisset, 6,000 francs *servis régulièrement* et ce que je pourrai décrocher d'autre part, l'existence sera possible.

J'ai tout lieu de croire qu'on va *m'offrir* une pension? et je l'accepterai, bien que j'en sois *humilié* jusqu'à la moelle des os (aussi je désire là-dessus le secret le plus absolu). Espérons que la presse ne s'en mêlera pas! ma conscience me reproche cette pension (que je n'ai méritée nullement, quoi qu'on dise); parce que j'ai mal entendu mes intérêts, ce n'est pas une raison pour que la patrie me nourrisse! Pour calmer ce scrupule, et vivre en paix avec moi-même, j'ai imaginé un moyen que je te communiquerai et que tu approuveras, j'en suis sûr, car tu

es un honnête homme, chose plus rare qu'une honnête femme. Ma chère enfant ! ma pauvre fille !

Si cela se fait, comme je l'espère, je pourrai attendre la mort en paix.

Quand tu viendras ici dans quinze jours, nous viderons à fond plusieurs petites questions secondaires. Mais voilà la plus importante décidée, conclue, n'est-ce pas?

...En résumé, j'aime mieux la vie la plus chétive, la plus solitaire et la plus triste, que d'avoir à penser à l'argent. Je renonce à tout, pourvu que j'aie la paix, c'est-à-dire ma *liberté d'esprit*.

Espérons en tes succès picturaux. Vois-tu ma joie? notre joie, si tu allais être très remarquée, au Salon ! Au prix où est la peinture, tu peux gagner beaucoup d'argent. Mais le moyen d'en gagner, c'est de ne pas peindre en vue d'en gagner. Le succès matériel ne doit être qu'un résultat, et jamais un but. Autrement, on perd la boule, on n'a même plus le sens pratique. Faisons *bien*, puis advienne que pourra. Ah ! ah ! moi aussi j'ai des « principes », j'en ai même trop pour mon bonheur.

Je suis bien content que le portrait du P. Didon marche bien ; es-tu sûre maintenant d'être prête pour le 28?

Adieu, ma pauvre Caro. Écris-moi le plus souvent que tu pourras.

Ta vieille Nounou.

CCCXLVI

Mercredi, 1879.

A la bonne heure ! au moins voilà une vraie lettre ! c'est-à-dire longue !

Et d'abord, ma chérie, j'ai vu hier, dans le *XIX*e *Siècle*, une nouvelle qui doit te faire plaisir : le Salon n'ouvrira

pas avant le 15 mai, ou peut-être avant le 30. Cela te donne du temps. Tu ne m'as pas dit ce que Bonnat pense du portrait du P. Didon.

Quant à la *Mazarine*, je n'y pense pas plus que s'il n'en eût jamais été question. Je regrette que tu aies prié Mme Charpentier d'aller chez Gambetta. Ton zèle t'a entraînée trop loin. Enfin, c'est fini, *n i* ni! Seulement, c'est une leçon pour l'avenir. La raison devrait me faire regretter cette place, mais les nerfs de Mossieu sentent différemment. Voilà.

Je suis comme toi, je ne demande qu'à être tranquille (et le souhait est ambitieux). Aussi, quand rien du dehors ne m'arrive, je me trouve très bien. La vue de la rivière et le chant des poules me suffisent comme distraction (*sic*). Jamais je n'ai moins désiré Paris; j'y pense même rarement. D'ailleurs, je ne pourrai pas monter un escalier parisien avant deux mois. Ainsi, tout est pour le mieux. Je voudrais bien me remettre à écrire, mais, franchement, je crois que ce me sera impossible! et je *recule* devant ce moment. J'ai eu et j'ai encore trop de tourments; ma tête n'est pas libre, je le sens! Joli résultat! et à qui ai-je été utile, en définitive?

. . . .

. . . .

Adieu, pauvre chérie.

Vieux.

CCCXLVII

Mardi, 6 heures 1/4, 1879.

J'ai bien peu de temps, mais je tiens à embrasser ma pauvre fille.

D'abord, l'Art avant tout! Je connais, dans la liste que

tu m'envoies : *Cabanel*, *Boulanger*, Harpignies, Puvis de Chavannes (indirectement). Mais voici une autre liste prise dans le *Temps* de ce matin, et qui ne concorde pas du tout avec la tienne. Tâche de m'avoir la vraie, alors j'aviserai à dresser mes batteries! Il faudrait aussi savoir qui fera le Salon dans les grands journaux.

Je suis content de ce que tu me dis de tes deux portraits. Espérons, ma pauvre fille, que quelque chose, enfin, nous réussira!

Quant aux deux places d'Ernest, j'aimerais (dans l'ignorance où je suis des détails) celle des Tabacs; car, s'il faut régir des biens en Berry, ce sera peut-être un exil?...

Nous causerons de tout cela et de bien d'autres choses, de samedi prochain en huit, n'est-ce pas?

Aujourd'hui, enfin, je me suis hasardé à descendre! Grande chose! Je fais quelques pas avec une canne, comme un scheik!

Je t'embrasse; le bateau siffle.

Vieux.

CCCXLVIII

Vendredi soir, 11 heures 1879.

Ma chérie,

Si, dans ta conscience, tu ne trouves pas bien le portrait du P. Didon, il ne faut pas le soumettre au jury. Peut-être as-tu eu l'ambition trop haute? Mais j'ai mauvaise opinion d'un artiste qui, étant jeune, n'a pas une ambition trop haute. Pour faire bien un sonnet, il faut avoir tenté un poème épique.

Au reste, demande l'avis franc de Bonnat. A-t-il vu le portrait de M. Cloquet?...

Ma jambe, que je ménage beaucoup, est toujours enflée le soir! Quand pourrai-je aller à Paris? où j'ai tant besoin, pour mon travail!

Maintenant je refais, pour la troisième fois, les tables de mon dossier intitulé : *Philosophie*. Ce sont les notes de mes notes que je coordonne, pour dresser le plan de mon chapitre : depuis quinze jours, je ne m'occupe pas à autre chose! Quelle besogne! Et je suis taquiné fortement par le mal de dents, si bien que je viens d'écrire à Gally pour le prier de m'apporter ses outils. La Providence ne m'étouffe pas sous les roses! mais je ne l'accuse point, étant convaincu de la nécessité des choses.

Je vais donc revoir ma pauvre fille! quand? et pour combien de temps? Le vieux Croisset te fera du bien : il y a beaucoup de primevères et de violettes; leur vue te délassera, te détendra les nerfs.

Embrasse ton mari pour moi, et quatre bécots sur tes joues.

Vieux.

CCCXLIX

Dimanche, 5 heures, 1879.

Enfin, mon pauvre loulou, voilà donc quelque chose de bon qui nous arrive! (d'autre part, Laporte m'écrit qu'il est sûr d'être nommé, étant le premier sur la liste). Est-ce que la fortune changerait? La générosité des Cloquet me fait doublement plaisir et je m'applaudis de t'avoir empêchée, il y a deux ans, de renoncer à la peinture. Mais n'oublie pas (une leçon de morale, à mon tour) que

l'argent ne doit jamais être qu'une conséquence et non un but; tu en gagneras d'autant plus que tu y songeras moins.

Comme il ne faut rien négliger, néanmoins, voici, quant aux articles, ce que tu as à faire :

1° Écris immédiatement à Lapierre, pour qu'il te recommande aux Salonniers de sa connaissance;

2° Il faut aller au cabinet de lecture du passage de l'Opéra, demander *tous* les journaux de la semaine et faire la liste desdits cocos. Tu me l'enverras. *A priori* je ne connais que Burty pour la *République française* et Judith au *Rappel*. Mais il m'est très facile de te recommander à tous, ou presque tous. Sarah Bernhardt accomplit cette mission dans le *Globe*. Si tu veux, j'irai la voir? Au reste, Guy peut te renseigner là-dessus. Quelques-uns de ses amis doivent s'en mêler. Au début, la réclame sert beaucoup.

Mon pauvre Julio vit encore; on lui donne des lavements de vin et de bouillon et on va lui remettre des vésicatoires. Le vétérinaire maintenant ne serait pas étonné s'il en réchappait. Avant-hier, ses extrémités étaient froides, et nous le regardions, croyant qu'il allait mourir. C'est exactement comme une personne; il a de petits gestes d'une humanité profonde.

Ah! pauvre chère fille! Si tu pouvais lire dans mon vieux cœur dévasté, tu comprendrais que, malgré mes mauvaises lettres, je suis stoïque. Enfin, je tâcherai de ne plus t'embêter autant.

Je crois qu'un peu de repos me fera du bien. Ma cervelle n'en peut plus et j'éprouve de grandes difficultés à travailler. Mais aussi, quel livre!

Je t'embrasse bien tendrement.

Nounou.

CCCL

Croisset, jeudi, 11 heures, avril 1879.

Non seulement reçue, mais sur la *cimaise* et à une « place distinguée », puisque Mme Commanville a le nº 2. Viardot a eu la gentillesse de m'écrire cela hier. Je reçois sa lettre en même temps que la tienne. De plus, une de la Princesse qui s'en réjouit et ajoute : « Je n'ai pu encore la joindre ».

Ton Vieux est bien content de ton admission. Le portrait sera donc regardé, premier point, puis admiré, espérons-le ! Par conséquent il t'en viendra d'autres...

Mon pauvre Laporte m'a fait peine à voir mardi soir. Le matin il avait appris que la place d'inspecteur lui échappait ; il n'est porté par la Commission que le deuxième sur la liste ! et, donc, ne sera pas nommé ; ils étaient 72 candidats... Je voudrais ne pas penser à tout cela ! J'avais commencé mon chapitre qui allait bien. V'lan ! me voilà retombé. Que d'efforts il faut faire pour continuer à vivre !

Mme Pasca, maintenant à Rouen chez Mme Lapierre, est très malade et ne jouera pas chez la Princesse la pièce de Guy. Ça me contrarie beaucoup. Ces deux dames viendront déjeuner chez moi dimanche et m'apporteront des primeurs.

Le temps est splendide. Les lilas vont fleurir, et en dépit de tout quelque chose du printemps vous entre dans le cœur. Le séjour de Croisset te serait plus hygiénique que celui de la capitale, pauvre loulou ! Le dernier que tu y as fait n'était pas assez long. Quant à ta migraine d'hier, pourquoi t'avises-tu de recevoir M. *** dont la légèreté est capable de tuer un rhinocéros.

Ce sont les journaux de Paris qui ont dit que j'assistais à Rouen, à la première de l'*Assommoir!* Depuis ton départ, re-lettres d'amis m'en félicitant. Mais plus modeste que le P. Montsabré (à propos de la réception de Renan), je ne réclame pas pour si peu.

Mon rhumatisme m'est tombé dans le genou droit. Mon pied continue à enfler un peu chaque soir. J'ai essayé toutes les chaussures que je possède; aucune ne peut me convenir. Je suis donc réduit aux pantoufles pour longtemps; de cela, je m'en moque.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse bien fort.

Vieux.

CCCLI

Mercredi soir, 10 avril 1879.

. . . .
. . . .

1° Mon déjeuner de dimanche n'a pas été ce que tu crois! Ah! Sais-tu ce qu'ont fait mes deux Anges après le repas? un somme! L'une (Mme Pasca) sur mon divan, et l'autre (Mme Lapierre) dans un fauteuil! Pendant qu'elles dormaient, j'ai travaillé à ma table tranquillement comme un petit père tranquille. Rien de plus vertueux et de plus commode! Leurs provisions de bouche étaient d'ailleurs excellentes et abondantes; il m'en est resté jusqu'au surlendemain.

Ton Vieux a eu ce matin une colère violente au spectacle du premier numéro de la *Vie Moderne*, rédacteur en chef Bergerat, éditeur Charpentier. Tu n'imagines pas une infection pareille. C'est encore plus ignoble que la *Vie*

Parisienne, cette m.... à la vanille! Mon premier mouvement a été d'écrire une lettre d'injures à ces messieurs, en les priant d'ôter mon nom de dessus la couverture, car elle le salit. Mais j'ai eu peur d'avoir l'air de *vouloir poser!* et je me suis abstenu. N'importe! j'en suis encore *indigné* (*sic*).

La lecture de la *Correspondance inédite de Berlioz* m'a remonté. *Lis-la*, je t'en prie. Voilà un homme! et un vrai artiste! Quelle haine de la médiocrité! Quelles belles colères contre l'infâme bourgeois! Quel mépris de *on!* Cela vous enfonce les lettres de Balzac de 36,000 coudées! Je ne m'étonne plus de la sympathie que nous avions l'un pour l'autre. Que ne l'ai-je mieux connu! je l'aurais adoré! Sens-tu la beauté des funérailles de Villemessant! Embaumement comme celui d'un Pharaon, messe dite par un évêque, la gare du chemin de fer transformée en chapelle ardente. « Retour des cendres » à Paris, et demain quel enterrement! mais il disposait d'une « immense publicité ». Inclinons-nous.

Et Pinard[1]! mon ennemi, ce saint homme... auteur des couplets obscènes trouvés dans le prie-Dieu de Mme Gras, et que Mlle Delaporte a mis à la sienne (de porte), vu ses manières trop galantes, oui! Pinard, l'ancien ministre. communiant dimanche dernier à Notre-Dame avec Mgr le duc de Nemours, n'est-ce pas beau? Tout cela (sans compter le reste) me donne envie de crever, puisque c'est plus fort que nous...

Ne vous préoccupez pas de mon arrivée à Paris. Le monde m'attire de moins en moins, et je ne sais quand je me résignerai à monter dans un wagon. L'idée même de franchir mon seuil m'est désagréable. Il se pourrait

1. Avait requis contre mon oncle lors du procès de *Madame Bovary*.

bien que je reculasse mon voyage jusqu'à l'automne? Je finirai par ressembler au chanoine de Poitiers dont parle Montaigne, et qui n'était pas sorti de sa chambre depuis trente ans « par l'incommodité de sa *mélancholie* ».

Adieu, pauvre fille.

Vieux.

CCCLII

Samedi, 11 heures, 1879.

Voici le reçu signé et paraphé!...

Cet *acte de commerçant* que j'accomplis régulièrement tous les mois, sans en comprendre le sens pratique, m'exaspère de plus en plus. On ne refait pas son tempérament. N'en parlons plus! mais c'est dur! Une jambe cassée n'est rien à côté, ni même un mal de dents. Je me les ferais toutes arracher avec une volupté reconnaissante à la condition qu'on ne me parlerait plus d'argent, tonnerre de D...; le reçu de notre locataire m'est même désagréable à signer (*sic*)...

Hier, Monsieur a fait maigre et s'en est bien trouvé. J'ai eu la tête très lucide toute la journée... pas un bruit sur le quai, pas un bateau sur la rivière. Rien, silence absolu et aucune lettre à écrire! Aussi ai-je travaillé jusqu'à 2 heures du matin. Résultat : une page et la préparation de deux autres. C'est là ce qu'il me faut : l'écartement de toute manifestation extérieure et j'ose dire de toute relation humaine. Je suis de moins en moins pressé d'aller à Paris. D'ailleurs, ma jambe enfle dès que je marche un peu, et hier soir elle me faisait

souffrir. Je crois que c'est un rhumatisme qui se porte sur l'articulation?

Cependant je voudrais bien voir le portrait de ma pauvre fille[1] sur la cimaise.

Je t'embrasse.

Vieux.

CCCLIII

Vendredi, minuit, avril 1879.

Que dis-tu de Tourgueneff qui devait d'abord venir dimanche. Puis ç'a été pour mardi, ensuite pour vendredi, et maintenant c'est pour dimanche prochain. Cette habitude de toujours manquer de parole me donne le vertige. Je n'y comprends goutte.

Eh bien, oui, j'ai été hier dîner rue de la Ferme avec ma *Bonne* (Mme Lapierre avait invité personnellement Suzanne). La voiture m'a extrêmement gêné. Le mouvement des roues, les cahots me faisaient mal dans le pied et le grand air m'étourdissait. Seul, je n'aurais pas continué.

On m'a reçu avec des honneurs, choisis, car c'était la Saint-Polycarpe. Lapierre s'était déguisé en Bédouin, Mme Lapierre en Kabyle et le chien de Mme Pasca avait des rubans dans les poils du museau. Une guirlande de fleurs entourait mon assiette et mon verre. Au dessert on a apporté un gâteau de Savoie ayant cette devise : « Vive saint Polycarpe ! » Toast avec du champagne. Après quoi Mme Pasca a déroulé un grand morceau de papier et a lu des vers à ma louange, composés par Boisse (qui

1. Le portrait du baron Cloquet envoyé par moi au Salon.

était le seul convive avec Houzeau). Les amphytrions ont été bien aimables, mais... crevettes pas fraîches! tu sauras que je m'en gorge tous les jours (de crevettes), ne pouvant plus manger de viande. Fortin m'appelle plus que jamais « une grosse fille hystérique », et comme il m'est poussé un clou abominable en plein visage, il m'a purgé ce matin. Au commencement de la semaine, j'ai eu mal aux yeux, au point d'employer un collyre. Voilà, et je dis comme Oreste :

Oui, je te loue, ô ciel! de ta persévérance.

Mais tous ces maux-là ne sont rien près des autres, c'est-à-dire qu'ils n'arrivent pas jusqu'à l'âme...

J'ai reçu le livre d'A. France, et le *Figaro* contenant l'élucubration de Zola[1]. Tu as dû toi-même recevoir, ce matin, un article sur son article? La fin est louangeuse pour moi et cruelle pour lui, mais il devient trop grotesque. Quel mauvais goût que de parler toujours de soi.

Je suis en train de corriger les épreuves de *Salammbo* pour Lemerre. Eh bien, franchement, j'aime encore mieux ça que l'*Assommoir*.

Avant-hier visite de M. et de Mme Censier. Censier *gobe* Zola, le gobe complètement. Œuvres et théories, tant le succès en impose aux Bourgeois!!!

Et le père Harel regrette Villemessant! « c'est une perte! » (*sic*)...

Je t'embrasse.

Ton *Nonagénaire*.

1. Un article sur le naturalisme.

CCCLIV

Paris, 3 juin 1879.

Quel froid et quel rhume! c'est plutôt une grippe! je n'en peux plus de fatigue, et bien que je dépense des sommes folles en voiture, mon pied enfle. Bref, ça ne va pas. Aussi n'irai-je point demain dîner chez Mme Adam; je crois que je resterai toute la journée au coin de mon feu. Il m'a fallu acheter du bois.

Pour tous les jours de la semaine j'ai des invitations à dîner, et déjà deux pour la semaine prochaine.

Je viens de faire des courses depuis 9 heures du matin; je rentre et il en est 4. Aussi vais-je piquer un chien.

Tu auras des articles, *sois sans crainte*. Charpentier se charge de trois journaux, Guy de deux, etc., etc. Du reste, ton œuvre a du succès. Je n'ai pas encore vu Florimont, mais c'est de ma faute : je m'étais trompé d'adresse et je l'ai manqué. Je l'attends chez moi demain ou après-demain.

Je suis bien attristé par des avaries advenues à mon Bouddha. Un coin du piédestal est brisé, et une aile des bras partie. Où est le morceau?

Il me semble que j'avais laissé ici une paire de *pantoufles en marocain rouge*, toute neuve? Si je me suis trompé, qu'Ernest m'apporte la moins vieille paire des deux paires rouges, situées sur ma planche, dans ma chambre à coucher.

Vieux,
bien éreinté.

CCCLV

Paris, jeudi matin, 11 heures, 12 juin 1879.

Ma nièce Caro m'oublie tout à fait : depuis douze jours une *seule* lettre! As-tu la migraine, pauvre chat? J'ai vu hier (et enfin) le fameux portrait, auquel je ne trouve rien à redire. Cependant je te ferai une observation sur le col, mais j'ai peur de dire une bêtise, et provisoirement je m'abstiens. J'ai cuydé crever de chaleur et de fatigue à l'Exposition. La marche m'est encore très pénible. N'importe, je suis resté trois heures devant les tableaux. Celui de Carolus Duran m'a enthousiasmé, bien que je ne le trouve pas très ressemblant, car je connais le modèle, Mme Vandal. J'admire sans réserve le portrait du père Hugo[1] : il est vrai jusque dans la forme des ongles. Mes courses pour t'avoir des articles n'ont fini qu'avant-hier. Si l'on me tient parole, tu auras une soignée Presse. En dînant avant-hier, chez Charpentier, Burty, *à propos de rien*, est revenu sur ton étude de femme nue : « Savez-vous que votre nièce a du talent ». Alors ton vieil oncle se rengorge.

Pas de Princesse hier! J'étais trop éreinté pour aller à Saint-Gratien et pour remonter, le soir, mon escalier. Ce matin, j'ai envoyé promener définitivement Catulle, quant à *Salammbo*. Reyer est venu hier chez moi et nous avons eu là-dessus une longue conférence. Il y a peut-être moyen de faire jouer la Féerie au Théâtre des Nations; des démarches à ce sujet sont entamées.

Tous les jours, à midi, je m'installe dans la Réserve[2],

1. Par Bonnat.
2. A la Bibliothèque Nationale.

devant un bureau spécial, et je lis, en prenant des notes[1], des matières ecclésiastiques, et le soir, autant que possible, je reste chez moi. Il n'y a plus que le travail qui m'amuse.

Ce soir, pourtant, dîner chez Pouchet et lundi prochain chez Sabatier.

Avant-hier, j'ai été remercier Jules Ferry[2], lequel a été ultra poli.

J'ai bien envie d'être revenu à Croisset pour y jouir du frais; n'avoir plus à m'habiller et bécoter un peu ma pauvre *niepce*.

Vieux.

CCCLVI

Paris, dimanche matin, 15 juin 1879.

Ma chérie,

Je t'envoie un mot aimable d'A. Sylvestre dans l'*Estafette* que Guy m'a apporté hier.

Comme je me méfie du jeune Charpentier, j'ai été parler *moi-même* à d'Hervilly pour le *Rappel*.

Je me suis débarrassé de Catulle! Espérons qu'aux mains de Jules Barbier la pauvre *Salammbo* marchera plus vite[3]? T'ai-je dit que j'entrevoyais un moyen de faire jouer la fameuse Féerie?

1. Toujours à propos de *Bouvard et Pécuchet*.
2. Il venait de nommer mon oncle « conservateur hors cadre » de la Bibliothèque Mazarine; à ce titre fut attachée, peu après, une pension de 3,000 francs.
3. On sait que, finalement, le livret fut écrit par Camille du Locle.

Grâce au père Hugo. C'est à lui que je dois ma place de « conservateur hors cadre », à lui plus qu'à tout autre. Je le sais maintenant par Cordier. Ah! si l'on faisait un bel opéra avec *Salammbo;* et si la Féerie était jouée, je pourrais restituer cette place! Mais pour le moment il *faut* se réjouir de l'avoir...

Hier Chéron m'a manqué de parole, de sorte que ma journée a été perdue. J'en ai fini avec les matières ecclésiastiques! Maintenant c'est au tour de l'éducation et de la morale. Je ne sais encore quand je reviendrai, près de mon loulou, dans le pauvre vieux bon Croisset. Ce ne sera pas, j'en ai peur, avant huit ou dix jours, tant il me reste encore d'affaires à régler! Et puis Monsieur est accablé de politesses, j'en suis tout surpris. Il est évident qu'on a beaucoup de plaisir à me revoir, et qu'il y a des gens moins aimés de leurs amis que moi...

Il est 8 heures 1/2 et je vais corriger mes épreuves, puis raturer quelques phrases en attendant l'heure de mes réceptions.

Dimanche dernier elles ont été gigantesques, Hérédia m'a amené Jules Breton, le peintre, qui désirait « avoir l'honneur, etc. ».

Adieu, pauvre fille, je t'embrasse bien tendrement.

CCCLVII

Paris, jeudi 19 juin 1879.

Mon Caro,

Le portier ne m'a remis pour toi aucun journal. Tu as dû recevoir ce matin un bel article de Banville. Ce paragraphe me semble mériter une carte de visite. Théodore de Banville demeure rue de l'Éperon, 10.

Demain je retournerai chez Bergerat. Enfin, pauvre chérie, je soigne ta gloire.

Le dîner chez Frankline a été charmant et *bon*. Convives : Carrière, un jeune médecin fort instruit, et M. de Pressensé, qui nous a fait le récit de la fameuse séance de la Chambre à laquelle, plus indifférent que toi, je ne regrette point de n'avoir pas assisté. Les fureurs de Cassagnac me semblent aussi intéressantes que celles d'un voyou dans un cabaret.

Je n'ai pas encore été chez Flavie parce que jusqu'à présent j'ai été surchargé de courses, d'affaires et d'études. Je mets un terme à mes lectures, samedi ! Si j'ai besoin de livres, Ernest m'en prendra quand il viendra à Paris et les rapportera. C'est convenu avec ces messieurs.

Je comptais partir lundi, en effet. Mais je garde encore deux jours pour différentes courses et je reviendrai *mercredi* au plus tard.

. . . .

Mardi, à midi, comme j'étais en manches de chemise et prêt à partir pour la Bibliothèque, coup de sonnette. Un monsieur en cheveux blancs entre. Nous nous regardons avec étonnement : « Camille Rogier ! ». Embrassade. Nous ne nous étions pas vus depuis 1857 ! Tu sais, n'est-ce pas, qui est C. Rogier[1] ? Après avoir parlé de nos souvenirs communs qui datent de 1850 à Beyrouth, il fut question d'art et de peinture. Alors exhibition du torse de femme, de la nièce, où il a trouvé « les plus rares qualités ».

Par attention pour le père Cloquet, je lui ai envoyé l'article de Banville.

Ce matin j'ai fini la première partie de mon chapitre et ce soir je commence la préparation de la philosophie. Monsieur a une drôle de manière de se reposer à Paris.

1. Ancien consul en Orient, mon oncle l'avait connu à Beyrouth.

Quant à ma jambe, elle ne se guérit pas vite. Je me sens mou comme un chiffon.

Hier, dîner à Saint-Gratien avec les habitués. Tendresses habituelles et promesse de se revoir au mois de septembre. Sais-tu ce qui *m'obsède* maintenant? l'envie d'écrire la bataille des Thermopyles. Ça me reprend. Adieu, pauvre chère fille. A bientôt. Mais écris-moi, nonobstant.

Ta vieille Nounou.

Comme je me couche de bonne heure, je me lève idem. Monsieur est à son *bureau* depuis 7 heures 1/2.

CCCLVIII

Paris, lundi matin, 3 heures, 23 juin 1879.

Ma chère fille,

Je compte toujours être rentré à Croisset mercredi (par le train de l'après-midi).

Laporte, qui part jeudi pour sa nouvelle résidence, viendra y dîner et y coucher.

...Je suis accablé de courses! et *tanné* du séjour de la capitale, à cause de cela.

J'étais invité pour mercredi chez Mme Adam et pour jeudi chez Hérédia. Mais zut!

La mort du Prince impérial me fera aller demain à Saint-Gratien, ce qui me dérange beaucoup...

Tes commissions seront faites. Quant au paquet de papier à lettres, nous ignorons ce que ça veut dire?

Adieu chérie, à bientôt.

Oui, envoie une carte à Darcel.

Je t'embrasse.

Vieux.

CCCLIX

Paris, vendredi soir, 29 août 1879.

Mon loulou,

Je commence par te donner deux bécots. Voilà l'essentiel.

Ton Vieux a été hier soir trempé comme une soupe, mouillé jusqu'aux os, à ne pas remettre mes habits. Grâce au beau temps, sans doute, mon rhumatisme ne s'est pas révélé.

Toute la journée s'est passée en courses et je tombe sur les bottes. Je suis rentré trop tard pour aller dîner chez la bonne Princesse.

...Comme distraction, j'ai passé trois heures ce matin à corriger des épreuves de l'*Éducation sentimentale* et je viens d'en recevoir d'autres. Charpentier se réveille. L'*Éducation* paraîtra au commencement d'octobre, comme *Salammbo*.

Que dis-tu du Moscove qui veut s'en aller jusqu'au fin fond de la Scythie pour obtenir *le silence du cabinet* (*sic*). Il ne peut pas travailler à Paris! il croit retrouver son génie dans l'air natal.

Il est convenu entre lui et Mme Adam que je corrigerai un récit qu'il destine à la *Nouvelle Revue*, le journal de Juliette Lamber dont le premier numéro doit paraître en octobre. Je viens de voir la dite qui a été extrêmement gracieuse et me demande mon roman. Si elle m'en donne un bon prix, je ne refuse pas « d'acquiescer » à son désir.

. . . .

. . . .

Vieux.

CCCLX

Paris, mercredi soir, 3 septembre 1879.

...Quant à tes études picturales, pauvre chat, tu devrais t'exercer à la composition; je me crois capable de t'indiquer une méthode. Nous en recauserons. De plus, Vieux pense que l'histoire te serait maintenant plus utile que cette bonne métaphysique.

Lacroix (bibliophile Jacob) a fait effectivement un livre sur le costume. Il doit être à la bibliothèque de Rouen.

Tous les jours je corrige des épreuves de l'*Éducation sentimentale*. J'ai mis en train l'édition des *Poésies complètes* de Bouilhet et je m'occupe avec Reyer de *Salammbo*, opéra.

. . . .

Monsieur a passé son après-midi à relire dans le silence du cabinet les trois derniers chapitres de *Bouvard et Pécuchet*. Son avis est que : c'est très bien, très raide, très fort, et pas du tout ennuyeux. Voilà mon opinion...

Te souviens-tu *de* la farce *De l'œil du Maître?* quelqu'un m'en a fait une autre pareille. J'ai reçu de Russie une photographie représentant « le théâtre du crime » de Pantin! affaire Tropmann. Est-ce Mme Pasca qui m'envoie cette œuvre? mais dans quel but?

Ma lettre est stupide et peu remarquable comme transitions. Aussi ne la relis-je point!

Adieu, pauvre chat...

Vieux.

CCCLXI

Paris, mardi soir, 4 heures, 9 septembre 1879.

Merci de ta bonne lettre, ma chère fille; elle a réjoui le cœur de ton *Vieux*. Continue à m'envoyer des choses aussi gentilles : tu sais que Monsieur aime les douceurs et a besoin d'être caressé.

Rien ne pouvait me faire plus de plaisir que d'apprendre le rétablissement de ta santé; mais n'en abuse pas. Il me semble que « *des* quatre heures » employées à peindre, c'est de « l'exagération ». Prends garde de retomber dans ton état anémique! Amasse des forces pour cet hiver, où il faudra faire un chef-d'œuvre. Penses-y!

L'affaire de *Salammbo* avec Reyer est très sérieuse. D'ici à peu de temps, j'aurai le scenario de du Locle, et peut-être aurai-je à Croisset, le mois prochain, la visite de du Locle et de Reyer.

Quant à l'opéra de *Faustine,* Galet est aux bains de mer ; Fauré m'a écrit pour l'excuser.

Les corrections d'épreuves de l'*Éducation* m'occupent tous les jours, pendant deux heures au moins, et j'en suis tanné...

Voilà tout, pauvre chérie.

Vieux.

CCCLXII

Saint-Gratien, mercredi matin, 11 heures, 17 septembre 1879.

Je suis étonné, stupéfait et même inquiet de n'avoir pas de nouvelles de ma pauvre fille ! Comment ! depuis plus de huit jours, pas un mot !

...Je continue à corriger l'*Éducation sentimentale*. L'affaire avec la *Vie moderne* pour la publication du *Château des cœurs* est arrangée. Ils vont faire faire des affiches ! Il faudra que « Mme Commanville » collabore à cette publication par un dessin. Je t'expliquerai ça dimanche soir, car j'espère être revenu à ce moment-là près de toi, mon pauvre loulou.

Ma vacance m'a fait du bien, mais je commence à éprouver le besoin d'être rentré chez moi, comme un petit bourgeois.

Le Moscove a été *enthousiasmé* de mon chapitre. Voilà un public, celui-là, et « il fait des remarques ».

J'ai lu deux manuscrits de Jeunes, qui sont stupides! L'un est un protégé de Raoul Duval, chez qui j'irai prochainement. Après quoi, solitude complète jusqu'à la terminaison de *Bouvard et Pécuchet*.

Adieu, pauvre fille; je t'embrasse tendrement, bien que tu ne mérites guère de l'être... sous-entendu embrassée.

Vieux.

CCCLXIII

Saint-Gratien, jeudi 18 septembre 1879.

Pauvre chat,

Confiteor ma bêtise. J'avais cru que j'avais chargé Ernest *de* te dire *de* m'écrire, en premier lieu, puis que je te répondrais, et je m'étonnais de n'avoir pas de tes nouvelles, quand c'était moi qui devais commencer!

Secundo : mon portier est la cause des inquiétudes que j'avais depuis avant-hier. Je ne sais pourquoi il a mis, cette fois, tant de retard à m'envoyer ta lettre.

Celle que j'ai reçue ce matin n'est pas gaie : le ton en est bien dolent! Tout cela est la conséquence des efforts que tu as faits pour être une Femme Forte. Ma pauvre fille! espérons que ta petite vacance au bord de la mer va te retaper un peu. Mais sais-tu où est l'adresse de Laure[1]? Moi, je l'ignore complètement. La vacance de Guy (qui se promène maintenant en Bretagne) ne doit pas se prolonger au delà du 25. Ne sais quand sa mère reviendra. Il est plus prudent d'écrire à Mme d'Harnois.

Ainsi, à peine Vieux sera-t-il rentré, que tu décamperas et, quinze jours après ton retour, sans doute tu l'abandonneras pour l'infâme Paris. Néanmoins, j'approuve beaucoup ton idée d'un séjour au bord de la mer, car cet état de langueur permanent me désole, mon pauvre loulou.

Je compte toujours être revenu dimanche pour dîner, malgré les instances de la Princesse. Et puis, j'en ai assez! Il est temps de revoir la nièce et de reprendre *Bouvard et Pécuchet!*

Je me doute quel est le Monsieur qui est venu me voir : c'est un protégé de Raoul Duval. Quant à la dame? mystère!

Les épreuves de l'*Éducation* me tannent aujourd'hui : je n'ai à corriger que quatre-vingts pages! J'ai tant sermonné Charpentier, que l'imprimeur me pousse l'épée dans les reins, et je ne suis pas encore à la moitié!

Demain, je passerai toute la journée à Paris, pour en finir avec la *Vie moderne*. Samedi j'y reviendrai pour faire mes paquets. Il me tarde de te revoir et de rentrer dans ma solitude, qui est, décidément, ce que je préfère à tout!

Adieu, pauvre chat; à bientôt!

Nounou.

1. Laure de Maupassant.

CCCLXIV

Paris, vendredi, 4 heures, 20 septembre 1879.

Merci de ton petit mot, ma pauvre fille. Je trouve en arrivant, chez mon portier, ta lettre d'hier. J'ai peur *que* celle *que* je t'ai écrite hier soir ne t'arrive *qu*'en même temps *que* celle-ci.

Aujourd'hui, courses nombreuses dans Paris, et je déjeune chez Popelin. Je compte toujours dîner dimanche prochain dans le bon vieux Croisset. Juliette[1], au lieu de perdrix, aurait mieux fait de me donner des nouvelles de son père.

Bourlet m'a écrit une lettre relativement au fils d'un de ses amis, Henri Fauvel, du Havre, pour que j'engage celui-ci à renoncer à la littérature. Tu verras ma réponse! Ça m'indigne, ces bourgeois ennemis de l'art!

Je n'ai que le temps de t'embrasser.

Vieux.

CCCLXV

Mercredi soir, 9 octobre 1879.

J'entends le bateau siffler; donc, il est trop tard : tu n'auras ma lettre que vendredi matin, s'il n'y a pas à Étretat deux distributions par jour. Ce sont les épreuves de l'*Éducation sentimentale* qui en sont cause (j'en subis, des épreuves, et de toutes les sortes!). Hier, j'ai passé huit heures à cette agréable besogne, car j'ai corrigé tout le *Château des cœurs* et trois feuilles de

1. Juliette Roquigny.

l'*Éducation sentimentale*. J'ai reçu une lettre de Bergerat[1], avec des explications qui te concernent. Il est enchanté du dessin, mais voudrait plus d'encadrement. Je te montrerai sa missive.

Putzel te cherche partout, et je tâche de la consoler en la prenant dans mon cabinet.

J'ai reçu une lettre de Laporte[2], tout à l'heure. Il est à Couronne depuis vendredi soir, et compte me voir au dîner du Préfet. Le ton en est amical, comme par le passé.

Ne me voyant pas, il viendra cette semaine, j'en suis sûr. Cette attente est pour moi une véritable angoisse : aura-t-il reçu, d'ici là, la lettre de *** ? Que lui dire ? Je suis perplexe et navré. Quand donc serai-je tranquille ? Quand me f...ra-t-on la paix, définitivement ?

Cette histoire de Laporte m'emplit d'une telle amertume et gâte ma vie tellement, que je n'ai pas eu la force de me réjouir d'un événement heureux qui m'arrive : Jules Ferry (l'homme de l'article) m'a écrit, hier, qu'il m'accordait une pension annuelle de 3,000 francs, à partir du 1er juillet 1879. La lettre est ultra-aimable. Ce libre penseur a du bon.

Je devrais être content ? Pas du tout ! car, enfin, c'est une aumône (et je me sens humilié jusque dans les moelles). Quand pourrai-je la rendre, ou m'en passer ?

Pour me distraire de ces sombreurs, je reporte ma pensée sur ma chère fille. Il fait beau, et le soleil, au bord de la mer, doit lui remettre un peu de force dans le sang...

1. Directeur de la *Vie Moderne*.

2. Des difficultés étaient survenues entre M. Laporte et mon mari à propos d'affaires. Ce fut le commencement du refroidissement qui eut lieu entre mon oncle et lui, et qui finit par une rupture complète.

Amitiés à Laure ; embrasse-la pour moi. Dis à mon disciple qu'il fasse en sorte de venir un peu ici.

Promène-toi, hume de l'oxygène.

Je vais reprendre mes livres ecclésiastiques, qui m'embêtent, et puis travailler à mon plan. Mais ça ne va pas ! ça ne va pas !

Vieux.

CCCLXVI

Croisset, mercredi, 3 heures, 19 novembre 1879.

Ma chère fille,

Ta lettre *respire* la satisfaction et j'en suis bien aise. J'ai envie de contempler ton fameux chapeau. Apporte-le ici, quand tu viendras, pour m'honorer, et envoie-moi la semaine prochaine une description soignée de la noce. Que ton mari prenne garde au froid en banquetant sous la tente. Cette idée de tente me paraît biblique, mais peu confortable pour « nos pays ».

Hier, j'ai passé un excellent après-midi, seul avec Pouchet, qui est un charmant homme, si instruit et si simple ! Nous avons rêvé ensemble le voyage aux Thermopyles, quand je serai quitte de *Bouvard et Pécuchet*. Mais à cette époque-là, c'est-à-dire dans dix-huit mois, Vieux ne sera-t-il pas trop vieux[1] ?

Croireriez-vous, Madame, que jamais il (Pouchet) ne s'était promené dans la propriété ? Il ne connaissait ni les cours, ni même la terrasse (*sic*). Je lui ai tout montré, puis l'ai reconduit jusqu'à la ferme de Platel.

1. Six mois après, il était mort.

Bref, hier, j'ai pris l'air pendant deux heures. J'ai reçu 9 exemplaires de l'*Éducation;* ce matin, on m'a envoyé un *Phare de la Loire* où je suis exalté aux dépens de Zola. J'ignore l'auteur de l'article. La première partie de mon chapitre est faite, je vais la copier, lire encore quelques *bons* livres, et la semaine prochaine je recommence à écrire.

Le soir, après dîner, je me repasse comme distraction, tes notes de *Nicole*[1]. Quelle patience tu as eue, à recueillir de semblables platitudes.

En fait de nouvelles, présentement on apporte un banneau de terre, et un cor de chasse, dans un canot, me met au *comble* de l'exaspération.

Je t'embrasse bien tendrement.

Le Vieillard de Cro-Magnon (et pas de Belleville).

CCCLXVII

Croisset, nuit de dimanche 24 novembre 1879.

Mon loulou,

Je suis désolé de la mort du général[2]. Dis-le bien à Flavie et embrasse-la pour moi. Penses-tu qu'une lettre de moi lui ferait plaisir? mais je suis si las d'écrire! D'autre part, il me semble que je lui dois cette marque d'affection?

Tant mieux, chère Caro, que tu sois contente de ton éventail! La perspective de pouvoir gagner quelque argent avec tes *talents* doit te donner du courage. Main-

1. Des notes que j'avais prises sur les *Essais de morale et instructions théologiques.*
2. Le général Ferdinand Vasse, frère de Flavie.

tenant trouve un atelier, et aux grandes œuvres! Qu'est-ce que Bonnat pense des toiles faites pendant l'été? Quant à Charpentier, je ne vois aucun moyen d'en avoir, maintenant, le cœur net. Attendons! et puis après tout, bonsoir! Pourvu qu'on ne me parle pas d'argent je suis content, et en demander, même quand j'en ai besoin, m'exaspère. Cette antipathie pour les *affaires* est devenue chez moi une vraie démence.

Mme Régnier s'étonne de ma sévérité à l'encontre de ses illustrations. Je t'engage à ne pas la ménager sous ce rapport. Vraiment, *ma gloire* m'encombre! Cette semaine, voilà trois envois d'auteurs! Avec mes lectures (et mes ratures) je n'en peux plus; la théologie m'abrutit; quel chapitre! Il me paraît difficile d'avoir fini au jour de l'an? Les difficultés surgissent à chaque ligne.

J'ai reçu les *bouffis!* Merci. Monsieur s'en gorge.

Depuis mardi soir, je n'ai vu personne, ce qui s'appelle pas un chat. Aucune nouvelle, d'ailleurs. Le nombre des bateaux augmente. J'en ai compté hier vingt-trois.

Adieu, pauvre chérie.

Ta Nounou t'embrasse.

CCCLXVIII

Nuit de samedi, 1 heure, 7 décembre 1879.

Il faut que je t'embrasse bien fort, ma chère fille, pour te remercier de ta bonne lettre d'hier. Continue à m'en envoyer de pareilles. Tu sais que Vieux a besoin d'être aimé et caressé, et son cœur n'a pas trop de pâture maintenant.

Tant que je travaille, ça va bien, mais les moments de repos, les entr'actes de la littérature ne sont pas, tous

les jours, folâtres. Enfin je vois le terme de mon chapitre. Dans une quinzaine de jours j'espère n'avoir plus que dix pages !

Quel temps ! quelle neige ! quelle solitude ! quel silence ! quel froid ! Suzanne a fait un paletot à Julio avec un de mes vieux pantalons. Il ne *démarre* pas du coin du feu. J'attends vendredi le Moscove. Viendra-t-il ?

Charpentier m'a envoyé 700 francs et doit me faire encore un autre envoi prochainement.

Si Bonnat est dur pour toi, c'est qu'il te *considère* beaucoup. Tant mieux ! il te traite en confrère. Comment peux-tu savoir ce qui se dit chez la bonne Princesse ? Voilà un mois que je lui dois une lettre. Mais je suis débordé. Je passerai ma journée demain rien qu'à écrire des lettres, dont *cinq* sur des livres qu'on m'a envoyés ! Tous ces hommages me deviennent une peste. J'ai tant d'autres choses à lire ! et tant d'autres lignes à tracer.

Garde les livres et revues à mon adresse. C'est autant d'épargné.

Dis à Gertrude[1] que je suis bien fâché de ne pas la voir. Repassera-t-elle par Paris au printemps ?

Il est temps d'aller se coucher.

Je t'embrasse bien fort.

Nounou.

Pas de *Furet*[2].

Personne sur le quai. Le facteur arrive à des heures fantastiques.

J'aime à croire que Putzel va mieux.

Et l'oxygène ?

Houzeau m'abandonne.

Naturellement.

1. Gertrude Collier, Mme Tennant.
2. Nom du bateau à vapeur qui allait de Rouen à la Bouille.

CCCLXIX

Croisset, mardi matin, 10 heures, 23 décembre 1879.

Ma Caro,

C'est de l'*insenséisme!* venir ici par un temps pareil, et vouloir peindre dans les conditions atmosphériques du logis! tu n'y songes pas. Crois-tu que ton modèle pourra se dénuder. Où la mettras-tu! où te mettras-tu toi-même? En ma qualité d'ancêtre, je m'oppose à cette extravagance. Reste à Paris. Tu viendras me voir plus tard, dans un entr'acte de ton travail. Je ne suis pas *héroïque* du tout, mais raisonnable, et puis, qui vous servirait? *Ma bonne* a bien assez que de me monter toutes les heures du coke et du bois!!! J'en brûle même qui est vert. Ainsi c'est entendu, mais par exemple, beaucoup de lettres et de longues.

N. B. — Tu dois t'être trompée? Ce n'est pas *Bouvard et Pécuchet* qu'on annonce dans le *Voltaire*, mais ma féerie. Je serais bien contrarié si le titre de mon roman et même mon roman était annoncé maintenant! Mon petit Duplan m'envoyait toutes les feuilles où se trouvait mon nom. A présent je ne sais même plus ce qui me concerne!

Mes lampes sont peut-être à Rouen? Mais comment les avoir? Plus de communications avec cette bonne ville. On risque de se casser la gueule ou un membre, si l'on y va pédestrement, et cette nuit le ponton a sombré.

Ce matin, un brouillard à couper au couteau. Malgré mon grand âge, je n'ai jamais vu un pareil hiver. Dois-tu

être embêtée d'entendre parler du froid! toi qui vois des humains.

Adieu, pauvre chat; mille bécots de

Vieux.

CCCLXX

Croisset, mercredi soir, 31 décembre 1879.

Que 1880 te soit léger, ma chère fille! Bonne santé, triomphes au salon, réussite des affaires! Pour moi particulièrement j'ajoute : avoir fini *Bouvard et Pécuchet!* car franchement je n'en peux plus. Il y a des jours comme aujourd'hui où j'en pleure de fatigue (*sic*), et c'est à peine si j'ai la force de tenir une plume! Je devrais me reposer. Mais comment?... où?... et avec quoi?

Encore une bonne quinzaine pourtant, et j'espère avoir fini mon chapitre! ce qui me donnera du revif, j'aime à le croire! et au bout de trois ou quatre mois, quand ce dernier chapitre sera fait, j'en aurai encore (avec le second volume) pour six ou huit mois!!! Cette perspective m'épouvante dans mes heures de lassitude. Mais a-t-on jamais fait un livre pareil? Je crois que non!

Pour se remonter le tempérament, Monsieur se soigne sous le rapport de la gueule. Le caviar de Tourgueneff avec le beurre de la nièce sont *la base* de mes déjeuners, et Mme Brainne m'a envoyé (sans compter un pot de gingembre) une terrine de Strasbourg qui est à faire pousser des cris! Suzanne, hier, à la réception du susdit, a proféré un beau mot : « Quel dommage que Mme Commanville ne soit pas là! »

A propos de mes bonnes, Mamzelle Julie m'a chargé *de* ne pas oublier *de* dire à Mme Commanville, etc. Elle

a peur que je n'oublie ses souhaits de bonne année...

Quelle idée tu avais de vouloir venir, maintenant, mon pauvre loulou! On est noyé dans la boue, il a fallu, encore une fois, faire relever la porte de ton atelier et il est très difficile *d'allerrr z'aux lieux!* à cause des flaques d'eau et du verglas. Tantôt j'ai encore risqué de me casser une patte. Autre désagrément : les pauvres (la sonnette retentit à chaque moment, ce qui me trouble beaucoup); du reste Suzanne les congédie avec une impassibilité charmante...

Pense bien à Vieux qui est là-bas tout seul et qui crache dans sa petite cheminée, sous la grosse poutre de sa petite salle, ayant pour compagnie son chien. Quelle vie d'artiste!

Allons, encore deux bons bécots de

Nourrice Cro-Magnon.

CCCLXXI

Dimanche soir, 1880.

Je vais donc te voir, bientôt, ma pauvre fille, jeudi ou vendredi, n'est-ce pas? J'espère que pendant les « courts moments que tu me consacreras » tu n'auras pas d'occupations t'empêchant d'être longuement avec Vieux.

Je t'aurais écrit avant-hier soir, sans la venue de ton époux.

Mon chapitre est fini. Je l'ai recopié hier et j'ai écrit pendant dix heures! Aujourd'hui je le re-recorrige et le re-recopie. A chaque nouvelle lecture, j'y découvre des fautes! Il faut que ce soit *parfait* : c'est la seule manière de faire passer le fond. Ta dernière lettre est bien gentille, pauvre chat, et je t'en remercie.

Ton voyage tombe on ne peut mieux, avant de commencer mon dernier chapitre. Mais si tu veux te faire encore mieux voir, apporte-moi :

1° Deux paquets de tabac,

2° De la poudre de gingembre et du Kermen*, pour le cari à l'indienne,

objets qui se trouvent (bien que dise M. Commanville) sur la place de la Madeleine, à côté d'un marchand d'oiseaux, quand on a le dos tourné au marché.

Cuvellier doit aussi les vendre, ou Guyot?...

Adieu, à bientôt. Le Préhistorique te donnera de bons baisers de

Nounou.

*Je ne suis pas sûr du nom, mais c'est quelque chose d'approchant.

CCCLXXII

Croisset, nuit de vendredi, 2 heures, 24 janvier 1880.

Ma pauvre fille,

Par une lettre que ton mari a reçue tantôt, je sais que tu vas bien, et que ton retour s'est effectué, solitairement. *Ne manque pas* de fortement plaisanter Lapierre, qui a préféré à ta compagnie celle des notables de Rouen, comme si tout Rouen t'allait à la cheville ! ce qui est cependant te placer très bas? De mon côté, je t'assure que je lui ferai une *scie* qui l'embêtera. Explication : c'est qu'il avait *quelque intérêt pécuniaire* à être avec ces messieurs.

Ernest et moi, nous faisons très bon ménage. Voilà deux soirs que nous jacassons jusqu'à près de 11 heures

du soir! Hier, il m'a beaucoup parlé de *son affaire*. Sa persistance est vraiment touchante. Il finira par réussir à force d'entêtement! Ne prends *aucune mesure* avant quelque temps, il a besoin maintenant de toutes ses facultés!

Je pioche le plan de mon chapitre X et dernier, lequel se développe dans des proportions effrayantes. L'*Éducation* n'est pas un petit sujet!!! Et il se pourrait bien, par conséquent, que je ne sois pas prêt à quitter Croisset avant la fin d'avril ou le milieu de mai? Mais je ne veux pas me demander quand j'aurai fini.

J'avais gardé de l'*Éducation des filles* de Fénelon un bon souvenir; mais je change d'avis, c'est d'un bourgeois à faire vomir! Je relis tout l'*Émile* de Rousseau. Il y a bien des bêtises! mais comme c'était fort pour le temps, et original. Ça me sert beaucoup.

Tu recevras le *Château des cœurs* demain. Nous verrons l'effet que ça fera... Les lettres adressées à ton mari ne sont pas *pour moi*. Donc, pense ma chérie, pense un peu au

Préhistorique qui t'embrasse.

Comme ça a été gentil les trois jours passés ensemble, n'est-ce pas, pauvre loulou?

N. B. — Et mes livres sur l'*Éducation?*

CCCLXXIII

Croisset, mardi, 2 heures, 1880.

Mon loulou,

Mon indignation n'a pas de bornes! et j'ai envie de t'accabler d'injures!

Si la première du *Nabab* est pour jeudi prochain, comment veux-tu maintenant avoir des places? La répétition générale commencera demain, à 1 heure. Le *service* sera dejà fait s'il ne l'est? J'aime à croire que la première n'aura lieu que samedi[1]. Alors tu auras la chance d'avoir des places.

Tu as vu par toi-même quand je montais les premières de Bouilhet que l'auteur d'une pièce manque toujours de places, bien qu'il en achète, de sa poche! et que la veille d'une première tout le monde perd la boule, on ne lit même plus les lettres.

Crois-tu que Daudet va avoir le temps de te répondre et de s'occuper de toi? Sans compter que les billets de spectacle mis sous enveloppe et envoyés par la poste sont presque toujours volés.

N. B. — Ne jamais, en ces cas-là, se servir de la poste.

Bref, si tu veux assister à la première du *Nabab*, il faut aller toi-même ou envoyer un commissionnaire intelligent chez Daudet, et qu'il *attende* la réponse. Si Daudet ne t'en donne pas, re-envoie le commissionnaire chez Deslandes[2], et qu'il *attende* indéfiniment.

Mais en y allant toi-même, tu as plus de chances de réussir ; tu vas trouver que c'est trop compliqué — tu mettras à la poste des lettres qui ne seront même pas décachetées — et tu n'auras pas de places et tu te plaindras du sort!

Mon loulou n'est guère pratique! Que n'as-tu écrit quelques jours d'avance à Mme Daudet : c'était là le bon moyen.

Si j'étais *de toi*, je m'informerais de l'heure où finira

1. Elle fut remise au vendredi 30.
2. Directeur du Vaudeville.

la répétition générale, et munie des deux épîtres ci-incluses, j'irais moi-même au Vaudeville, en altière Vasti, pour parler à ces messieurs.

Quant à la *Vie Moderne*, réclame-la, impudemment. Bergerat n'a pas compris. Au lieu d'envoyer les numéros à Paris, comme il faisait auparavant, il les envoie à Croisset.

A la fin de sa préface [1], il y a un mot très aimable pour Mme Commanville.

Bonne chance pour la première. Quant à moi, je suis content de n'y pas assister. Ces solennités-là sont hideuses! on y voit trop crûment le plus vilain des sept péchés capitaux : l'Envie.

L'Ours des Cavernes

Et pour toi

Nounou.

CCCLXXIV

Dimanche, 4 heures, 1880.

Primo : les choses du métier ou plutôt : *l'Art avant tout !*

1° *L'éducation homicide* de Laprade m'allèche (mon gamin, fils de forçat, veut tuer un autre enfant et torture les animaux). *L'éducation libérale*, moins. Cependant je serais bien aise de les avoir l'une et l'autre.

Le livre de Robin sur la même matière m'a paru peu fort, et à celui de Spencer j'ai éprouvé la même désillusion. Néanmoins, je voudrais bien les relire. Arrange-toi

1. Pour le *Château de cœurs* j'avais contribué à l'illustration de cette préface par quelques dessins.

pour que le P. Didon m'expédie ce qu'il a, le plus promptement possible, et remercie-le, d'avance. Oh ! si quelqu'un pouvait m'envoyer le livre de *Spurzheim*, sur l'*éducation*, ce quelqu'un serait un sauveur.

Rien de tout cela n'est à Rouen et ce gredin de Pouchet ne me répond pas. Je viens de lui re-écrire. Ce qui me fait enrager, maintenant que je voudrais ne pas perdre une minute, c'est le temps perdu à lire les romans des jeunes ! Trop d'hommages ! J'ai prié Charpentier de ne plus m'en envoyer ! J'en ai là quatre sur ma table qui attendent leur tour. Je n'ai pas même eu le temps de remercier Popelin pour son *Poliphile*[1]. Mais je vais tous les *bâcler*, puis je n'en ouvre plus un seul. Sans compter qu'il faut répondre à ces messieurs : voilà aujourd'hui quatre heures d'employées à cette besogne ! Je suis trop bonasse.

Boule de suif, le conte de mon disciple, dont j'ai lu ce matin les épreuves, est *un chef-d'œuvre*, je maintiens le mot, un chef-d'œuvre de composition, de comique et d'observation, et je me demande pourquoi il a choqué Mme Brainne ? J'en ai le vertige. Serait-elle bête ? Jolie conduite ! tu te trimbales dans « les coulisses ». La mère Heuzey devait jubiler ? Se figurer qu'elle était actrice !!! Cette anecdote confirme ma théorie : les femmes sont plus braves que les hommes. Moi, je n'oserais jamais faire ce que vous avez fait, de peur d'être mis à la porte ! et on m'y mettrait ! Mais les dames ! Ah ! bien, oui ! quel toupet ! et pas de migraine le lendemain ; c'est beau ! En résumé, mon pauvre chat, tu as eu raison.

Et à l'impudence tu ajoutes le vol ! (Vol de mon papier). Enfin tu prends *le genre de Paris*. Je t'approuve.

1. Le *Songe de Poliphile*, par Francesco Colonna, traduit par Claudius Popelin.

Dans les âges préhistoriques, on n'était pas sévère pour la morale et, en fait du *divorce*, je crois que « la plus dégoûtante promiscuité, etc. » J'ai envie d'écrire les *Mémoires du Vieillard de Cro-Magnon.*

Je suis content que tu ailles souvent chez le père Cloquet que j'aime et respecte beaucoup pour lui-même, et à cause du passé.

Gertrude m'a écrit pour me faire ses adieux, et dans sa lettre il y avait un billet de Dolly. *Admirable!* Elle me dit qu'elle m'a connu bien avant sa mère et dans une existence antérieure. Quelle drôle de *young Lady!* c'est fou et plein de charme.

Tâche que ton mari se repose. Il doit être éreinté.

Maintenant je vais écrire encore une lettre à « un jeune », puis reprendre les *Offices* de Cicéron et rebûcher mon plan.

Deux bécots de la Nounou.

...*P.-S.* — A quelque jour je tuerai un pauvre. Ernest t'expliquera pourquoi. Mais immédiatement après son départ, j'ai trouvé un truc pour la sonnette.

L'Ours des Cavernes.

CCCLXXV

Croisset, mardi, 3 heures, février 1880.

Chérie,

C'est encore moi.

D'abord : merci pour la note sur l'art du dessin; elle est *parfaite,* et je défie nos plus grands artistes d'en

dire tant, en si peu de mots, les peintres étant généralement très bornés. Mais mon loulou (qui est fortement mon élève), ayant fait des études philosophiques, a pris l'habitude de penser, et de se rendre compte des choses. Tu n'imagines pas comme ce petit renseignement m'a fait plaisir sous tous les rapports; il provient d'une bonne caboche. je la prends par les deux oreilles, cette caboche, et la couvre de bécots...

Depuis que tu es venue ici, il m'ennuie de toi plus qu'auparavant! Remercie Ernest pour son envoi de journaux.

Spurzheim est le collaborateur de Gall dans son grand ouvrage, *Anatomie du cerveau*, etc., où sont posés les principes de la Phrénologie.

Le père Grout a été fanatique de Phrénologie, l'*Éducation* de Spurzheim se trouve peut-être dans sa bibliothèque. S'en informer à Sabatier ou à Mme Grout. Par la même occasion, tendres amitiés à Frankline.

Toute la journée d'hier a été consacrée à Fortin[1]; le pauvre garçon pleurait à torrents. Ce que voyant, Vieux a fait comme lui.

Voilà *trois jours* que je perds absolument à lire des romans et à écrire des lettres!!! Je suis Hindigné! Mais ça va finir.

J'ai écrit à Charpentier de me chercher Spurzheim, mais quand le P. Didon sera remis de la « tablature des auteurs[2] », comme disait Fellacher[3], s'il pense à moi, il m'obligera. *Il faut* que tu te procures, pour ton plaisir, le numéro du *Voltaire* du 30 janvier, vendredi. Tu verras comment on y parle de Cro-Magnon (11, faubourg Montmartre).

1. Il venait de perdre sa mère.
2. Le P. Didon achevait alors un livre.
3. Professeur d'écriture de mon oncle, enfant.

Je suis si exaspéré par les en-dehors de *Bouvard et Pécuchet* que je vais dépasser Cro-Magnon, je deviens

Neerdenthal!

Ne ménage pas *mon* papier. Encore un baiser, ma chère fille.

CCCLXXVI

Mercredi, 5 heures, 12 février 1880.

Ma chérie,

Ton mari va-t-il venir ce soir? Je suis plein d'inquiétude. L'*acte* est-il signé? Que se passera-t-il *vendredi?* Jamais je n'ai été plus anxieux et impatient de nouvelles. Guy, heureusement, m'a tenu compagnie pendant trois jours, et cet après-midi j'ai eu Jules Lemaitre. Ils m'ont distrait de mes pensées.

Il faut se remettre au travail. Mais comment travailler n'ayant pas l'esprit libre? Et le sentiment du temps que je perds me désole. J'ai beau me faire des raisonnements. L'imagination rebelle se tient cachée! et j'ai si bien travaillé cet hiver!

Si Ernest ne doit pas venir demain, envoie-moi un télégramme m'expliquant la *situation* en deux mots.

Je t'embrasse bien tendrement.

Vieux
agité.

CCCLXXVII

Vendredi, 5 heures, 6 février 1880.

Ma chère fille,

...J'ai reçu tes deux volumes, Robin et Laprade.

Le père Grout m'a écrit ce matin qu'il mettait sa bibliothèque à ma disposition. Il a des livres pouvant me servir. Je lui ai écrit pour lui demander ses jours et heures.

Mon *disciple* viendra déjeuner à Croisset dimanche et restera jusqu'à mardi. Mais, dans l'après-midi de dimanche, je le lâcherai pour aller chez Gally présider notre dernière séance du comité[1], à laquelle il ne viendra personne, j'en suis sûr. Ce sera vite fait.

Le *Journal de Rouen* a reproduit *en entier* la préface de Bergerat (avec une introduction aimable). Mamzelle Julie en a entendu parler chez Leroux ! et m'a dit, hier soir, un mot sublime : « Il paraît que vous êtes un *grand auteur !* »

J'ai demandé deux fois à Charpentier de m'envoyer le numéro du *Voltaire* du *30* janvier. Tâche de te le procurer. Il te plaira. Tu verras comment des gens que je ne connais pas parlent de Vieux, non comme « grand auteur » mais comme ecclésiastique ou plutôt comme évangélique.

Jules Lemaître[2] (du Havre) viendra me voir mercredi. Ainsi pendant trois jours je vais *causer littérature*, bonheur suprême ! Ça me reposera.

1. Pour le monument de Louis Bouilhet.
2. Homme de lettres

D'après mes petits calculs, Ernest doit être ici jeudi ou vendredi. S'il arrive quelque chose de définitif, envoie-le-moi, dès que tu le sauras. Et puis, écris le plus souvent possible à ta Nounou qui te regrette beaucoup, malgré son stoïcisme (apparent), car au fond, le Préhistorique est une vache...

Encore deux bons baisers, pauvre fille.

Vieux.

CCCLXXVIII

Dimanche, 5 h. 1/2, 15 février 1880.

Eh bien, pauvre fille, comment va la santé? Comment va la peinture? Ce matin, en faisant un tour (solitaire, bien entendu) sur la terrasse, et en pensant à toi, une idée m'est venue, dont tu feras ce que tu voudras. Ton modèle, Cécile, est peu favorable aux flamboiements du pinceau. Comme contraste, si tu prenais *ton ami* J.-M. de Hérédia? Hein? Son refus de poser m'étonnerait. Peut-être même ta proposition le flatterait-elle? Un portrait ferait valoir l'autre. En l'habillant (Hérédia) rembranesquement ou plutôt à la Vélasquez, il serait superbe.

Tu as encore le temps de t'y mettre.

En attendant mes livres d'Éducation qu'on doit m'envoyer de Paris, je me ronge et je remanie mon plan; ou plutôt j'ai une venette abominable de mon chapitre. Aussi, dans la peur de m'en dégoûter, *je m'y mets* ce soir même!!! A la grâce de Dieu!

Toute ma journée d'hier s'est passée à lire *Nana* (de 10 heures du matin à 11 heures et demie du soir, sans désemparer). Eh bien, on dira ce qu'on voudra. Les mots

orduriers y sont prodigués, Émilien est ignoble, et il y a des choses d'une obscénité sans pareille. Tous ces reproches sont justes, *mais* c'est une œuvre énorme faite par un homme de génie ! Quels caractères ! quels cris de passion ! quelle ampleur ! et quel *vrai* comique ! Nana tourne au mythe sans cesser d'être une femme, et sa mort est *michelangesque !*

Va-t-on dire des bêtises là-desus ! mon Dieu ! en va-t-on dire ! C'est du reste ce que demande le bon Zola...

La manière dont la *Vie moderne* publie ma pauvre Féerie est de plus en plus pitoyable ! J'ai beau réclamer ; ah ! bien, oui !

Mon chapitre exigera bien quatre mois ! car il *doit* être le plus long, et n'avoir pas loin de quarante pages ! Cela me remet au milieu de juin ! Cependant, si je ne veux pas rompre avec tous les civilisés, il faut que j'aille à Paris cette année ! Il faut que j'y aille aussi pour mes notes, et même si je veux paraître en 1881, il faudra que je prenne pendant quelque temps un secrétaire ; je ne m'en tirerai pas autrement.

Et dans tout cela, quand nous verrons-nous, mon pauvre Caro. Tu viendras ici quand j'en partirai, et cet automne, peut-être t'y laisserai-je toute seule ? Comme notre vie est mal arrangée.

Il me tarde beaucoup que cette continuelle incertitude d'un avenir prochain soit finie ; je sens qu'elle m'use. Or, à *mon âge*, on a besoin d'être tranquille, il faut garder toutes ses forces exclusivement pour son travail.

Depuis quinze jours je suis empoigné par l'envie de voir un palmier se détachant sur un ciel bleu et d'entendre claquer un bec de cigogne au haut d'un minaret... comme ça me ferait du bien au corps et à l'esprit.

Allons ! n'y pensons plus ! Je vais mettre *moi-même*

cette lettre à la poste, nettoyer ma table, piquer un chien, puis, après mon dîner, me mettre à mon chapitre, n'en écrirais-je, ce soir, que trois lignes.

Deux bons baisers de nourrice, pauvre chat, de

Ton Préhistorique.

Mamzelle Julie, très sévère pour moi, trouve que j'ai eu « une bonne vacance » (à cause des deux jours pleins et l'après-midi passés ici par mon disciple et par Lemaître) et qu'il est temps que je me remette à travailler.

Ai-je tort quand je soutiens que le genre humain n'a pas d'indulgence, ni même de justice pour moi? C'est toujours l'histoire de la casquette de loutre, que Lapierre trouvait si drôle, quand tout le monde en avait une pareille? Il y a là un *mystère psychologique,* que je tâche vainement de comprendre. Il ne m'indigne pas du tout, mais me fait rêver.

CCCLXXIX

Dimanche, 2 heures, 1879.

Pauvre fille,

. . . .

Ma semaine à moi a été bien agitée : 1° par les histoires de mon disciple ! elles m'ont fait perdre trois jours ! Lundi dernier je n'ai travaillé pour lui que quatorze heures, tant pour écrire des lettres de recommandation que pour composer à la hâte un morceau informe destiné au *Gau-*

lois (voir le numéro d'hier, samedi); on ne m'a pas donné le temps de le corriger ! ce qui me vexe infiniment !

De plus, *Mulot* (notre secrétaire du comité Bouilhet) est mort mardi. Je l'ai enterré jeudi, par une pluie battante. C'est encore une complication dans cette malheureuse fontaine ! et les fonctions de Mulot retombent sur moi ! *Naturellement.*

De plus, j'ai eu des épreuves de Bouilhet à corriger ! Mme Régnier me demande une lettre pour Larounat devenu directeur de l'Odéon !... etc. Ah ! vraiment ! les éternels Autres commencent à m'embêter ! je fais toujours tout pour eux et je ne vois pas qu'ils fassent quelque chose pour moi.

Et travailler au milieu de tout ça ! le moyen ? et puis, je pense aux affaires ! j'ai la tête *souillée* d'un tas de choses basses. Le dernier attentat contre le Czar m'inquiète à cause du Moscove ? Et je m'attriste de ta continuelle anémie, ma pauvre fille. Il me semble que nous ne nous sommes pas vus depuis quinze ans, et quand tu reviendras ici, j'en partirai ! Est-ce assez bête ! Mon chapitre ne sera pas fini avant la fin de juin !!! n'importe ! j'irai à Paris au commencement de mai et je prendrai quelqu'un pour me relever des textes indiqués d'avance. Autrement *Bouvard et Pécuchet* ne seraient pas publiables en 1881 !

J'ai pourtant cette semaine écrit *deux pages*, et c'est sublime d'effort, vu l'état de mon *moi*. Je n'ai plus le beau calme que tu as admiré il y a un mois ! Peut-être que la semaine prochaine tout ira mieux que jamais ?

Ce n'est pas la peine de me voler *mon* papier pour m'écrire sur des formats aussi grotesquement minimes. Ta dernière lettre pas chic ! pas chic !

Je t'embrasse bien fort, pauvre chérie.

Vieux.

CCCLXXX

Samedi, mars 1880

Ma pauvre fille.

La première page de ta lettre (reçue avant-hier) m'a fait grand plaisir, bien qu'elle décelât une souffrance : l'insupportation des Bourgeois ! J'ai reconnu mon sang ! comme je comprends ça ! La Bêtise humaine me suffoque de plus en plus ! ce qui est imbécile, car autant vaut s'indigner contre la pluie !

A propos de bêtise, tu sais toutes les phases de l'histoire de Guy ! Mon épître dans le *Gaulois* lui a beaucoup servi. L'as-tu lue ? Je la trouve fort incorrecte, et l'avoir ainsi publiée est la plus grande marque de dévouement que je puisse donner à quelqu'un. Je n'ai pas dit « l'Art avant tout », mais l'Ami avant tout. J'approuve ton idée de faire venir « quelques amateurs » dans ton atelier pour leur soumettre ton œuvre. Présente-toi à la *Vie moderne*. Ça ne peut pas nuire. J'ai adressé à son rédacteur et à son éditeur des admonestations qui manquaient de tendresse. Jamais je ne leur pardonnerai leurs petits dessins dont je reçois des plaintes de partout.

N'oublie pas Banville (10, rue de l'Éperon) ; il sera sensible à ta politesse et c'est un brave homme.

Ton pauvre mari n'en peut plus ! Mais il y met une patience héroïque, il croit que *tout* sera fini lundi ou mardi. Quel soupir de soulagement, ma pauvre chérie ! Allons-nous enfin vivre sans le souci permanent de l'argent ?

Tu as raison pour ton projet de voyage ici. Ton Préhistorique ne t'attend pas avant six semaines (la dernière quinzaine d'avril).

Bouvard et Pécuchet ne vont pas mal ; j'entrevois de grands horizons dans ce dixième chapître.

Félicitations et applaudissements des Rouennais pour ma lettre à Guy. Le *Petit Rouennais* l'a reproduite.

Reçu ce matin une lettre de Bardoux, toute en sucre, et hier une boîte de raisins, envoyée par Mme Brainne.

Par moments il m'ennuie de toi démesurément et je sens le besoin de te pétrir, et de bécoter ta mine.

Nounou.

La nomination de Du Camp à l'Académie me plonge dans une rêverie sans bornes et augmente mon dégoût de la Capitale ! Mes *principes* n'en sont que renforcés. Labiche et Du Camp, quels auteurs ! Après tout, ils valent mieux que beaucoup de leurs collègues. Et je me répète cette maxime qui est *de moi* :

« Les honneurs déshonorent,
Le titre dégrade,
La fonction abrutit. »

Commentaire : impossible de pousser plus loin l'orgueil.

CCCLXXI

Lundi, 2 heures, 8 mars 1880.

Ma chère fille,

Comme je suis content ou plutôt heureux de la lettre que j'ai reçue ce matin ! Je voudrais être à Paris, pour

m'en réjouir avec vous. C'est donc fini! Quel soulagement!

Sois sûre, pauvre loulou, que ta santé va se ressentir en bien de ce changement de fortune. Dans les premiers temps ce ne sera peut-être pas encore *manifique?* Mais enfin il y aura un flux métallique qui nous fera sortir de la gêne. Et l'avenir est bon! Hosannah! nous avons eu tant de renfoncements successifs que j'ai peine à y croire.

Parlons, parlons de... l'*Art*.

Bien que ton mari te traite de banquiste, j'approuve ton idée de convier les amateurs à venir dans ton atelier. Ça les flattera, et peut-être paieront-ils cette attention par de petits coups d'épaule.

N'oublie pas d'inviter A. Darcel (vu le *Journal de Rouen*). Écris aussi un petit mot à E. de Goncourt 53, boulevard Montmorency; il est très répandu dans ce monde-là. Veux-tu que je prie P. Burty, de ta part? Si tu tiens à des articles, il faut t'y prendre d'avance. Je suis enchanté de ce que t'a dit Bonnat. Oui! tu « arriveras » si tu fais ce qu'il faut pour cela. c'est-à-dire : cracher *a priori* sur le succès et ne travailler que pour toi. Le mépris de la gloriole et du gain est la première marche pour atteindre au Beau, la morale n'étant qu'une partie de l'Esthétique, mais sa condition foncière. *Dixi*.

Cet été, il faut que Madame *pioche les accessoires*, apprenne à faire le linge, le velours, etc. On doit savoir *tout* exécuter, être rompue à tous les exercices. La vraie Force est l'exagération de la souplesse. L'artiste doit contenir un saltimbauque. Comme je prêche! C'est peut-être la faute de *Bouvard et Pécuchet*, car je suis perdu dans la Pédagogie. Ça ne va pas vite. Ça va même très lentement. Mais je *sens* mon chapitre, j'ai peur qu'il en soit bien rébarbatif? Comment amuser avec des ques-

tions de méthode? Quant à la portée philosophique des dites pages, je n'en doute pas.

Mercredi prochain, probablement, j'irai à Rouen pour voir Sauvageot et commander officiellement le buste, car toutes les difficultés sont levées depuis hier.

De samedi en huit, j'aurai, je crois, Pouchet et Pennetier à déjeuner, avec l'ineffable Houzeau qui, hier, m'a donné de tes nouvelles. Il doit te revoir mercredi.

Les primevères commencent à pousser. Avant-hier j'ai fait une promenade *hygiénique*. Suzanne me cueille de petits bouquets de violettes qui embaument mon cabinet.

Adieu, pauvre chérie. Deux forts bécots de

Nounou.

J'ai reçu une charmante lettre de ma vieille amie Laure pour me remercier de ce que j'ai fait à l'endroit de Guy.

CCCLXXXII

Jeudi, 4 heures, 13 mars 1880.

Je viens d'inviter mes *collègues* à venir ici, soit le samedi, le dimanche ou le lundi de Pasques. Et à la fin de cette semaine de Pasques, c'est-à-dire dans une quinzaine, j'espère bien avoir la visite plus longue et autrement douce de ma pauvre fille. Tant pis pour les quelques jours d'atelier que tu perdras!

Ton mari ne peut guère revenir avant la fin d'avril (comme je le plains de voir sans cesse retarder son départ! ils sont à étrangler, ces bonshommes!). Tu iras le retrouver, puis tu m'attendras à Paris et nous y reste-

rons ensemble quelques jours, tous les deux, n'est-ce pas, chérie ?

Quant aux arrangements de meubles, tout est convenu. Mais il me semble que l'antichambre va être bien dégarnie ? Où s'asseoir ? le banc de chêne m'était commode.

Il me tarde de savoir l'effet produit par tes œuvres sur les personnes qui à l'heure présente sont dans ton atelier. As-tu invité Popelin ?

Je suis content de ce que tu me dis de la Princesse. On s'y attache, plus on la connaît. Sans doute que tu ne lui as pas dit le revirement des affaires. il me semble que je dois lui annoncer cette bonne nouvelle ?... Merci des détails que tu me donnes. J'aime à tout savoir.

J'ai commandé aujourd'hui un fût de 50 bouteilles chez Vinet. Raymond remet les pavés dans la salle de bains et AUX LIEUX !!!

Ce matin, j'ai envoyé ce qui s'appelle faire f..... un juif allemand qui me proposait de la toile de Hollande à très bon marché. Tu n'imagines pas sa tête de coquin. Il servait d'interprète à une dame ! et la marchandise était sur le quai, dans une brouette ! Tableau.

Bouvard et Pécuchet n'avancent pas vite ! mais le peu qu'il y a de fait est roide. J'ai passé trois jours cette semaine dans la botanique, sans le secours de personne, ce qui n'était pas facile.

Écris-moi toujours de bonnes lettres comme les dernières, c'est-à-dire longues.

Nounou t'embrasse bien fort.

CCCLXXXIII

Nuit de lundi, 1880.

Je voudrais bien ne pas mécontenter mon loulou, ni moi non plus. Donc voilà ce qu'il faut faire : garde ta chambre telle qu'elle est, *mais* débarrasse-moi du piano (c'est convenu), de la suspension, de la salle à manger, de la machine à coudre, du bahut et du canapé en perse, tout au moins du bahut. Tu mettras le canapé de perse dans l'antichambre. Arrange-toi aussi pour que le corridor soit net. Enfin *ne conserve* que ce qui t'est vraiment utile pour dormir et t'habiller, reprends le buste dans ta chambre (ou laisse-le sur le haut de la bibliothèque)...

Quant à ton voyage à Croisset, il me semble, chérie, que tu ferais bien de venir seulement après être quitte de tes œuvres picturales. Ce serait plus prudent.

J'avais projeté d'avoir à déjeuner le jour de Pasques Zola, Goncourt, Daudet et Charpentier, qui s'attendent à cette invitation depuis longtemps. Jules Lemaître doit d'ailleurs venir ce dimanche de Pasques. Il me l'a promis, lors de sa dernière visite le mercredi des cendres. Il faut que je m'exécute et j'aurais aujourd'hui écrit à ces Mossieux sans ta lettre de ce matin...

En conséquence, je te propose de venir un peu après, à la fin de l'autre semaine, vers le 5 ou 6 avril ? Ernest ne peut être revenu à Paris avant le 20 ? Prévenue de son arrivée, tu y retourneras, et pourvu que *ma* chambre soit libre dans les premiers jours de mai, je n'en demande pas plus. Vieux sera même content de passer encore

quelques jours *avec toi* là-bas. Tu me piloteras dans l'exposition. Est-ce convenu?

Réponse quant au vin et autres questions (sauf celles relatives au logement, affaire vuidée, n'est-ce pas?).

Vieux t'embrasse bien fort.

CCCLXXXIV

Mardi, 9 heures, car Monsieur ne dort plus ou presque plus!
23 mars 1880.

Je songe avec joie qu'à la fin de la semaine prochaine, tu seras ici *enfin*, et que nous nous livrerons, sans compter les bons baisers, à quelques conversations philosophiques!...

Je viens de recevoir ton mot d'hier m'annonçant l'arrivée d'Ernest. Pourquoi donc ne voulait-on pas lui donner son traité? Tout maintenant va bien, c'est le principal.

Mes invités ne se rendront à mon festival que lundi probablement. Ils ont du mal à s'entendre sur leur départ. J'aurai une réponse nette, vendredi. Suzanne écure et récure, à force! Jamais elle n'a plus travaillé! Ton jardinier m'a l'air dans les mêmes dispositions. Quant à *Bouvard et Pécuchet*, leur lenteur me désespère!

Quel livre! je suis à sec de tournures, de mots et d'effets! L'idée seule de la terminaison du bouquin me soutient, mais il y a des jours où j'en pleure de fatigue (*sic*), puis, je me relève et trois minutes aprés, je retombe comme un vieux cheval fourbu...

Non seulement Houzeau ne m'a donné aucun détail sur la visite d'amateurs à ton atelier, mais pas moyen

d'en tirer un mot! de sorte que je ne sais pas du tout ce que signifient ces mots de ton avant-dernière lettre, appliqués à la Princesse : « très sans façon, légèrement trop peut-être » (style déplorable, d'ailleurs), c'est comme pour le dialogue avec Du Camp. Cette manière d'écrire vous fait bombiciner dans le vide, inutilement.

Au déjeuner scientifique de dimanche, croirais-tu que sur trois savants qu'il y avait là, moi, homme de lettres, j'étais le seul qui eût lu *Hippocrate!*...

Garde le bahut si ça t'est plus commode. Pourvu qu'il y ait de quoi s'asseoir dans l'antichambre, c'est tout ce que je demande. Je ne vois pas arriver avec plaisir le moment de quitter Croisset, mon rêve étant maintenant la tranquillité.

Adieu, pauvre fille.

Nounou.

CCCLXXXV

Dimanche, 4 heures, avril 1880.

Mon pauvre chat,

Ta dernière lettre *m'a été au cœur*, car, malgré toi, elle débordait de joie et d'espérance. Voilà donc du bleu dans notre horizon[1]! Ma chère Caro, mon loulou, quand bien même l'Établissement ne donnerait pas des résultats magnifiques, il nous tire de la gêne... et de l'inquiétude, qui est pire encore. J'aurais maintenant

1. Mon mari avait enfin réussi à trouver une affaire qui s'annonçait comme devoir être très bonne.

bien du plaisir à t'embrasser! Ce ne sera pas avant un grand mois, sans doute?... Nous en recauserons tout à l'heure.

Voyons! j'ai bien des choses à te dire :

1° Ton jardinier a écrit à Ernest, pour des arbres de Pissy. Que faut-il faire?

2° Dans huit ou dix jours, le vin ordinaire manquera. Faut-il en reprendre chez Vinet? Ton mari avait dit qu'il y penserait; mais il a eu probablement d'autres chiens à fouetter.

3° Je suppose qu'Ernest t'enverra un télégramme dès qu'il sera à Odessa; par conséquent, j'attends de ses nouvelles vendredi. N'oublie pas

De la peinture !

4° Pour que je prie Burty de passer à ton atelier, il faudrait que je *susse* l'adresse dudit atelier, et les heures où l'artiste reçoit.

5° Comment s'est passé le dîner chez Hérédia? Détails, s. v. p.

6° Tu m'as « mis la puce à l'oreille » en m'écrivant que Du Camp s'était montré grossier. Je désire savoir comment? Ça m'intrigue et me trouble. Depuis qu'il est académicien, sa cervelle légère doit en avoir tourné. Homme étrange! dont il y a beaucoup de bien et beaucoup de mal à dire.

Jeudi, en même temps que *** signait, moi, j'en *finissais* avec la fontaine Bouilhet. Il y a donc une conclusion à tout! Cette affaire-là n'a duré que dix ans! Maintenant, je n'ai plus à m'en mêler, sauf pour les inscriptions, et les travaux vont commencer. Ils seront achevés, prétend Sauvageot, vers le mois d'octobre.

Bouvard et Pécuchet me donnent un mal de chien! en quatre semaines, dix pages! Hier soir, j'étais si fatigué que je me suis couché à 11 heures; aussi, ai-je

fait une bonne nuit, chose qui ne m'était advenue depuis longtemps.

. . . .
. . . .
. . . .

Le portrait que tu fais de toi (chose que j'ignorais) ayant des plumes, tu dois ressembler à l'altière Vasti! Je me le destine.

Adieu, pauvre fille; je t'embrasse bien fort.

Vieux.

Tu ne m'as pas dit ce que tu pensais du livre de Tolstoï et de *Nana*.

Aujourd'hui, dans la *Vie moderne*, dessins moins bêtes.

CCCLXXXVI

1880.

J'attends au milieu de la semaine prochaine une lettre de toi, me disant le jour et l'heure de ton arrivée, car jamais, je crois, je n'ai eu envie de te voir comme à présent. Nous allons passer ensemble quelques bons jours.

Tu ne me dis pas si tu as reçu, depuis le télégramme d'Ernest, une lettre de lui? Ci-inclus le fragment recopié d'une épître du Moscove. Envoie-le à ton mari, ça lui fera plaisir.

...*Mon disciple*, qui m'est arrivé tantôt, me dit que tu as oublié les jurés du gouvernement, à la tête desquels est d'Osmoy; il en connaît plusieurs et te recommandera. Demain je verrai si mes convives en connaissent.

Je peux écrire *moi-même* à Paul Baudry, mais com-

ment lui désigner ton œuvre? Ton ami Hérédia est très intime avec Jules Breton qu'il m'a amené un jour en visite. Quant à Jules Lefebvre et aux autres, adresse-toi à Popelin qui ne demandera pas mieux que de t'obliger, ou, ce qui est plus simple, va (sous prétexte de lui demander ses commissions pour moi) chez la bonne Princesse et dis-lui qu'elle te donne un coup d'épaule. Son mouvement oratoire dans ton atelier rentre dans ses habitudes... Il ne faut pas plus faire attention à ce qu'elle dit qu'au propos d'un enfant de six ans. Je m'étonne qu'elle n'ait pas traité le P. Didon de mouchard et de voleur..., qualifications qui lui sont usuelles. Je lui ai vu déchirer des gens qu'elle recevait ensuite parfaitement bien. Tous les Bonaparte sont ainsi; ils ont des accès de lyrisme, sans cause.

Hier, bonne visite de Sabatier que j'ai trouvé *très* intelligent, charmant. Nous n'avons causé *que* de choses élevées... Croirais-tu que, depuis huit jours, je n'ai pu faire comprendre, même à G. Pouchet, ce que je désire comme botanique! F. Baudry, j'en suis sûr d'avance, m'enverra ce qu'il me faut. Ainsi, pour un passage de six lignes, j'ai lu trois volumes, conféré pendant deux heures, et écrit trois lettres. Vraiment! quelles drôles de cervelles que celles des savants pour ne pas distinguer une idée accessoire d'une idée principale!!! Tout cela faute d'habitude littéraire et *philosophique*, j'en suis stupéfait! Je t'assure que ce cas est drôle, je te l'expliquerai. Le bon Sabatier viendra déjeuner jeudi.

Mais parlons de ma réception de demain qui sera *gigantesque!* Tous mes confrères acceptent! non seulement ils dîneront, mais ils coucheront, et leur joie de cette petite vacance est telle que les femmes en sont scandalisées. J'ai aussi invité Fortin « à qui je dois bien ça », selon Mamzelle Julie.

J'ai pris, pour aider Suzanne, Clémence et le père Alphonse pour servir. Le repas, j'espère, sera bon. « La plus franche cordialité ne cessera de régner... »

Tous ces jours-ci, j'ai eu mal à l'œil gauche. Je me bassine à l'eau très chaude, ce qui me fait du bien.

Fortin, à ma prière, a tantôt, pendant plus d'une heure, examiné mon disciple. On m'avait dit sur sa maladie tant de bêtises et d'incompatibilités que ça me tourmentait. (Je ne sais pas son opinion.) Ce qu'il y a de sûr c'est que Guy souffre beaucoup. Il s'est couché ce soir dès 9 heures. Il a probablement la même névrose que sa mère...

A propos de névrose, voilà deux fois que j'oublie de te dire que Potain (le médecin de Guy) a guéri Mme Lapierre de ses migraines. Celle-ci m'avait chargé de te l'apprendre, et Pouchet, idem, dimanche dernier, en t'engageant fortement à aller chez lui.

Adieu, pauvre fille ; deux bécots retentissants de

Ta Nounou.

CCCLXXXVII

Dimanche soir, 19 avril 1880.

Mon loulou.

Mon ami A. Nion est revenu, sur un deuxième billet de moi, me donner des explications sur les justices de paix.

Le sénateur Cordier m'avait invité à déjeuner pour aujourd'hui. Je me suis donc transporté à Rouen. Réception très cordiale, charmante.

Sur le port, vue, coupe, élévation et perspective de Gustave Roquigny. Échange de salut, digne.

Vu l'absence de fiacres et la plénitude des tramways, *retour à pied!* jusqu'au bas de la côte de Déville, soit ennui et maronnage de M. G. F., pionçage de 4 à 6 heures.

Ce matin, j'ai reçu d'un compositeur anglais, M. *Lee*, la demande de faire la musique du *Château des cœurs* pour le théâtre du Strand. J'ai répondu (en vrai Normand) que je lui dirais oui ou non d'ici à quelque temps. La pauvre Féerie serait-elle enfin jouée? verrai-je le pot-au-feu sur les planches.

La *Revue des Deux-Mondes*, dernièrement (à ce que m'a dit Cordier), dans un article sur l'Hystérie, m'a vanté comme médecin et a cité en preuve *Salammbo*.

Zola, Céard, Huysmans, Hennique, Alexis et mon disciple m'ont envoyé *les Soirées de Médan* avec une dédicace collective très aimable. Je suppose que Guy t'en aura envoyé un exemplaire (à moins qu'il n'en possède pas). J'ai reçu *Boule de suif*, que je persiste à considérer comme un chef-d'œuvre, et le jugement de mon amie Mme Brainne (à qui j'en veux pour cela) est celui d'une oie; elle s'est coulée dans mon estime par cette critique : *la littérature* étant la base de tout...

Je n'écrirai pas à Bergerat, parce que je suis en froid avec lui (à propos de la publication du *Château des cœurs)* et que je tiens à le bafouer, dans son bureau, en public. Donc, je ne veux, d'ici là, lui demander aucun service. *Mais* adresse-toi pour tout ce qui est réclames et articles à quelqu'un de plus considéré que lui, c'est-à-dire au magnifique Hérédia. Burty, en ces matières, a le bras long.

A ta place, je ne ferais pas de visite à X... qui s'est conduit envers moi comme un polisson. Je garde sa lettre comme un monument d'impertinence, et je ne

demande qu'un prétexte pour lui placer ma botte au c.., et d'ailleurs plus tu avanceras dans la « carrière artistique », mon loulou, plus tu verras que tout ce qu'on dit qu'il « faut faire, pour réussir » ne sert absolument à rien. Au contraire! le public n'est pas si bête que ça. Il n'y a de bête, en fait d'art, que 1° le gouvernement, 2° les directeurs de théâtre, 3° les éditeurs, 4° les rédacteurs en chef des journaux, 5° les critiques *autorisés;* enfin tout ce qui détient le Pouvoir, parce que le Pouvoir est essentiellement stupide. Depuis que la terre tourne, le Bien et le Beau ont été en dehors de lui.

Telles sont les idées de ton « vertueux » oncle qui t'embrasse.

CCCLXXXVIII

Jeudi, 4 heures, 22 avril 1880.

As-tu lu enfin *Boule de suif*? Mme Brainne m'en a écrit l'éloge — ô revirements ! — et elle viendra à Rouen, mardi prochain, pour la Saint-Polycarpe. Ma bonne y est conviée, ce qui me paraît la flatter beaucoup.

Samedi prochain, dans l'après-midi, j'aurai la visite d'adieu de Jules Lemaître, nommé professeur de littérature à Alger...

Bouvard et Pécuchet ont avancé cette semaine. Quand j'arriverai à Paris, je n'aurai plus que les deux scènes finales. L'idée de quitter Croisset m'embête de plus en plus, tant je redoute 1° la banalité du chemin de fer; 2° le tapage des voitures, etc., etc.! et toutes les bêtises que je vais entendre ! Sans blague aucune, je me sens profondément ours des cavernes, et l'Humanité me

dégoûte, depuis les illustrations de la *Vie moderne* jusqu'aux pétitions des pères de famille en faveur de ces excellents jésuites!

Tu ne me dis rien de la pièce de Mme Regnier. Le divin Sarcey ne m'en a pas l'air enthousiaste.

J'attends ton mari d'un moment à l'autre,

Et une bonne (c'est-à-dire longue) lettre de mon Caro, très prochainement.

Deux forts bécots.

Nounou.

CCCLXXXIX

Mercredi, 29 avril 1880.

Je suis encore tout ahuri de la Saint-Polycarpe! Les Lapierre se sont surpassés!!! J'ai reçu près de *30* lettres, envoyées de différentes parties du monde! et trois télégrammes pendant le dîner. L'archevêque de Rouen, des cardinaux italiens, des vidangeurs, la corporation des frotteurs d'appartements, un marchand d'objets de sainteté, etc., m'ont adressé leurs hommages.

Comme cadeaux on m'a donné une paire de chaussettes de soie, un foulard, trois bouquets, une couronne, un portrait (espagnol) de saint Polycarpe, une dent (relique du saint), et il va venir une caisse de fleurs, de Nice.

Un orchestre commandé a fait faux bond.

Épîtres de Raoul Duval et de ses deux filles. Vers du jeune Brainne.

Toutes les lettres (y compris celle de Mme Regnier) avaient comme en-tête la figure de mon patron.

J'oubliais un menu composé de plats tous intitulés d'après mes œuvres.

Véritablement, j'ai été *touché* de tout le mal qu'on avait pris pour me divertir.

Je soupçonne mon disciple d'avoir fortement coopéré à ces farces aimables?

Je suis bien content que tu admires *Boule de suif*, un vrai chef-d'œuvre, ni plus ni moins, et qui vous reste dans la tête.

N. B. — Procure-toi le numéro du *Gil Blas* paru mercredi. Il y a là de Richepin un jugement sur la bande de Zola, qui est parfait. Que dis-tu de la dédicace du volume de vers de Guy[1]? N'est-ce pas que c'est gentil?

Oui, mon pauvre loulou, l'autre semaine nous nous trimbalerons ensemble. Nous irons *voir des expositions!* et je me rengorgerai au bras de ma fameuse nièce... Il faudra que tu restes avec moi au moins huit jours, et je suis sûr que tu n'auras pas avec moi le mutisme de la mère Desvilles.

Serai-je, dans dix jours, au point où je voudrais être avant de quitter le bon Croisset, j'en doute? Et quand finira mon livre? problème. Pour qu'il paraisse l'hiver prochain, je n'ai pas d'ici là une minute à perdre. Mais, par moments, il me semble que je me liquéfie comme un vieux camembert, tant je me sens fatigué!

Huit jours de bavette avec l'altière Vasti me délasseront.

Adieu, pauvre chat, je t'embrasse bien fort.

Nounou.

1. « A Gustave Flaubert, à l'illustre et paternel ami que j'aime de toute ma tendresse, à l'irréprochable maître que j'admire avant tous. »

Le portrait de Renan est parfait...

J'ai trouvé, à Sahurs, du CIDRE!!! qui doit être en route pour Paris.

J'attends vendredi ton mari à dîner.

CCCLXC

Dimanche, 2 mai 1880.

Ah! mon pauvre chat, « la Carrière des Arts » est pleine de déceptions! On t'a mal placée au Salon, et Bergerat continue à me placer encore plus mal dans sa feuille de chou. Dans le numéro de ce matin, il arrête net une scène pour un article sur le sport! Voilà comme on est *toujours* traité, le contraire est l'exception, et ces messieurs-là ont la gueule enfarinée de grands mots!

Malgré mon stoïcisme, je trouve que tu aurais tort de t'en tenir là. Est-ce que par l'illustre Hérédia, Burty ou mon disciple, il n'y aurait pas moyen de changer de place? Comment n'es-tu pas morte de ta journée de vendredi? et Mme *** qui veut venir au vernissage! Pourquoi? Il est vrai que je ne comprends plus rien aux contemporains. Paris me dégoûte par sa démence. C'est dans huit jours que j'y serai, eh bien, je ne m'en réjouis pas! au contraire! et je crois que mon plus grand plaisir sera de bécoter à l'arrivée mon Caro.

Il est maintenant 9 heures. Monsieur est levé depuis 7 heures 1/2. Monsieur ne dort plus. Je voudrais samedi prochain être arrivé au bord de l'avant-dernière scène[1]. Or, je n'ai pas une minute à perdre. Ce soir, pourtant, dîner chez Pennetier.

1. Ce même samedi 8 mai, à 11 heures du matin, il mourait subitement.

Guy m'a envoyé *mon* renseignement botanique : *j'avais raison!* enfoncé M. Baudry! Je tiens mon renseignement du professeur de botanique du Jardin des plantes, et *j'avais raison* parce que l'esthétique est le vrai, et qu'à un certain degré intellectuel (quand on a de la méthode) on ne se trompe pas. La réalité ne se plie point à l'idéal, mais le confirme. Il m'a fallu pour *Bouvard et Pécuchet* trois voyages en des régions diverses avant de trouver leur cadre, le milieu idoine à l'action. Ah! ah! je triomphe! Ça, c'est un succès! et qui me flatte...

Avant de procéder (sous-entendu à ma toilette), je vais prévenir Charpentier que la semaine prochaine je lui demanderai des comptes, et par la même occasion, lui adresser quelques paroles bien senties sur sa jolie revue. Bergerat aura son paquet chez moi, devant une *nombreuse*.

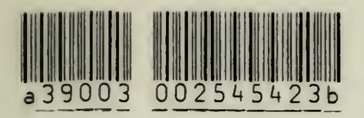
Adieu, pauvre chat; j'attends une lettre de toi au milieu de la semaine, puis je t'enverrai un mot pour te dire mon arrivée. Je n'ai plus de recommandations à faire pour le désencombrement du logis, je crois?

As-tu vuidé le bas de la bibliothèque?

Je te baise à pincettes.

Vieux.

158. — Libr.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7. — MOTTEROZ, dir.


a39003 002545423b